BnF Gallica

Choix de mémoires et écrits des femmes françaises aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles : avec leurs biographies

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Sand, George. Choix de mémoires et écrits des femmes françaises aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles : avec leurs biographies. 1892.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

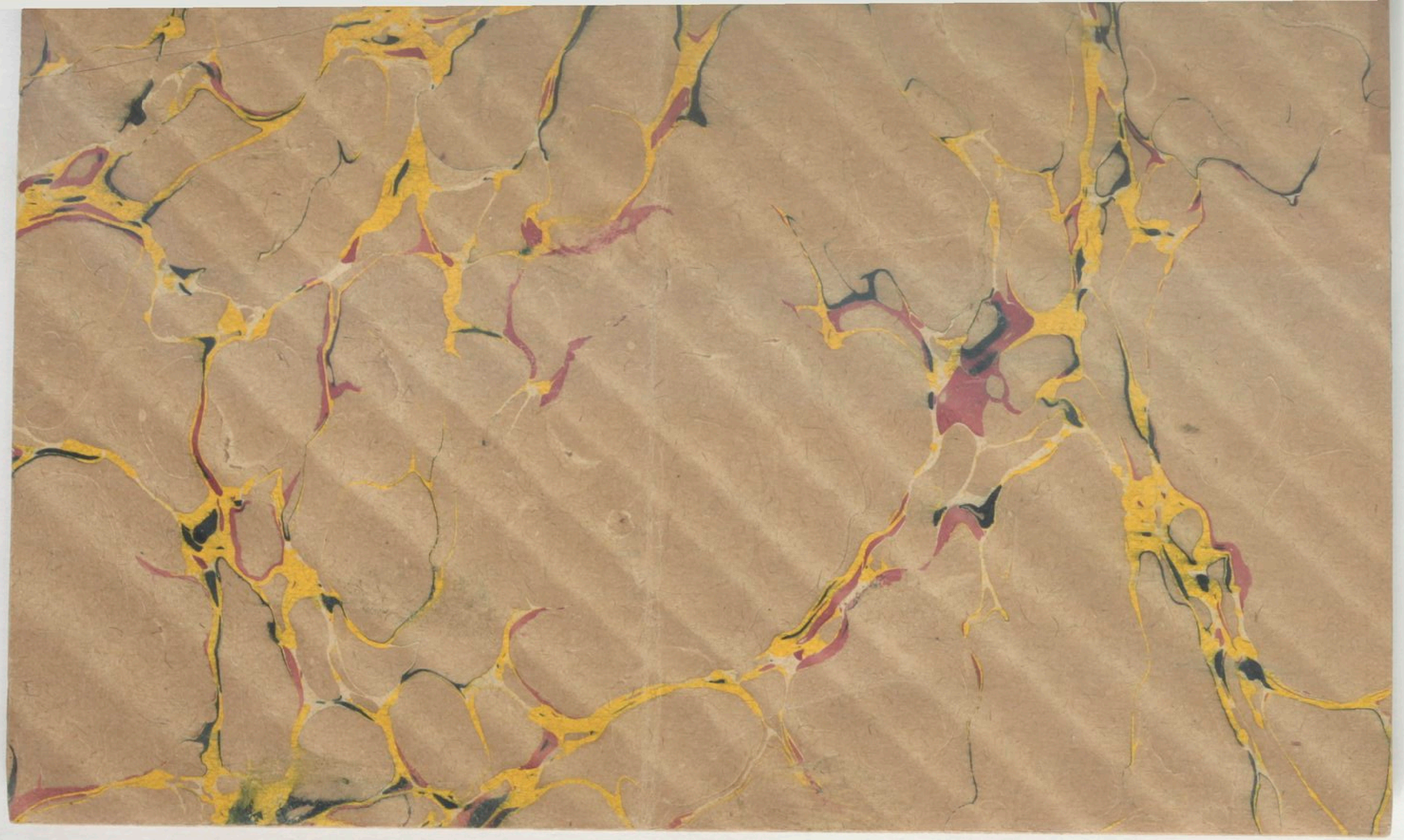
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



MADAME D'ABRANTÈS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DU BARON LARREY
DON DE Mme DODU
IMPRIMÉS

Larrey
8° Z
142

DU MÊME AUTEUR

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER..... 1 vol.
MADAME DE STAAL-DELAUNAY..... 1 —
MADAME CAMPAN..... 1 —

SOUVENIRS INTIMES DE LA COUR DES TUILERIES
(1re et 2e série)

4360. — L.-Impr. r., B, rue Mignon, 2. — MAY, MOTTEROZ, dir.

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES

Couronnée par l'Académie française

CHOIX DE MÉMOIRES ET ÉCRITS DES FEMMES FRANÇAISES

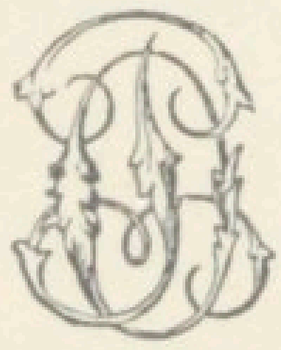
Aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles

AVEC LEURS BIOGRAPHIES

Par Mme CARETTE, née BOUVET

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DU BARON LARREY
DON DE MADEMOISELLE

MADAME D'ABRANTÈS



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, rue de Richelieu, 28 *bis*

1892

TOUS DROITS RÉSERVÉS

C.

Bon Larrey

NOTICE BIOGRAPHIQUE

La première partie des *Mémoires de madame la duchesse d'Abrantès*, ou *Souvenirs historiques sur Napoléon*, embrasse une période étendue; elle comprend les dernières années de la Révolution, le Directoire, le Consulat et l'Empire. Elle ne comporte pas moins de douze volumes in-octavo; et malgré certaines longueurs, malgré des redites assez nombreuses, c'est une œuvre singulièrement attachante dans son entier, d'un intérêt profond.

Élevée par une mère souverainement aimable, au milieu des traditions raffinées de cette

ancienne société française où l'on savait allier les grâces de l'esprit à la simplicité des moyens pédagogiques, la duchesse d'Abrantès nous retrace ce qu'elle a vu avec une vivacité d'émotion prodigieuse. Peu soucieuse de la forme (la duchesse l'avouait ingénûment, elle ne relisait même pas ses brouillons), mieux qu'aucun écrivain elle a l'art de peindre son temps. Les nombreux détails qu'elle groupe sont le charme de son récit. Pour nous parler des héros de l'épopée impériale qui furent les amis de son mari, avec une finesse d'esprit qui n'épargne pas les traits malicieux, elle conserve ce ferme jugement, cet admirable bon sens qui caractérisaient les femmes du siècle dernier. Enthousiaste et vibrante, elle marche au milieu de cette grandiose époque, partageant aux côtés de son glorieux époux son amour pour la France, soucieuse par dessus tout de gloire et de grandeur. La victoire l'exalte, les revers la frappent au fond du cœur; pour nous transmettre sa pensée elle trouve avec un naturel charmant des expressions qui atteignent au lyrisme ou de ces simples mots qui dénotent une sensibilité profonde ; même après avoir connu l'amertume des jours

néfastes, elle conserve sa bonne humeur, la noble sérénité des heureuses années de la jeunesse. Elle nous racontera la façon pleine de galanterie où, pendant une promenade au Raincy, le général Junot lui apprend qu'elle est désormais la châtelaine de cette splendide demeure. « Il est des heures amères dans la vie, s'écrie « la duchesse à ce souvenir, mais il est de ces « minutes fugitives qui donnent pour une éter- « nité de bonheur. » A propos de la mort de Bessières, frappé pendant la campagne de 1811, elle nous le montre mettant pied à terre au défilé de Rippach et enlevant ses troupes l'épée à la main. « Les hauteurs furent emportées, l'en- « nemi défoncé et le défilé en notre pouvoir. « Ce fut en ce moment que Bessières reçut un « boulet en pleine poitrine qui le renversa sans « qu'il eût le temps de sentir le charme glorieux « d'une si belle mort. » Puis, lors de la scène douloureuse pendant laquelle le duc de Rovigo vient, au nom de l'Empereur, lui annoncer que Junot, alors gouverneur de l'Illyrie, celui qui couvert de blessures a traversé tant de champs de batailles, le brave des braves, vient d'être frappé d'une attaque de folie et qu'on le

ramène en France parmi les siens, très souffrante alors, mère de jeunes enfants, la duchesse, anéantie par cette épouvantable nouvelle tombe dans les bras de son frère : « Et je « pleurai, dit-elle, car il me fallait ou pleurer « ou mourir. » Si sa manière n'échappe pas complètement au genre ampoulé de l'époque, il garde sous sa plume une saveur originale.

Parlant du prestige, du charme de l'Empereur auquel nul ne pouvait se dérober : « Ce « n'était parfois qu'un regard, un sourire, mais « dans l'un était tout le feu du ciel, dans l'autre « sa douceur. » Par une recherche généalogique peut-être un peu subtile, la duchesse d'Abrantès nous apprend qu'un lien ancien prêtait une origine commune à la famille Bonaparte et à la famille des princes de Comnène dont était sa mère. Née en 1784, la duchesse a connu Napoléon dans son enfance, à l'époque où celui qui devait occuper une si grande place dans l'histoire du monde était élève boursier à l'école militaire.

C'était chez son père, M. de Permon, qu'il sortait les jours de vacance. C'était avec madame de Permon, d'origine corse elle aussi, qu'il aimait

à s'entretenir des souvenirs de sa jeunesse, de sa famille dispersée par les persécutions locales, de la signora Lœtitia, sa mère, de ses frères et sœurs, de ses amis, de l'île bienheureuse et sauvage qui gardait alors le charme exclusif de « la patrie » pour l'âme de celui à qui il devait être donné d'étendre si loin les limites de la patrie française.

La duchesse d'Abrantès nous montre le jeune Bonaparte écolier rêveur et ombrageux. Le jeune officier, hanté par les plus vastes pensées et presque adolescent encore, jugeant les événements avec la lucidité du génie. La grande figure de Napoléon nous apparaît dépouillée de ses voiles légendaires, et c'est l'homme que nous voyons, le soldat, le héros, le souverain avec ses petits côtés humains, sa grandeur surhumaine, plus élevé dans l'esprit de ses contemporains par sa gloire que par sa puissance, traçant à grands traits la carte de l'Europe comme un peintre son tableau ; conquérant admirable, si grand dans sa simplicité, si glorieux dans ses revers.

Elle nous montre Junot, le jeune sergent du siège de Toulon, « la Tempête » comme l'avaient

surnommé ses camarades, devenu le frère d'armes de son général, partageant avec lui les modestes ressources qui sont la base de leur existence commune, et lui vouant dès lors cet attachement fanatique qui eut une si grande influence sur sa destinée. A la suite d'une dénonciation de Salicetti et de quelques autres de ses compatriotes corses, persécuteurs de sa famille, le général Bonaparte est déclaré suspect, emprisonné, traduit à la barre du comité de salut public. Junot veut partager sa captivité; et l'emprisonnement alors c'est presque toujours la mort obscure et ignominieuse. Bonaparte lui ordonne de rester libre afin de le servir plus efficacement. Puis, lorsque par l'autorité de sa parole le jeune général a surmonté la haine de ses adversaires, qu'il est remis en liberté, qu'il va pouvoir enfin organiser cette admirable expédition d'Egypte par laquelle il rêve d'abattre la puissance grandissante de l'Angleterre en Orient, Junot devient son premier aide de camp. C'est là, parmi cette légion de jeunes héros, qu'il s'immortalise au glorieux combat de Nazareth.

Après la période où Junot étant gouverneur

de Paris, sa jeune femme « madame la gouverneuse », ainsi que se plaisait à l'appeler Napoléon, faisait les honneurs de l'Hôtel de ville, c'est en Portugal comme ambassadrice que la duchesse d'Abrantès prend une part personnelle à la carrière politique de son mari : ce sont des fêtes élégantes, des relations intimes nouées avec le corps diplomatique étranger ; des observations fines et pittoresques sur ce beau pays livré au fanatisme, dont le gouvernement chancelle et va s'écrouler sous le souffle puissant de celui qui transforme l'Europe à son gré.

Les détails de son mariage, la demande de Junot, les présents, la corbeille, le cérémonial des fêtes et des présentations en usage à cette époque, tout cela est raconté avec un charme plein d'intérêt ; l'apparat que les femmes mettaient alors dans les préparatifs de leur toilette, le soin avec lequel certains usages étaient observés et qui devenaient comme la consécration des grands événements de la vie. Tous les détails en étaient réglés à l'avance et la duchesse d'Abrantès nous apprend qu'une jeune femme bien née ne pouvait se dispenser, en 1800, de

danser le menuet de la Reine à son bal de noces.

Sans être régulièrement jolie, la duchesse d'Abrantès était très attrayante. Une belle miniature précieusement conservée dans sa famille nous la montre avec de fort beaux yeux, la physionomie animée et spirituelle, le teint mat des brunes, un tour de visage agréable rehaussé par la jeunesse dans tout son éclat, par une élégante parure. Une fine silhouette tracée par elle-même complète ce portrait. Embarrassée par les toilettes à paniers depuis longtemps passées de mode en France, mais que l'étiquette imposait aux femmes présentées à la cour de Portugal, et dans lesquelles elle perd l'équilibre, elle se confie à la comtesse de Lebzeltern, l'ambassadrice d'Autriche.

« Comment, ma chère ambassadrice, lui dit « cette aimable femme, vous êtes légère, bien « faite, vous dansez comme une fée au clair de « la lune, et vous ne me semblez pas malade droite. Le mal doit venir de vos paniers! « Envoyez-les moi. »

Mais bientôt l'horizon s'obscurcit! Aux difficultés diplomatiques suscitées par l'Angleterre,

succède son intervention armée. Le génie de l'empereur, dans ses vastes combinaisons, créait souvent des difficultés inouïes à ses lieutenants chargés d'exécuter au loin une œuvre immense dont il fallait assurer le succès avec des moyens souvent insuffisants! A la tête d'une faible armée décimée par la maladie, Junot se voit contraint à évacuer le Portugal.

La convention de Cintra est conclue avec les Anglais, signée par lord Wellington. On a pu dire que les avantages de cette convention étaient dus presque exclusivement à la terreur inspirée par les armées françaises, à la fermeté du commandant en chef, aussi brave, aussi énergique dans la situation diplomatique la plus critique, qu'il le fut à Nazareth.

Cependant, lors de la guerre d'Espagne, Junot est replacé dans l'armée de la Péninsule « afin « de lui permettre de faire oublier Lisbonne, » a dit Napoléon à son ancien ami, avec cette sévérité qui n'admettait pas la disgrâce des combats. Junot craint que les sentiments de l'empereur pour lui ne soient altérés. Il en ressent une peine mortelle. La duchesse d'Abrantès veut soutenir, encourager cette âme ulcérée! Elle

n'hésitera pas à accompagner son époux. Elle partagera ses fatigues, ses dangers à travers un pays ravagé par les armées, livré au fanatisme le plus violent. Elle le suivra en frère d'armes.

« Quelles sinistres décorations la guerre jetait « sur ces contrées jadis si riantes et si pai- « sibles ! » nous dit-elle.

Madame Junot faisait partie de l'entourage intime de la famille de l'empereur. Elle a connu madame de Beauharnais ; sa fille, la « ravissante sylphide » qui devint la reine Hortense. Les belles princesses, sœurs de Napoléon, ont été ses compagnes d'enfance. Elle a fréquenté tous les souverains, tous les diplomates, tous les savants, tous les artistes de son temps. Elle a joué aux barres à la Malmaison avec le premier consul, qui trichait pour atteindre le but. Elle a assisté à toutes les fêtes, partagé toutes les splendeurs de la cour impériale. Elle a vu tomber, le jour du couronnement, une toute petite pierre détachée des voûtes de Notre-Dame, qui est venue frapper l'empereur pendant la cérémonie. Sa maison a été une des plus fréquentées, des plus luxueuses de la société impériale.

L'empereur comblait ses lieutenants de gloire et de fortune, mais il entendait que les hauts dignitaires de sa cour eussent une représentation en rapport avec leur rang. Madame Junot nous parle de ses robes brodées d'or et de saphirs, de ses manteaux de cour lamés en plein, dont le poids était si lourd que les jeunes femmes fléchissaient sous leur parure. Elle a vu couler les larmes silencieuses de l'impératrice Joséphine lorsque la résolution de divorcer fut arrêtée dans l'esprit de Napoléon ! Elle nous peint sa douleur, sa dignité dans l'exil de la Malmaison, ce lieu si cher par les déchirants souvenirs du bonheur perdu. L'arrivée en France de la jeune archiduchesse Marie-Louise accompagnée de son petit chien, de ses oiseaux dont elle n'a pu se résoudre à se séparer. La naissance du roi de Rome. Il y a des pages adorables sur la tendresse que l'empereur montrait à son fils, cet enfant beau comme l'Amour, qui apportait toues les ivresses, toutes les douleurs de la paternité à ce cœur de héros.

Le récit des actes de Napoléon pendant les Cent-Jours, par madame d'Abrantès, est l'un des plus dramatiques qui aient été faits sur cette

courte période marquée par des triomphes inouïs, par les plus terribles revers.

Après la mort de Junot, après la chute de l'Empire, la duchesse d'Abrantès vit sa fortune décliner. Des habitudes de grand luxe, qu'il est toujours difficile d'enrayer à temps, une certaine insouciance dans l'administration de ce qui lui restait, de grandes charges de famille amenèrent progressivement une situation fort embarrassée qui alla jusqu'à la gêne. La duchesse d'Abrantès habita pendant plusieurs années l'Abbaye-au-Bois où se trouvait madame Récamier, son amie intime. Toujours très entourée, elle conserva toute sa vie l'attrait d'un esprit séduisant et tout à fait supérieur.

La duchesse d'Abrantès eut de nombreux enfants. Plusieurs moururent en bas âge. Sa fille aînée Joséphine, la filleule de l'impératrice, était née en 1802; mariée à M. James Amet, elle avait hérité des grâces de sa mère et écrivait avec talent. Sa seconde fille Constance, née en 1804, avait épousé M. Aubert. Son fils aîné Napoléon était né en 1807. Par une fatalité remarquable son second fils, Alfred d'Abrantès, né sur le champ de bataille en 1809, pendant la campagne

d'Espagne, fut tué en 1859 à la bataille de Solferino. Il avait épousé successivement les deux filles du général baron Lepic. Sa veuve fut nommée dame d'honneur de la princesse Clotilde, au moment de son mariage avec le prince Napoléon. Le duc n'ayant laissé que deux filles, le nom de Junot est éteint.

Napoléon III releva le titre de duc d'Abrantès en faveur de M. Le Ray, secrétaire d'ambassade et conseiller général de la Mayenne, qui a épousé mademoiselle Jeanne Junot, la fille aînée du duc, et qui vit noblement, suivant la juste expression des anciens ouvrages héraldiques. La seconde fille du duc a épousé le vicomte de Laferrière, neveu du premier chambellan de Napoléon III.

La fille de madame Amet, la petite-fille de madame la duchesse d'Abrantès, auteur de ces Mémoires, est la charmante comtesse de Mouy, la femme du diplomate distingué qui fut ambassadeur à la cour d'Italie et à la cour de Grèce. La duchesse d'Abrantès mourut à Paris, rue de Navarin, en 1838, âgée de 54 ans.

Ses Mémoires parurent en 1831, après la Restauration, sous le gouvernement de Juillet, à

l'époque où la gloire de Napoléon semblait resplendir d'un nouvel éclat! Ils eurent un immense succès. La dernière édition fut publiée chez Mame, en 1835. En dehors des bibliothèques d'érudition ils sont aujourd'hui à peu près introuvables.

CARETTE, née BOUVET.

MÉMOIRES

DE LA

DUCHESSE D'ABRANTÈS

Je suis née à Montpellier; ma famille était alors établie passagèrement en Languedoc, pour faciliter à mon père l'exercice de la charge de finance qui lui avait été acquise à son retour d'Amérique.

Je veux raconter d'abord comment la famille Bonaparte était avec la mienne; comment l'amitié les unissait, et comment des liens de parenté existent entre nous.

Lorsque Constantin Comnène aborda en Corse, en 1676, à la tête de la colonie grecque, il avait avec lui plusieurs fils, dont l'un s'appelait Calomeros.

Calomeros, traduit littéralement, signifie « bella parte ou buona parte. » Un Calomeros revint d'Italie, de Toscane même, et s'établit en Corse, où ses descendants se perpétuèrent et formèrent la famille Buonaparte. Une grande amitié les unissait.

Ma mère se lia d'une amitié tendre avec la signora Lætitia Ramolino, mère de Napoléon. Elles étaient à peu près du même âge, et toutes deux ravissantes de beauté. Le caractère de cette beauté était assez différent pour qu'il n'y eût entre elles aucune jalousie. Madame Lætitia Bonaparte était gracieuse, jolie, charmante; mais, sans aucune vanité filiale, je puis dire ici que je n'ai jamais rencontré dans le monde une femme aussi belle que ma mère. Elle était, à l'âge de quatorze ans, la plus gracieuse jeune fille de toute la colonie, et sans Lætitia Ramolino, on aurait pu dire de toute l'île.

Parmi les Français qui faisaient partie de l'administration, on remarquait un jeune homme de vingt ans, d'une agréable tournure, faisant des armes comme Saint-Georges, jouant du violon à ravir, ayant toutes les manières d'un homme de qualité, et n'étant cependant qu'un roturier. Il avait déjà une fortune honorable à offrir à celle qu'il épouserait. Il demanda ma mère et l'obtint. Cet homme fut mon père; c'était monsieur de Permon.

Mes parents quittèrent la Corse et vinrent en France, où les affaires de mon père l'appelaient. Quelques années après, il fut nommé à une place importante à l'armée d'Amérique, et partit en emmenant mon frère, âgé seulement de huit ans. Ma mère retourna en Corse près de mon aïeule, avec toute sa jeune famille, pour y attendre le retour de mon père.

C'est alors qu'elle a vu Napoléon tout petit enfant, qu'elle l'a souvent porté dans ses bras, qu'il jouait

lui-même avec une sœur aînée que j'ai perdue de la manière la plus funeste. Napoléon se la rappelait à merveille; et souvent, dans les années où il était à Paris sans aucun emploi, lorsqu'après avoir dîné à notre table de famille il se mettait devant le feu, les bras croisés sur sa poitrine, les jambes étendues devant la cheminée, il disait: « Signora Panoria, parlons de la Corse, parlons de la signora Lætitia. »

Il appelait presque toujours sa mère ainsi, mais seulement devant les personnes qu'il connaissait depuis longtemps, et auxquelles il savait que ce nom ne pouvait paraître singulier.

Ma mère et mes oncles m'ont assuré mille fois que Napoléon n'a eu dans son enfance aucun des caractères singuliers que le merveilleux lui prête. Il se portait bien, et était même, jusqu'au moment où il vint en France, ce qu'on appelle un gros et beau garçon.

Peut-être cependant existait-il dans le caractère de Napoléon enfant quelques-unes de ces nuances délicates qui font pressentir l'homme extraordinaire. Madame Bonaparte avait amené avec elle en France une bonne, une de ces servantes-maîtresses, comme il y en a tant dans nos provinces. Cette femme, qui se nommait Savéria, était curieuse à entendre sur cette famille qu'elle avait élevée, dont elle connaissait l'intérieur, et dont chaque membre occupait un trône; elle adorait l'empereur et Lucien. Elle me parlait un jour de plusieurs petites scènes de l'enfance de l'empereur, qui n'est demeuré en Corse que jusqu'à l'âge

de neuf ans; et à propos de l'une de ces scènes où il avait eu le fouet, Savéria me confirmait une chose que m'avait assurée ma mère : c'est que Napoléon, lorsqu'il était grondé, ne pleurait presque jamais. Voici à cet égard une anecdote que je tiens de lui-même : il me l'a racontée pour me donner un exemple de modération.

Il fut un jour accusé par une de ses sœurs d'avoir mangé une grande corbeille de raisins, de figues et de cédrats ; ces fruits venaient d'un jardin de l'oncle le chanoine. Or, il faut avoir vécu dans l'intérieur de la famille Bonaparte pour comprendre la grandeur du méfait d'avoir mangé des fruits de la vigne de l'oncle le chanoine. Enfin, grand interrogatoire ; et comme Napoléon niait, il fut fouetté. On lui dit de demander grâce; que, s'il le faisait de bonne volonté, on lui pardonnerait. Il avait beau dire qu'il était innocent, on ne le croyait pas. Le résultat de son obstination fut d'être trois jours entiers sans manger autre chose qu'un peu de pain avec du fromage. Enfin, le quatrième jour une petite amie de Marianne Bonaparte revint de la vigne de son père, et, ayant appris ce qui s'était passé, alla s'accuser et dire que c'était elle et Marianne qui avaient mangé les figues et les raisins. Ce fut le tour de Marianne d'être punie. On demanda à Napoléon pour quelle raison il n'avait pas dénoncé sa sœur; il répondit qu'il ne savait pas que ce fût elle qui était coupable; cependant qu'il s'en doutait, mais que, en considération de la petite amie, qui n'avait pas trempé dans le mensonge, il

n'aurait rien dit. Il n'avait pas sept ans à cette époque.

— Napoléon, me disait Savéria, n'a jamais été un joli enfant, comme l'était Joseph, par exemple : sa tête avait toujours été trop grosse pour son corps, défaut commun de la famille Bonaparte.

Ce que Napoléon avait de charmant lorsqu'il devint jeune homme, c'était son regard, et surtout l'expression douce qu'il savait lui donner dans un moment de bienveillance. A la vérité, l'orage était affreux ; et jamais je n'ai regardé cette physionomie admirable sans éprouver un frisson; son sourire était également captivant, comme le mouvement dédaigneux de sa bouche vous faisait trembler. Mais tout cela, ces mains dont la plus coquette des femmes se serait enorgueillie, et dont la peau blanche et douce recouvrait des muscles d'acier, des os de diamant; tout cela ne se distinguait pas dans l'enfant. Savéria me disait avec vérité que, de tous les enfants de la signora Lætitia, l'empereur était celui qui le dernier aurait donné l'idée d'une fortune inespérée.

Nous vînmes à Paris en 1785. Ma mère ne pouvait s'accoutumer à la vie de province, quelque agréable qu'elle fût; mon père désirait également revoir Paris.

Mon père voulut recevoir, et prit un jour dans la semaine pour donner à dîner, comme cela se faisait à cette époque. Ma mère avait tout ce qu'il fallait pour faire une agréable maîtresse de maison; elle plaisait parce qu'elle joignait à une rare beauté de la grâce, de la finesse, et un esprit naturel au-dessus

de toutes choses; cependant son ignorance était extrême : elle disait encore, la dernière année de sa vie, qu'elle n'avait jamais lu qu'un seul livre: c'était Télémaque. Eh bien ! il était impossible de quitter sans regret la conversation qu'on avait avec elle. J'ai vu des poètes, des hommes de lettres distingués, demeurer sous le charme, non pas de sa figure, mais de son amabilité; ce qu'elle possédait éminemment, c'était l'art si difficile de tenir son salon.

En arrivant à Paris, le premier soin de ma mère fut de s'informer de Napoléon Bonaparte. Il était alors à l'école militaire de Paris, ayant quitté celle de Brienne depuis le mois de septembre de l'année précédente. Mon oncle Démétrius lui en parla: il l'avait rencontré le jour de son arrivée au moment où il venait de sortir du coche. « Et en vérité, dit mon oncle, il avait bien l'air d'un nouveau débarqué. Je le rencontrai au Palais-Royal, où il bayait aux corneilles, regardant de tous côtés, le nez en l'air, et bien de la tournure de ceux que les filous dévalisent sur la mine s'il avait eu quelque chose à prendre. » Mon oncle lui demanda où il dînait, et, comme il n'avait pas d'engagement, il l'emmena dîner chez lui. Il dit à ma mère qu'elle trouverait Napoléon assez morose. « Je crains, ajouta mon oncle, que ce jeune homme n'ait plus de vanité qu'il ne lui convient d'en avoir dans la position où il est. Lorsqu'il vient me voir, il déclame fortement contre le luxe des jeunes gens de l'Ecole militaire et tout cela pour mettre, m'a-t-il dit, dans un mémoire qu'il

veut faire pour le présenter au ministre de la guerre. Cela ne servira qu'à le faire prendre en grippe par ses camarades, et peut-être même à lui valoir quelque coup d'épée. »

Peu de jours après, ma mère vit Napoléon, et cette disposition à l'humeur était en effet des plus fortes. Il souffrait peu d'observations, même dans son intérêt, et je suis persuadée que c'est à cette excessive irritabilité qu'il ne pouvait contraindre qu'il doit la réputation, qu'il a conservée longtemps, d'une enfance et d'une jeunesse sombres et atrabilaires.

Mon père, qui connaissait une grande partie de ses chefs, le fit sortir quelquefois pour le distraire. On prit pour prétexte un accident, une entorse (je ne me rappelle plus trop bien le motif que l'on donna), et Napoléon passa toute une semaine dans notre maison. Lorsque encore aujourd'hui je passe sur le quai Conti, je ne puis m'empêcher de regarder une mansarde, à l'angle gauche de la maison, au troisième étage. C'est là que logeait Napoléon toutes les fois qu'il venait chez mes parents.

Un événement eut lieu cette même année dans notre famille. Ce fut le mariage de mon oncle le prince de Comnène. Il épousa une riche héritière de Touraine, fille unique de M. le comte de Boucherville, officier de la marine royale.

La présentation à Versailles eut lieu avec toutes les formes voulues par l'étiquette et l'élégance du temps. Les révérences furent enseignées par Vestris ; la coiffure fut faite par Léonard, l'habit par mademoiselle

Bertin, et les diamants montés par Bapst et Mesnier.

Ma tante eut un grand succès. Elle était fort agréable de sa personne, et, quoique petite, elle avait la tournure extrêmement noble et imposante, en même temps que son maintien et tout en elle étaient remplis de grâces.

Ce fut peu après, le 5 mai de l'année 1789 que se fit l'ouverture des États généraux. J'étais trop jeune alors pour bien sentir la grandeur imposante du spectacle qu'offraient les États, se rendant en masse à Saint-Louis de Versailles, pour y entendre la messe, la veille de l'ouverture de leurs séances. Mais je vois encore cette foule immense et joyeuse qui encombrait les trois avenues et bordait la route que suivaient les députés. Je vois ces femmes si bien parées, agitant leurs mouchoirs, toute une population animée d'un même sentiment et dans l'ivresse de la joie et de l'espérance. Ma mère, ayant beaucoup d'amis dans les trois ordres, avait voulu être témoin de cette première démarche, elle m'avait pris avec elle, ainsi que mon frère; et M. de Falgueyrètes, major du régiment de Poitou, lui donnait le bras.

Ma mère avait, à cette époque, la même manière de voir que beaucoup de personnes dans sa position : elle était fille de qualité, mariée à un homme de finances. Il lui arrivait tous les jours des choses qui auraient été inaperçues par tout autre, mais qui, pour elle, paraissaient vexatoires; et son désir était de voir un nivellement qui ne permît d'autre distinction que celle du mérite.

Si l'accord eût été général, cet admirable ouvrage serait venu à bien. Malheureusement cet accord manquait.

Le tiers finit par se lasser de n'être pas écouté. Enfin arriva la séparation du tiers d'avec les deux ordres privilégiés.

La retraite du tiers-état dans la salle du Jeu de paume produisit un effet que des années n'auraient pas amené. Les députés, en se reconnaissant comme représentants d'une grande nation, se grandissaient avec elle. La nation le sentit : à son tour elle mesura sa force; et elle comprit qu'elle pouvait beaucoup oser pour accomplir le grand œuvre de sa délivrance.

Napoléon disait qu'une des grandes fautes de cette époque avait été d'entreprendre sans s'être assuré de rien. On tremblait à la cour en pensant aux États généraux, et nulle mesure n'était prise pour s'opposer à ce torrent. Il fallait remettre l'ouverture des États, disait-il. Le mouvement que cette mesure aurait produit devenait toujours moins à craindre.

Une des causes qui perdirent aussi la couronne, à cette désastreuse époque, fut le gouvernement occulte. Un jour Napoléon, parlant de la Révolution avec le comte Louis de Narbonne, lui dit : « Mais vous en étiez bien aussi, vous !... » M. de Narbonne lui prouva que rien n'était plus faux. Ses opinions constitutionnelles l'éloignaient d'une pareille manière de combattre la Révolution. « C'est surtout la reine, poursuivit M. de Narbonne, qui tenait à cette

double représentation du pouvoir royal, mais sans nulle disposition hostile contre la France, que je puis certifier qu'elle aimait, comme on aime le pays qui est devenu notre seconde patrie et où doivent se fermer nos yeux. »

La reine aimait la France. Eh ! comment n'aurait-elle pas aimé une nation qui l'entourait de vœux, d'adorations et d'amour ?

Ma mère citait une fois devant moi l'enthousiasme délirant qu'inspirait la reine, lorsqu'elle paraissait en public dans les premières années de son règne. Un jour, à l'Opéra, elle arriva assez tard ; on donnait *Iphigénie en Aulide*. On venait de dire : « Chantons, célébrons notre reine !... » Le parterre, les loges, la salle entière redemanda le chœur, et tous se mirent à répéter : « Chantons, célébrons notre reine, » avec cet accent d'amour qui vient de l'âme, avec une telle ardeur que la reine fondit en larmes.

Cependant l'horizon devenait de jour en jour plus sombre ; chacun voyait approcher le péril, et on ne prenait aucune mesure. De grandes fautes furent commises, parmi lesquelles figure au premier rang la séance royale du 23 juin. La démission de M. Necker à cette époque doit être aussi regardée comme une faute malheureuse. J'ai souvent discuté avec Napoléon à son sujet. Junot, qui voulait sauver madame de Staël de l'exil, et qui savait que je connaissais beaucoup de particularités de la vie de M. Necker, me disait de prendre mon moment pour placer quelques-uns de ses beaux traits ; mais Napo-

léon, qui n'aimait pas M. Necker, me fermait la bouche en m'objectant les fautes de ses deux derniers ministères.

Je me rappelle qu'un jour il me fit répéter la conversation que mon père avait eue avec M. Necker, et le mot de M. Necker sur les États généraux : Je n'ai pas fait la faute, et j'en suis responsable !

Bonaparte me fit redire trois fois cette phrase. Je le vois encore dans l'attitude qu'il avait. Nous étions à dîner, il tenait son verre, le portait à sa bouche, mouillait ses lèvres, le remettait sur la table, rebuvait encore; et fit cette manœuvre sept à huit fois, tout en répétant à demi voix le mot de M. Necker. Enfin, il se leva brusquement de table, et dit : « Sans doute, il en était responsable; c'est pour cela qu'il devait consulter ses forces avant d'accepter le fardeau. » C'est bien là le mot de l'homme qui ne voulait jamais admettre qu'un général ne fût pas vainqueur.

Je me rappelle comme un songe terrible ces journées du 14 juillet, du 6 octobre, du 21 juin, et une foule d'autres qui formaient ainsi le plus sinistre des calendriers. Le 6 octobre surtout. Je vois ma mère faisant fermer dès trois heures de l'après-midi les volets du salon de réception, dont les fenêtres donnaient sur le quai. Elle pleurait, et retenait mon père, qui voulait absolument se rendre à Versailles.

Mon père était depuis longtemps en marché pour acheter la charge de M. Rougeau, fermier général. Il avait réalisé une somme assez considérable pour

effectuer le premier payement. Il allait être fait, lorsque, effrayé par l'aspect des choses, qui prenaient à toute heure une apparence plus sinistre, il dit à mon frère de se tenir prêt à l'accompagner, convertit ses fonds en traites sur Londres, et partit avec Albert pour l'Angleterre, tandis que les passages étaient encore libres.

A cette époque, dans une maison dont le domestique était nombreux, on ne pouvait être sûr de tous ses gens.

L'année précédente, un homme se disant tapissier était venu s'établir dans l'une des mauvaises boutiques qui sont dans le pourtour de l'espèce de petite place située à gauche de la Monnaie. Cet homme, qui s'appelait, je crois, Thirion, vint d'une manière fort arrogante demander la pratique de la maison. Il s'adressa au valet de chambre de ma mère, qui lui répondit qu'on avait un tapissier, et que sûrement on ne le changerait pas pour un inconnu. Cet homme se fâcha, parla haut; mon père vint au bruit, et le résultat fut de mettre M. Thirion à la porte, en lui disant qu'il était un fou impertinent.

Les sections se formèrent : cet homme devint prépondérant dans la nôtre. Il fut secrétaire, greffier, président, je ne sais quoi.

Peu de jours après le retour d'Angleterre de mon père, une visite domiciliaire ordonnée par la commune est faite dans notre maison. Thirion en avait obtenu la direction. Mon père venait de se lever et faisait sa barbe. Naturellement vif, son impatience

fut encore augmentée à la vue de cet homme, et il commit une imprudence en faisant un geste menaçant, dès qu'il le vit entrer dans son cabinet de toilette.

« Je suis ici pour faire exécuter la loi, » s'écria Thirion en voyant mon père s'avancer sur lui, son rasoir à la main.

Mon père éprouvait la plus violente tentation de le jeter à la porte. Enfin il parvint à surmonter son émotion. Mon père étendit la main. « Où est-il, votre ordre ? — Il vous suffit de savoir que je suis envoyé par le comité de ma section. — Oui-dà ! le croyez-vous ainsi ? Moi, je pense le contraire. Votre présence chez moi n'est qu'une insulte, si elle n'est justifiée par un mandat judiciaire. Montrez-le-moi. — Je vous répète, dit Thirion en élevant la voix à mesure qu'il voyait mon père se calmer, que vous n'avez nul besoin de voir mon ordre. Quel est votre âge ? Quel est le motif de votre voyage à Coblentz ? — Et vous, encore une fois, voulez-vous me montrer l'ordre en vertu duquel vous violez mon domicile ? Autrement, poursuivit mon père en laissant éclater sa colère, et allant prendre un énorme bambou qu'il avait rapporté de l'Inde, autrement je vous prouverai que ce bras appartient à un homme encore en état de châtier les impertinents. »

La colère de mon père allait devenir tragique, lorsque ma mère arriva sur le lieu de la scène. Elle parvint à emmener mon père dans une autre pièce, et là, par nos caresses, nous obtînmes de lui un peu de

calme. Pendant ce temps, Thirion était parti après avoir verbalisé et fait un rapport contre mon père.

Je rentrai dans le salon, et je pleurais sans comprendre pourquoi; mais je voyais ma mère tout en larmes. Mon père était pâle et tremblant de colère. J'étais donc fort affligée, lorsque je vis entrer Napoléon Bonaparte. Il me prit par la main et me demanda avec intérêt ce que j'avais. Je lui dis ce qui venait d'arriver. Il alla aussitôt frapper à la porte du cabinet de mon père, qui lui raconta plus en détail que je ne le pouvais faire ce qui venait d'avoir lieu.

« Mais, s'écria Bonaparte, c'est une infamie ! Comment, quatre hommes viennent chez vous sans produire un ordre! Mais il faut vous plaindre. Cet homme vous en veut, il trouve le moment bon pour se venger; il ne faut pas lui en laisser le temps. Je vais m'occuper de cela. »

Bonaparte sortit. Il fut à la section, au club, au comité; je ne sais pas trop quel était le nom qu'à cette époque on donnait à l'autorité qui faisait faire les visites domiciliaires. Il parla vivement de celle qui venait d'avoir lieu dans la demeure d'un citoyen paisible : — Si M. de Permon avait tiré un coup de fusil sur cet homme, il défendait son domicile contre un inconnu, personne ne pouvait l'accuser.

Le jour où Napoléon disait de si belles paroles était le 7 ou le 8 août. Il y avait une telle agitation partout, qu'il lui fut impossible, dit-il à mon père en revenant, de se faire bien écouter de ceux à qui il parlait. Il l'engagea fortement à être sur ses gardes.

Bien des souvenirs ont pâli sous l'action puissante du temps; mais il en est qui sont toujours dans leur terrible vérité, et le 10 août est de ce nombre.

La ville présentait un aspect effrayant. Mon père paraissait ne rien craindre. Il était occupé à écrire lorsque son valet de chambre vint lui dire que notre boucher, brave et digne homme, qui était lieutenant ou capitaine dans la garde nationale, venait avertir M. de Permon qu'il était dénoncé pour avoir donné asile à des ennemis du peuple. Mon père fit peu d'attention à sa démarche; mais une heure après un avertissement des plus sûrs vint dire à mon père qu'il serait arrêté dans la nuit. La personne qui lui apportait cet avis y joignait la promesse d'un passeport pour l'une des villes du Midi, et celle de venir le chercher pour le conduire hors Paris. Nos parents partirent pour Toulouse la nuit suivante.

En arrivant à Toulouse, le premier soin de ma mère fut de s'établir de manière à ce que mon père eût un intérieur agréable, et qu'il ne fût pas forcé d'aller au dehors pour chercher des distractions qu'il n'aurait d'ailleurs trouvées qu'avec peine, toutes les maisons étant dans le deuil, ou dans la crainte d'un malheur que chacun redoutait; il était, en effet, bien peu de familles qui n'eussent un père, un frère, un mari à regretter ou encore enfermé dans les cachots.

Pendant notre séjour à Toulouse, ma mère reçut des lettres qui l'affectèrent beaucoup; elles lui annonçaient la mise en accusation du général Bonaparte.

La défense de Bonaparte, adressée aux représentants,

indique le vrai motif de son arrestation. « Déclarer un patriote suspect, disait-il, c'est lui ravir ce qu'il a de plus précieux, la confiance et l'estime de ses concitoyens. » Le résultat de cette procédure, dont l'issue probable était de faire porter la tête de Bonaparte sur l'échafaud, fut l'acquittement du prévenu. On donne même des éloges à Bonaparte, dans l'arrêté qui le met dans une liberté provisoire : « c'est, dit-on, en raison de l'utilité dont le général Bonaparte peut être à la république. »

Ce fut alors que Bonaparte, tout à fait malheureux, vint à Paris pour tenter d'obtenir justice et pour chercher à mettre à flot quelques-uns des mille projets qu'il faisait, nous disait-il, chaque soir en s'endormant. Il n'avait avec lui qu'un seul aide de camp, un seul ami que sa mauvaise fortune attachait encore à lui, c'était Junot; Junot, qui, à dater de ce moment, lui donna des preuves positives de cet attachement qui n'a cessé d'être que le jour où lui-même a cessé d'exister.

Mon père avait pour conseil un homme d'un esprit fort distingué, ancien avocat au Châtelet, nommé Brunetière. Il nous tenait au courant des affaires publiques à Paris. On n'était plus dans le fort de la Terreur, mais il fallait toujours user d'une extrême circonspection. On s'envoyait des nouvelles dans des pâtés, des daubes, des cuisses d'oie ; et les questions et les réponses voyageaient ainsi, protégées par le couvert de la gastronomie. Les nouvelles de Paris arrivaient dans des fonds de chapeau, des doublures

d'habit, ou bien dans des caisses de fleurs artificielles. On joignait à l'envoi une lettre qui disait : « D'après ce que vous m'avez écrit, je vous envoie telle chose... » Or, comme on n'avait rien demandé et qu'on était prévenu d'avance de cette manière de correspondre, la lettre était bientôt trouvée.

Mais lorsqu'il fallait défaire l'objet qui la contenait, ma mère n'entendait pas facilement raison. Je me rappelle qu'une fois elle porta pendant quinze jours un chapeau avec une lettre dans sa coiffe, sans vouloir dire à mon père que le chapeau venait de Paris, parce qu'il se serait douté qu'il contenait des nouvelles et l'aurait fait découdre impitoyablement.

Cependant sur des avis répétés, mon père se décida à se rendre à Paris.

En y arrivant, nous descendîmes rue des Filles-Saint-Thomas, hôtel de la Tranquillité. Cet hôtel garni avait une fort belle apparence; il était entre cour et jardin, agrément assez rare dans ce quartier-là, même à cette époque. Nous fûmes logés dans un joli appartement donnant sur le jardin, au second.

Ma mère voyait beaucoup de Corses. Quoique leurs opinions ne fussent pas d'accord avec les siennes, elle ne les en réunissait pas moins chez elle. Dès qu'ils surent qu'elle était de retour, tous vinrent la voir : Moltédo, l'abbé Arrighi, que l'on appelait Arrighi-Lunettes, Aréna, Salicetti, Chiappe, mais avant tout Bonaparte. Lorsqu'il vint nous voir à notre retour à Paris, sa figure me frappa de manière à n'être jamais oubliée.

A cette époque de sa vie, Napoléon était laid. Depuis il s'est fait en lui un changement total. Je ne parle pas de l'auréole prestigieuse de sa gloire; je n'entends que le changement physique qui s'est opéré graduellement dans l'espace de sept années; tout ce qui en lui était osseux, jaune, maladif même, s'est arrondi, éclairci, embelli. Ses traits, qui étaient presque tous anguleux et pointus, ont pris de la rondeur. Son regard et son sourire demeurèrent toujours admirables; sa personne tout entière subit aussi du changement. Sa coiffure, si singulière pour nous aujourd'hui dans les gravures du passage du pont d'Arcole, était alors toute simple parce que ces mêmes muscadins, après lesquels il criait tant, en avaient encore de bien plus longues; mais son teint était si jaune, il se soignait si peu, que ses cheveux mal peignés, mal poudrés, lui donnaient un aspect désagréable. Ses petites mains étaient maigres, longues et noires. Lorsque je me représente Napoléon entrant, en 1795, dans la cour de l'hôtel de la Tranquillité, la traversant d'un pas assez gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux, et laissant échapper ses deux oreilles de chien mal poudrées et tombant sur le collet de cette redingote gris de fer, devenue depuis bannière glorieuse, sans gants, parce que, disait-il, c'était une dépense inutile, portant des bottes mal faites, mal cirées, et puis tout cet ensemble maladif résultant de sa maigreur, de son teint jaune; quand j'évoque son souvenir et que je le revois plus tard, je ne

puis voir le même homme dans ces deux portraits.

Ma mère lui témoigna le plaisir qu'elle avait à le revoir. Elle lui parla de Salicetti, l'auteur de sa dénonciation au Comité de salut public, et ne lui cacha pas combien elle avait blâmé sa conduite envers lui. Un sourire indéfinissable passa rapidement sur les lèvres de Bonaparte : « Il a voulu me faire bien du mal, répondit-il, mais mon étoile ne l'a pas permis. »

Je n'oublierai jamais l'expression de sa physionomie en prononçant ces derniers mots. Il était profondément ému. Ma mère essaya de le calmer, et y parvint plus facilement que je ne l'aurais cru.

A cette époque, Paris était dans une agitation inquiétante; des scènes tragiques déchiraient chaque jour le sein de la Convention.

M. Brunetière nous dit qu'il était fâché de nous avoir conseillé de revenir. Il était inquiet, et Bonaparte nous confirma ses craintes. Je me rappelle qu'il venait de recevoir une lettre de sa mère; elle lui écrivait que peut-être la réaction ensanglanterait tout le Midi.

Prenant cette lettre pour texte :

« Ce sont ces muscadins royalistes, s'écria Napoléon, qui font ici cette levée de boucliers ! Ils seraient bien aises de glaner après le combat des patriotes. »

Les jeunes gens dont parlait Bonaparte portaient des redingotes grises avec des collets noirs, des cravates vertes, et leurs cheveux, au lieu d'être à la Titus comme ceux de la plupart des jeunes gens, étaient nattés, poudrés et relevés avec un peigne,

tandis que de chaque côté de la figure descendait une longue face appelée, en style du temps, oreille de chien. Comme ces jeunes gens étaient attaqués fort souvent, ils portaient une grosse canne dont ils se servaient comme d'un moyen de défense.

Le manque de pain et de subsistances commençait à se faire sentir.

Le peuple qui avait supporté la misère sous Robespierre, parce que Robespierre le flattait, menaçait hautement de se révolter; on rencontrait à chaque pas des femmes ivres, criant : « Du pain ! du pain ! Nous en avions au moins en 93 ! Du pain ! A bas la république ! »

« Ma foi, nous dit un jour Bonaparte en venant dîner avec nous, je ne sais à qui ils en ont; mais ils sont comme des démons. Je viens de rencontrer une section du faubourg Saint-Antoine, qui est tout à fait le second tome de la troupe que j'aurais voulu qu'on me chargeât de recevoir le 10 août au château des Tuileries ! » Ce jour-là nous dînâmes assez vite, et aussitôt après le dîner nous sortîmes pour aller du côté des Tuileries afin d'avoir des nouvelles. Bonaparte donnait le bras à ma mère, et j'étais avec mon frère. Lorsque nous eûmes traversé le passage Feydeau et gagné le boulevard, nous entendîmes des vociférations horribles : des femmes, des enfants hurlaient contre la Convention; tout rappelait les journées du 10 août et du 6 octobre. « N'allez pas plus loin, madame de Permon, dit Napoléon ; ce lieu-ci ne vaut rien pour des femmes. Je vais vous ramener

chez vous; ensuite j'irai aux nouvelles et vous en rapporterai. » Ma mère accepta et nous rentrâmes.

Bonaparte venait alors tous les jours régulièrement, chez ma mère.

Ma mère me dit un jour qu'elle savait des détails relatifs au général Bonaparte qui l'affectaient vivement. Ces détails lui étaient parvenus par sa femme de chambre. Cette fille était de Toulouse. Elle était assez jolie; le domestique de Bonaparte en était devenu amoureux, et voulait l'épouser. Ce domestique disait à Mariette que le général n'avait pas souvent d'argent: « mais il a un aide de camp, lui disait-il aussi, qui partage tout ce qu'il a avec lui; et quand il joue et qu'il gagne, le plus gros lot est pour son général; et puis la famille de l'aide de camp lui envoie de l'argent quelquefois; presque tout le magot est pour le général. Mais aussi, poursuivait cet homme, le général aime son aide de camp comme l'un de ses frères. »

Cet aide de camp, c'était Junot. C'était celui qui plus tard devait être mon mari.

Bonaparte, revenu à Paris, y était sans nulle ressource. Sa famille, proscrite en Corse, avait trouvé un asile à Marseille, mais ne pouvait pas faire pour lui ce qu'elle aurait certainement fait si elle eût été en Corse au milieu de ses ressources naturelles. De temps à autre, il recevait quelque argent, et je soupçonne que c'était son excellent frère Joseph, marié depuis peu à mademoiselle Clary, qui lui faisait parvenir ces secours; mais ils étaient insuffisants pour

un homme qui, quelque économe qu'il fût, avait cependant des besoins indispensables à satisfaire. Car enfin, il fallait manger et se vêtir ; et, à cette époque, on ne trouvait pas dans tous les quartiers de Paris, des tailleurs, des restaurateurs, des logements au rabais. Bonaparte était donc vraiment malheureux. Junot, qui souvent m'a parlé des six mois qu'ils passèrent ainsi à Paris, me disait que souvent en se promenant le soir sur le boulevard et voyant passer de ces jeunes gens élégants montant de beaux chevaux et entourés de l'opulence qu'on pouvait alors se permettre, Bonaparte déclamait contre le sort, et injuriait à demi voix les incroyables à oreilles de chien et à cadenettes relevées, qui passaient devant eux en se dandinant et jurant : paole pafumée, paole panachée, que madame Scio avait chanté à mi-acles.

Junot jouait quelquefois ; mais avant de commencer cette spéculation, car il jouait pour gagner, il remettait entre les mains de Bonaparte les trois quarts de ce qu'il venait de recevoir de la Bourgogne : l'autre portion allait courir les chances du trente-et-un. Junot rapportait souvent de l'or en abondance ; alors le petit intérieur devenait plus joyeux ; on payait les dettes les plus urgentes. C'était Bonaparte qui réglait la distribution.

Un soir, ils se promenaient au Jardin des Plantes. Ces promenades solitaires avaient toujours un grand charme pour Bonaparte. L'influence d'une belle nuit est puissante sur toutes les âmes qui sentent vive-

ment. Bonaparte à cette époque était fort jeune, son cœur battait vivement et dans ce moment il aimait. Il parla de ce sentiment à Junot, et lui en parla avec amertume, car il n'était point heureux. Junot m'a dit que si Bonaparte n'avait pas brisé de lui-même tous les liens qui asservissaient son âme aux passions, il les aurait ressenties d'une manière terrible. Ce jour-là même, en parlant de ce qui l'affectait, sa voix tremblait et Junot sentait son émotion. Mais déjà on voyait en lui une force inconnue lutter contre sa faiblesse. Il rompit lui-même le discours, et parut avoir oublié le sujet de l'entretien.

Rien n'appelle la confiance comme la confiance. Junot était amoureux de Paulette Bonaparte ; son âme jeune et brûlante n'avait pu résister à la vue d'une créature enchanteresse comme l'était Paulette. Il l'aimait avec passion, son secret n'en fut pas un huit jours pour son général.

Bonaparte n'avait ni accueilli ni rejeté sa demande.

Junot entraîné, enhardi par ce que Bonaparte venait de lui dire, fut plus pressant qu'il ne l'avait encore été. Il avait reçu la veille une lettre de son père, qu'il avait montrée à Bonaparte. M. Junot disait à son fils qu'à la vérité il n'avait rien à lui donner dans ce moment, mais que sa part serait un jour de vingt mille francs.

« Je serai donc riche, disait Junot à Bonaparte, puisqu'avec mon état j'aurai douze cents livres de rentes. Mon général, je vous en conjure, écrivez à la

citoyenne Bonaparte, et dites-lui que vous avez vu la lettre de mon père. Voulez-vous qu'il en écrive une autre à Marseille? »

En sortant du Jardin des Plantes, ils avaient passé l'eau dans un batelet, et, à travers les rues, ils avaient gagné le boulevard. Ils étaient parvenus vis-à-vis les bains Chinois, et se promenaient dans la contre-allée. En remontant et redescendant cette partie du boulevard, Bonaparte écoutait Junot attentivement.

« Je ne puis écrire à ma mère pour lui faire cette demande, disait-il à Junot; car enfin tu auras douze cents livres de rentes, c'est bien; mais tu ne les as pas. Ton père se porte parbleu bien et te les fera attendre longtemps. Enfin tu n'as rien, si ce n'est ton épaulette de lieutenant. Quant à Paulette, elle n'en a pas même autant. Ainsi donc, résumons : tu n'as rien, elle n'a rien, quel est le total ? Rien. Vous ne pouvez donc pas vous marier à présent; attendons! Nous aurons peut-être de meilleurs jours, mon ami. Oui, nous en aurons, quand je devrais les aller chercher dans une autre partie du monde. » Souvent ils parlaient ainsi.

Depuis quelque temps mon pauvre père était bien mal. Une fièvre pernicieuse était venue se joindre à ce qu'il souffrait déjà.

Bonaparte vint tous les jours, et, le matin, il envoyait, ou venait lui-même, pour savoir des nouvelles de la nuit.

Il dînait avec nous, et passait sa soirée dans le salon à causer à voix basse, à côté de la bergère de

ma mère qui, excédée de fatigue, sommeillait quelques instants pour reprendre des forces, car elle ne quittait pas le chevet du lit de mon père. Je me rappelle qu'un soir, mon père s'étant trouvé fort mal, ma mère pleurait et se désespérait. Il était dix heures du soir. A cette époque, il était impossible de déterminer un des domestiques de l'hôtel à sortir passé neuf heures. Bonaparte ne dit rien. Il descend l'escalier en courant, et va chercher M. Duchannois, qu'il ramène, malgré les objections de celui-ci. Il faisait un temps affreux : il pleuvait à verse. Bonaparte n'avait pu trouver de fiacre pour aller chez M. Duchannois; son habit était trempé.

Le 11 vendémiaire, à deux heures après midi, mon père sommeillait un peu. Il avait été très fatigué et nous prenions les plus grandes précautions pour qu'il n'entendît aucun bruit. Tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas, et trois hommes parlant haut, frappant du pied pour appeler, ayant des manières de crocheteurs, entrent dans l'appartement suivis plutôt que conduits par le maître de l'hôtel, qui était un brave et digne homme : « Voilà bien des façons, dit un de ces misérables avec des jurements affreux; pourquoi donc ne peut-on pas marcher dans cette chambre? — Parce qu'il y a une personne malade, dit ma mère en s'avançant au-devant de cet homme, et fermant la double porte de la chambre à coucher de mon père, car il fallait lui éviter une émotion de cette nature. — Il n'est pas temps d'être malade lorsque la patrie est

elle-même en danger. Allons, ouvrez-moi cette porte! — Vous êtes un fou ou vous êtes un monstre, s'écria ma mère en se mettant en travers de la porte de la chambre de mon père; n'approchez pas. »

Cet homme, un envoyé de la section, recula devant l'énergie de son attitude et se retira, mais mon père l'avait entendu « Pauvre France! Pauvre patrie! » murmura-t-il.

Dans la nuit il fut au plus mal; la maladie faisait des progrès rapides. Le lendemain matin, on battit la générale dans la section Lepelletier; il nous fut impossible de lui dissimuler ce bruit qu'il ne connaissait que trop, et lorsque M. Duchannois vint le voir, il ne nous cacha plus le danger de sa situation.

Il demanda à voir M. Brunetière et M. Renaudot, son notaire. On fut les chercher; les rues étaient peu sûres, quoique cependant on vînt, on allât dans Paris, comme si quelques heures plus tard on n'allait pas s'égorger.

Dans la matinée du 12, Bonaparte, qui était venu, comme de coutume, nous parut préoccupé : il sortit, puis rentra, sortit encore, et revint comme nous étions au dessert. Je me rappelle qu'il mangea une grappe de raisin, et prit une grande tasse de café. « J'ai déjeuné fort tard, nous dit-il, chez ***. On a tant et tant parlé politique, que je n'en puis plus. Je vais aller aux nouvelles; si j'apprends quelque chose d'intéressant, je viendrai vous le dire. »

Le 13, au matin, mon père était fort mal. M. Duchannois demeura près d'une heure avec nous; il

prévit tout ce qui pourrait advenir, et laissa des ordonnances pour les exécuter, dans le cas où il serait impossible de le joindre; mais il ne nous cacha pas, à mon frère et à moi, tout le mal que notre malheureux père allait recevoir des événements qui se préparaient.

Pendant quelques heures, nous nous flattâmes que les choses en viendraient à bonne composition entre la Convention et les rebelles ; mais vers quatre heures et demie on commença à tirer le canon ; de toutes parts on riposta. Mon pauvre père poussa un cri perçant et le délire le plus violent s'empara de lui. Toutes les scènes de la Révolution passaient devant lui et chaque décharge qu'il entendait, était un coup qui le frappait. Toutes nos vitres tombaient en pièces. Vers le soir, la section se replia sur nous ; on se battit presque sous nos fenêtres. Mais lorsqu'on fut à Saint-Roch, nous crûmes que la maison allait crouler.

Mon père était à l'agonie.

Je ne puis guère rendre compte de la journée du 14. L'état de mon père, qui allait en empirant à chaque heure, ne me laissait aucune autre faculté que celle de souffrir et d'essayer de donner un peu de courage à ma pauvre mère. Vers le soir, Bonaparte vint un instant; il me trouva tout en larmes. Lorsqu'il en sut le motif, sa physionomie gaie et ouverte changea subitement. « Je voudrais bien voir madame de Permon, » me dit-il. Je fus chercher ma mère, qui vint à l'instant même. Elle ignorait, ainsi que

moi, toute la part que Bonaparte venait d'avoir à cette grande journée. « Ah! lui dit ma mère en pleurant, ils l'ont tué!... Vous comprenez ma peine, vous, Napoléon. »

Il aurait fallu, pour connaître la vraie pensée de Bonaparte, qu'il fût sans intérêt dans les affaires du 14 vendémiaire. Quoi qu'il en soit, il fut admirablement bien pour ma mère dans ces moments de douleur. Il était lui-même dans une circonstance qui devait faire pâlir tous les intérêts; eh bien, il fut comme un fils, comme un frère.

Mon pauvre père languit encore deux jours. Nous le perdîmes le 17 vendémiaire.

Mon frère s'était occupé de chercher une maison dans laquelle nous pussions demeurer ensemble.

Nous allâmes habiter dans la Chaussée-d'Antin.

Nous apprîmes avec étonnement ce qui venait d'arriver d'heureux à Bonaparte, ou plutôt ce qu'il avait contraint le sort de lui accorder. Un grand changement au reste s'était opéré dans Bonaparte; et le changement relatif au soin de sa personne ne fut pas le moins remarquable. Une des choses que ma mère avait le plus en aversion était l'odeur des bottes mouillées et crottées lorsqu'elles sont échauffées par le feu. Or, dans ces temps d'infortunes, où c'était une chose de luxe que de prendre un fiacre, on pense bien que ceux qui n'avaient qu'avec grand'-peine de quoi dîner conservaient assez de philosophie pour se crotter les pieds. Ma mère n'en mettait pas moins son mouchoir parfumé sous son nez pen-

dant une demi-heure, lorsque Bonaparte établissait ses petites jambes sur les chenets. Il s'en était enfin aperçu, et comme à cette époque il craignait fortement de déplaire à ma mère, il avait mis notre femme de chambre dans ses intérêts pour qu'elle lui fît la toilette de ses jambes avant d'entrer.

Mais après le 13 vendémiaire il n'était plus question de bottes crottées. Bonaparte n'allait plus que dans un bel équipage, habitait une maison fort convenable, rue des Capucines. Enfin, il était devenu un personnage important, et tout cela sans antécédent, sans bruit, comme par un coup de baguette. Il venait tous les jours nous voir avec la même amitié, le même naturel; quelquefois il nous amenait un de ses aides de camp, mais rarement. C'était Junot, Muiron; d'autres fois, c'était son oncle Fesch, homme de la société la plus douce et la plus égale. Nous étions bien éloignés, moi et Junot, de l'idée qu'un jour nous nous marierions.

A cette époque, la famine régnait à Paris; on souffrait réellement du manque de pain. La misère était affreuse. Le discrédit des assignats augmentait. Les ouvriers, ne travaillant plus, mouraient dans leur grenier, ou bien allaient se réunir aux bandes de voleurs, de chauffeurs, qui commençaient à s'organiser.

Bonaparte nous fut alors d'un grand secours. Nous avions du pain blanc pour notre consommation; mais nos domestiques n'avaient que celui de la section, et c'était une nourriture aussi malsaine que celle qu'ils auraient disputée à un pourceau dans son

auge; il était immangeable. Bonaparte nous envoyait tous les jours de beaux pains de munition dont il nous arrivait bien souvent de manger avec un grand plaisir. Bonaparte sauva de la mort plus de cent familles. Il faisait faire à domicile des distributions de bois et de pain, ce que lui facilitait sa position. J'ai été chargée par lui de donner de ces bons de bois et de pain à plus de dix familles malheureuses qui mouraient de besoin.

J'ai déjà dit que je ne n'ai eu ni enfance ni adolescence : maintenant va s'ouvrir pour moi une nouvelle vie d'occupations bien éloignées de celles qui auraient dû égayer ma jeunesse. On ne peut se faire une idée exacte de mon existence depuis la mort de mon père jusqu'au jour de mon mariage.

Tous les enfants aiment leur mère. Mais il est un sentiment plus tendre, plus exalté, et c'est celui que mon frère et moi nous avions pour ma mère : nous l'adorions, nous l'entourions de soins, d'attentions délicates, que nous éprouvions du bonheur à imaginer.

Elevée fort durement en Corse, ignorant jusqu'à l'existence des objets de luxe qui faisaient alors partie de la toilette d'une femme, ma mère avait été dans une sorte d'enivrement lors de son arrivée en France. Mon père, qui était éperdument amoureux d'elle, éprouvait ce charme si doux qu'on trouve à entourer la femme que l'on aime de tout ce qui peut flatter ses goûts. Transportée en France à la fin du règne de Louis XV, ma mère avait reçu une nouvelle

existence au sein d'une foule de délices qui, pour elle, étaient devenues les besoins d'une seconde nature. Une femme qui avait quarante mille livres de rentes, il y a cinquante ans, vivait mieux qu'une femme de notre époque qui en dépense deux cents. Le service d'une femme comme il faut n'était jamais composé de moins de deux femmes de chambre, et presque toujours d'un valet de chambre se mêlant du service intérieur. Une salle de bain était de rigueur, car une femme élégante ne passait pas deux jours sans se baigner; et puis des parfums en abondance; les batistes, les toiles les plus fines, les dentelles les plus précieuses pour chaque saison, étaient sur la toilette, dans les sultans, les corbeilles ambrées, garnies de peaux d'Espagne, qui recevaient les objets nécessaires à la toilette. Cette recherche s'étendait à tout. L'ameublement était aussi une partie fort soignée de ce qui regardait les dépenses d'une femme. C'étaient des appartements bien frais, bien parfumés de fleurs pendant l'été, et bien chauds, bien clos, pendant l'hiver. Dès que le froid arrivait, on mettait des tapis d'Aubusson, épais de plusieurs pouces. Une femme, en rentrant le soir dans sa chambre à coucher, la trouvait échauffée par un grand feu fait dans une vaste cheminée; de longues draperies tombaient devant les doubles fenêtres; et le lit, entouré de rideaux amples et épais, était un asile où elle pouvait prolonger sa nuit sans que le jour vînt interrompre son sommeil.

L'argenterie, les porcelaines, le linge, tout cela

était bien autrement commode, et fait pour l'usage de gens qui s'y entendaient. Une pièce de mousseline, pendue à un mauvais bâton revêtu de papier doré, ne vaut rien, si ce n'est pour donner l'illusion qu'on est derrière des rideaux. Il en est de même de ces tapis de moquette, de ces murs épais de six pouces, qui ne préservent ni de la chaleur en été, ni du froid en hiver. Toutes les autres parties de la toilette et de l'ameublement sont comprises par moi dans le même anathème.

Sous Louis XVI, la reine allait à âne, et portait des petites robes de percale: cela allait mal. L'expérience lui a fait voir qu'une reine ne doit pas aller à âne : ce n'était pas une mode à suivre. Le peuple français, en devenant un peuple de frères, n'avait plus les mains propres; il n'aimait plus les bonnes choses. Les vastes bergères bien moelleuses, les tapis épais, les larges et longues draperies, les coussins d'édredon, toutes les recherches de l'art culinaire, que nous entendions seuls en Europe, tout cela n'était bon qu'à nous faire mettre en prison; et, pour peu qu'on habitât un bel hôtel situé dans le fond d'une cour, pour n'avoir pas l'odieux fracas et l'odeur de la rue, on avait le cou coupé. Cette façon de reconnaître les bonnes manières en avait un peu dégoûté.

Le deuil de ma mère était profond; les convenances exigeaient une entière solitude, qui prenait chaque jour plus fortement sur sa santé, habituellement délicate. M. Duchannois lui dit un jour que, dans les

circonstances où elle se trouvait, les convenances pouvaient exiger qu'elle n'allât pas dans le monde, mais qu'il fallait qu'elle prît de la distraction. En conséquence, il lui ordonna de louer une loge à quelque spectacle, et d'y aller dans le plus profond incognito ; d'écouter là de bonne musique qui, pendant quelques heures au moins, lui ferait oublier tous ses chagrins. Ma mère prit une loge à Feydeau; elle allait y passer une ou deux heures tous les soirs. Bonaparte ne manquait jamais d'y venir.

Paris, à l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1796 et 1797, avait une physionomie singulière : les maisons particulières craignaient de montrer du luxe en recevant habituellement, et l'on se bornait à aller beaucoup dans des réunions d'abonnés où se trouvait alors la meilleure compagnie. Il en était ainsi non seulement pour des concerts, mais pour des bals. On n'imagine guère aujourd'hui que les femmes les plus élégantes allaient danser au bal de Thélusson, au bal de Richelieu ; toutes les castes s'y trouvaient réunies et confondues, et s'entendaient fort bien ensemble pour rire et sauter.

Un jour, au bal de Thélusson, il arriva une assez drôle d'aventure à madame de Da..s, qui y menait quelquefois sa fille.

Madame de Da..s était arrivée fort tard. Le grand salon rond était totalement rempli, et il n'y avait aucune possibilité de trouver deux places. Cependant, à force de coups de coude et de sollicitations, ces dames parvinrent au centre du salon. Madame de

Da..s, qui n'était pas absolument timide de son naturel, regardait de tous côtés pour voir si elle découvrirait au moins une place, lorsque ses regards tombèrent sur une jeune et charmante figure, entourée d'une profusion de cheveux blonds, regardant timidement avec de beaux et grands yeux bleu foncé et offrant dans tout son ensemble l'image de la plus gracieuse sylphide. Cette jeune personne était reconduite à sa place par M. de Trénis, ce qui prouvait qu'elle dansait bien ; car M. de Trénis n'admettait à l'honneur d'être invitées par lui que celles qui méritaient la réputation de belles danseuses. La gracieuse jeune fille, après avoir salué, en rougissant, le Vestris des salons, s'assit auprès d'une femme qui paraissait être sa sœur aînée, et dont la parure élégante faisait l'objet de l'attention et de l'envie de toutes les femmes du bal. « Qui sont ces femmes-là ? » demanda madame de Da..s au vieux marquis d'Hautefort qui lui donnait le bras. — « Comment ! vous ne reconnaissez pas la vicomtesse de Beauharnais ? C'est elle et sa fille. Elle est aujourd'hui madame Bonaparte. Eh ! mais..., tenez, voici une place à côté d'elle ; venez vous y asseoir ; vous renouvellerez connaissance. »

Madame de Da..s, pour toute réponse, donna une telle secousse à M. d'Hautefort qu'elle l'entraîna dans l'un des petits salons qui précédaient la grande rotonde. « Etes-vous fou ? lui dit-elle lorsqu'ils furent dans l'autre pièce, à côté de madame Bonaparte ! Mais la tête vous tourne, marquis ! — Ma foi ! non. Que diable trouvez-vous de mal à ce qu'Er-

nestine fasse connaissance avec mademoiselle Hortense de Beauharnais ? C'est une charmante personne; elle est douce, aimable..... — Qu'est-ce que tout cela me fait, à moi ? Je n'aime pas les gens qui déshonorent leur malheur. » M. d'Hautefort leva les épaules et ne répondit pas.

« Eh ! mon Dieu, quelle est cette belle personne ? » dit madame de Da..s, et elle indiquait une femme qui entrait en ce moment dans le salon, et vers laquelle non seulement les regards, mais la foule se portait.

Cette femme était d'une taille au-dessus de la moyenne. Mais une harmonie parfaite dans toute sa personne empêchait de s'apercevoir de l'inconvénient des trop hautes statures. C'était la Vénus du Capitole, plus belle encore que l'œuvre de Phidias; on y retrouvait la même pureté de traits, la même perfection dans les bras, les mains, les pieds, et tout cela animé par une expression bienveillante. Sa parure ne contribuait pas à ajouter à sa beauté, car elle avait une simple robe de mousseline des Indes, drapée à l'antique, et rattachée sur les épaules avec deux camées ; une ceinture d'or serrait sa taille, et était également fermée par un camée ; un large bracelet d'or arrêtait et fixait sa manche fort au-dessus du coude ; ses cheveux, d'un noir de velours, étaient courts et frisés tout autour de la tête ; cette coiffure s'appelait alors à la Titus; sur ses épaules était un superbe châle de cachemire rouge, parure à cette époque fort rare encore et fort recherchée. Elle le drapait autour d'elle d'une manière toujours gra-

cieuse et pittoresque, formant ainsi le plus ravissant tableau.

« C'est madame Tallien, » répondit M. d'Hautefort à madame de Da..s. « Madame Tallien! s'écria-t-elle. Ah! mon Dieu, comment m'avez-vous amenée ici, mon cher ami? — Ma foi! je vous défie de trouver dans tout Paris un lieu où soit rassemblée une meilleure compagnie. »

Dans ce moment une forte odeur d'essence de rose se fit tout à coup sentir dans l'appartement. Un mouvement assez vif fit porter vers la porte une foule de jeunes gens, de ceux qu'on appelait alors des incroyables, au-devant d'une jeune femme qui arrivait seulement, quoiqu'il fût prodigieusement tard. Dans cette femme on trouvait ce qu'on peut appeler de la laideur, et cependant un inconcevable attrait. Elle était mal faite, mais ses petits pieds dansaient si bien! Elle était brune, gracieuse; son regard vif et malin étincelait d'esprit, et exprimait en même temps toute la bonté de la personne la plus simple. Elle était, tout ensemble, bonne amie, et la plus amusante des femmes. Enfin elle plaisait. M. Charles Dupaty, M. de Trénis, M. Laffite, lui demandèrent à l'instant de danser avec eux; elle répondit à chacun avec une expression de bonne humeur et d'esprit, et continua d'avancer, en agitant ses légères draperies parfumées, embaumant ainsi tout l'appartement.

Madame de Da..s, que cette odeur tourmentait, commença par s'agiter sur la banquette où elle avait enfin trouvé une place, et finit par dire très haut

avec un accent fort impertinent : « En vérité ! je crois que c'est la femme ou la fille de Fargeon[1]. Il y a de quoi faire évanouir l'homme le plus robuste. — C'est madame Hamelin, » dit M. d'Hautefort. Le lendemain, il nous raconta que rien ne l'avait plus amusé dans cette soirée que d'être le premier gentilhomme de madame de Da..s, lui nommant ainsi des personnes qui pour elle étaient de vrais épouvantails. « Madame Hamelin ! s'écria-t-elle, madame Hamelin ! Venez ici, Ernestine, ajouta-t-elle d'une voix émue de colère. Mettez votre palatine, et partons. » Tout ce qu'on put lui dire ne servit qu'à hâter son départ.

L'une des plus belles fêtes, l'une des plus élégantes dans sa magnificence, fut celle que donna M. de Talleyrand au ministère des relations extérieures. Il a toujours entendu admirablement l'ordonnance des fêtes qu'il donnait. Il habitait alors l'hôtel Galifet, rue du Bac, et quoique les salons fussent trop petits pour l'affluence de monde qui était ce soir-là chez lui, la fête fut admirable. Ma mère voulut absolument y aller. Elle était un peu souffrante ; mais lorsqu'elle fut habillée, qu'elle eut mis un peu de rouge, je puis affirmer que j'ai vu peu de femmes plus charmantes qu'elle. Nous étions mises de même. Une robe de crêpe blanc, garnie avec deux larges rubans d'argent, dont le bord était lui-même bordé avec un bouillon gros comme le pouce, en gaze rose lamée argent ; et sur la tête une guirlande de feuilles de chêne dont les

1. Célèbre parfumeur.

glands étaient en argent. Ma mère avait des diamants, et moi des perles. C'était la seule différence qu'il y eût dans nos parures.

Dans le cours de la soirée, ma mère parcourait les salons en donnant le bras, d'un côté à M. de Caulincourt le père, et, de l'autre à moi, lorsque nous nous trouvâmes en face du général Bonaparte. Ma mère le salua, et passait outre, lorsque le général avança quelques pas et vint lui parler. Il parut regarder ma mère avec admiration. En effet, ce soir-là surtout, elle était vraiment ravissante. Le général Bonaparte parla bas pendant quelques secondes à l'ambassadeur turc, qu'il tenait sous le bras; le Turc fit une exclamation et regarda ma mère avec de grands yeux, puis lui fit une manière de révérence.

« Je lui ai dit que vous étiez d'origine grecque », dit Bonaparte à ma mère en la saluant pour lui dire adieu. Puis, lui tendant la main, il lui serra amicalement la sienne, et nous quitta après une courte conversation, qui cependant attira l'attention sur nous, quoiqu'elle n'eût duré que quelques minutes.

A l'époque dont je parle, une société un peu nombreuse était fort curieuse à étudier. Lors de la Fronde, de la ligue, les grands seigneurs, les hauts vassaux combattaient pour ou contre le souverain; l'histoire était sur le champ de bataille ou dans l'intérieur de quelques châteaux; les destinées d'un peuple ne se discutaient pas dans un groupe de vingt jeunes têtes, follement et en courant.

Voilà pourtant ce que nous avons vu pendant un

assez long temps; voilà ce que je voudrais décrire. La manie républicaine ne s'était pas bornée à vouloir une république. Lorsque les partisans de cet état de choses virent que c'était une utopie irréalisable, ils persistèrent à vouloir garder les déesses patriotiques, les fêtes civiques. On dîna en plein air, ce qui était ennuyeux lorsqu'il faisait du vent; et dans la rue, ce qui était toujours malpropre. Mais on dînait en commun à Sparte, il fallait bien dîner en commun à Paris : bien heureux d'avoir esquivé le brouet ! Les artistes, les gens de lettres ne parlaient, ne rêvaient que république. On voyait des jeunes gens, habillés à la grecque, marchant gravement enveloppés dans leur toge blanche bordée de rouge, s'arrêter sous un des guichets du Louvre, discourir sous ce portique des intérêts sérieux de l'État. Ils ne riaient pas, tenaient leur menton d'une main, saluaient en hochant la tête et tâchaient enfin de jouer les vieux Romains; et ne croyez pas qu'ils étaient seulement deux ou trois jeunes fous, ils étaient trois cents au moins.

Mais le parti républicain n'était pas le seul à l'époque des 1er et 2 prairial, et même au 13 vendémiaire; il y avait à Paris une foule de jeunes gens de bonnes familles qui avaient pris de leur côté un costume à eux. C'était une redingote grise avec un collet noir, une cravate noire ou verte, les cheveux en oreilles de chien, relevés en cadenettes, de la poudre et un gros rondin à la main. Ce costume était celui des clichyens surtout. Au manège ou à la société de la rue

du Bac, un porteur de cadenettes eût été assommé. Quant au Grec postiche, il était en sûreté. On se contentait de lui rire au nez.

Enfin arriva la journée du 18 fructidor. Après l'établissement de cette dictature ou de cette royauté en cinq volumes, chaque jour des lambeaux de cette république étaient tombés sous les coups du Directoire; toutefois il en restait encore. Le 18 fructidor la terrassa entièrement; elle fut frappée de mort.

L'armée d'Italie exerçait dès lors sur nous l'ascendant sous lequel nous pliâmes plus tard, et le général Augereau n'a fait qu'exécuter des ordres prescrits et bien détaillés. C'était un homme qui pouvait avoir une audace entraînante; c'était un être de la plus profonde nullité. Il avait des manières soldatesques : tout en lui rappelait l'homme sans éducation. Sa vanité était immense.

Le coup de cloche qui a sonné l'heure du 18 fructidor est venu de l'Italie; la main de Bonaparte l'a fait retentir; il voulait écraser le parti royaliste de l'assemblée. Les clichyens, en refusant Joseph, et je crois Lucien, l'avaient exaspéré.

Joseph Bonaparte fut nommé député du Liamone au conseil des Cinq-Cents. Il acheva alors de s'arranger dans sa jolie maison de la rue du Rocher, et il se disposa à recevoir du monde; il attendait sa mère et sa plus jeune sœur, Caroline, tout cela avec Lucien et madame Lucien. Mademoiselle Désirée Clary venait d'épouser Bernadotte. Nous fûmes à la noce, qui eut lieu, mais d'une manière bien simple, dans la maison

de Joseph. Mademoiselle Clary était fort riche et fort agréable de figure et de manières; Bernadotte faisait un beau mariage.

Joseph Bonaparte est un des hommes les plus excellents que l'on puisse rencontrer; il est bon, spirituel, aimant et cultivant les littératures italienne et française, aimant la retraite par goût, et non par affectation.

La figure de Joseph était charmante. Il ressemble beaucoup à la princesse Pauline. Ce sont les mêmes traits délicats, la même finesse de sourire, le même regard fin et caressant. Joseph a toujours été tendrement aimé de notre famille.

Madame Joseph Bonaparte est un ange de bonté. Prononcez son nom, et tous les pauvres, tous les malheureux de Paris, de Naples et de Madrid, le répéteront avec des bénédictions. Jamais elle n'hésita une minute devant une chose qui lui semblait être son devoir.

Sa sœur et elle s'aimaient tendrement.

Lorsqu'elle se maria avec Bernadotte, elle était d'une figure dont je ne puis rien dire, parce qu'alors on trouvait une extrême ressemblance entre nous deux. Elle avait de fort beaux yeux et un fort joli sourire. Enfin elle n'avait pas encore trop d'embonpoint, comme lors de son départ pour la Suède, et elle était une fort agréable personne. Elle aimait son mari; mais cet amour devint un vrai fléau. C'étaient des larmes continuelles. Lorsqu'il était sorti, c'était parce qu'il était absent. Lorsqu'il devait sortir,

encore des larmes, et lorsqu'il rentrait, elle pleurait encore parce qu'il devait ressortir.

Lucien et sa femme arrivèrent à Paris en même temps que madame Lætitia et Caroline Bonaparte. Le général était venu à Paris, puis il était reparti pour Toulon. L'expédition d'Égypte s'organisait. Tout marchait avec une rapidité magique.

Notre société présentait après le 18 fructidor un aspect assez singulier; parmi les émigrés rentrés, se trouvait une foule d'anciennes connaissances de ma mère, qui, remplies encore de craintes, étaient tout heureuses de trouver un salon dans lequel, pouvant parler avec liberté, elles rencontraient plusieurs notabilités du jour, de vieux amis, de jeunes connaissances, tout cela marchant du même pied; la maîtresse de la maison tenait son sceptre d'une main ferme et n'entendait pas que les discussions dégénérassent en disputes. C'était une manière d'être méritoire à cette époque où les gens s'enrouaient à force de crier, dès qu'il était question de politique.

Précédemment, on vous faisait passer votre mal de gorge en vous la coupant. On s'était pourtant lassé de ce remède par trop héroïque. On commençait à pouvoir mettre du linge blanc sans se cacher de sa femme de chambre; on n'était plus mandé au tribunal révolutionnaire parce qu'on avait cinquante mille livres de rente; pour dire la vérité, c'est que personne ne les avait, du moins en apparence; mais il y avait encore le Temple, la plaine de Grenelle et les déportations, et quoique l'horizon se fût éclarci,

on entendait encore souvent, comme à la fin des grands orages, de ces coups de tonnerre isolés qui suivent presque toujours la tempête.

Malgré tout cela, on redevenait gai ; on était avide de plaisirs ; on allait dîner au cabaret, on allait danser dans des guinguettes, prendre des glaces dans un café. Verry, le bal de Richelieu, les bals de Tivoli et de Marbeuf, le pavillon de Hanovre et Frascati, n'étaient au fond que ce que je viens de dire; ce qui n'empêchait pas la bonne compagnie d'y aller en foule et de s'y amuser.

Maintenant, je dois parler de Lucien Bonaparte, dont j'avais fait depuis peu la connaissance.

A l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1797, Lucien pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans; il était grand, mal fait, ayant des jambes et des bras comme des pattes de faucheux, une petite tête, ce qui, avec sa grande taille, l'aurait rendu dissemblable aux autres Bonaparte, si sa physionomie n'avait répondu de la confraternité par ce même type d'après lequel les huit enfants ont été, pour ainsi dire, frappés comme une médaille. Quant à son talent, Lucien en a toujours eu beaucoup et de nature diverse. Il vivait dans un monde métaphysique, tout autre que notre pauvre monde intellectuel. Grec avec Démosthènes, Romain avec Cicéron; il épousait toutes les gloires antiques; mais il était ivre des nôtres. Ceux qui ont prétendu qu'il était jaloux de son frère, ont proféré le plus indigne mensonge.

Au portrait de Lucien j'ajouterai celui de sa femme Christine.

Madame Lucien était grande, bien faite, svelte, et avait dans sa taille et dans sa démarche cette grâce native que donnent l'air et le ciel du midi; sa peau était brune; elle était marquée de la petite vérole; ses yeux n'étaient pas grands, et son nez était un peu fort et aplati : malgré cela, elle plaisait, son regard était bienveillant, son sourire doux, ainsi que son parler; elle était gracieuse, et bonne comme un ange. Son amour pour son mari la rendit intelligente à se façonner aux choses du jour; en peu de semaines, elle devint une femme élégante, portant à ravir tout ce qui sortait des mains de Leroi, de mademoiselle Despaux et de madame Germon.

A Paris, Lucien et sa femme demeurèrent Grande-Rue-Verte, faubourg Saint-Honoré.

Joseph était établi rue du Rocher; cette rue était alors presque dans les champs, tout au haut de ce qu'on appelait la Petite-Pologne. Lorsque, quelques mois plus tard, madame Bonaparte la mère, vint habiter à Paris, ce fut dans la maison de son fils aîné qu'elle fit son établissement.

Madame Bacciochi demeurait rue Verte, comme Lucien. Madame Leclerc, qui arriva d'Italie peu de temps après l'époque que j'ai signalée tout à l'heure comme celle de la réunion de la famille, prit une maison rue de la Ville-l'Évêque. Nous formions, comme on le voit, presque le centre de la colonie corse, au milieu de Paris. Aussi jamais un jour ne se passait

sans que quelqu'un des frères ou quelqu'une des sœurs vînt nous voir, ou que nous allassions chez eux.

Caroline Bonaparte, qu'on appelait Annunciata, venue de Marseille avec sa mère, était alors âgée de douze ans. De jolis bras, des petites mains ravissantes de forme et de blancheur, des petits pieds *ritondotti*, une peau éblouissante, tels étaient les éléments de sa beauté, en y ajoutant de belles dents, une fraîcheur de rose, des épaules très blanches, mais rondes, une taille un peu trop forte, et une tournure encore peu élégante. Caroline fut mise en pension à Saint-Germain, dans la maison de madame Campan. Il fallait non pas achever, mais ébaucher son éducation, qui n'était pas même commencée.

Madame Leclerc était celle de la famille que nous voyions le plus souvent. Tous les jours elle venait chez ma mère, qui l'aimait tendrement. Beaucoup de personnes ont parlé de la beauté de madame Leclerc; on connaît cette beauté par ses portraits, ses statues même; toutefois il est impossible de se faire une idée de ce qu'était cette femme vraiment extraordinaire, si ravissante de beauté que nous l'admirions, comme on admire une belle statue de Vénus ou de Galathée.

Avant de quitter l'Europe, le général Bonaparte avait voulu voir sa famille établie convenablement; mais, appréciant dans tous leurs inconvénients les réputations concussionnaires des généraux républicains, il ne voulut pas que le luxe de sa famille pût donner lieu à de malignes interprétations. Rien n'était plus

simple que le train de maison de Joseph, tout en étant cependant très honorable. Bonaparte avait également réglé la manière dont madame Bonaparte devait se conduire à cet égard.

Le général Bonaparte, bien qu'il fût plus jeune que Joseph, bien que sa mère vécût encore, prit dès ce moment, sur sa famille, l'ascendant et l'autorité d'un père et d'un chef. Les instructions qu'il lui laissa étaient vraiment remarquables et surprenaient ma mère.

Bonaparte était à cette époque aussi amoureux de sa femme que sa nature lui permit de l'être.

Le général Bonaparte, en ne demeurant à Paris que quelques semaines, au moment de quitter l'Europe avec la chance de ne jamais la revoir, avait obéi à un mouvement d'une violente irritation. Mon frère, qui en Italie avait toujours conservé les meilleures relations avec le général Bonaparte, fut le voir, ainsi que le lui avait demandé Napoléon. « Je m'aperçois bien, nous disait Albert, que cette grande âme est trop comprimée dans le centre étroit où ces misérables du Directoire veulent l'enfermer. — Ce Paris me pèse comme si je portais un manteau de plomb !... » disait-il. « Cependant, lui disait Albert, jamais patrie reconnaissante n'accueillit plus noblement un de ses fils. Le peuple, dès qu'il vous voit, fait retentir les rues, les promenades, les spectacles, des cris de : Vive Bonaparte !... Le peuple vous aime, mon général... »

Pendant que mon frère parlait de la sorte, Bona-

parte le regardait fixement. Il se tenait immobile; ses mains étaient croisées derrière son dos, et toute sa figure exprimait non seulement l'attention, mais une attention mêlée d'un vif intérêt; ensuite il se remit à marcher d'un air pensif.

« Je représente l'armée ! ajouta Bonaparte... Oui, je représente l'armée... Et les Directeurs savent si elle est puissante aujourd'hui en France. »

Rien n'était plus vrai que ce que venait de dire Bonaparte. A cette époque, en effet, l'armée exerçait une grande influence; et déjà l'on parlait beaucoup dans le public d'une expédition lointaine. Bonaparte fit à cet égard beaucoup de questions à mon frère. Albert répondit, ce qui était vrai, que l'on croyait que l'expédition projetée était destinée contre les Anglais.

« ... L'Angleterre ! reprit-il encore; ah ! vous croyez dans Paris que nous allons enfin l'attaquer?... Les Parisiens ne se trompent pas; c'est bien pour l'abaisser que nous prenons les armes... L'Angleterre !... Si ma voix a quelque influence, jamais l'Angleterre n'aura de nous une heure de trêve... »

Mon frère entendait de tous côtés parler diversement de l'expédition projetée. Le secret en fut longtemps gardé, mais enfin il fut connu; car Bonaparte, jaloux de toutes les gloires, voulut s'entourer de l'éclat que donnent à tout les sciences et les arts. Il mit à contribution jusqu'à l'Institut. Un bataillon immortel suivit le nouvel Alexandre sur les bords du Nil.

Parmi les jeunes officiers que le général Bonaparte

avait présentés à ma mère, elle en avait distingué un, le colonel Junot. J'étais bien enfant alors, et je ne me doutais pas que ce beau colonel, aux blonds cheveux, aux vêtements pittoresques, au visage gracieux et sévère tout à la fois, reviendrait, trois ans plus tard, demander par amour la main de cette petite fille, à laquelle il faisait à peine attention alors

Entré dans le monde avec la révolution, Junot est tout à fait l'un de ses fils. Il avait à peine vingt ans lorsque le premier roulement de tambour se fit entendre. Un cri de guerre retentit dans tout le royaume.

Ce fut alors qu'il entra dans ce fameux bataillon des volontaires de la Côte-d'Or, si renommé par la quantité de généraux et de grands officiers de l'empire sortis de ses rangs. Après la reddition de Longwy, le bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre sur les Anglais. C'était le moment le plus affreux de la révolution. Junot était sergent de grenadiers, grade qu'il avait reçu sur le champ de bataille.

Un commandant d'artillerie, venu de Paris depuis peu de jours pour diriger les opérations du siège, demanda à l'officier du poste un jeune sous-officier qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence. Le lieutenant appelle aussitôt La Tempête, et Junot se présente. Le commandant fixe sur lui cet œil qui semblait déjà connaître les hommes.

« Tu vas quitter ton habit, dit le commandant, et tu iras là porter cet ordre. » Il lui indiquait de la main un point de la côte. Le jeune sergent devint rogue

comme une grenade, ses yeux étincelèrent. « Je ne suis pas un espion, répondit-il au commandant; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre. Et il se retirait. — Tu refuses d'obéir? lui dit l'officier supérieur d'un ton sévère. — Je suis prêt à obéir, dit Junot, mais j'irai là où vous m'envoyez avec mon uniforme, ou je n'irai pas. » Le commandant sourit en le regardant attentivement : « Mais ils te tueront! reprit-il. — Vous ne me connaissez pas assez pour que cela vous fasse de la peine; quant à moi, ça m'est égal... Je pars comme je suis? Il mit la main dans sa giberne. Avec mon sabre et ces dragées-là, la conversation ne languira pas. »

Et il partit en chantant.

Après son départ : « Comment s'appelle ce jeune homme? demanda l'officier supérieur. — Junot. — Il fera son chemin. » C'était Napoléon.

Peu de jours après, se retrouvant à cette même batterie que l'on appelait la batterie des Sans-Culottes, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture; Junot sortit des rangs et se présenta. Bonaparte le reconnut. Il lui dit de se placer pour écrire sous sa dictée. Junot se mit sur l'épaulement même de la batterie. A peine avait-il terminé qu'une bombe éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre. « Bien! dit Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre. »

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida sa fortune. Il demeura près du

commandant d'artillerie et ne retourna plus à son corps. Lorsque la ville fut prise et que Bonaparte fut nommé général, Junot ne demanda pas d'autre récompense de sa belle conduite pendant le siège que d'être nommé son aide de camp.

Junot avait une âme de feu et le plus noble cœur. Il s'attacha bientôt à son général avec un dévoûment qui devenait un culte.

Lorsque Napoléon partit pour l'Égypte, il passa par la Bourgogne en allant s'embarquer à Toulon. Il s'arrêta à Dijon, où était alors mon beau-père.

Son adoration pour Napoléon devint dès ce moment presque aussi forte que celle de son fils.

Après le siége de Toulon, Junot, au désespoir de l'arrestation et de la mise en accusation du général Bonaparte, avait voulu partager sa captivité. Lors de la mise en liberté du général, Junot l'avait suivi à Paris. Là, il partagea constamment sa misère, et lui fit toujours part de ce qu'il recevait de sa famille.

« Les galions ne sont pas encore venus, disait Bonaparte à ma mère, lorsqu'il venait la voir avec une figure allongée et une redingote grise, qui depuis est devenue fameuse, mais qui alors n'était qu'un vêtement fort râpé. La diligence de Bourgogne n'est pas arrivée. Si elle ne vient pas ce soir, nous ne dînerons pas demain, à moins que vous ne nous receviez, madame de Permon. » Ce que Napoléon appelait les galions consistait en deux ou trois cents francs que madame Junot la mère envoyait à son fils. Il partageait avec

son général. « Et c'est toujours moi qui ai la plus grosse part », disait Bonaparte.

Bonaparte venait de partir pour l'Égypte. Sa famille, qu'il avait laissée à Paris, commençait déjà son noviciat de royauté; madame Leclerc exerçait volontiers une domination absolue; comme elle n'était encore que dame de beauté, et que sa principauté n'avait rien de réel, elle sentait la nécessité de faire beaucoup de frais pour plaire; elle y réussissait complètement.

Un jour ma mère donnait un bal; elle avait réuni tout ce que Paris avait alors de plus élégant dans le faubourg Saint-Germain. Quant à l'autre parti, il était représenté par la famille Bonaparte, par des hommes comme M. de Trénis et quelques autres, qui, en leur qualité de beaux danseurs, étaient invités dans le peu de maisons particulières qui recevaient à cette époque.

Madame Leclerc, prévenue d'avance par ma mère, avait préparé une toilette qui devait, nous dit-elle, l'immortaliser; elle fit de cette toilette l'affaire sérieuse d'une semaine entière, elle recommanda le secret le plus complet, qui fut effectivement gardé par madame Germon et par Charbonnier. Elle avait demandé à ma mère de s'habiller chez elle, pour que sa parure fût dans toute sa fraîcheur au moment de son entrée dans le bal.

Il faudrait avoir connu madame Leclerc à cette époque pour se faire une idée juste de l'impression qu'elle produisit dans le salon lorsqu'elle y parut.

Madame Leclerc était coiffée, ce jour-là, avec des bandelettes d'une fourrure très précieuse, dont j'ignore le nom, mais d'un poil très ras, d'une peau très souple et parsemée de petites taches tigrées. Ces bandelettes étaient surmontées de grappes de raisin en or. C'était la copie fidèle d'un camée représentant une bacchante. Une robe de mousseline de l'Inde, d'une excessive finesse, avait au bas une broderie en lames d'or, de la hauteur de quatre à cinq doigts, représentant une guirlande de pampre. Une tunique de la forme grecque la plus pure se drapait sur sa jolie taille, en ayant également au bord une broderie semblable à celle de la robe. La tunique était arrêtée sur les épaules par des camées du plus grand prix. Les manches, extrêmement courtes et légèrement plissées, avaient un petit poignet et étaient également retenues par des camées. La ceinture mise au-dessous du sein, comme nous le voyons dans les statues, était formée par une bande d'or bruni dont le cadenas était une superbe pierre gravée antique. Comme madame Leclerc s'était habillée dans la maison, elle n'avait pas mis ses gants et laissait voir ses jolis bras si blancs et si ronds alors, ornés de bracelets d'or et de camées. Non, rien ne peut donner une idée juste de cette ravissante figure! Elle éclairait vraiment le salon dans lequel elle entrait. Un murmure de louanges l'accueillit aussitôt qu'elle parut, et se prolongea sans égard pour celles qui étaient présentes, sans doute fort peu tentées de joindre leurs voix à celles de MM. Juste de Noailles,

de Moncalm, de Mondenard, Archambaud de Périgord, Charles de Noailles, de Montbreton, admirateur zélé, dès cette époque, de madame Leclerc; ainsi que M. Auguste de Montaigu, MM. de Rastignac, MM. de l'Aigle, M. de La Feuillade, M. de Montron, M. de Sainte-Aulaire. Tous s'empressaient autour de madame Leclerc; et ce fut entourée d'eux pour ainsi dire qu'elle parvint à une place que ma mère lui avait gardée.

Madame de Contades, dont la belle tournure et le charme avaient produit à son entrée dans le bal l'effet accoutumé, fut vivement choquée de se voir abandonnée, du moment où madame Leclerc avait paru; si quelques-uns de ces messieurs venaient auprès d'elle, c'était pour lui dire combien la nouvelle arrivée était jolie,

« Donnez-moi le bras! » dit-elle à l'un d'eux; et avec cette démarche, cette tournure de Diane qu'elle avait, madame de Contades traverse le salon, et parvient auprès de madame Leclerc, qui était établie dans le boudoir de ma mère. La pièce était petite, fort éclairée et madame Leclerc s'était posée de manière à recevoir le plus de rayons possible. Madame de Contades la regarde; elle admire d'abord la toilette, ensuite la taille, le visage, revient à la coiffure; trouve toujours tout ravissant, puis tout à coup : « Ah! mon Dieu! dit-elle à l'homme qui lui donnait le bras, mon Dieu! quel malheur! Une si jolie personne! Mais comment cette difformité ne s'est-elle jamais laissé apercevoir! Mon Dieu! que c'est malheureux! »

Dans une pièce aussi petite, chacune de ses paroles retentit.

« Mais, lui dit quelqu'un, que voyez-vous donc?

— Comment ne voyez-vous pas les deux énormes oreilles qui sont plantées aux deux côtés de cette tête? Si j'en avais de pareilles, je me les ferais ôter. »

Madame de Contades n'avait pas achevé que tous les yeux s'étaient portés sur la tête de madame Leclerc pour inspecter ses oreilles.

En effet, jamais plus drôles d'oreilles n'avaient été appliquées par la nature à droite et à gauche d'un visage d'ailleurs charmant : c'était un morceau de cartilage blanc, mince, tout uni, et sans être aucunement ourlé.

Une femme jeune et peu faite au mouvement du monde s'embarrasse aisément. Ce fut ce qui arriva : madame Leclerc se trouva mal, et finit par aller se coucher avant minuit. Madame Tallien assistait à ce bal. L'existence de madame Tallien est une des plus extraordinaires, une des plus diversement coloriées de toutes celles qui ont figuré dans notre Révolution.

La destinée de cette femme remarquable fut extraordinaire comme elle-même. On sait qu'elle est Espagnole, mais d'origine française. Son père, M. Cabarrus, banquier français établi en Espagne, s'y était fait un nom qui d'abord fut cher à sa nouvelle patrie, et devint bientôt européen. Thérésa Cabarrus, sa fille, était à douze ans la plus ravissante de toutes les jeunes filles de Cadix. Son père, jeune encore, ne

pouvait s'occuper lui-même de la surveillance immédiate d'une aussi charmante créature. Elle se maria avec M. de Fontenay, et devint la femme la plus séduisante, comme elle avait été la plus belle des filles. Son esprit était fin, ses aperçus rapides, et si elle eût été moins belle, on lui en aurait accordé même au delà de la mesure ordinaire et avec juste raison. Étant un jour à Bordeaux, elle fit un discours sur des matières assez abstraites, et propre à être lu en manière de sermon, comme alors cela se faisait assez souvent. Elle n'eut pas le courage de le lire elle-même, et pria M. Julien de le lire à sa place ; mais elle assista à la séance, dont les auditeurs étaient bien plus attentifs à la regarder qu'à écouter le débit lourd et ennuyeux de celui qui lisait son discours. Elle portait un habit d'amazone en casimir gros bleu, avec des boutons jaunes, et le collet et les paremens en velours rouge ; sur ses beaux cheveux noirs, alors coupés à la Titus, et bouclés tout autour de sa tête, dont la forme était parfaite, était posé, un peu de côté, un bonnet en velours écarlate, bordé de fourrure. Elle était admirable de beauté dans ce costume. Par intervalles, elle témoignait de l'humeur en faisant une petite moue, parce que le lecteur ne lisait pas comme son oreille d'auteur l'aurait voulu. Aussi le décadi suivant alla-t-elle à la même église des Récollets, et lut-elle elle-même son discours.

Madame Tallien était surtout bonne et obligeante ; ceux seulement qui savaient la comprendre pouvaient l'apprécier avec justice. En voici une preuve.

Junot était venu apporter les seconds drapeaux de l'armée d'Italie au Directoire; il fut reçu en grande pompe. Madame Bonaparte, qui n'était pas encore partie pour rejoindre Napoléon, voulut être témoin de cette réception. Elle s'y rendit avec madame Tallien, avec laquelle elle était intimement liée à cette époque. Madame Bonaparte était encore charmante dans ce temps-là : ses dents étaient gâtées; mais, lorsque sa bouche était fermée, elle faisait, surtout à quelques pas, toute l'illusion d'une jeune et jolie femme. Quant à madame Tallien, elle était alors dans la fleur de son admirable beauté. Toutes deux étaient mises avec cette recherche antique qui constituait l'élégance du temps, et avec toute la richesse que pouvait comporter une toilette du milieu de la journée. On peut penser que Junot ne fut pas médiocrement fier de donner le bras à ces deux charmantes femmes. Junot avait alors vingt-cinq ans, il était beau garçon, et avait surtout une tournure militaire fort remarquable; il portait ce jour-là un magnifique uniforme de colonel de hussards (l'uniforme de Berchini), et tout ce que la richesse d'un tel costume peut ajouter à sa bonne grâce avait été employé pour que le jeune messager, encore pâle des blessures dont le sang avait taché ces drapeaux pris sur l'ennemi, fût digne de l'armée qu'il représentait. En sortant, il offrit son bras à madame Bonaparte qui, étant femme de son général, avait droit au premier pas, surtout dans cette solennelle journée; il donna l'autre à madame Tallien, et descendit ainsi

avec elles l'escalier du Luxembourg. La foule était immense. On se pressait, on se heurtait pour mieux voir. « Tiens, c'est sa femme! C'est son aide de camp! Comme il est jeune!... et elle donc, comme elle est jolie!... — Vive le général Bonaparte! s'écriait le peuple... Vive la citoyenne Bonaparte! Elle est bonne pour le pauvre monde! — Oui, oui, disait une grosse femme de la halle, c'est bien Notre-Dame des Victoires, celle-là!... — Oui, dit une autre, tu as raison : mais regarde à l'autre bras de l'officier; c'est Notre-Dame de Septembre! »

Le mot était affreux, et il était injuste.

J'ai déjà dit que madame Lætitia Bonaparte était une des plus jolies femmes de la Corse; quoique de violents chagrins eussent sillonné son visage, et qu'elle fût mise d'une manière fort ridicule la première fois que je la vis, elle me fit une vive impression. Il y a dans son regard quelque chose de son âme.

Madame Bonaparte la mère avait un caractère d'une haute et remarquable élévation. Demeurée veuve de bonne heure dans un pays où le chef de la famille est tout, la jeune mère devint la femme forte. Elle a du courage, du caractère pour de certaines choses, et dans d'autres une opiniâtreté sans mesure.

Elle était fort ignorante, non seulement de notre littérature, mais de la sienne, n'avait aucune connaissance usuelle des habitudes du monde, que pourtant elle avait entrevu de loin par M. de Mar-

beuf et par les hommes distingués qui allaient chez elle plus qu'ailleurs, lors de l'occupation de la Corse; elle avait naturellement pas mal de hauteur, ce qui plus tard devint de la dignité dans sa nouvelle position, et dès cette époque elle était fort attentive à ce qu'on lui rendît ce qui lui était dû.

Elle était fort bonne mère, et ses enfans étaient très bien pour elle. Ils l'entouraient d'une grande considération et de soins fort assidus. Lucien et Joseph, particulièrement, étaient parfaits pour elle.

Il n'existe, dans aucune langue, des termes capables de donner l'idée précise de l'effet que produisit en France l'arrivée de Bonaparte revenant d'Italie.

A dater du 18 vendémiaire, tout fut dans une agitation continuelle. Le 29, au matin, madame Bonaparte (Joséphine) était partie, et avait été au-devant de Bonaparte, mais sans aucune indication sûre relativement au chemin qu'elle devait prendre; seulement, comme on savait qu'il aimait beaucoup la Bourgogne, Louis et elle suivirent cette route pour se rendre à Lyon.

Bonaparte, en arrivant à Paris, le 24 vendémiaire au matin, ne trouva donc personne dans sa petite maison de la rue Chantereine, où il alla descendre, puisque Louis et madame Bonaparte n'étaient pas encore revenus de leur course inutile. Il fut donc entouré, aussitôt après son arrivée, par sa mère, ses sœurs, ses belles-sœurs, et enfin de toute sa famille qui n'avait pas été au-devant de lui. L'impression

qu'il reçut de la solitude de cet appartement, de l'abandon de sa maison par celle qui en était la maîtresse, fut terrible et profonde. Il en parla depuis fort longuement à Junot, et une particularité bien remarquable, c'est que, neuf ans plus tard, dans une circonstance funeste pour sa malheureuse femme, il ne l'avait pas oublié.

Le 18 brumaire a été raconté par tant de témoins, acteurs eux-mêmes de ce grand drame politique, que je me bornerai à rapporter ici des faits isolés qui s'y rattachent cependant, qui ne sont connus que de peu de personnes, et dont quelques-uns ne peuvent l'être que de moi.

Pendant les jours qui précédèrent le 18 brumaire, une très grande agitation régnait dans Paris.

Le 18 au matin, Lucien quitta la maison de la petite rue Verte, dans laquelle il demeurait, et vint établir son quartier général chez M. Mercier, président du Conseil des Anciens, qui demeurait alors dans une maison située à côté de l'hôtel de Breteuil, près du Manège. Le décret de translation n'était pas expédié; il était sept heures et demie, et Bonaparte envoyait à tout instant pour savoir si la chose marchait. Mon beau-frère fit plusieurs fois le voyage pour l'engager à prendre patience. Mon beau-frère remarqua que Bonaparte avait une paire de pistolets à sa portée. Dans ce moment, il était encore tout seul; mais déjà la rue Chantereine commençait à se remplir tellement de chevaux et de monde, qu'on avait peine à circuler. Enfin, à huit heures et de-

mie à peu près, la nouvelle que le décret était expédié lui fut portée par mon beau-frère ; il monta aussitôt à cheval pour se rendre aux Tuileries.

La révolution du 18 brumaire était faite, et Paris n'y croyait pas encore. Nous allâmes voir madame Bonaparte la mère. Elle était calme, quoique fort inquiète : son extrême pâleur et un mouvement convulsif qui venait l'agiter toutes les fois qu'un bruit inattendu frappait son oreille faisaient presque mal à voir. C'est alors que j'ai pris d'elle une grande et forte opinion. Madame Bonaparte me rappelait, ce jour-là, la mère des Gracques. Elle avait trois fils sous le coup du sort ; l'un d'eux pouvait être frappé, si les deux autres échappaient. Elle le sentait fortement.

Ma mère et moi, nous restâmes avec elle une partie de cette journée, et nous ne la quittâmes que lorsqu'elle fut rassurée par différents messages de Lucien qui, plusieurs fois dans la journée, lui envoya Mariani, son valet de chambre, pour calmer ses inquiétudes et celles de sa femme. Nous laissâmes donc ces dames presque rassurées, et nous allâmes voir madame Leclerc, qui était la moins effrayée et qui était celle qui pourtant criait le plus haut.

Elle nous fit promettre de revenir la voir le lendemain de bonne heure. Ma mère s'y engagea sans peine, parce qu'elle l'aimait beaucoup.

Un fait assez singulier, c'est l'ignorance complète où se trouvait toute la famille de Bonaparte qui n'avait pas pris part à l'action, c'est-à-dire les

femmes. Fouché avait si bien pris ses mesures pour qu'aucune nouvelle ne se répandît, que l'on va voir comment la mère et la sœur de Bonaparte apprirent ce qui s'était passé.

Les événements de la veille avaient été si doux que l'inquiétude de madame Bonaparte la mère était presque dissipée : on croyait que les conseils, après avoir sanctionné le renvoi de trois directeurs et voté une dispense d'âge, procéderaient à la nomination de Bonaparte, et que tout serait terminé.

Ce fut ce jour-là surtout que je pus juger de la bonté maternelle de madame Lætitia. Nous n'avions personne à dîner; et, pendant plusieurs heures, elle parla avec plus d'abandon qu'elle ne l'avait fait encore avec ma mère depuis son arrivée de Corse. Toutes deux se mirent à se rappeler les jours de leur jeunesse. Madame Bonaparte était à son aise parce qu'avec nous elle ne parlait qu'italien, et que, pour dire la vérité, son français n'était pas compréhensible. Je me rappelle que ce fut ce jour-là qu'elle nous raconta comment, étant à la messe le jour de la fête de Notre-Dame d'août, les douleurs lui prirent, et qu'elle eut à peine le temps d'arriver jusque chez elle, où elle accoucha de *Napoleone*.

Madame-mère m'a bien souvent raconté ces faits; mais ils ne me présentaient pas le même degré d'intérêt qu'au 18 brumaire, lorsque six années seulement avaient rendu si différente la position de ces mêmes enfants, qu'elle était forcée de soustraire à la proscription, portant dans ses bras les plus jeunes,

lorsque, accablés de fatigue, ils ne pouvaient plus marcher ; cheminant tantôt dans une mauvaise barque, tantôt sur un littoral où les dangers se multipliaient. En racontant cette partie de sa vie, madame Lætitia Bonaparte était bien belle et bien éloquente.

Tandis que madame Lætitia nous parlait des dangers auxquels elle avait soustrait sa jeune famille, ses enfants couraient de nouveaux hasards à Saint-Cloud. Mais la tranquillité de Paris n'était nullement troublée, et tout était si tranquille, que notre partie de spectacle ne fut pas dérangée. A sept heures, ma mère fit mettre ses chevaux ; madame Bonaparte avait fait venir sa voiture, parce que, ma mère n'ayant qu'une voiture coupée, nous n'aurions pas pu tenir toutes quatre dans la même. Nous partîmes pour Feydeau. La salle était aussi remplie que les jours de représentations ordinaires. A cette époque, le théâtre Feydeau était le théâtre le plus agréable. Elleviou, Martin, madame Saint-Aubin, mademoiselle Philis, Juliet, Chenard, toute cette réunion d'excellents acteurs attirait la foule.

Depuis que nous étions arrivés, madame Bonaparte paraissait être dans une disposition d'esprit tout à fait agitée et inquiète. Elle ne disait rien, mais elle regardait souvent la porte de la loge. Dans l'entr'acte, il y eut un peu d'agitation dans le parterre ; c'était un homme qu'on arrêtait pour avoir volé je ne sais quoi. Madame Bonaparte tressaillit, mais sans parler. Le rideau se leva ; la pièce se jouait fort tranquille-

ment, lorsque les acteurs qui étaient en scène s'arrêtèrent tout à coup, et l'auteur dans son ménage, lui-même, s'avança sur le devant de la scène; et, ayant fait sa révérence au public, quoiqu'il fût en robe de chambre de basin blanc, il dit à très haute voix :

« Citoyens, le général Bonaparte a manqué d'être assassiné, à Saint-Cloud, par les traîtres à la patrie... »

En entendant ces paroles, madame Leclerc jeta un cri terrible qui fit à l'instant même tourner tous les regards vers notre loge. Madame Leclerc continuait à crier, et sa mère, qui certes avait été frappée aussi douloureusement qu'elle, n'était occupée qu'à la calmer. Elle était elle-même fort pâle, et put à peine prendre le verre d'eau que nous lui fîmes apporter par l'ouvreuse.

Cependant il fallait sortir. Il n'était que neuf heures et demie. Madame Bonaparte avait renvoyé sa voiture, et ma mère n'avait demandé également la sienne que pour la fin du spectacle. Mais, par un hasard heureux, il se trouva que notre domestique était dans le corridor, et nous dit que notre voiture était en bas. L'état de madame Lætitia devenait alarmant : « Je vais vous reconduire chez vous, lui dit ma mère, et puis je mènerai Paulette chez elle. — Non! non! dit madame Bonaparte. Allons rue Chantereine, chez ma belle-fille. Ce n'est que là que nous aurons des nouvelles certaines.» La pauvre mère tremblait au point de ne pouvoir marcher. Pourtant elle était calme en apparence et ne pleurait pas.

Nous nous entassâmes comme nous pûmes dans

notre voiture, et en peu d'instants nous fûmes rendues rue Chantereine. La cour, l'avenue, tout était encombré de chevaux, de voitures, de gens à pied qui se heurtaient, qui criaient, c'était un vacarme à rendre sourd.

Je ne puis me rappeler sans émotion un temps et des événements aussi magiques. Trente-trois jours seulement s'étaient écoulés depuis que Bonaparte était débarqué à Fréjus, et déjà il avait renversé le gouvernement honteux qui pesait sur la France.

La révolution du 18 brumaire est la plus importante, sans aucun doute, des neuf que nous avions éprouvées dans l'espace de sept ans; non seulement elle changeait entièrement la destinée de la France, mais quelle influence ne devait-elle pas exercer aussi sur l'Europe, sur le monde!...

Il est un fait, dont la haine a commencé par répandre le bruit, c'est la peur dont le général Bonaparte aurait été saisi en entrant dans la salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud, le 19 brumaire.

D'abord il est faux que le 19 brumaire il ait parlé dans le conseil des Cinq-Cents en manière de discours. C'est la veille, aux Anciens, qu'il dit ces paroles remarquables : « Qu'on ne cherche pas dans « le passé des exemples qui pourraient retarder « notre marche ! Rien dans l'histoire ne ressemble « à la fin du XVIIIe siècle; rien dans la fin du « XVIIIe siècle ne ressemble au moment actuel... « Nous voulons une république fondée sur la vraie « liberté... Nous l'aurons!... Je le jure... »

Ce discours, prononcé au conseil des Anciens le 18 brumaire, précéda la revue qui fut passée dans les Tuileries mêmes, et l'allocution si remarquable que le général Bonaparte adressa à Bottot, envoyé du Directoire : « Qu'avez-vous fait de cette France que je « vous ai laissée si brillante? Je vous ai laissé la paix, « je retrouve la guerre; je vous ai laissé des victoires, « je retrouve des revers; je vous ai laissé les millions « de l'Italie, je retrouve des lois spoliatrices et partout « la misère!... » Etc., etc.

Certes, il y avait assez de vigueur dans ces paroles pour éloigner toute pensée de pusillanimité.

Le 18 brumaire, il était au milieu de Paris, et il courait un vrai danger. Quant au mouvement qui fut remarqué en lui dans la salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud en voici l'explication.

Lorsque le général Bonaparte entra dans l'Orangerie, dès qu'il parut, des cris violents furent poussés contre lui : — A bas le Cromwell ! Pas de dictateur ! Hors la loi !

Le général Bonaparte savait que le conseil des Cinq-Cents était formé de républicains exaltés, partisans enthousiastes de la Constitution de l'an III; mais il avait compté sur le succès des soins de Lucien, qui avait travaillé toute la nuit à grossir le parti de son frère. Cet accueil l'empêcha de trouver à l'instant même les paroles qu'il voulait opposer aux vociférations.

Il est difficile de croire à tant de choses faites et dites pendant le très court espace de temps que le

général Bonaparte passa dans la salle du conseil des Cinq-Cents : ce ne fut qu'une apparition.

Une particularité assez remarquable, c'est que ce même jour Bonaparte en parlant aux troupes ne s'arrêtait jamais et qu'il ne marchait qu'en zig-zag.

Mon beau-frère était sur le perron lorsque Bonaparte descendit. Son amitié pour Lucien lui donnait de vives inquiétudes relativement au sort du jeune tribun. Il s'approcha de Bonaparte et lui nomma Lucien. Le général se tourna aussitôt vers un officier qui était à quelques pas de lui.

— Colonel Dumoulin, lui dit-il, prenez un bataillon de grenadiers, et allez délivrer mon frère.

Lucien fut presque immédiatement nommé au ministère de l'intérieur.

Madame Lucien ne fut pas contente du changement de fortune de son mari. Toute cette grande représentation l'effrayait. Elle venait souvent le matin conter toutes ses peines, comme elle disait, à ma mère, et lui demander en même temps une foule de conseils pour la position nouvelle dans laquelle elle se trouvait.

Mais une circonstance lui donna tout à la fois du courage et du bonheur : ce fut le changement qui s'opéra en sa faveur dans les sentiments de son beau-frère. Le premier consul avait un coup d'œil trop juste pour ne pas voir tout ce que le cœur de madame Lucien renfermait de belles et d'excellentes qualités ; il l'aima bientôt avec une tendresse vraiment fraternelle. Lorsqu'elle en eut l'assurance, elle vint toute

joyeuse l'apprendre à ma mère, en lui montrant une très belle parure que madame Bonaparte lui avait donnée par ordre du premier consul.

Je n'ai pas parlé du séjour que nous avons fait à la terre de Lucien quelque temps avant ces grands événements. Tous les frères de Napoléon avaient alors de belles propriétés dans lesquelles ils se plaisaient à réunir du monde : Joseph avait Morfontaine; Lucien, le Plessis-Chamant; madame Leclerc, Montgobert; etc., etc. A Morfontaine, la promenade sur les lacs, des lectures, le billard, de la littérature, des histoires de revenants plus ou moins bien racontées, une aisance, une liberté entière, voilà quelle était la vie qu'on y menait : c'était bien la vie de château.

Madame Lucien était bonne; mais son mari n'était pas, à beaucoup près, aussi égal dans son humeur. Cela n'empêchait pas que le séjour du Plessis ne fût très amusant.

Je ne crois pas avoir dans toute ma vie, même aux temps les plus joyeux, fait d'aussi bons rires que pendant les cinq ou six semaines que nous passâmes au Plessis-Chamant. Nous étions en grand nombre. Je ne me rappelle pas maintenant le nom de toutes les personnes que madame Lucien avait invitées.

Il y avait un cousin de Lucien, un Ramolino, bon enfant. Il était peureux et superstitieux. Une nuit son père lui apparut et lui défendit, du ton le plus solennel que puisse prendre un revenant, de manger des épinards. Le pauvre garçon se prosterna la face contre terre, et jura par tous les saints que les épi-

nards et lui n'auraient jamais de rapports ensemble. Il se recoucha avec le frisson, ne dormit pas de la nuit, récita plus de dix oraisons, et parut au déjeuner bien plus pâle que le vrai spectre, qui n'était autre que l'un de ces messieurs à l'humeur joyeuse; je crois que c'était Lucien lui-même. On plaça devant le pauvre Ramolino un grand plat d'épinards qui le fit devenir presque de leur couleur. On pense bien qu'il n'en mangea pas. Mais il fut obligé d'y toucher, car tout le monde lui en demanda; et chaque fois qu'il mettait la main au plat, il regardait autour de lui, comme s'il eût craint que le revenant ne se trompât et ne crût que c'était lui qui en mangeait.

L'hiver de 1800 fut très brillant. La confiance revenait; tout le monde voyait le général Bonaparte avec les mêmes yeux, on l'aimait partout; là où n'existait pas l'amour étaient l'admiration et la confiance dans son caractère. Les émigrés rentraient en foule. Il était parfaitement bon pour eux; et si quelques vexations étaient ordonnées par Fouché, en s'adressant au premier consul, on était certain d'obtenir justice.

Les succès de Masséna, lors de la brillante affaire de Zurich, avaient éloigné le danger pour quelque temps, mais ne l'avaient pas détruit. Le premier consul ne le savait que trop. Le général Masséna, après avoir résisté aux Autrichiens et aux Russes avec des forces trois fois inférieures en nombre, s'était replié sur Gênes, où bientôt après il fut renfermé avec quinze mille hommes, une population de cent mille âmes, et où il soutint pendant cinquante-deux

jours un siège qui doit rendre son nom célèbre, plus encore que ses victoires. Mais presque tous les passages de l'Italie sont libres; et les Autrichiens, ayant le général Mélas à leur tête, s'apprêtent à nous faire pleurer les succès de Zurich.

Le premier consul eut alors une de ces déterminations qui n'appartiennent qu'au génie. Le passage du Saint-Bernard est effectué. Souvarow avait reculé l'année précédente devant une telle entreprise; Napoléon en voit la presque impossibilité, mais sa main toute-puissante s'est étendue vers les sommets glacés, et les obstacles s'aplanissent; il a trouvé le moyen de transporter les canons sur les revers des escarpements les plus effrayants, en faisant creuser en forme d'auge des troncs d'arbres dans lesquels on plaçait les canons et les obusiers, et de cette manière on les hissait jusqu'aux sommets les plus élevés. Les journaux ont beaucoup parlé de ce fameux passage du Saint-Bernard; la poésie l'a célébré; la peinture l'a retracé; eh bien, il n'est rien qui en puisse donner aujourd'hui une juste idée à ceux qui n'ont pas fait partie de l'expédition.

Tandis que les Français pénétraient en Italie par trois débouchés, le général Moreau, qui alors aimait sa patrie, rendait son nom célèbre sur les bords du Rhin. Le passage de ce fleuve, la prise de Fribourg, de Memmingen, les batailles d'Eugen, de Bibenach, de Moëskirch, et une foule de combats partiels dans lesquels les Autrichiens ont perdu plus de vingt-cinq mille hommes tués ou blessés, sans compter les pri-

sonniers, voilà le résultat d'une campagne de trente-trois jours.

La nouvelle de la victoire de Marengo arriva à Paris le 21 juin; le gros de l'armée, commandé par le premier consul, avait passé le Saint-Bernard le 20 mai! L'effet de la nouvelle de cette importante affaire fut de faire monter le tiers consolidé (5 p. 100) de vingt-neuf à trente-cinq francs! La veille du 18 brumaire, il était à onze francs.

Le jour où la nouvelle de la victoire de Marengo arriva, nous avions été déjeuner et dîner à Saint-Mandé. Nous ne savions rien lorsque nous rentrâmes le soir dans la ville : nous eûmes donc l'annonce de la nouvelle avec tout le délire de la joie qui enivrait le peuple des faubourgs.

Comme notre voiture allait au pas, nous entendions tout ce qui se disait dans les différents groupes.

— As-tu vu, disait l'un, ce qu'il écrit aux autres consuls? C'est là un homme!... « J'espère que le peuple français sera content de son armée!... » — Oui, oui, s'écriait-on de toutes parts; oui, il en est content!... Et les cris de Vive la république! Vive Bonaparte! retentissaient de nouveau dans les rues, sur les places, dans les carrefours, aux fenêtres des maisons les plus élégantes, avec une sorte de délire.

Le jour de la bataille de Marengo, Junot, prisonnier des Anglais, débarquait à Marseille après une captivité de plusieurs mois. Hélas! le même jour, presque à la même heure, tandis que le plomb meur-

trier de l'Autriche faisait tomber Desaix dans les champs de Marengo, la trahison mettait dans la main d'un fanatique le poignard qui devait tuer Kléber! Tous deux, l'honneur de notre armée, par une conformité fatale, périssent le même jour, presque à la même heure.

Tandis que la France surgissait de nouveau grande et forte parmi les nations, tout prenait dans l'intérieur une nouvelle vie et un autre aspect. Le commerce espérait; le clergé entrevoyait le jour où il serait protégé; la noblesse et la haute caste financière, étant françaises, devaient aimer la gloire. L'armée de Dijon, ou de réserve, comme on l'appelait, venait d'en donner une preuve. Lorsque la nouvelle de la formation de cette armée se répandit dans Paris, tous les jeunes gens de qualité, les élégants, tout ce qui s'appelait incroyables voulut faire partie de l'expédition. On en forma un escadron qui ne manquait pas de bonne volonté, mais qui eut le malheur d'être ridicule. L'uniforme était jaune clair. Aussitôt ceux qui composaient ce régiment furent appelés : serins. Cela fut cause de quelques duels, car les Serins n'étaient pas faciles à mener.

Vers cette époque nous éprouvâmes un vif chagrin; ce fut la mort de madame Lucien. J'en fus affectée comme si elle m'eût été unie par des liens plus rapprochés que ceux d'une amitié ordinaire. Ma mère, qui lui était tendrement attachée, la pleura amèrement.

Nous fûmes la voir la veille de sa mort. Nous la trouvâmes dans une pièce à côté de sa chambre à

coucher; on l'avait changée d'appartement pour qu'elle eût plus d'air autour d'elle, car elle suffoquait; pour faciliter la respiration, elle était couchée sur un lit de sangle, n'ayant que deux matelas. Cette position la soulageait, nous dit-elle. Puis elle ajouta avec un sourire doux et triste :

— Ce lit me rappelle celui de Saint-Maximin. Je ne puis ni dormir ni respirer sous ces grands rideaux ni dans ces lits de duvet. Et, à chaque parole, elle regardait ma mère avec une expression remarquable : — Christine, lui dit madame Lætitia Bonaparte, tu sais qu'il ne faut pas parler : c'est l'ordonnance du médecin. Si tu veux guérir, il faut l'écouter. La malade secoua la tête en souriant encore de ce sourire qui est affreux pour ceux qui savent qu'il n'y a plus que des jours, que des heures entre ce moment-là et la mort.

— Laurette, me dit madame Lucien, approchez-vous de moi; car je sais que le lit d'une mourante ne vous effraie pas. Elle me prit la main; elle s'aperçut de l'effet que fit sur moi la pression de ces os brûlants: — Ah! dit-elle, je vous fais peur, n'est-ce pas? Je pleurais, et ne lui répondis qu'en l'embrassant. Elle me repoussa doucement : — Non, non, ne m'embrassez pas, c'est un air empoisonné. Quand je serai guérie, comme le dit maman.

Cet adieu fut le dernier. Elle est morte le lendemain.

Aussitôt que Junot fut arrivé à Paris, il courut chez son général, qui était alors à la Malmaison.

Que d'événements avaient eu lieu depuis leur séparation.

— Eh bien, Junot, lui dit le premier consul lorsqu'il fut seul avec lui, tu as donc été assez sot pour te laisser prendre par ces... Anglais. Kléber ne voulait pas cependant te laisser partir?... Il craignait apparemment que je n'eusse trop d'amis autour de moi... Sa lettre au Directoire, la connais-tu? Junot répondit que Duroc venait de la lui faire lire en déjeunant. — Au surplus, continua le premier consul, sa fin tragique a soldé tous nos comptes... et j'ai fait une grande perte en lui... Mais une perte irréparable, mon ami, c'est celle de Desaix!... Desaix!... voilà un de ces malheurs qui frappent la patrie!... Jamais je ne me consolerai de la mort de Desaix...

Le premier consul se promena quelque temps sans parler : il était visiblement affecté. Mais il ne laissait jamais paraître longtemps une trop vive émotion; revenant à Junot, il lui dit avec une expression de bonté charmante :

— Ah ça! que veux-tu faire? Quels sont tes projets? Et il regardait Junot en dessous avec un air malin, et de bonne humeur. Veux-tu que je t'envoie à l'armée du Rhin?

Junot devint rouge comme une grenade, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il était vivement ému.

— Voulez-vous déjà vous débarrasser de moi, mon général?... Cependant, si vous me l'ordonnez, j'irai faire voir au général Moreau que les officiers de

l'armée d'Italie n'ont pas oublié leur métier à l'armée d'Égypte. — Allons! voilà ma chèvre qui part, dit le premier consul. Non, non, monsieur Junot, vous ne me quitterez pas. J'aime beaucoup le général Moreau; mais pas au point cependant de lui faire cadeau de mes meilleurs amis. Et il tirait l'oreille de Junot au point de la lui allonger d'un pouce.

— Junot! poursuivit-il d'un ton plus sérieux, je vais te nommer au commandement de Paris... C'est une place de confiance, dans ce moment surtout, et je ne puis faire un meilleur choix. Mais il faut te vieillir de dix ans; car s'il est nécessaire que le commandant de Paris soit un homme attaché à ma personne, qu'il ait une extrême prudence, et la plus grande attention à tout ce qui a rapport à ma sûreté....

— Ah! mon général! s'écria Junot...

— Tais-toi, dit le premier consul, et parle bas. Oui, je suis entouré de dangers. Je ne ferais pas un mouvement pour les éviter, si j'étais le général Bonaparte, végétant à Paris avant et même après le 13 vendémiaire... Alors, ma vie était à moi... et je l'estimais peu... Mais aujourd'hui je ne m'appartiens plus... Les puissances de l'Europe qui voulaient partager la France ne me veulent pas dans leur chemin... Il fronça le sourcil, et passa la main sur son front comme pour chasser une idée importune; puis, reprenant un air calme, il passa son bras sous celui de Junot, et reprit la conversation relativement à lui. — Je vais te nommer commandant de Paris,

ainsi que je te l'ai dit; mais il faut que tu te maries. Cela est convenable pour la dignité de la place que tu vas occuper et je l'exige pour ton propre intérêt...

Le premier consul lui parla longuement de l'importance qu'il désirait qu'il acquît dans la place de commandant de Paris; et, à cet égard, il lui donna les conseils qu'un père donnerait à son fils. Cette conversation remarquable dura plus d'une heure. Rien n'est indifférent d'une telle bouche; et nous surtout qui l'avons approché de si près et si longtemps, nous devons bien plus que d'autres avoir un soin religieux de rendre fidèlement ce que nous rapportons de lui.

En arrivant à Paris, Junot n'avait fait aucun établissement. Encore incertain sur son sort, il avait jugé inutile de prendre des arrangements qu'un ordre de départ pouvait rendre nuls en un instant. Lorsque le premier consul lui annonça le changement que la place qu'il allait occuper apportait dans sa situation, il lui dit en même temps qu'il devait avoir une maison pour lui seul. Junot en fit aussitôt chercher une. Je ne sais comment on fut lui déterrer un hôtel dans la rue de Verneuil (dans la partie la plus triste et la plus malpropre encore), qu'on lui fit louer dans un moment de distraction. Cette maison fut meublée et prête en moins de trois semaines. Junot s'y installa dans le courant de l'été de l'année 1800, comme commandant de Paris. Il mit de jolies voitures sous ses remises, les plus beaux chevaux de Paris dans

ses écuries, les meilleurs vins de la Bourgogne dans ses caves, et puis il fut à la recherche d'une femme.

Le premier consul lui avait dit : — Surtout fais bien attention de n'épouser qu'une femme riche.

— Oui, disait Junot ; mais je veux aussi qu'elle me plaise : et comment faire ? presque toutes les héritières sont laides comme des chenilles.

Il était un matin chez une femme de sa connaissance, qui se trouvait être de nos amies. Il parla de l'ordre du premier consul et de son désir de se marier et d'avoir enfin ce qu'il souhaitait depuis long temps, un intérieur.

— Avez-vous été voir madame de Permon ? lui demanda la personne à laquelle il parlait.

— Non. Pourquoi cette question ?

— Parce que je crois que sa fille vous conviendrait sous mille rapports.

— Sa fille ! s'écria Junot ; mais elle n'était qu'une enfant lorsque je partis pour l'Égypte.

— C'est une jeune fille. Elle a seize ans. Tenez, je veux la marier, moi, dans ce moment-ci, et sa mère est tellement entêtée d'un mariage qu'elle veut lui faire faire, et qui n'a pas le sens commun (car le prétendu serait son père), qu'elle a fait la sourde oreille lorsque, avant-hier, je lui ai parlé de mon projet. Or vous saurez qu'il est question d'un charmant garçon et d'un des premiers noms de France.

— Et que voulez-vous que j'aille faire au travers de tout cela ? dit Junot en riant. Vous me parlez d'une femme qui a vingt prétendants. Mademoiselle

Loulou, car je crois qu'elle s'appelait comme cela, doit être une petite personne bien gâtée. Non, non, je vous baise les mains; et il s'en fut en courant.

En sortant de chez madame d'Orsay, Junot alla voir également madame Hamelin.

A peine Junot fut-il arrivé chez elle qu'il lui parla de la recherche où il était d'une femme.

— Ah! lui dit-elle, il y a une jeune personne que je voudrais bien vous faire épouser! mais elle va se marier; il n'y faut pas songer. Et elle me nomma.

Le même jour Junot, l'esprit occupé de ce que lui avait dit madame Hamelin, alla trouver une personne qu'il savait avoir des relations avec ma mère, et il s'informa non seulement de moi, mais des intentions de ma mère relativement à mon mariage.

Nous étions à la fin de septembre. Un grand changement avait eu lieu. Les deux mariages qui occupaient ma mère, relativement à moi, étaient enfin rompus: l'un par des raisons de fortune, l'autre parce que je m'étais jetée aux pieds de ma mère, la suppliant de ne pas me sacrifier et faire le malheur de toute ma vie. Ma mère m'aimait; elle rompit un mariage qui m'était antipathique.

Un soir, il n'y avait dans le salon de ma mère qu'une douzaine de personnes; on causait, on jouait des charades, on riait, lorsque tout à coup la porte s'ouvre, et le valet de chambre annonce : Le général Junot! A l'instant même, et comme par un effet magique, le salon fut frappé de silence. Cet effet fut si rapide que le général en fut un peu embarrassé;

mais l'accueil de ma mère le rassura aussitôt. Elle lui tendit la main, lui fit les reproches les plus aimables sur le retard qu'il avait mis à venir la voir, le fit asseoir à côté d'elle et ne s'occupa que de lui.

Junot parla de l'Égypte, de ce qu'il y avait observé d'étranger à nos mœurs, et parla de tout comme ceux qui l'ont connu savent qu'il pouvait le faire. Il s'enhardit à proposer à ma mère d'aller le lendemain voir passer le cortège qui devait défiler sur le quai Voltaire : c'était la translation du corps de Turenne, qu'on transportait du Musée des Augustins aux Invalides : — Eh bien ! lui dit ma mère, j'irai voir passer nos deux braves, le vivant et le mort. Mais il faut que le vivant me promette de venir dîner avec moi après que monsieur le maréchal sera installé dans sa nouvelle demeure, ou bien je n'irai pas les voir passer. Junot promit et se retira.

Nous nous rendîmes à l'hôtel de Salm le lendemain à deux heures; on nous conduisit dans l'un des petits salons qui alors étaient de chaque côté du salon rond. Le général Junot y avait fait porter une bergère commode, des tabourets, des oreillers; et son premier valet de chambre, un Allemand, nommé Heldt, se trouva là pour dire à ma mère que « le chénéral Chinot » lui avait commandé de recevoir ses ordres.

— Ah çà ! dit ma mère, est-ce que Junot me prend pour un de ces invalides auxquels il va porter son corps mort? Tout en riant, elle était fort touchée de ces attentions.

Le cortège passa vers trois heures devant l'hôtel de Salm. Il était difficile de se défendre d'une émotion vive à la vue des restes de cet homme fameux, arrachés au repos de la tombe, et allant demander enfin un asile à ces braves dont les pères avaient servi sous lui. Cette escorte de vieillards mutilés, entourant le cercueil d'un héros, le conduisant sous cette voûte formée de drapeaux qu'il avait conquis, ayant à leur tête un chef dont la jeune tête blonde, couverte de cicatrices, était déjà vieille de gloire, il y avait dans cet ensemble un appel à tous les généreux sentiments du cœur.

Il y avait dix jours que le général Junot s'était présenté chez ma mère, et depuis le 21 septembre il était venu exactement tous les soirs. Il ne me parlait pas, se mettait à côté de la bergère de ma mère, causait avec elle ou bien avec les personnes de sa connaissance qui se trouvaient dans le salon, mais il ne s'approchait jamais du groupe dans lequel je me trouvais; et si à cette époque il avait cessé de venir chez ma mère, j'aurais pu affirmer que je le connaissais à peine.

Le 1er octobre nous donnions une petite soirée dansante; avant que tout le monde fût arrivé, l'une de mes amies, Laure de Caseaux, me prend à part et me dit : — C'est donc ainsi que tu aimes tes amis? Comment! tu te maries, et je n'en sais rien!

Je devins pâle; car je crus que le mariage que je redoutais était renoué. Mademoiselle de Caseaux, qui vit mon étonnement, poursuivit. — Ne serait-ce pas

vrai? Est-ce que tu n'épouses pas le général Junot?

— Le général Junot! m'écriai-je. Je le connais à peine, et lui-même ne me connaît pas. Quelle apparence d'ailleurs qu'il aille prendre pour femme une jeune fille sans dot, lui favori du premier consul, et l'un des premiers partis de Paris? D'où as-tu tiré cette belle nouvelle?

Elle me nomma la personne qui l'avait dit chez madame de Caseaux. Madame de Caseaux, qui vint nous joindre un moment après, me confirma ce que m'avait dit sa fille en m'adressant aussi des reproches sur mon peu de confiance envers mes amies.

— Mais c'est une gageure pour me désoler! m'écriai-je impatientée. Laure n'est-elle pas ma meilleure amie? Si j'avais un secret de la nature de celui dont vous me parlez, elle le saurait en même temps que moi!

Nous nous embrassâmes, et je suppliai ces dames de ne pas redire un seul de ces propos à ma mère.

Je n'ai jamais passé une soirée plus ennuyeuse de ma vie. Ma mère, qui ne se doutait de rien, parlait et riait avec le général Junot, qui lui-même paraissait d'une extrême gaieté.

— Je crois, Dieu me pardonne! me dit Laure, que le général épouse ta mère.

— Cela ne m'étonnerait pas; ma mère est charmante. Tiens, regarde comme elle est jolie ce soir!

Ma mère était encore effectivement fort belle. Habituellement très élégante, elle apportait une recherche plus exquise peut-être dans sa toilette depuis qu'elle

était malade. Des peignoirs d'une magnifique mousseline de l'Inde, garnis de malines ou de points, et rattachés avec de gros nœuds de ruban d'une grande fraîcheur, étaient ses robes les plus habituelles. Sur sa tête elle portait ordinairement un bonnet de malines brodées, ou de point d'Angleterre, d'un demi-quart de haut : ce bonnet, toujours fait par mademoiselle Despaux, formait une coiffure charmante, surtout pour ma mère, qui le portait comme je ne l'ai vu porter à personne depuis elle.

Le soir dont je parle, M. de Trénis était chez ma mère,et voulut absolument que je dansasse avec lui la gavotte de la Dansomanie : je refusai ; il fut le demander à ma mère, qui me fit dire de danser.

Je dansai donc puisque ma mère le voulait.

Mais lorsque tout le monde fut parti, et que, ma mère étant couchée, le silence régna dans la maison ; lorsque seule dans ma chambre je pus réfléchir à ce que m'avait dit Laure de Caseaux, je pensai qu'il était convenable que ma mère en fût instruite ; le jour suivant, après l'avoir embrassée et avoir reçu sa bénédiction, je lui dis ce que l'on s'en allait racontant.

Cette nouvelle produisit sur ma mère l'effet que j'en avais redouté.

— Mais la société est devenue un enfer ! s'écria-t-elle. Comment ! parce qu'un jeune homme vient dix fois dans une maison, il faut pour cela qu'il y ait un mariage en train ! Et si le général Junot épouse mademoiselle Leclerc, comme je le crois, et comme

cela est convenable, on dira que son mariage avec ma fille a été rompu.

Mon frère entra dans ce même instant, et ma mère me fit recommencer ce que je venais de lui dire. Ma mère était vivement émue. Je voyais des larmes dans ses yeux, et elle était tremblante. Dans ce moment on vint m'avertir que M. Viglianis, mon maître de dessin, m'attendait pour me donner ma leçon. Je m'approchai de ma mère pour lui baiser la main, mais elle m'attira à elle et m'embrassa en fondant en larmes.

— En vérité, lui dit Albert, vous n'êtes pas raisonnable, ma mère; comment! pour un propos dit en l'air...

— Eh ! vraiment, dit ma mère, c'est bien aussi pour cela. Crois-tu donc que précisément dans le moment où l'entêtement de ta sœur vient de refuser un mariage convenable, et où des raisons de fortune ont mis des entraves à un autre établissement; crois-tu qu'il soit bien agréable pour moi d'entendre joindre son nom à celui d'une personne qu'elle ne doit jamais épouser? Non, non; cela est fort déplaisant.

— Si vous voulez que je vous dise quelle est ma pensée, je crois que Junot est amoureux de ma sœur, lui dit mon frère.

Ma mère resta la bouche ouverte et les yeux fixés sur mon frère : Allons donc ! dit-elle enfin.

— Et comment le sais-tu ? Junot t'aurait-il parlé ?

— Il ne m'en a pas dit un mot, répondit Albert; mais j'ai vu, et cela me suffit...

— Ah! dit ma mère, un tel bonheur ne m'est pas réservé avant de mourir!...

Comme ma mère achevait sa phrase, une voiture s'arrêta devant la porte de la maison. Ma mère, qui était encore couchée (il était à peine midi), allait sonner pour défendre sa porte, lorsque mon frère s'écria : C'est Junot !

— Junot ! dit ma mère. Eh ! bon Dieu, que peut-il venir chercher à cette heure ? Oui, oui, qu'il monte, dit-elle à sa femme de chambre qui venait lui demander si le général pouvait entrer. Et elle dit à Albert de rester.

Le général Junot fut à peine dans la chambre de ma mère, qu'il lui demanda de faire fermer sa porte; et s'asseyant près de son lit, il lui dit, en lui prenant la main, qu'il venait lui présenter une requête : — Et, ajouta-t-il en souriant, il faut me l'accorder.

— Si c'est possible, c'est fait, dit ma mère en riant; si c'est impossible, cela se fera.

— Cela dépend de vous et de lui, répondit le général Junot en montrant Albert... Il s'arrêta un moment, puis il dit : — Je viens vous demander la main de votre fille. Voulez-vous me l'accorder ? Je vous donne ma parole, et c'est celle d'un homme d'honneur, de la rendre heureuse. Je puis lui offrir un sort digne d'elle et de sa famille... Allons, madame de Permon, répondez-moi avec la franchise que je mets à ma demande; oui ou non.

— Mon cher général, dit ma mère, je mettrai

dans ma réponse la franchise que vous réclamez : quelques minutes avant votre arrivée, je disais à Albert que vous étiez l'homme que je désirais le plus nommer mon gendre...

— Vraiment ! s'écria Junot tout joyeux...

— Oui, mais cela ne veut rien dire pour votre demande. D'abord, vous devez être instruit que ma fille n'a pas de fortune ; la dot qu'elle aura est bien faible pour une fortune comme la vôtre. Ensuite elle est bien jeune encore ; réfléchissez et puis nous reparlerons de vos projets.

— Je n'attendrai pas vingt-quatre heures, s'écria Junot. Écoutez, madame de Permon ; je n'ai pas fait la démarche que je tente auprès de vous en ce moment, sans avoir bien arrêté mes idées sur ce que j'ai à faire. Voulez-vous m'accorder votre fille ?... Voulez-vous me donner votre sœur, Permon ? dit-il à mon frère en se tournant vers lui. Je l'aime, et vous jure encore une fois de la rendre aussi heureuse qu'une femme peut l'être.

Albert s'approcha du général Junot, et lui prenant la main : — Mon cher Junot, lui dit-il d'une voix émue, croyez bien que le jour où je vous nommerai mon frère sera un des plus beaux de ma vie.

— Et moi, dit ma mère en lui tendant les bras, je veux aussi vous dire que je suis mille fois heureuse de vous nommer mon fils. Venez m'embrasser, mon enfant.

Junot se jeta dans ses bras en fondant en larmes.

— Eh bien! dit-il en essuyant ses yeux, qu'allez-vous dire de moi? que je suis bien faible... Maintenant, il faut encore que vous m'accordiez une grâce. C'est une chose à laquelle je mets le plus grand prix.

— Qu'est-ce que c'est? demanda ma mère.

— Je désire que ce soit moi-même qui présente ma demande à mademoiselle votre fille.

Ma mère se récria: — cela ne s'était jamais vu! disait-elle.

— Cela se peut, dit Junot, mais, puisque vous m'avez accueilli, pourquoi me refuser cette faveur? D'ailleurs, c'est devant vous, devant son frère, que je lui parlerai. Mon cher Albert, voulez-vous être assez bon pour faire demander votre sœur?

Mon frère avait compris l'intention de Junot, et il tenait à l'aider dans ce qu'il voulait faire.

— Dites à ma sœur que ma mère la demande, dit-il au valet de chambre qui vint prendre les ordres.

On vint dans mon cabinet d'études, où je travaillais avec M. Viglianis, pour me porter les ordres de ma mère, auxquels j'obéis sur-le-champ avec une grande tranquillité, car je croyais le général Junot parti depuis longtemps.

Il m'est impossible d'exprimer et de rendre compte de ce qui se passa en moi lorsqu'après avoir ouvert la porte de la chambre de ma mère j'aperçus le général Junot assis au pied du lit de ma mère; il tenait une de ses mains et causait vivement avec elle.

Mon frère était debout, appuyé sur le pied du lit; tous trois riaient. Aussitôt que je parus, il se fit un profond silence. Le général Junot se leva, m'offrit sa place, prit un siège à côté de moi, puis, après avoir regardé ma mère, il me dit du ton le plus sérieux :

— Mademoiselle, je suis assez heureux pour avoir obtenu le consentement de madame votre mère et de monsieur votre frère à la demande que je leur ai faite de votre main. Mais je dois vous dire que ce consentement sera de toute nullité pour moi si vous ne déclarez pas vous-même que vous donnez votre assentiment à ma recherche. Voulez-vous me dire, continua-t-il en se tournant vers moi, si vous voulez bien m'épouser?

Depuis que j'étais assise sur la chaise où le général Junot m'avait placée, il me semblait être au milieu d'un songe extraordinaire et cependant il me fallait répondre un mot d'où dépendait le sort de toute ma vie!

Le silence le plus complet régnait dans l'appartement. Il n'appartenait ni à ma mère ni à mon frère de me faire parler. Cependant, au bout de dix minutes à peu près, voyant que mes yeux étaient toujours baissés et que je ne disais rien, le général Junot crut comprendre un refus dans mon silence, et toujours impétueux, plus encore peut-être dans ses sentiments que dans ses volontés, il voulut savoir son sort à l'instant même.

— Je vois, dit-il avec un accent d'amertume, que

madame de Permon avait raison lorsqu'elle me disait que son consentement n'était rien dans cette affaire. Mademoiselle, veuillez me dire un oui ou un non.

— Allons, allons, mon enfant! il faut cependant répondre à Junot, dit ma mère. Si tu ne veux pas lui parler, donne-moi ta réponse à moi, et je la lui ferai connaître.

Je sentais bien que ma contenance finissait par être ridicule. Mais toutes les puissances du monde ne m'auraient pas fait articuler une parole, ni lever les yeux du tapis sur lequel ils étaient attachés. Depuis mon entrée dans la chambre, mon émotion était si violente, que mon cœur battait à briser mon corset. Dans ce moment le sang se porta à ma tête avec une telle rapidité, que je n'entendis plus qu'un sifflement aigu à mes oreilles, et ne vis plus autour de moi qu'un arc-en-ciel mouvant. J'éprouvai une vive douleur, et portant la main à mon front, je me levai et m'échappai avec une telle vitesse que mon frère n'eut pas le temps de me retenir. Il courut après moi et ne me trouva pas. Le fait est que, lancée comme par une force invincible, j'étais montée en deux secondes tout en haut de la maison, et ne m'étais arrêtée qu'au milieu du grenier à foin. Je redescendais pour me réfugier chez Albert, quand je le trouvai qui me cherchait. Il me gronda d'être aussi peu raisonnable. Il m'embrassa, me fit entrer chez lui, et nous causâmes. Il m'engagea à me calmer, mais il ne put me décider à redescendre chez ma mère. J'étais bien

résolue à n'y retourner qu'après le départ du général Junot.

Lorsque mon frère rentra chez ma mère, il trouva le général fort agité. Aussitôt qu'il aperçut Albert, il vint à lui.

— Et ma réponse? dit Junot d'un air sombre.

— Votre réponse, mon ami, est aussi favorable que vous pouvez le souhaiter. Ma sœur sera glorieuse de porter votre nom. Ce sont ses propres paroles que je vous répète; quant à un autre sentiment, vous ne pouvez le lui demander aujourd'hui.

— Ainsi donc elle vous a dit qu'elle serait glorieuse de porter mon nom.

— Mon cher Junot, lui dit ma mère, contez-moi comment le premier consul a pu vous accorder son consentement pour votre mariage avec ma fille.

— Il ne le sait pas encore, répondit Junot.

— Il ne le sait pas! s'écria ma mère. Comment! il ne le sait pas!... Et vous êtes venu me demander ma fille en mariage?...

Tout à coup Junot prend son chapeau, après avoir regardé à sa montre, et dit à ma mère : — Je vais aux Tuileries. Le premier consul n'est pas encore au conseil. Je lui parlerai; et dans une heure je suis ici. Il serre la main d'Albert, baise celle de ma mère, franchit l'escalier en deux sauts, monte dans sa voiture et crie à son cocher :

— Aux Tuileries ! et ventre à terre ! Seulement, prends garde de verser, parce qu'il faut que j'arrive.

— Où est le premier consul? demanda-t-il à Duroc.

— Chez madame Bonaparte.

— Mon ami, il faut que je lui parle à l'instant même.

— Comme tu es agité! lui dit Duroc, en observant son visage enflammé et le tremblement de sa voix. Est-ce qu'il y aurait quelque nouvelle inquiétante?

— Non, non, dit Junot; mais il faut que je parle au premier consul; je te dirai plus tard pourquoi.

Quelques instants après, Junot fut introduit dans le cabinet du premier consul.

— Mon général, lui dit-il, entrant aussitôt en matière, vous m'avez témoigné le désir de me voir marié; c'est une chose faite... Je me marie.

— Ah! ah!... Et viens-tu par hasard d'enlever ta femme? Tu as l'air tout effarouché.

— Non, mon général, répondit Junot.

— Et qui épouses-tu?

— Une personne que vous avez connue bien enfant; que vous aimiez beaucoup, mon général, et dont je suis amoureux comme un fou... C'est mademoiselle de Permon.

Le premier consul, contre son habitude, en ce moment ne marchait pas en causant. Il s'était assis, et travaillait son bureau avec son canif; en entendant prononcer mon nom, il fit un saut, jeta le canif, et venant auprès de Junot en lui secouant vivement le bras :

— Qui as-tu dit que tu épousais? lui demanda-t-il.

— La fille de madame de Permon; cette enfant que vous avez tenue sur vos genoux tant de fois, étant vous-même un bien jeune homme, mon général.

— Cela n'est pas possible... Loulou ne peut pas être bonne à marier... Quel âge a-t-elle donc?

— Seize ans dans un mois.

— Mais c'est un fort mauvais mariage que tu fais là... Il n'y a pas de fortune. Et puis... et puis, comment as-tu pu te décider à devenir le gendre de madame Permon?... C'est une rude tête!...

— Permettez-moi de vous faire observer, mon général, que je n'épouse pas ma belle-mère. Rien ne peut vous donner une idée de cet intérieur, mon général. Interrogez madame Bonaparte, madame Joseph, madame Murat; ces dames vous diront quelle a été la conduite des enfants de madame de Permon, depuis le commencement de sa cruelle maladie?

— Est-elle donc si malade? demanda le premier consul avec intérêt.

— Très malade; et les soins les plus attentifs peuvent seuls la guérir et empêcher ses souffrances.

— Mais sans doute aucune fortune? Tu avais bien raison de dire tout à l'heure que tu étais amoureux fou. Quelle extravagance! Et moi qui te recommande surtout d'épouser une femme riche; car enfin tu ne l'es pas, toi.

— Je vous demande pardon, mon général; je suis riche, et très riche même. N'êtes-vous pas mon protecteur, mon père, ma providence?

Le premier consul se mit à sourire.

— J'ai été revoir madame de Permon, et mon parti a été bien vite pris.

— Tu m'as placé dans la position de ne pas même te faire de remontrances. Tu n'épouses pas ta belle-mère, comme tu l'observes, et si la jeune personne est telle que tu viens de me la dépeindre, je ne vois pas de raison pour être sévère sur l'article de la fortune... Je te donne cent mille francs de dot et quarante mille francs pour la corbeille... Adieu, mon ami... adieu, sois heureux! dit-il en prenant la main de Junot et la lui serrant avec force.

Les préparatifs du mariage se firent avec une grande rapidité. Mademoiselle L'Olive et mademoiselle Debeuvry, lingères alors fort en vogue, furent chargées de mon trousseau. Junot leur fit également faire la corbeille, et mesdames Germon et Le Roy furent chargées des robes et des chapeaux; Foncier monta les diamants.

Mon mariage m'a fait oublier de parler de celui de madame Murat. Caroline Bonaparte était une fort jolie jeune fille, fraîche comme une rose; ne pouvant nullement soutenir la comparaison de beauté, quant à la régularité des traits, avec madame Leclerc, mais plaisant peut-être plus par l'expression de son visage et l'éclat éblouissant de son teint : du reste, bien éloignée de cette perfection de formes de sa sœur aînée. Sa tête a toujours été en disproportion de grosseur avec son corps. Sa peau ressemblait à un satin blanc glacé de rose; ses pieds, ses mains et

ses bras pouvaient servir de modèle; ses dents étaient charmantes, comme toutes celles des Bonaparte.

Elle avait alors dans toute sa suavité cette fraîcheur de rose qui fit sa renommée de beauté, et jamais depuis je ne l'ai vue aussi jolie.

Murat était fort amoureux de mademoiselle Bonaparte; il était jeune, et assez beau : mais dans ces jours de notre gloire il y avait, autour de Napoléon, vingt jeunes généraux qui le valaient pour le moins, et dont la renommée même était à cette époque beaucoup plus élevée que la sienne. Le premier consul avait le projet de marier sa sœur à Moreau, lors de son arrivée d'Égypte; cela donne la mesure de ce qu'il demandait dans l'alliance de son beau-frère : beaucoup de gloire et rien du côté de la naissance. Caroline Bonaparte aimait passionnément Murat. C'est à Milan, au palais Serbelloni, que cet amour avait commencé.

Ils s'étaient mariés peu de temps après le 18 brumaire.

Nous étions dans le mois d'octobre. Mon mariage était définitivement fixé au 30. Les préparatifs se poursuivaient avec activité. Le général Junot courait toute la matinée, puis venait à l'heure du dîner, ayant sa voiture ou son cabriolet remplis de dessins, d'échantillons et d'une foule de bagatelles du magasin de Sikes, ou du Petit Dunkerque, pour ma mère et pour moi; et n'oubliant surtout jamais le bouquet qu'il n'a pas cessé un seul jour de m'apporter, depuis celui où je lui fus accordée jusqu'à

celui du mariage. C'était madame Bernard, la fameuse bouquetière de l'Opéra, qui montait ces bouquets avec un art admirable, dans lequel on a bien pu lui succéder, mais qu'elle a la gloire d'avoir fondé.

Le mariage religieux devait se faire le soir.

Cette cérémonie du soir, qui ne me plaisait guère, me déplut encore davantage lorsque je songeai que nous n'aurions pas de messe de mariage, et je le dis tout bas au général, qui me répondit aussitôt :

— Je ferai tout ce que vous voudrez; vous n'avez qu'à ordonner. Le mariage sera demandé pour minuit précis, et de cette manière il me paraît que le prêtre pourra dire une messe.

— N'est-ce que cela? dit ma mère après nous avoir entendus. Le plus taquin casuiste te dira, mon enfant, que la bénédiction nuptiale peut être parfaite sans qu'il y ait messe après. Et maintenant, monsieur mon gendre, faites-moi le plaisir de vous en aller. Il me faut aller conduire cette belle petite devant son trousseau, pour savoir d'elle si elle est contente de mon goût.

Lorsque j'entrai dans le salon, qui cependant était assez grand, je me trouvai comme la colombe en sortant de l'arche, ne sachant pas où mettre le pied. D'une immense corbeille, ou plutôt une malle en gros de Naples rose brodée en chenille noire, portant mon chiffre, et fortement parfumée de peaux d'Espagne, malgré sa grandeur, étaient sortis une quantité de petits paquets noués avec des faveurs roses

ou bleues. C'étaient des chemises à manches gaufrées, brodées, et brodées comme brodait mademoiselle L'Olive; des mouchoirs, des jupons, des canesous du matin, des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bonnets du matin de toutes les couleurs, de toutes les formes, et tout cela brodé, garni de valenciennes ou de malines, ou de point d'Angleterre.

Après que l'inspection du trousseau fut terminée, vint le tour de la corbeille que mademoiselle L'Olive avait disposée pendant que je regardais le beau présent de ma mère et de mon frère.

A cette époque on n'avait pas encore la très bonne coutume de ne point donner de corbeille. On employait cinquante ou soixante louis à en faire une très riche pour contenir les objets précieux donnés par le mari, et cette corbeille, après être restée sur la commode de la jeune femme pendant six mois ou un an, montait au garde-meuble, où les rats la mangeaient, malgré tous les symboles, tous les myrtes, les lauriers brodés sur l'enveloppe. Aujourd'hui on a le bon sens de mettre les châles, les dentelles, dans une jardinière élégante, un coffre précieux, et, du moins, cela reste. De mon temps, il n'en était pas de même. Mademoiselle L'Olive avait donc fait faire un vase immensément grand, recouvert en velours blanc et vert richement brodés d'or; le socle du vase était en bronze doré, et le couvercle, brodé comme le reste, était surmonté d'une pomme de pin de bronze noir traversée d'une flèche qui fixait éga-

lement deux couronnes ciselées et en or bruni, l'une d'olivier, l'autre de laurier.

C'était dans cette corbeille que se trouvaient les châles de cachemire, les voiles de point d'Angleterre, les garnitures de robes en point à l'aiguille et en point de Bruxelles, ainsi qu'en blonde pour l'été. Il y avait aussi des robes de blonde blanche et de dentelle noire; des pièces de mousseline de l'Inde, des pièces de velours, des étoffes turques que le général avait rapportées d'Égypte, des robes de bal pour une mariée; ma robe de présentation; des robes de mousseline de l'Inde brodées en lames d'argent, et puis des fleurs de chez madame Roux; des rubans de toutes les largeurs, de toutes les couleurs; des sacs, des éventails, des gants, des essences de Fargeon, de Riban, des sachets de peau d'Espagne et d'herbes de Montpellier; enfin, rien n'avait été oublié. De chaque côté de la corbeille étaient deux sultans. Dans le premier étaient deux nécessaires : l'un renfermait tout ce qu'il faut pour la toilette des dents et des mains, en objets en or émaillé de noir; l'autre contenait tout ce dont une femme se sert pour travailler : un dé, des ciseaux, un étui, un poinçon, tout cela en or également et entouré de perles fines. Dans l'autre sultan étaient l'écrin et une lorgnette en écaille blonde et or avec deux rangées de diamants. L'écrin renfermait une fort belle rivière de chatons, une paire de boucles d'oreilles également en chatons, montés en forme de roue, comme c'était la mode alors; six épis, et un peigne moitié perles et moitié

diamants, qui, en raison de l'énorme quantité de cheveux que j'avais alors, était presque aussi grand qu'on le ferait aujourd'hui. Dans le même écrin était un médaillon carré entouré de perles fines, dans lequel était le portrait du général Junot, peint par Isabey, et admirablement ressemblant, comme on peut le croire. Mais, en bonne foi, il était de taille à être plutôt attaché dans une galerie que pendu au cou. Enfin, c'était la mode, et madame Murat avait un portrait de son mari également peint par Isabey, et encore plus grand que le mien.

Dans le même sultan rose et à côté de l'écrin étaient de superbes topazes que le général avait rapportées d'Égypte, et dont la grosseur était fabuleuse, des cornalines orientales à plusieurs couches et d'une épaisseur extraordinaire, et des pierres gravées antiques; tout cela n'était pas monté. Le général Junot préférait que je le fisse faire à mon goût. Dans ce même sultan que le général s'était plu à arranger lui-même, était la bourse appelée bourse des épousailles; elle était en chaînons d'or rattachés les uns aux autres par une petite et très délicate étoile émaillée de vert; le fermoir était également émaillé. Comme la somme que Junot avait destinée à cette bourse n'aurait pu y être contenue, elle y avait été placée en billets de banque, moins cinquante louis en jolis petits sequins de Venise qui couvraient les billets de banque.

On pourra trouver peut-être extraordinaire que j'aie parlé aussi minutieusement de tous les détails

de ma corbeille, de mon trousseau. Je l'ai fait parce qu'à l'époque de mon mariage c'était une fort grande rareté qu'une corbeille et un trousseau faits de cette manière. Depuis la Révolution, ce fut au mariage de mademoiselle de Doudeauville avec M. Pierre de Rastignac, que pour la première fois on vit reparaître les anciens usages dans la façon de présenter la corbeille et de signer le contrat. Après il y eut un intervalle. Madame Murat en se mariant eut une fort belle corbeille, un beau trousseau; mais comme je me mariai un an plus tard, non seulement ma corbeille fut plus belle que la sienne ainsi que mon trousseau, mais la composition des deux objets fut plus conforme à d'anciennes coutumes et selon le bon goût du jeune temps. Il y a eu ensuite beaucoup de corbeilles, beaucoup de trousseaux; mais ceux-là ont été des copies et non des modèles, comme ceux de madame Murat et les miens.

Etre exact n'est pas une scrupuleuse minutie, c'est un devoir pour l'auteur. Voyez quel attrait vous trouvez aux Mémoires de madame de Motteville, de la grande Mademoiselle ! Lorsque madame de Motteville parle des draps de batiste de la reine Anne, de la robe violette brodée de perles qu'elle portait le jour du fameux lit de justice pour les édits de tolérance; lorsque Mademoiselle nous raconte comment elle-même était chaussée le jour où, suivant l'expression de monsieur de Luxembourg, elle fit la fortune d'un cadet de bonne maison, il me semble que je suis au parlement de 1649 avec la reine, M. de Beaufort,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS COLLECTION DU BARON LARREY DON DE Mlle DODU

M. le coadjuteur et tous les frondeurs; de même que je crois me promener dans l'orangerie de Versailles avec Mademoiselle, ayant sa « robe de satin blanc garnie de rubans incarnats » et de nœuds de rubis. Il faut donner une vie à ce que l'on représente; et, dans un ouvrage du genre des Mémoires, l'excès des détails peut seul produire cet effet.

Le 9 brumaire, tout était en mouvement dans la petite maison de la rue Sainte-Croix et dans l'hôtel de la rue de Verneuil.

Le matin, à peine neuf heures furent-elles sonnées, que l'on commença la toilette demi habillée que je devais faire pour aller à la mairie. J'avais une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis et en points à jours, comme c'était alors la mode. Cette robe était à queue, montante et avec de longues manches; le lé de devant entièrement brodé, ainsi que le tour, le corsage et le bout des manches qu'on appelait alors amadis. La fraise était en magnifique point à l'aiguille. Sur ma tête j'avais un bonnet en point de Bruxelles, monté par mademoiselle Despaux; au sommet du bonnet était attachée une petite couronne de fleurs d'oranger, d'où partait un voile en point d'Angleterre qui tombait à mes pieds, et dont je pouvais presque m'envelopper. Cette toilette était celle adoptée pour les jeunes mariées, et ne différait que par le plus ou moins de richesse d'une fiancée à une autre.

Je ne crois pas du tout voir la chose avec la prévention du passé lorsque je me rappelle ma toilette

de mariage. Cette profusion de riches dentelles, si fines, si déliées qu'elles ne semblaient être qu'un réseau nuageux autour de mon visage où elles se jouaient dans les boucles de mes cheveux; ces plis flottants et onduleux de ma robe qui se drapait autour de moi avec cette grâce moelleuse, cette souplesse inimitable des superbes tissus de l'Inde, ce long voile qui enveloppait la taille sans la cacher, tout cela valait bien, à ce qu'il me semble, une robe de tulle faite de manière à ce qu'elle puisse servir de robe de bal, en conséquence les épaules et la poitrine découvertes, et tellement courte que chacun est appelé à juger, non seulement de la petitesse du pied, mais de la finesse de la jambe de la mariée.

Je reviens maintenant à la cérémonie de mon mariage. A onze heures le général arriva avec sa famille; sa mère l'avait précédé d'une demi-heure. C'est dans ce peu de temps qu'elle a fait naître en moi cette tendresse profonde, ce respect que je lui ai voué jusqu'au jour de sa mort.

Le général avait avec lui son frère, son père, madame Junot sa belle-sœur, madame Maldan sa plus jeune sœur, et deux de ses aides de camp.

La place de la rue Sainte-Croix était couverte de monde, c'était presque tous les forts et les grosses marchandes de la Halle. Quatre de la troupe demandèrent à monter pour me faire leur compliment. Ils entrèrent dans le salon, tenant chacun un bouquet certainement plus gros que moi, et composé des fleurs les plus belles et les plus rares, qui redou-

blaient de prix en raison de la saison déjà avancée. Ils me les offrirent sans me faire d'autre phrase que celle-ci :

— Mam'zelle, vous allez devenir notre commandante, et nous en sommes bien aises, parce qu'on dit que vous êtes bonne. Voulez-vous bien permettre ?

Et les deux femmes m'embrassèrent en conscience. Junot leur fit donner de quoi régaler, en conscience aussi, tous ceux qui avaient bien voulu, disait-il, se rappeler que ce jour-là était le plus heureux de sa vie. Nous partîmes pour la mairie, accompagnés de leurs vœux bruyants et aux cris répétés de : Vive les mariés !

Arrivés à la mairie de la rue de Jouy, nous fûmes reçus et mariés par M. Duquesnoy, maire de cet arrondissement.

Nous revînmes chez ma mère. La journée se passa comme toutes les journées semblables. Lorsque minuit sonna, nous descendîmes pour nous rendre à l'église, et une heure se faisait entendre à l'horloge du Corps Législatif lorsque j'entrai dans l'hôtel de Montesquiou, au bruit de la plus douce musique d'harmonie.

Junot était fort attaché à ses camarades ; tout ce qui avait fait partie de l'armée d'Italie et de l'armée d'Egypte était pour lui l'objet d'une amitié plus spéciale ; aussi voulut-il donner à dîner le lendemain de son mariage à huit ou dix de ses frères d'armes. Des invitations furent aussitôt envoyées à Duroc,

Bessières, Lannes, Eugène Beauharnais, Rapp, et quelques autres.

Ce dîner fut extrêmement curieux en ce qu'il offrait la réunion complète de tous les partis. Non seulement les amis de ma mère s'y trouvaient assis à côté de toute la famille Bonaparte, mais il y avait cette fois un accroissement de convives bien intéressant, et c'étaient les hommes que je viens de nommer.

J'étais très contente de connaître enfin ces hommes qui avaient secondé Bonaparte pour l'aider à construire cet édifice de gloire sous lequel maintenant s'abritait la belle nation de France.

Le général Lannes venait aussi de se marier. Depuis trois semaines il était l'époux de mademoiselle Louise Gheneuc, personne d'une ravissante beauté. Le général Lannes, alors âgé de 28 ans, avait une taille de cinq pieds cinq à six pouces, svelte, élégante; le pied, la jambe et la main d'une remarquable beauté. Sa figure n'était pas belle, mais elle était expressive; et lorsque sa voix exprimait une de ces pensées militaires qui ont produit ces choses par lesquelles il est arrivé à être nommé le Roland de l'armée, ses yeux lançaient des éclairs. Junot me disait qu'il regardait Lannes comme l'homme le plus brave de l'armée, parce que son courage, toujours égal, ne recevait d'accroissement ni d'altération des choses qui influent sur presque tous les militaires. Le même sang-froid qu'il avait en regagnant sa tente, il le possédait en arrivant au feu, au milieu de la mêlée

et dans les circonstances les plus difficiles. A ces avantages inappréciables, il fallait ajouter ceux d'une rapidité de coup d'œil et de conception, d'une justesse d'appréciation rencontrés dans personne après le premier consul.

Duroc venait après Lannes dans ceux que Junot me citait. Duroc avait, je crois, un an de moins que lui. Duroc avait les yeux fort ronds et ses cheveux étaient noirs ainsi que ses yeux; son nez, son menton, ses joues, tout cela avait le défaut de ses yeux, et était trop arrondi, ce qui répandait une sorte d'indécision sur sa physionomie. Sa taille était au-dessus de la moyenne et fort distinguée.

Le colonel Bessières, car alors il n'avait encore que ce grade, était des amis intimes de Junot. Son âge était le même que celui de tous ses camarades. Il était plus grand que Lannes; comme lui il était du midi, et comme lui aussi son accent ne laissait à cet égard aucun doute. Il avait de belles dents, des yeux qui louchaient un peu, sans que cela fût désagréable, et une tournure qui était plutôt bien que mal; mais, comme le général Lannes, il avait la manie de la poudre. La différence qu'il mettait dans sa coiffure était dans la coupe des cheveux. Ils étaient de chaque côté en petites oreilles de chien, et sa queue longue et mince, comme une queue à la prussienne, remplaçait chez lui le cadogan de Lannes. Il était alors colonel des guides, c'est-à-dire des chasseurs à cheval de la garde consulaire, conjointement avec Eugène Beauharnais.

Eugène Beauharnais n'était encore qu'un enfant, mais déjà à cette époque il promettait d'être ce qu'il fut plus tard, un charmant et aimable garçon, à l'exception de ses dents, qui étaient affreuses comme celles de sa mère. Toute sa personne offrait un ensemble d'élégance d'autant plus attrayant qu'il y joignait une chose qui se trouve rarement avec elle: c'était de la franchise et de la gaieté dans toutes ses façons. Il était rieur, aimable, gracieux, fort poli sans être obséquieux, et moqueur sans être impertinent; talent fort perdu, soit dit en passant. Il jouait très bien la comédie, chantait à ravir, dansait comme avait dansé son père, était enfin un fort agréable jeune homme.

Rapp était alors ce qu'il fut vingt ans plus tard sauf quelques blessures de plus, ainsi qu'un énorme ventre. Il a eu beau passer par toutes les étamines, par tous les creusets des cours française et étrangères, il est toujours demeuré un excellent homme, au cœur bon, à l'écorce non pas rude mais mal travaillée, et l'être le plus gauche, le plus maladroit pour jouer le rôle d'homme du monde, que Dieu ait mis sur terre. Toutefois il était aimé, considéré, parce que Rapp était en effet digne de l'être.

Berthier était celui de tous les amis de Junot que je désirais le plus connaître.

Berthier était petit, mal bâti, sans être cependant contrefait; ayant une tête un peu trop forte pour son corps, des cheveux crépus plutôt que bouclés, d'une couleur qui n'était ni noire, ni blonde; des yeux, un

nez, un front, un menton, tout cela à sa place, mais formant un ensemble qui n'était pas beau; des mains naturellement laides, et qu'il rendait effroyables en rongeant continuellement ses ongles au point d'avoir les doigts presque toujours saignants; des pieds à l'avenant, excepté qu'il n'en mangeait pas les ongles. Ajoutez qu'il bredouillait fort en parlant, et faisait non pas des grimaces, mais des mouvements tellement singuliers par leur vivacité, qu'il en était fort amusant. Je dois dire qu'il était un fort excellent homme, quoique d'une faiblesse qui dénaturait en lui mille qualités que la nature lui avait départies.

Junot avait prié ma mère d'inviter aussi M. de Lavallette. Je ne sais pas trop ce qu'il était alors; je ne me rappelle même pas s'il était encore aide de camp du premier consul. Il avait déjà cette tournure burlesque que nous lui avons toujours connue. Bâti en manière de Bacchus, avec de petites jambes soutenant un ventre qui promettait, et puis une figure comique à cause de ses petits yeux, de son nez pas plus gros qu'un pois, placé au milieu de deux grosses joues, et tout cela entouré d'une chevelure dont l'on pouvait compter non pas les mèches, mais les individus. Un jour, en Egypte, je ne sais plus qui, dans l'état-major du général en chef, paraît un matin au déjeuner avec un crêpe noir au bras: — Qui as-tu donc perdu? demande le général.

Le meneur de deuil répond d'un ton solennel: — Mon général, l'Indomptable est tombé au désert.

Or, il faut savoir que chaque cheveu de M. de La-

vallette avait reçu un nom : l'un s'appelait l'Invincible, d'autres le Redoutable, le Courageux, un enfin se nommait l'Indomptable; et cela parce que le peu de crins qui croissaient sur son chef se regimbaient toujours, non pas contre le peigne (vraiment, qu'aurait-il été faire là ?) mais contre la jolie petite main blanche, aux ongles roses et bombés, qui les rabattait continuellement. Ces malheureux cheveux, toujours en l'air, étaient donc fort connus de tout l'état-major ; et lorsque l'un deux passait de vie à trépas, on lui faisait un service. L'Indomptable étant donc tombé, on en avait pris le deuil.

M. de Lavallette était, dans l'acception littérale du mot, un homme d'esprit. Il contait avec grâce une foule d'anecdotes qu'une mémoire très heureuse lui fournissait abondamment. Il avait des qualités essentielles: il était bon père, bon mari et fidèle ami.

Le lendemain de mon mariage, Lucien, qui alors était ministre de l'intérieur, n'avait pas pu venir dîner; mais toute la famille Bonaparte s'était réunie pour me fêter. Madame Murat avait fait un effort, et, quoiqu'elle fût au moment d'accoucher, elle était venue. Elle avait mis une robe de velours noir, me dit-elle, pour cacher sa rotondité ; en effet, elle était énorme. Quant à madame Leclerc, elle était, comme toujours, la belle des belles. Madame Bacciochi avait ce jour-là une toilette dont j'ai gardé le souvenir. Elle avait présidé le matin, nous dit-elle, une société littéraire où elle voulait admettre toutes les femmes d'esprit de sa société, et le sujet qui avait été l'objet

de la discussion était le costume des dames admises : — J'avais fait un plan, ajouta-t-elle; et, pour le mieux faire comprendre, je l'ai mis d'abord à exécution. Ces dames auront cet habit.

Or, il faut savoir qu'elle était coiffée avec un voile de mousseline brodé en soie de toutes couleurs, broché d'or, tortillé autour de sa tête, et puis une guirlande de laurier à la manière de Pétrarque et de Dante, juchée là-dessus. Une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue par-dessous; peu ou, je crois, point de manches : et par dessus tout cela, un immense châle en manière de manteau. C'était une toilette où il y avait du juif, du grec, du moyen âge, du romain, de tout enfin, excepté du bon goût français. Voir madame Bacciochi affublée de la sorte ne m'étonnait guère, j'y étais habituée : mais lui entendre dire que ce serait le costume d'honnêtes chrétiennes craignant Dieu, oh! pour celui-là, il n'y avait pas moyen d'y résister.

Le surlendemain de mon mariage, je fus présentée à madame Bonaparte et au premier consul. L'intérieur de la famille du premier consul était alors celui d'un homme fort riche; madame Bonaparte n'avait même pas de dames de compagnie, comme elle en eut depuis pour préluder aux dames du palais.

Ce fut en sortant de l'Opéra que nous nous rendîmes aux Tuileries. J'arrivai fort agitée de me trouver ainsi toute seule dans une occasion aussi importante de ma vie de jeune femme. Il était dix heures.

Nous descendîmes au pavillon de Flore, à cette porte qui précède celle de l'angle et qui s'est depuis appelée si longtemps porte de l'impératrice. Comme nous montions les cinq ou six marches qui sont avant la porte de gauche qui mène aux appartements du rez-de-chaussée, nous rencontrâmes Duroc et Rapp qui descendaient. — Comme vous venez tard ! nous dit Duroc ; il est près d'onze heures ?

— Ah ! reprit le brave Alsacien, madame Junot est une merveilleuse ! Elle va faire de notre bon Junot un incroyable. Et il se mettait à rire d'un rire qui ébranlait les voûtes.

— Madame Bonaparte m'a dit de venir ce soir après l'Opéra, répondit Junot, qui voyait que je faisais mine de vouloir m'en aller. Et je ne pense pas qu'il se soit écoulé bien du temps depuis la sortie du spectacle.

— Cela est tout à fait différent, dit Duroc : dès que madame Bonaparte t'a donné et le jour et l'heure...

Dans ce moment la porte battante de l'appartement de madame Bonaparte s'ouvrit, et quelqu'un descendit rapidement. C'était Eugène de Beauharnais. Sa mère l'envoyait, parce que, ayant entendu rouler une voiture dans l'intérieur de la cour, qui était alors bien plus petite qu'elle ne l'est aujourd'hui, et ne voyant arriver personne, elle avait craint que, par une méprise, on ne m'eût dit qu'elle ne recevait pas.

M. de Beauharnais me donna la main, et nous entrâmes enfin dans ce grand salon qui alors était meublé en jaune, et que nous connaissons si bien, nous autres, jeunes femmes de ce temps-là.

De tous les souvenirs de ma vie, le plus profondément gravé dans mon esprit, est celui de cette première présentation.

En entrant dans ce vaste salon, je ne vis personne, d'abord par l'effet de mon émotion, ensuite parce que la pièce était seulement éclairée par deux faisceaux de bougies placés sur la cheminée, et entourés d'une gaze pour adoucir la lumière, ce qui répandait une demi-obscurité dans le reste de la pièce. Mais je me remis bientôt, et cela par l'effet du mot d'Eugène de Beauharnais. Il serra mon bras passé sous le sien (car alors nous ne savions pas beaucoup ce que c'était que de donner la main), et me dit : — N'ayez donc pas peur ! Ma mère et ma sœur sont si bonnes.

Madame Bonaparte était à cette même place qu'elle occupait alors comme maîtresse de maison, et où depuis elle s'est assise comme souveraine du monde; elle était devant un métier à tapisserie.

De l'autre côté de la cheminée était mademoiselle Hortense de Beauharnais, aimable, douce, bienveillante jeune fille ; et puis si agréable avec sa taille de nymphe, ses beaux cheveux blonds, ses gracieuses manières, sa douce parole ; elle plaisait impérativement.

Le premier consul était debout devant la cheminée, les mains derrière lui, et se dandinant comme il en avait déjà pris l'habitude.

Madame Bonaparte se leva, vint à moi, me prit les deux mains, m'embrassa, et me dit que je pouvais

compter sur l'amitié qu'elle me promettait : — Je suis depuis trop longtemps l'amie de Junot, poursuivit-elle, pour que sa femme ne trouve pas en moi les mêmes sentiments, surtout lorsqu'elle est comme celle qu'il a choisie.

— Oh ! oh ! Joséphine, dit le premier consul, comme tu vas vite en besogne ! Et sais-tu si ce petit mutin-là vaut assez pour qu'on l'aime? Eh bien, mam'zelle Loulou (vous voyez que je n'oublie pas le nom de mes anciennes amies), est-ce que vous n'avez pas une bonne parole pour moi?

Il m'avait pris la main, et, m'attirant à lui, il me regardait avec une attention qui me fit baisser les yeux.

J'allai m'asseoir près de madame Bonaparte. La conversation devint générale. Madame Bonaparte parlait peu de ce qu'elle ne savait pas, ce qui empêchait de s'apercevoir de la faiblesse de son esprit. Sa fille, sans parler plus qu'une jeune personne ne doit le faire, soutenait la conversation sur des sujets agréables à tout le monde. D'ailleurs, les événements à cette époque se pressaient en foule, et suffisaient seuls à l'entretien. On attendait M. de Cobentzel à Paris, on parla de son arrivée, mais nullement sous le rapport politique. Madame Bonaparte nous dit qu'elle avait entendu quelqu'un parler avec étonnement de la ressemblance du comte Louis de Cobentzel avec Mirabeau.

— Qui t'a dit cela? demanda le premier consul en se retournant vivement vers sa femme.

— Je ne me le rappelle plus positivement. Je crois que c'est Barras.

— Et où Barras a-t-il vu M. de Cobentzel?... Mirabeau!... il était laid. M. de Cobentzel est laid... voilà tout... Eh! pardieu! tu le connais, toi, Junot! Tu étais avec moi lors de notre fameux traité, et Duroc aussi. Mais vous n'avez pas vu Mirabeau, vous autres. C'était un coquin; mais un habile coquin!... Il a fait à lui seul plus d'ouvrage contre les anciens maîtres de cette maison que les États généraux tous ensemble...

Et le premier consul prenait une prise de tabac, en répétant : « C'était un mauvais homme... trop taré pour être tribun du peuple... Ce n'est pas, ajoutait-il en souriant, que dans mon tribunat il n'y en ait quelques-uns qui le valent en mauvaise conduite et en sont loin comme talent. Pour le comte Louis de Cobentzel...

Il prit encore une prise de tabac, puis il allait reprendre sa phrase où il l'avait laissée; mais il s'arrêta comme frappé d'une réflexion subite.

« J'espère que nous vous verrons souvent, madame Junot. Mon intention est de former autour de moi une nombreuse famille, composée de mes généraux et de leurs jeunes femmes. Elles seront les amies de la mienne et d'Hortense, comme leurs maris sont mes amis.

J'ai déjà dit que ma mère avait décidé qu'elle donnerait un bal dans la quinzaine qui suivrait mon mariage. Elle tenait à cet ancien usage; et, quoi-

qu'elle fût très élégante et suivît exactement la mode du moment, elle ne voulut pas abandonner son projet de bal de noce.

Il fut résolu dans notre petit comité que mon frère et moi devions demander à voir madame Bonaparte pour la prier, au nom de ma mère et en notre nom, de venir au bal que donnait ma famille à l'occasion de mon mariage. Madame Bonaparte nous reçut de la manière la plus gracieuse. Il est difficile d'imaginer avec quelle promptitude elle se mit au pas royal. Nous lui adressâmes la même demande pour mademoiselle de Beauharnais, qui en ce moment était absente des Tuileries.

Hortense de Beauharnais avait dix-sept ans à l'époque où je la vis pour la première fois. Elle était fort remarquable, sans avoir cependant une beauté positive; mais elle était fraîche comme une fleur, avait les plus beaux cheveux blonds du monde, et puis, ce qui fait le charme d'une femme, une tournure gracieuse; toute la nonchalance créole et la vivacité française étaient réunies dans une taille svelte comme celle d'un palmier; elle était alors ronde et menue, ce qui est le complément d'une jolie taille. Elle avait de jolis pieds, des mains très blanches, avec des ongles bien bombés et rosés, dont la beauté lui avait mérité l'attention spéciale de M. le chevalier de Livry. J'ai déjà parlé de ses cheveux, qui accompagnaient à merveille, de leurs grosses boucles soyeuses, des yeux bleus, d'une douceur infinie et d'une grande puissance de regard.

Son teint était celui d'une blonde; elle n'avait pas beaucoup de couleurs, mais ses joues reflétaient assez de rose pour qu'elle eût de la fraîcheur, et cela d'une manière élégante. Sans être grande, elle paraissait d'une taille élevée, parce qu'elle avait un maintien de femme bien apprise qui lui faisait porter la tête haut.

Mademoiselle de Beauharnais, que je connus alors assez particulièrement pour faire aujourd'hui le portrait de son moral comme je fais celui de sa personne, me parut, aussitôt que je pus l'apprécier, une personne remarquable sous tous les rapports. Elle était gaie, douce, parfaitement bonne; d'un esprit fin, qui réunissait cette gaieté douce avec assez de malice pour être fort piquant et rendre sa conversation désirable; possédant des talents qui n'avaient nul besoin d'être vantés pour être connus, sa charmante manière de dessiner, l'harmonie de ses chants improvisés, son talent remarquable pour jouer la comédie, une instruction soignée, voilà ce qui se trouvait dans Hortense de Beauharnais en 1800, à l'époque de mon mariage. Elle était une charmante jeune fille. Depuis, elle est devenue une des plus aimables princesses de l'Europe.

Mademoiselle Hortense de Beauharnais était aimée de tout ce qui l'entourait. Son frère l'aimait avec une tendresse infinie; le premier consul la regardait comme sa fille.

Madame Bonaparte nous promit de se trouver, le jour fixé par ma mère, au bal qu'elle donnait. Junot

lui dit alors que nous allions monter chez le premier consul pour l'engager à l'accompagner. Madame Bonaparte sourit: — Je crains bien, nous dit-elle, que vous ne fassiez une démarche tout à fait inutile; Bonaparte va bien peu dans le monde; depuis qu'il est au consulat, il n'est allé qu'à deux fêtes, l'une était celle de Morfontaine, pour se trouver avec les envoyés des États-Unis. L'autre fête lui a été donnée par le consul Cambacérès pour le retour de Marengo.

— Ma mère en sera d'autant plus reconnaissante s'il veut bien accepter, répliquai-je.

Après avoir pris congé de madame Bonaparte, nous nous rendîmes chez le premier consul, par l'escalier du pavillon de *Flore*. Junot fut à l'aide de camp de service, qui était, autant que je puis me le rappeler, ce malheureux Lacuée.

— J'ai un rendez-vous, dit Junot lorsque son camarade lui observa que l'heure ordinaire de l'ordre était passée.

— Et madame? dit en souriant l'aide de camp.

— Nous sommes trop nouvellement mariés pour ne pas faire qu'une seule et même personne, mon cher, lui répondit Junot; annonce-moi toujours.

Lorsque le premier consul m'aperçut : — Oh! oh! dit-il avec bonne humeur, que signifie cette députation de famille?

Et me regardant en souriant: — Eh bien! voyons, j'écoute. Que me voulez-vous?

Il est difficile ou plutôt impossible de rendre le

charme de sa physionomie lorsqu'il souriait avec une pensée douce. Il y avait alors de l'âme sur ses lèvres et dans ses yeux. On sait au reste assez quelle fut plus tard la puissance magique de ce regard.

Je dis au général Bonaparte ce dont nous étions convenus.

— Eh bien! sans doute, j'irai à ce bal, j'irai, et très volontiers encore. — Puis il ajouta une phrase que depuis il m'a bien souvent répétée :

— Et cependant je vais me trouver là au milieu de mes *ennemis;* car le salon de votre mère en est, dit-on, rempli! A propos, et quel jour est ce bal?

— Lundi prochain, mon général ; c'est, je crois, le 10 novembre.

— Qu'est-ce? Comment?... 10 novembre,... dit le premier consul en allant vers son bureau...

Et tout en parlant, il cherchait un calendrier.

— Le 10 novembre dit-il, après avoir regardé et comparé les deux calendriers, est l'anniversaire du 18 brumaire. Je ne puis accepter une fête ce jour-là... Ce qui me concerne personnellement, continua-t-il en prenant à l'instant une expression sérieuse et sévère, est peu important; mais il convient que je fasse respecter la république. Il serait donc peu convenable que cette journée, qui nous l'a rendue tout entière, fût à son renouvellement fêtée autrement qu'en famille. Je ne refuse pas l'invitation de madame Permon si vous voulez prendre un autre jour.

La chose fut aussitôt résolue. Il prit heureusement

de lui-même le 12 novembre. Cela arrangeait tout.

— Avez-vous vu Joséphine? me demanda-t-il.

Je lui répondis affirmativement; je lui dis que madame Bonaparte avait accepté pour elle et pour sa fille l'invitation que ma mère, à son grand regret, n'avait pu venir lui faire elle-même.

— Oh! je crois bien que madame de Permon est souffrante, dit le premier consul. N'est-ce pas, madame Loulou?

Et il me tirait l'oreille et les cheveux à me faire pleurer.

Ma mère comprit à merveille qu'il serait ridicule qu'elle fêtât l'anniversaire du 18 brumaire. Il nous fut donc fort aisé de lui faire adopter, pour donner son bal, le jour qui était déjà fixé par le premier consul (le 20 brumaire). Tout se disposa donc dans la maison pour cette soirée, que ma mère voulait rendre une des plus agréables de toutes celles qui seraient données cet hiver-là dans Paris. Ma mère s'était surpassée dans l'arrangement de sa charmante petite maison. L'escalier, le vestibule, tout était si bien garni d'arbres verts et de fleurs, et si adroitement illuminé avec des verres de couleurs, que le jour et la décoration qu'il éclairait avaient tous deux quelque chose de magique.

Madame Bonaparte arriva vers neuf heures, avec sa fille et son fils : le colonel Rapp lui donnait la main. Ma mère fut au-devant de madame Bonaparte jusqu'au milieu de la salle à manger, tandis que pour les autres femmes elle ne s'avançait pas au delà de

la porte de son salon. Elle conduisit madame Bonaparte à la bergère à droite de la cheminée, la pria, avec cette grâce hospitalière du Midi, de se regarder comme chez elle, et dut lui paraître ce qu'elle était en effet, une charmante et agréable femme.

Elle était peut-être la plus jolie de son bal après les deux sœurs du premier consul. Depuis quelque temps elle était mieux; ce répit que lui donnait la souffrance avait permis à ses traits de reprendre leur accord et de se mettre dans cette harmonie qui formait sa beauté. Elle portait, le jour de son bal, une robe de crêpe blanc, garnie avec des touffes de jonquilles doubles. La forme de la robe était parfaitement à la grecque; elle se drapait sur la poitrine, et se rattachait sur les épaules avec deux agrafes en diamants. Sa coiffure avait quelque chose de bizarre qui lui allait à ravir. Ne pouvant, ou plutôt ne voulant pas être coiffée en cheveux, le jour d'une fête donnée pour le mariage de sa fille, ma mère avait fait faire à Leroi, qui demeurait alors rue des Petits-Champs, et qui avait déjà beaucoup de renommée, une sorte de toque bouillonnée en crêpe blanc avec de grosses touffes de jonquilles pareilles à celles de la robe, qui étaient placées dans les boucles de cheveux noirs comme du velours qui sortaient des plis de crêpe de la toque. Devant elle un gros bouquet de jonquilles et de violettes naturelles. Elle n'avait pas de collier, pas de bijoux, seulement à ses oreilles étaient deux très beaux boutons de diamants. La robe était faite par madame Germon, le

bonnet par Leroi et posé par Charbonnier, les fleurs étaient de chez madame Roux, et tout cet ensemble était porté par une femme dont la tournure et l'élégance naturelle ajoutaient au prix de chaque objet. Aussi étais-je fière de ma mère ce jour-là.

Junot avait été aux Tuileries à neuf heures moins un quart pour être prêt à suivre le premier consul, et l'accompagner chez ma mère. Mais il fit dire que les affaires l'accablaient à un tel point qu'il ne pouvait répondre de l'heure à laquelle il serait libre; qu'en conséquence il demandait en grâce à ma mère de ne pas l'attendre pour faire danser la première contredanse; mais qu'il donnait sa parole de venir, n'importe à quelle heure. On avait donc ouvert le bal vers neuf heures et demie. Junot dansait avec mademoiselle de Beauharnais, Eugène de Beauharnais avec moi, Hippolyte de Rastignac avec mademoiselle de Caseaux, et mademoiselle de P... avec M. Dupaty. M. de Trénis n'était pas encore arrivé, ainsi que M. Laffite; ces messieurs étaient alors dans tout ce qu'il y avait de plus incroyablement merveilleux, et arriver à deux ou trois heures du matin n'était pas chose fort extraordinaire.

J'avais, selon ma mère et tous nos vieux amis, un devoir à remplir dans cette soirée-là : c'était de danser le menuet de la cour, puis ensuite la gavotte. Depuis trois semaines, Gardel était revenu me donner des leçons encore plus longues et plus consciencieuses, pour que ce malheureux menuet que je maudissais de toute mon âme allât en perfection.

J'avais supplié ma mère de m'éviter cette fonction vraiment pénible; il n'y avait pas eu moyen. — Ne pas danser le menuet de la reine à un bal de noce! Ne pas danser le menuet à une fête donnée pour votre mariage! Mais, mon cœur, de mon temps, cela non seulement avait toujours lieu, mais on dansait même trois et quatre menuets par soirée; et je me rappelle que j'ai été engagée pour le septième menuet! La personne qui me racontait ses beaux jours était une grande vieille figure, en manière de planche, ou plutôt une planche en manière de femme, qui s'appelait madame Des Vaux.

A dix heures et demie, le général Bonaparte n'était pas arrivé; tout le monde l'était cependant, et les cinq pièces de l'appartement de ma mère étaient remplies de manière à n'y pas pouvoir placer une épingle. Toute la famille Bonaparte était venue, et même de fort bonne heure. Madame Leclerc, toujours charmante, toujours élégante, était assise loin de sa belle-sœur, dont la toilette exquise dans toutes ses parties lui donnait de l'humeur contre la sienne, quelque soignée qu'elle fût. — En vérité, me disait-elle, je ne comprends pas comment on peut mettre ainsi des guirlandes de fleurs quand on a quarante ans!

Madame Bonaparte avait une guirlande de coquelicots et d'épis d'or; sa robe était garnie de même.

A onze heures moins quelques minutes, on entendit le bruit des chevaux de l'escorte du premier consul. Bientôt après la voiture entra rapidement sous la

porte, et presque aussitôt lui-même parut à la porte de la première pièce avec Junot et mon frère qui s'étaient trouvés à son arrivée. Ma mère s'avança vers lui et lui fit une de ses plus gracieuses révérences. Mais lui, se mettant aussitôt à sourire :

— Eh bien ! madame de Permon, est-ce comme cela que vous recevez un ancien ami? Et il lui tendit la main. Ma mère lui donna la sienne, et ils rentrèrent ainsi dans la salle de bal. La danse ayant discontinué dès qu'il était entré, Bonaparte s'en aperçut au silence du salon, d'où ne partait plus qu'un murmure produit par les mots dits à voix basse par tous ceux qui se communiquaient leurs remarques sur lui.

— Faites donc recommencer la danse, madame de Permon, dit-il à ma mère; il faut que la jeunesse s'amuse, et la danse est le passe-temps qu'elle aime le mieux. On dit, à propos de cela, que votre fille danse comme mademoiselle Chameroi; il faudra que je voie cela. Si vous voulez, nous danserons la monaco, c'est la seule que je sache.

— Il y a trente ans que je ne danse plus, répondit ma mère.

— Allons donc, vous plaisantez. Vous avez l'air, ce soir, de la sœur de votre fille.

M. de Talleyrand était chez ma mère. Le premier consul, après avoir parlé avec nous tous de la manière la plus aimable, se mit à causer avec M. de Talleyrand, et cela sans interruption pendant plus de trois quarts d'heure; vers minuit il se rapprocha

du salon et parut déterminé à être aimable pour tout le monde.

Quelle que fût ma répugnance pour danser ce malheureux menuet, il me fallut cependant répondre à l'appel de ma mère. Un moment je crus être sauvée. M. de Trénis appelé, cherché, ne se trouvait pas. Je fus le dire à ma mère; cela ne me servit de rien. Et ma mère fut demander à M. Laffite de vouloir bien danser ce menuet de malheur avec moi. Il n'avait pas de chapeau. Ma mère lui en eut bientôt trouvé un. Enfin, après tous ces combats, il se présenta une autre difficulté. J'avais une robe de mousseline de l'Inde lamée en argent, avec une tunique. Mais cette robe faisait une demi-queue; cela me gêna extrêmement pendant tout le temps du menuet. Je dis en passant à Gardel que je le priais de donner l'ordre de ne pas jouer l'air de la gavotte, et je vis arriver la dernière révérence avec un vrai bonheur. M. Laffite me reconduisait, tenant d'une main un immense chapeau à trois cornes qu'il avait emprunté de je ne sais qui, et me soutenant de l'autre, lorsque nous rencontrâmes M. de Trénis. Il me regarda avec un air tellement furibond que je craignis d'avoir fait une sottise en dansant le menuet avec un autre qu'avec lui, puisqu'il y devait compter.

— J'ai assez de philosophie pour me consoler de n'avoir pas dansé *l'épithalame* de madame Junot, et cependant il y avait des lauriers dans les pas de ce menuet de la reine. J'aurais dansé cela grave, sérieux, mais point triste. Oui, cela me plaisait...

enfin... Mais avoir vu ce que j'ai vu... Oh ! jamais je ne puis oublier ce spectacle.

Je le connaissais bien extraordinaire, mais je ne l'avait pas entendu divaguer si longtemps. — Mais vous m'inquiétez, lui dis-je : qu'ai-je donc fait ?

— Comment, madame ! vous qui dansez de manière à ce que nous soyons tous heureux de vous engager, vous qui avez répété votre menuet avec Gardel !... qui lui avez donné ainsi un baptême de grâce et d'aplomb pour la révérence, vous allez... Oh ! cela n'a pas de nom... Vous allez danser ce menuet avec un homme... bon danseur, sans doute : oui, il danse bien... Mais s'il danse bien la contre-danse, madame, il n'a jamais, jamais de sa vie, su faire la grande révérence du chapeau... Il ne sait pas faire la révérence du chapeau.

Le premier consul nous raconta ce même soir, où la conversation eut assez longtemps Jérôme pour objet, qu'il avait fait une des plus drôles de dettes qu'on puisse s'imaginer de contracter à quinze ans. Le premier consul était à Marengo, son frère était déjà au service alors; mais encore trop jeune pour aller au canon, Jérôme était demeuré à Paris. Au retour du premier consul, on présente à Bourrienne une foule de mémoires dont le payement pressait. Dans le nombre, Biennais figurait surtout pour un total de huit ou dix mille francs. Grande rumeur; comment a pu se faire une dette aussi forte? Après avoir bien cherché, on trouve que M. Jérôme Bonaparte avait acheté chez M. Biennais, rue Saint-Honoré,

au Singe violet, un magnifique nécessaire de voyage, avec tout ce qui peut être inventé par le luxe et l'élégance, en or, en nacre, en argent, en ivoire. Rasoirs, plats à barbe de toutes grandeurs en vermeil, en argent, en porcelaine, peigne à moustaches; enfin, c'était une merveille; mais la barbe était en défaut, le jeune homme n'ayant que quinze ans. Le premier consul nous raconta cette histoire d'une manière fort plaisante.

La cour consulaire était, au moment de mon mariage, au plus haut point de perfectionnement. Aux Tuileries, madame Bonaparte occupait toute la partie du rez-de-chaussée, qui depuis fut également son séjour comme impératrice, et plus tard celui de Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette était le petit appartement de mademoiselle de Beauharnais, composé de sa chambre à coucher et d'un cabinet de travail. Les appartements de madame Bonaparte étaient meublés avec goût, mais sans aucun luxe; le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune. Les meubles étaient en gourgouran et les bois en acajou. Il n'y avait d'or nulle part; tout était frais et élégant, mais voilà tout. Au reste, les appartements de madame Bonaparte n'étaient destinés que pour les réunions particulières et les visites qu'elle recevait le matin; les grandes réceptions avaient lieu en haut.

Le jour de son installation aux Tuileries, à peine le premier consul fut-il arrivé qu'il monta à cheval et passa sur-le-champ une revue dans la cour du

palais, qui n'était pas alors entourée d'une grille, donnant sur une vaste place.

Le premier consul prenait plaisir à ces revues. Il y passait quelquefois cinq heures de suite, sans prendre un instant de repos. Tous les régiments existant en France venaient alternativement à Paris, et passaient la revue comme la garde.

Quelquefois il passait la revue en galopant dans es rangs, mais cela était bien rare. Il fallait, pour qu'il demeurât à cheval, que les troupes qu'il voyait eussent déjà passé la revue, et qu'il sût qu'elles n'avaient besoin de rien. Encore adressait-il au hasard quelques questions à deux ou trois soldats. Mais presque toujours, après avoir parcouru les rangs sur son cheval blanc (le Désiré), il descendait et parlait avec tous les officiers et avec presque tous les sous-officiers et les soldats. Il s'occupait des soins les plus minutieux. C'était la nourriture, l'habillement, la manœuvre, enfin tout ce qui pouvait être utile à l'homme et nécessaire au soldat. L'armée s'unissait ainsi à son chef et l'unissait à elle.

Quelques jours après mon mariage, je vis Junot triste et fortement occupé. Il allait plusieurs fois par jour chez le préfet de police; souvent dans la nuit il était réveillé par un vieil adjudant de place de Paris, qu'on appelait Laborde, qui venait lui faire des rapports dont l'importance paraissait grande : car une fois Junot se releva à trois heures après minuit, s'habilla et sortit à pied avec cet homme, quoiqu'il fît un froid rigoureux, et que lui-même fût souffrant d'une

migraine qui ne lui avait pas permis de manger de la journée. Le 17 brumaire, je le vis enfin plus calme, et il me dit que le premier consul venait encore d'échapper à un danger qui, cette fois, aurait eu des suites terribles. C'était la machine infernale de Chevalier, prélude de la conception du 3 nivôse.

Ce jour-là, après avoir fait ma toilette, je montai en voiture et nous nous rendîmes chez ma mère.

Nous dînâmes de bonne heure. Ma mère demanda ses chevaux comme nous étions au café, et nous partîmes aussitôt à l'Opéra. Les femmes étaient fort parées, et la salle très éclairée : le coup d'œil était vraiment admirable.

Les trente premières mesures étaient à peine jouées qu'une forte explosion, comme un coup de canon, se fit entendre.

— Que veut dire cela ? dit Junot avec émotion. Donne-moi mon chapeau, dit-il à son frère : je vais savoir ce que c'est.

Dans ce moment la porte de la loge du premier consul s'ouvrit, et lui-même parut avec le général Lannes, Lauriston, Berthier et Duroc. Il salua en souriant cette foule qui mêlait des cris d'amour à ses applaudissements. Madame Bonaparte le suivit à quelques secondes de distance. Junot allait rentrer dans la loge pour voir lui-même l'air serein du premier consul que je venais de remarquer, lorsque Duroc se présenta à nous avec une physionomie fort troublée et l'air presque égaré.

— Le premier consul vient d'échapper à la mort,

dit rapidement Duroc à Junot; descends auprès de lui, il veut te parler. Laisse-moi prendre ton bras pour m'appuyer, car je suis tremblant. Ma première bataille m'a causé moins d'émotion.

Avant son retour, nous fûmes instruites. Un bruit sourd commença à se répandre du parterre à l'orchestre, à l'amphithéâtre, puis aux loges.

— Le premier consul vient d'être attaqué dans la rue Saint-Nicaise, disait-on.

A l'instant même, et comme par un coup électrique, une même acclamation se fit entendre, un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur.

Je regardai pendant ce temps dans la loge du premier consul. Il était calme, et paraissait ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives relativement à ce qui venait de se passer. Madame Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée; son attitude même, toujours si gracieuse, n'était plus la sienne. Elle semblait frissonner et vouloir se cacher sous son châle comme sous un abri; et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait; quelque effort qu'elle fît pour retenir ses larmes, on les voyait couler le long de ses joues pâles, et lorsqu'elle regardait le premier consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille était aussi fort troublée.

Madame Bonaparte, indépendamment du péril auquel avait échappé le premier consul, avait failli être victime de l'explosion.

Elle allait monter en voiture, lorsque Rapp fit l'observation que le châle que portait madame Bonaparte n'allait pas avec sa robe. Elle était surtout élégante dans l'arrangement complet de tous les accessoires de sa toilette. Elle remonta les huit ou dix marches de l'escalier de Flore pour réparer une faute. Elle fut à peine trois minutes; mais ce temps fut suffisant pour que sa voiture se trouvât séparée de celle du premier consul qu'elle devait suivre immédiatement. Ce délai la sauva; l'explosion eut lieu comme la voiture de madame Bonaparte arrivait sur le Carrousel. Les glaces furent brisées, et les morceaux tombèrent sur le col et les épaules de mademoiselle de Beauharnais, qui était sur le devant de la voiture; et, malgré son châle, elle eut de légères coupures.

Dans les jours qui suivirent l'explosion de la machine iufernale, nous fûmes encore plus assidus que de coutume à nous rendre aux Tuileries.

Le soir on allait, même après le spectacle, chez madame Bonaparte. C'était là qu'on était heureux de rencontrer le premier consul. Sa conversation, toujours attachante par la profondeur de la pensée jointe à ce tour original que lui donnait son imagination si brillante et si riche, était bien intéressante. Les jurisconsultes les plus profonds, les financiers les plus forts, les diplomates les plus fins, venaient autour de lui pour l'entendre, et semblaient être là plutôt à la leçon que pour faire part de leurs lumières à un jeune homme dont le pâle visage accusait des veilles et des fatigues.

C'était surtout à la Malmaison, ou bien à Paris dans le salon de madame Bonaparte, qu'il fallait entendre le premier consul.

Un matin j'étais engagée à déjeuner chez madame Bonaparte aux Tuileries. C'était une habitude charmante, que d'inviter ainsi de jeunes femmes, trop timides encore pour être aimables dans un salon au milieu d'hommes trop supérieurs pour ne pas leur imposer. En causant avec madame Bonaparte pendant le déjeuner, repas toujours sans aucune cérémonie, de modes, de spectacles, de petits intérêts de société, ces jeunes femmes s'enhardissaient et devenaient bien moins tapisserie pour le salon du premier consul lorsqu'il venait y chercher quelque distraction. Madame Bonaparte faisait les honneurs de ce déjeuner avec une grâce charmante. Nous étions ordinairement cinq ou six, et toutes du même âge (excepté pourtant la maîtresse du logis). Jamais il n'y avait d'hommes à ces repas du matin; le premier consul le défendait positivement. Madame Bonaparte nous dit qu'elle allait faire une visite, et nous demanda si nous voulions aller avec elle. Nous acceptâmes, en lui demandant qui nous allions voir. Elle dit que c'était une personne qui pourrait nous manger, mais que dans ce moment elle avait l'humeur douce. C'était la lionne du Jardin des Plantes, qui venait d'avoir des petits; le premier consul, à qui madame Bonaparte fit savoir où elle allait, promit de s'y rendre s'il avait le temps.

La lionne se portait fort bien. Elle avait l'humeur

languissante, comme nous l'avait dit madame Bonaparte. Cassal, son gardien, entra dans sa cage. Elle paraissait l'aimer. Elle était étendue sur une bonne litière, avec des tapis bien épais, dans lesquels ses petits eux-mêmes étaient aussi chaudement que dans le plus beau des déserts de l'Afrique.

Madame Bonaparte prit un des petits. Alors, la lionne commença à gronder. — Oh ! ne craignez rien, dit Félix. Elle est derrière une bonne grille; et puis elle n'est pas bien forte : elle ne ferait pas grand mal.

— Oh ! dit madame Bonaparte, je vous dispense de lui faire essayer ses forces. Elle en aurait bien assez pour me faire repentir d'avoir caressé son fils.

Ce Cassal était à sa manière un homme extraordinaire. Il contait des choses tellement étonnantes, qu'il prétendait avoir vues dans ses voyages, qu'il était impossible d'y croire.

Le premier consul vint avant que nous fussions parties; il était à cheval. Napoléon caressa la lionne et causa avec Félix sur toutes ses bêtes.

Félix, en se voyant aussi bien encouragé, se mit à raconter l'une de ses plus belles histoires; mais comme il était au plus étonnant, comme il le disait, Napoléon lui dit en lui frappant sur la tête :

— Félix, tu mens, mon garçon, il n'y a pas de crocodiles dans l'endroit que tu désignes, et il n'y en a jamais eu. Mais c'est égal; continue toujours ton histoire.

Le pauvre Félix fut tellement déconcerté par l'apostrophe du premier consul, que jamais il ne put reprendre le fil de son aventure.

Nous nous promenâmes dans ce beau jardin. Le Jardin des Plantes était dès lors le plus complet établissement de ce genre qui fût en Europe. Napoléon nous dit ce même jour : — Je veux que cet endroit soit le lieu le plus attrayant pour les étrangers savants qui seront à Paris. Je veux qu'ils y viennent pour voir et admirer un peuple dans son amour pour la science et pour les arts.

La Malmaison était un lieu dans lequel on allait peut-être encore plus souvent qu'aux Tuileries, lorsqu'on était de l'intimité de la famille du premier consul.

Propriété d'une famille riche, aimant à tenir un grand état et mettant de l'orgueil à imiter les Anglais dans leurs coutumes de château, la Malmaison était déjà, à l'époque de l'acquisition qu'en fit madame Bonaparte, une délicieuse demeure.

Le parc était délicieusement distribué; rien n'était plus frais, plus vert, plus ombragé. Le voisinage de la rivière, bien que le parc fût plus haut que la route et la berge, donnait toujours une fraîcheur salutaire et la végétation était belle. Le premier consul avait un petit jardin particulier auquel on arrivait par un pont recouvert de coutil comme une tente, et qui aboutissait immédiatement à son cabinet particulier. C'était là qu'il prenait l'air lorsque l'excès du travail lui rendait un peu d'exercice nécessaire ; car alors, comme dans les deux années suivantes, il

ne prit de repos que ce que la nature exigeait impérativement. Ce pont dont je viens de parler, et qui était arrangé comme une petite tente, lui formait une chambre de plus. Il y faisait porter une table et travaillait tout seul sur ce pont, soit en piquant des cartes, soit en faisant des notes et remarques sur des pétitions : — Lorsque je suis à l'air, disait-il, je sens que mes idées prennent une direction plus haute et plus étendue.

D'un autre côté Napoléon ne pouvait supporter le moindre froid sans en souffrir à l'instant même. Il faisait faire du feu dans le mois de juillet et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise.

La vie que l'on menait à la Malmaison, à l'époque de mon mariage, ressemblait à la vie que l'on mène dans tous les châteaux, lorsqu'on rassemble beaucoup de monde chez soi à la campagne. Nos appartements étaient composés d'une chambre, d'un cabinet et d'une chambre pour notre femme de chambre. Les meubles étaient fort simples; et l'appartement de la fille de la maison, qui touchait au mien, n'en différait que par une porte à deux battants, encore n'eut-elle, je crois, cet appartement qu'après son mariage. Les chambres n'étaient pas parquetées. Elles donnaient toutes sur un long corridor auquel on montait par une marche, laissant à droite l'appartement de madame Bonaparte et le petit salon dans lequel on déjeunait. Ce corridor était fort étroit, carrelé comme le reste, et donnant sur la cour.

Le matin on se levait à l'heure qu'on voulait, et jusqu'à onze heures, moment fixé pour le déjeuner, on était sa maîtresse. A onze heures, on se réunissait dans un petit salon très bas donnant sur la cour, au premier et dans l'aile droite; il n'y avait jamais d'hommes, ainsi que dans les déjeuners de Paris, à moins que ce ne fût quelqu'un de la famille.

On ne voyait jamais le premier consul avant le dîner. Il descendait à cinq ou six heures du matin dans son cabinet particulier; il travaillait avec Bourrienne, ou avec les ministres, les généraux, les conseillers d'État, et ce travail durait jusqu'à l'heure du dîner, qui avait toujours lieu à six heures. Il était rare qu'il n'y eût pas quelqu'un d'invité. Dans ce moment tout ce qui entourait le premier consul se mariait et formait une nouvelle famille ajoutée à celle déjà si nombreuse qui existait. Le colonel Savary venait d'épouser mademoiselle de Faudoas, parente de madame Bonaparte. Elle aurait été fort jolie, s'il ne s'était trouvé une distance toujours désagréable entre sa bouche et son nez, et si ses dents n'eussent été, quoiqu'elle fût fort jeune, déjà presque toutes gâtées.

Une personne vraiment belle était madame Lannes. Elle était fort en faveur à la Malmaison et aux Tuileries, et le méritait non seulement à cause de son mari, mais à cause d'elle-même.

Madame Lannes était la copie d'une des plus belles vierges de Raphaël ou du Corrége. C'était la même pureté de traits, le même calme dans le regard, la

même sérénité dans le sourire. Elle dansait peu ou même point, quoique sa taille fût belle et bien prise. Madame Lannes était à cette époque une belle et bonne personne, et de plus fort agréable dans la vie de famille que nous menions à la Malmaison.

On dînait, comme je l'ai dit, à six heures. Lorsqu'il faisait beau, le premier consul ordonnait que l'on servît dans le parc. On mettait la table à gauche de la pelouse qui est devant le château et un peu en avant de l'allée droite, dont il n'existe plus maintenant d'autres traces que quelques marronniers épars. On était peu de temps à table; et le premier consul trouvait que le dîner était long, lorsqu'on y restait une demi-heure.

Quand il était de bonne humeur, que le temps était beau, et qu'il avait à sa disposition quelques minutes dérobées à ce travail constant qui le tuait alors, il jouait aux barres avec nous. Il trichait comme au reversis, par exemple; il faisait tomber, il arrivait sur nous sans crier : barre ! enfin c'était des tricheries qui provoquaient des rires de bienheureux. Dans ces occasions-là, Napoléon mettait habit bas, et courait comme un lièvre, ou plutôt comme la gazelle à qui il faisait manger tout le tabac de sa tabatière en lui disant de courir sur nous, et la maudite bête nous déchirait nos robes et bien souvent les jambes.

Un jour, après dîner, il faisait beau; le premier consul dit : — Jouons aux barres !

Et voilà l'habit par terre, et le conquérant du monde courant comme un écolier de seconde.

Le parc de la Malmaison n'était pas alors fait comme il est aujourd'hui. Il y avait un saut de loup qui longeait une partie de la route, acheté pour la grande plantation de platanes et de tulipiers; les curieux pouvaient donc aisément voir ce qui se passait dans le parc de la Malmaison. Il y avait du côté du château une balustrade en fer sur laquelle on pouvait s'appuyer. Madame Bonaparte, qui ne jouait pas aux barres, était avec madame Lavallette contre cette balustrade, lorsqu'en avançant de quelques pas, elle fut tout effrayée à la vue de deux hommes dont la figure et surtout la tournure étaient faites pour causer de la crainte, surtout dans un moment où la France était encore frémissante de l'attentat de nivôse. Ces deux hommes étaient mal vêtus, et tous deux parlaient bas en regardant le premier consul. Je ne jouais plus, et dans ce moment j'arrivais auprès de madame Bonaparte. Elle prit mon bras, et dit à madame de Lavalette d'aller chercher son mari ou bien Eugène, mais surtout de prendre garde que le premier consul la vît, car il détestait toutes les enquêtes et les précautions de ce genre-là.

— Voulez-vous quelque chose, citoyens? leur demanda-t-elle avec une voix toute tremblante.

— Oh! mon Dieu! non, citoyenne... Nous regardons le premier consul? C'est que c'est une chose étonnante, comme je le disais à mon frère, de voir le

premier magistrat s'amuser là, comme le Français le plus pauvre de la République. — Tiens! dit cet homme en saisissant le bras de son camarade, et lui montrant du doigt le premier consul qui tenait mon mari par l'oreille, tiens, comme il a pris Junot! Je voudrais bien me trouver face à face avec lui; je crois qu'il n'aurait pas si bon marché de moi.

Dans le moment où cet homme finissait sa phrase, il fut forcé de pirouetter subitement, et se trouva face à face avec Rapp que madame de Lavalette avait rencontré.

— Qu'est-ce que vous cherchez ici? demanda-t-il d'une voix de tonnerre à cet homme; qu'est-ce que vous voulez?... Allez au tourne-bride.

— Ah! il me paraît que ça se gâte, mon colonel, répondit celui qui n'avait pas encore parlé; depuis quand donc ne peut-on pas regarder notre général? Est-ce que c'est lui qui a dit qu'on le cache à ses vieux soldats?

— Ah! bien sûr, bien sûr que c'est pas lui!... répéta l'autre.

— Êtes-vous militaires? leur demanda Rapp.

— Tiens! si nous sommes militaires? Cette question!...

Le premier consul, avec ces yeux qui voient sans regarder et ces oreilles qui entendent sans écouter, avait, depuis le premier mot, eu la clef de l'histoire; car il avait reconnu le maréchal-des-logis de ses guides, qui, à Montebello ou à Marengo, avait eu le bras emporté d'un boulet de canon, en défendant un

officier supérieur que des hulans voulaient achever. Le premier consul avait veillé lui-même à ce qu'il fût emporté du champ de bataille sur les fusils croisés de quelques soldats; il avait ensuite revu cet homme à une parade, lorsqu'on le lui avait présenté, et sa figure lui était demeurée dans la mémoire.

— Oh ! oh! voilà les invalides en route... Bonjour, garçon! Eh bien! tu es donc venu me voir? Allons! fais le tour; viens encore une fois à l'ordre de ton général. Conduis-le, Eugène.

Et passant son bras autour de la taille de Joséphine, il se dirigea vers l'entrée du château. Le vieux guide présenta son frère au premier consul, et lui fit remarquer qu'il n'était pas susceptible d'être atteint par la loi pour être contraint de rejoindre les drapeaux.

— C'est un engagement volontaire, mon général, et vous êtes son capitaine de recrutement.

— Puisque je suis le capitaine de recrutement, dit le premier consul, il faut que le conscrit boive à la santé de la république et à la mienne. Eugène, emmène ton soldat, mon fils; tu lui feras raison en mon nom.

Le vieux guide regarda aller le premier consul; tant qu'il put croire qu'il se retournerait, il fit assez bonne contenance : mais une fois qu'il ne le vit plus, la digue se rompit, il fondit en larmes.

— Voyez, disait madame Bonaparte en pleurant, voyez tout ce que Bonaparte peut redouter.

Elle pleurait et me dit en m'embrassant : — Madame Junot, la figure de cet homme m'a fait une si terrible impression, que je suis sûre de ne pas dormir de la nuit... Et Bonaparte ! s'il m'entend me plaindre seulement il se fâche... Il n'a jamais rien à craindre, à ce qu'il prétend.

Nous nous retirâmes dans nos chambres ; et minuit n'était pas encore sonné que le château tout entier était plongé dans le sommeil.

Tout à coup on entend un coup de feu ; il est parti des fossés du château. A l'instant même, et dans un délai moins court qu'il n'en fallut pour reprendre notre respiration suspendue par la peur, tout le monde fut sur pied. Les femmes vêtues d'un seul jupon, les hommes avec un pantalon. Le premier consul était déjà dans le corridor, en robe de chambre, avec un bougeoir à la main, et criant de sa voix forte et sonore :

— Qu'on ne s'effraie pas ! ce n'est rien.

Il était aussi calme que si son sommeil n'eût pas été troublé. Le cheval d'un guide s'était abattu en mettant le pied sur une taupinière, tandis qu'il traversait la pelouse devant le château. Dans sa chute sa carabine était partie, et avait mis tout le château en émoi. Lorsque le premier consul eut entendu le rapport de son aide de camp, il se mit à rire, et cria du petit tambour qui est au fond du palier d'honneur :

— Joséphine ne pleure plus ; c'est une taupe qui est cause de tout cela. Quant au guide, deux jours

d'arrêts pour lui apprendre à passer sur mon gazon avec son cheval. Comme je présume qu'il a eu une belle peur, lui-même, sa punition ne sera pas plus longue. Bonsoir, mesdames ; allez vous recoucher et dormez bien.

Dans une belle matinée de l'été de 1801, nous vîmes arriver Rapp, qui venait nous demander à déjeuner, et apportait à Junot l'ordre d'aller à la Malmaison, ainsi qu'une invitation pour moi d'y passer la journée. Nous partîmes en sortant de table. Rapp retournait à la Malmaison ; nous lui donnâmes une place dans notre voiture, et nous fîmes la route ensemble.

Rapp, Duroc, Lannes, Bessières, Lemarrois, deux ou trois autres de l'armée d'Égypte et de l'armée d'Italie, étaient ceux de la cour naissante qui sympathisaient parfaitement avec Junot, parce qu'ils parlaient le même langage. Le premier consul était pour eux la pensée dominante qui commandait à toutes les autres.

Le jour où Rapp vint nous chercher pour aller à la Malmaison, nous remarquâmes promptement qu'une pensée l'occupait uniquement. Junot, après avoir considéré le visage de Rapp, reçut de sa physionomie assombrie un reflet également triste, et prenant la main de son frère d'armes, il lui dit :

— Rapp, il y a quelque chose là-bas... Le général?

Rapp inclina la tête d'abord sans répondre ; puis il dit en serrant la main de Junot :

— Je ne sais rien, mais il est certain que le général

a reçu quelques nouvelles qui lui font de la peine ; lorsque son front se plisse, que ses yeux se couvrent... Et il fronçait les sourcils comme Napoléon, lorsqu'il était fortement préoccupé. — Et puis ensuite, lorsqu'avec cet air il repousse son déjeuner, sa chaise, jette sa serviette, se promène, demande trois tasses de café dans une heure, je me dis qu'il doit avoir quelque chagrin... Et voilà la vie qu'il a menée toute la journée d'hier, et ce matin, la même chose a recommencé...

Junot avait les yeux humides... l'autre regardait par la portière ; il était honteux de son émotion.

— Mais... leur dis-je, comment ! parce que le premier consul a peut-être de l'humeur, vous lui croyez du chagrin, au point d'en ressentir vous-mêmes un assez fort pour en être presque honteux. Vous n'avez pas plus de raison que deux enfans.

Ces deux jeunes têtes se tournèrent l'une vers l'autre, comme pour se mirer respectivement. Je me mis à rire. Rapp se fâcha.

— Je puis être ridicule en manifestant mon inquiétude trop vivement, dit le bon jeune homme : mais moi qui ai bien vu la physionomie toute changéede mon général... Tu sais, Junot ?

Et il recommença à se grimer comme le premier consul. — Je sais que ce n'est pas de l'humeur qu'il a : c'est du chagrin... Hier matin, après ce déjeuner qu'il n'a pas mangé, il a demandé ses chevaux ; nous sommes sortis du parc par la porte de Bougival ; nous étions seuls avec Jardin ; tant que nous fûmes

en vue du château, le général alla au pas ; mais une fois que nous eûmes gagné et dépassé la grille, il lança son cheval, lui enfonça ses éperons dans le ventre, et la pauvre bête monta au galop de chasse cette route pierreuse de Bougival; le cheval, rencontrant une des pierres rondes et polies dont ce chemin est rempli, aurait roulé tout en bas de la route, sans qu'il pût le retenir. Lorsque nous fûmes en haut, il s'arrêta. Le cheval soufflait à ne pouvoir plus faire un pas. J'arrivai après le général, il était seul : Jardin était encore loin. Alors je ne songeai plus que le cheval pouvait tomber; mais dans ce bois sombre et désert, à des assassins attendant, guettant mon général au passage.

Dans le premier moment, je me suis peut-être oublié. J'ai pris la liberté de dire au premier consul qu'il allait comme un fou et ne savait ce qu'il faisait.

— Que diable, mon général ! lui ai-je dit, on ne fait pas ainsi de la peine aux gens qui nous aiment.

— Comment ! tu lui as parlé comme cela? demanda Junot en riant d'un air étonné.

— Certainement, répliqua Rapp, il sait que c'était le cœur qui agissait. Mais lorsque je lui fis remarquer la solitude qui nous entourait, il sourit comme ça...

Et Rapp fit un sourire de dédain et d'amertume, accompagné d'un mouvement de tête tout à fait particulier à Napoléon, et que peuvent seuls se figurer ceux qui l'ont connu. Puis il me dit :

— Le danger ne me fait pas peur, colonel Rapp. Il y a même des instans où je l'appelle, car il est des jours où la vie est lourde à porter. Et là-dessus, le voilà reparti toujours avec son galop enragé. Nous étions, sinon en plat pays, au moins en chemin convenable pour suivre le général. Nous avons fait au moins six lieues, je crois ; et lorsque nous sommes rentrés, la physionomie du premier consul était beaucoup plus calme qu'au moment du départ.

Tout ce que disait Rapp indiquait en effet qu'un chagrin très vif affectait le premier consul.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, le premier consul était dans son cabinet. Il fit aussitôt entrer Junot. Il demeura plus d'une heure enfermé avec Napoléon. Quelque temps avant le dîner, nous les vîmes se promener dans l'allée qui conduisait alors à la grille du côté de la Jonchère. Junot était sérieux et paraissait écouter le premier consul avec un grand intérêt. Parfois on apercevait le visage de Napoléon qui s'animait et semblait s'éclairer d'une sorte de lumière. Une fois, étant arrivés au bout de l'allée du côté du château, il s'arrêta ; et comme il voulait expliquer démonstrativement à Junot ce qu'il lui disait, il traçait plusieurs figures sur le sable avec son pied, et je me rappelle que, trouvant probablement la chose trop difficile ainsi, il demanda à Junot de lui donner son épée, dont il se servit sans l'ôter du fourreau pour continuer à tracer ces figures stratégiques.

Lorsque nous nous rendîmes dans la salle à manger, le premier consul était déjà à table; il me fit mettre à côté de lui, et me parla tout aussitôt de choses tellement indifférentes qu'il était évident que ce n'était que pour éviter un silence complet qu'il entreprenait une conversation à laquelle il ne prêtait aucune attention. Je l'examinai, et je vis qu'en effet il était sous le poids d'une vive impression. Hélas! le sujet n'en était que trop grave : nous avions perdu l'Égypte! C'était en vain que le premier consul avait caché les premières nouvelles qui lui étaient parvenues et qui lui avaient dévoilé tout l'avenir qu'il redoutait. Les Anglais avaient triomphé!

En revenant à Paris, Junot était vivement affecté. Il me parla de tout ce qu'il avait appris du premier consul.

— Il y a si longtemps que je connais les projets qu'il formait relativement à cette belle Égypte! me disait Junot. Lorsque nous nous promenions sur les boulevards, dans l'une de ces soirées d'été dont la beauté du temps faisait alors notre grand plaisir; lorsque nous étions à Paris, malheureux et sans emploi, le premier consul me parlait de l'Orient, de l'Égypte, du mont Liban, des Druses; et lorsque ensuite ses rêves brillants se changèrent en une réalité glorieuse, lorsque le général Bonaparte se vit enfin chef d'une puissance pouvant exécuter de grandes choses, je sais, poursuivit Junot, que cet instant fut l'un des plus beaux de sa vie. Faire de l'Égypte un lieu d'où pouvait un jour partir la foudre qui frap-

perait la prospérité de l'Angleterre était son plan, et ce plan était au moment de recevoir son exécution. Aussi, dès qu'il m'a dit aujourd'hui : *Junot... nous avons perdu l'Égypte !...* j'ai pensé à la douleur, oui, à la douleur qu'il a dû ressentir, mon cœur s'est serré avec angoisse. Rapp avait bien raison ! mon général souffrait cruellement hier matin !

Le premier consul n'a peut-être montré à aucun de ceux qui l'entouraient à quel point la blessure que venait de lui faire l'Angleterre était vive et saignante. Ce n'est qu'aux yeux de celui qui avait si souvent reçu les confidences rêveuses de son amitié, qu'il voulut lever le voile qui cachait son cœur souffrant.

Ce fut alors aussi que Junot m'apprit que ce qui n'avait été qu'ébauché allait recevoir son exécution. Déjà en Égypte, lors du fameux combat de Nazareth, ce combat dans lequel Junot battit les Turcs, étant coupé du corps de troupe auquel il appartenait, se trouvant à la tête de quelques centaines d'hommes en face de l'avant-garde du grand-visir commandée par Ayoub-Bey forte de plus de trois mille hommes, le général en chef avait ordonné que cette victoire, l'un des plus beaux faits d'armes de nos guerres, serait consacrée d'une manière glorieuse; mais l'ordre du jour n'avait pas encore reçu son exécution. Le premier consul s'était servi des paroles les plus affectueusement honorables pour assurer Junot que la chose allait être exécutée. Voilà quel était cet ordre du jour :

« Le général en chef, voulant donner une marque « de satisfaction particulière aux trois cents braves « commandés par le général Junot, qui, au combat « de Nazareth, ont repoussé trois mille hommes de « cavalerie, pris cinq drapeaux et couvert le champ « de bataille de cadavres ennemis, ordonne :

Au quartier général au camp devant Acre,
le 2 floréal an VII.

ORDRE DU JOUR

« ARTICLE PREMIER. — Il sera proposé une médaille « de douze mille francs pour prix du meilleur tableau « représentant le combat de Nazareth.

« ART. 2. — Les Français seront costumés dans le « tableau avec l'uniforme de la 2e d'infanterie légère « et du 14e de dragons. Le général Junot, les chefs « de brigade Duvivier et du 14e dragons y seront placés.

« ART. 3. — L'état-major fera faire, par les artistes « que nous avons en Égypte, des costumes de Mame- « louks, de janissaires de Damas, des Alepins, des « Delettes, des Maugrebins, des Arabes, et les enverra « au ministre de l'intérieur à Paris, en l'invitant à en « faire faire différentes copies, à les envoyer aux prin- « cipaux peintres de Paris, Milan, Florence, Rome et « Naples, et à déterminer l'époque des concours et les « juges qui devront décerner le prix.

« ART. 4. — Le présent ordre du jour sera envoyé à

« la municipalité de la commune des braves qui se « sont trouvés au combat de Nazareth.

Le général en chef,
BONAPARTE.

ALEXANDRE BERTHIER,
Général de division, chef de l'état-major général,

Pour copie conforme au registre d'ordre,
L'adjudant général. »

Six peintres concoururent. Ce fut M. Gros que Junot déclara avoir le mieux conçu l'idée qu'il avait lui-même donnée de l'affaire. M. Gros avait le grand avantage de son admirable talent, aidé d'une connaissance plus particulière du pays, puisqu'il avait été en Égypte. Junot lui fit donc accorder le prix, et il fut chargé de faire le tableau; il ne fut jamais terminé; l'esquisse seule fut achevée. Le magnifique portrait du duc d'Abrantès, que j'ai chez moi, est l'œuvre immortelle de M. Gros; il était destiné à servir pour le grand tableau du combat de Nazareth. La figure seule, terminée, est un chef-d'œuvre de peinture, de ressemblance.

Tous ceux qui ont étudié de près le caractère de Napoléon ont pu voir que la pensée dominante de cette grande âme fut l'abaissement de l'Angleterre. Ce fut sa plus constante étude; dans les quatorze années où il a eu la puissance, toutes ses mesures tendaient vers ce but.

Boulogne fut désignée, en 1801, comme le chef-lieu

de la grande entreprise de la descente en Angleterre. Dans tous les ports des côtes de la Manche on vit tout à coup la plus grande activité ; on y construisait une foule de petites embarcations. Des divisions de bâtiments légers sont organisées; des camps se forment sur tout le littoral de la Manche, à Boulogne même, la flottille, ainsi qu'on l'appelait. Tous ces préparatifs répandent l'alarme sur l'autre rivage. Le gouvernement britannique se détermine à faire une vigoureuse attaque. Nelson promet au ministère de foudroyer en passant cette réunion de bateaux de cartes qu'on nomme une flotte. Il vient devant eux, et malgré ses bombarbes et ses brûlots, il est contraint à la retraite sans avoir obtenu de résultat. Il reparaît bientôt à la tête de huit vaisseaux de ligne et douze frégates; des péniches, des chaloupes canonnières, des bombardes, des brûlots, des bricks, couvrent le détroit de leurs voiles. Nelson, guidant lui-même cette armée navale, s'avance avec confiance. On sait combien il était brave et même téméraire de sa personne. Il joignait à cette valeur bien reconnue une haine qui ne l'était pas moins, contre nous, et surtout contre le premier consul. Notre flottille était embossée, fixée sur ses ancres à quatre ou cinq cents toises du rivage. Nelson se rappella que la flotte d'Aboukir fut perdue par une semblable disposition, et, dirigeant son attaque avec habileté et courage, il se présenta lui-même pour tourner les embarcations, et passer entre elles et la terre. Mais si l'attaque fut bien faite, la défense le fut aussi. Protégée par les

forts et les batteries de la côte, la flottille fut sauvée; la perte de Nelson fut immense; il fut contraint de s'éloigner.

Cette flottille de Boulogne était formée de petites embarcations extrêmement légères, et tellement petites, qu'en plaisantant à Paris, où toujours on plaisante, on les nommait des coquilles de noix. Un jour l'acteur Brunet, qui à cette époque était vraiment drôle et bien comique, jouant dans je ne sais quelle pièce, mangeait des noix dont il façonnait ensuite les coquilles et les lançait sur l'eau contenue dans un baquet.

— Que fais-tu là ? lui demandait l'acteur qui était en scène dans ce moment avec lui.

— Je fais des péniches, lui répondait Brunet.

La réponse ne plut pas; et le pauvre Brunet fut passer vingt-quatre heures en prison. Le lendemain de sa sortie on donna la même pièce. Lorsque Brunet en fut au moment de la réplique, il garda le silence. L'autre acteur recommença et lui demanda de nouveau ce qu'il faisait là; soit qu'il improvisât, soit qu'il eût le mot d'avance, il dit à Brunet avec un air d'impatience en voyant qu'il ne répondait pas :

— Tu n'en sais peut-être rien ?

— Oh ! que si fait ! répondit Brunet. Je sais très-bien ce que je fais. Mais, ajoute-t-il plus bas, je ne veux pas le dire.

Les applaudissements et les rires furent universels.

Parmi les étrangers qui alors abondaient en foule à Paris et dans toute la France, plusieurs étaient

infatués des plus burlesques préjugés soit contre Napoléon, soit en sa faveur. L'un croyait qu'il prenait une tasse de café par heure, qu'il passait un jour entier dans le bain; un autre, qu'il dînait debout; enfin, cent rêveries plus absurdes les unes que les autres. Une chose assez remarquable, c'est que les plus extraordinaires versions venaient d'Angleterre. J'ai connu une Anglaise, une mistress Marschall, qui croyait que le premier consul mettait tous les jours une culotte neuve, et toute son ambition était d'en posséder une. Mais son embarras pour prononcer le terrible mot technique de la chose mit souvent des entraves à la réussite du marché; et je suis sûre que lorsque Junot lui eut dit qu'on s'était moqué d'elle, elle eut plus de joie de n'avoir plus à dire : — Avez-vous une culotte du premier consul à vendre? que de chagrin d'abandonner sa chimère. Les émigrés qui, après leur rentrée, ont eu plus de vergogne et de fausse honte que les autres, et sont demeurés plus longtemps éloignés de la cour consulaire, ont eu de Napoléon une opinion tellement différente de celle qu'ils devaient réellement prendre de lui, que j'en connais un dont l'étonnement fut extrême lorsqu'il le vit.

La France s'était jetée dans les bras du général Bonaparte avec tout l'abandon de ceux qui, après avoir longtemps souffert, voient enfin un terme à leurs maux. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre devait être celui qui administrerait avec le plus de

justice, et nous ferait en même temps respecter au dehors.

Quoique à cette époque Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulait alors d'autre branche de laurier ajoutée à sa couronne triomphale, que celle qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre. C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicite, pour le bonheur du monde, de ne pas se refuser à la paix.

«... Terminons la guerre, lui disait-il; depuis huit « ans elle ravage les quatre parties du monde; doit- « elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de « s'entendre? »

Lorsqu'il écrivait ces paroles de paix, la blessure faite à son cœur par la trahison d'El-Arich saignait encore. Le sang de Kléber fumait au Caire, et les insultes de M. Pitt retentissaient dans le parlement d'Angleterre. En France l'opinion publique était toute à la guerre avec l'Angleterre. Le commerce était écrasé; les finances renversées; mais depuis le commencement de la révolution, le commerce n'était qu'une partie à bien faible voix dans la république. Tout y était guerrier. La France entière était militaire; et le général Bonaparte, en criant aux hommes de le suivre pour aller porter la guerre en Angleterre, aurait été suivi par plus de cent mille volontaires. Une guerre avec l'Autriche était bien moins nationale qu'une guerre avec la Grande-Bretagne. Ce n'est point la France, c'est l'Angleterre elle-même

qui a repoussé les voies d'accommodement tant que M. Pitt est demeuré au ministère.

— Dans aucun cas, ne traitez avec cet homme, s'était écrié M. Pitt à la Chambre des communes.

Le profond machiavélisme de M. Pitt avait besoin du bouleversement des deux empires pour continuer sa route ténébreuse. M. Pitt fit une faute, en brisant tout espoir de rapprochement entre la France et l'Angleterre, lorsque le premier consul fit les premières démarches. — J'ai fait ce que j'ai pu, dit le général Bonaparte aux Français; mais le ministère britannique repousse mes propositions.

Et la république entière alors offrit des soldats, de l'argent et du fer.

Mais c'est en vain que l'Angleterre veut résister. La Russie l'abandonne. M. Pitt, après avoir fomenté les troubles de l'Europe, augmenté ses malheurs, versé le déshonneur sur sa nation par la honte de traités violés, M. Pitt abandonne le gouvernail maintenant trop difficile à diriger. Il se retire, sous le prétexte spécieux qu'il ne veut pas traiter avec le général Bonaparte.

Le bombardement de Copenhague par Nelson, qui eut lieu après le ministère de M. Pitt, fut un des faits les plus remarquables de cette partie de l'année.

Cet événement avança les dispositions que le nouveau ministère avait à traiter avec nous. Le cabinet de Saint-James voulait prendre le temps de réparer ses avaries, et se disposer à une nouvelle croisière.

Quoi qu'il en soit, les préliminaires de paix furent

enfin signés à Londres, entre la république française et la Grande-Bretagne, au mois d'octobre 1801, et la cessation immédiate des hostilités fut la première preuve de cet accord qui ne devait pas durer deux années.

Je possède une relation que j'estime fort d'un entretien qu'eut à cette époque le premier consul, et dans lequel il relève des erreurs, ou plutôt des mensonges, répandus en profusion dans toute l'Europe.

— Ce n'est pas en Amérique que je les crains, disait-il en parlant des Anglais; ce n'est pas auprès de la tombe encore ouverte de Washington que le cabinet britannique fera entendre des accents mensongers pour être écouté. Ce n'est pas davantage dans une grande partie de l'Europe que l'on croira que la crainte m'a fait faire la paix.

Et il s'arrêtait, souriait et reprenait sa promenade, se frottait le front, recroisait ses mains derrière son dos. Son front paraissait s'éclairer de ce sourire toujours admirable chez lui lorsqu'il était vrai. Et dans ses pensées, dont quelques jets seulement s'élançaient au dehors, il y avait surtout celle de faire la France la reine du monde.

Ce fut alors, je crois, qu'on agita la question de l'établissement de la Légion d'honneur.

Cette question fit un bruit dont il n'est pas possible aujourd'hui de donner une juste idée. Au premier mot de cette institution de la Légion d'honneur, ce fut un bourdonnement étrange dans toutes les classes, dans toutes les opinions.

— Maintenant voilà la cour consulaire qui monte, et avec plus d'éclat que toutes les autres. Je ne le trouve ni mal, ni extraordinaire, disait ma mère en souriant; Bonaparte est un homme d'esprit et de tact. Vous verrez où tout cela ira. Et ma mère remuait doucement sa tête en se remettant sur l'autre partie de son canapé; car alors elle ne se levait presque plus, pour se conformer à l'ordonnance des médecins.

Le concordat est encore un de ces jalons qui marquent une immense époque dans l'histoire de notre révolution.

On sait que, pendant nos troubles révolutionnaires, non seulement toutes les églises de France furent fermées; même après la constitution de l'an III, ce n'était qu'au péril de sa vie qu'en entendait une messe et qu'on remplissait ses devoirs de religion. Dans le délire irréligieux qui s'était emparé des esprits, on décréta que le culte catholique était remplacé par le culte de la Raison, auquel l'église ci-devant de Notre-Dame fut dédiée. C'est à cette époque qu'une infâme créature, assise sur l'autel, a souvent figuré la déesse du lieu. Les autres églises de Paris furent également mises sous l'invocation d'êtres métaphysiques; la liberté, l'amour, l'hymen, etc.

La religion catholique avait été exilée de France comme la morale, comme tout ce que quelques années nous avaient enlevé. Napoléon la ramena dégagée de tout fanatisme et pure cependant de toute

altération. Le jour où le concordat fut publié, toute la France fut satisfaite.

Le cardinal Consalvi, monsignor Spina (depuis cardinal-archevêque de Gênes), le père Caselli, aussi cardinal depuis cette époque, vinrent à Paris pour terminer les affaires du concordat.

Le premier consul voulut qu'une cérémonie religieuse, ayant tout l'appareil que peut donner notre culte, eût lieu à l'occasion de la promulgation du concordat.

Ce fut le jour de Pâques 1802 que le premier consul désigna pour l'introniser. A cette époque, la cour consulaire avait un singulier aspect, pour le dire en passant.

Le premier consul n'avait donné aucun ordre ; mais on fit savoir aux principaux fonctionnaires publics qu'il serait bien aise qu'ils fissent faire une livrée à leurs gens pour le jour de cette cérémonie. Soixante ou quatre-vingts femmes furent désignées et engagées à accompagner madame Bonaparte à Notre-Dame.

Les consuls furent dans la même voiture. Madame Bonaparte, autant que je puis me le rappeler, était avec sa fille et ses belles-sœurs; puis suivait le cortège sans aucune distinction. Madame Bonaparte fut conduite dans le jubé pour entendre le Te Deum, ainsi que nous toutes. A cette époque le jubé de Notre-Dame existait encore. Il offrait un coup d'œil ravissant le jour du concordat. C'était une immense corbeille remplie de fraîches fleurs. Plus des deux

tiers des femmes qui entouraient madame Bonaparte n'avaient pas encore vingt ans ; beaucoup n'en avaient que seize. Un grand nombre étaient jolies.

Je me rappelle encore aujourd'hui la toilette de madame Murat, avec son chapeau de satin rose surmonté d'une touffe de plumes de même couleur et entourant ce visage si blanc, si frais, si printanier. Elle avait une robe de mousseline des Indes brodée à jour à l'aiguille, d'un travail admirable, et doublée d'un satin rose pareil au chapeau. Sur ses épaules était un grand châle-mantille en point de Bruxelles, et sa robe était garnie des mêmes dentelles. Je l'ai vue plus richement mise ; jamais je ne l'ai vue plus jolie.

Le côté singulier de cette cérémonie, c'est l'appareil militaire qui dominait partout. Les coups de canon, les troupes bordant la haie, la cavalerie, ces salves d'artillerie qui, depuis le point du jour, faisaient frémir toutes les vitres de Paris, tout ce bruit des camps mêlé à des chants religieux, à cette pompe de l'église justement accordée avec la solennité de la cérémonie, cette réunion était vraiment admirable et parlait à l'âme.

Un grand malheur avait frappé notre famille; ma mère avait cessé de souffrir ; sa perte était pour nous un de ces malheurs que rien ne répare, dont rien ne console.

Junot voulut que son respect et son attachement pour sa belle-mère fussent prouvés d'une manière ostensible, et les honneurs funèbres qui furent ren-

dus à ma mère ont été une preuve des sentiments qu'il avait pour elle. Ce qui me toucha profondément, parce que Junot avait compris le cœur de celle qu'il honorait, c'était sa libéralité envers trois cents pauvres les plus malheureux de Paris. Ils avaient reçu des secours, et avaient été tous habillés de neuf au nom de celle dont ils entouraient le char mortuaire, et dont ils portaient le deuil en priant pour elle.

La paix avec l'Angleterre était définitivement signée. Le traité d'Amiens avait ratifié les préliminaires de raccommodement avec la grande rivale, le 25 mars 1802.

Les colonies prises par l'Angleterre nous étaient restituées. Le cours de l'Escaut demeurait notre bien, ainsi que les Pays-Bas autrichiens, une partie du Brabant, la Flandre hollandaise et une foule de villes, telles que Maëstricht, Wenloo, etc.

La France était radieuse! Indépendamment des possessions du Nord, formant maintenant ces barrières naturelles pour lesquelles tout Français doit à jamais combattre, elle se voyait maîtresse de la partie de l'Allemagne située au littoral du Rhin, ainsi que d'Avignon et du Comtat; puis Genève, la presque totalité de l'évêché de Bâle, la Savoie et Nice... La république fondait, protégeait des États; elle érigeait en royaume le grand-duché de Toscane; la Lombardie autrichienne devenait sous ses auspices république italienne; Gênes prenait le nom de république ligurienne, et tous ces États venaient s'abriter

sous le vaste drapeau tricolore. Bonaparte, premier consul, ayant, en quelques mois seulement, retiré la France du fond de l'abîme où la tenait plongée le gouvernement directorial, me paraît un colosse admirable dans toutes ses proportions.

Paris était devenu ce que le premier consul rêvait pour sa grande ville, la capitale du monde civilisé. L'affluence des étrangers était telle, que les logements même les plus médiocres étaient d'un prix exorbitant. Ma position de femme du commandant de Paris me mettait en présence de tout ce qui arrivait ayant quelque renom, et j'avoue que cette époque de ma vie m'offre un cadre où se placent les plus intéressants souvenirs.

Le premier consul avait ordonné à toutes les premières autorités de Paris de tenir un état non seulement honorable, mais splendide. Rien ne peut égaler l'ordre extrême, l'ordre excessif que le premier consul avait établi pour tout ce qui le concernait ; mais il était magnifique comme le plus magnifique souverain de l'Orient lorsque les choses l'exigeaient. Je me rappelle qu'un jour il grondait beaucoup de ce que Duroc avait négligé de transmettre un ordre qu'il lui avait donné pour les déjeuners de l'intérieur du palais. Cet ordre avait été oublié quelques heures : — Et un jour de plus, disait le premier consul, c'est une somme très forte. Quelques moments après, je ne sais quel ministre arriva. Le premier consul parla tout aussitôt d'une fête qu'il fallait donner la semaine suivante pour l'anniver-

saire du 14 juillet, et promit d'y aller avec madame Bonaparte.

— Joséphine, lui dit-il, avec ce ton de bonté qu'il avait avec elle, car il l'aimait tendrement, il faut que je t'ordonne une chose qui te fera plaisir à faire. Je veux que tu sois éblouissante. Fais tes préparatifs. Quant à moi, je mettrai mon bel habit de soie cramoisie brodé d'or que la ville de Lyon m'a donné, et je serai superbe.

Il l'avait déjà porté, et avait la plus singulière tournure avec. Je me le rappelais; et, lorsqu'il parla de son bel habit, je ne pus m'empêcher de rire. Il me vit aussitôt, parce qu'il voyait tout; il vint à moi, et me regardant avec un air moitié riant, moitié fâché :

— Que voulez-vous dire avec votre sourire moqueur, madame Junot? Je vous assure que je suis aussi agréable que ce colonel anglais, ce godelureau qui est, dit-on, le plus bel homme de l'Angleterre, et qui me paraît, à moi, le roi des fats. Joséphine, je veux que tu sois éblouissante de parure et richement habillée; entends-tu bien!

— Oui, répondit madame Bonaparte, et puis ensuite tu fais des scènes, tu cries, tu raies mes bons à payer au bas de mes mémoires...

Et elle boudait comme une petite fille. Madame Bonaparte avait un véritable charme dans ses manières lorsqu'elle voulait être séduisante. Au moment où le premier consul lui parla de toilette, elle le regarda avec une telle gentillesse, elle fut à lui

avec une démarche si mollement gracieuse, toute sa personne respirait tellement le désir de plaire, que celui qui aurait résisté n'aurait eu qu'un cœur de pierre. Napoléon l'aimait; il l'attira à lui et l'embrassa.

— Je biffe quelquefois tes bons à payer, ma chère amie, parce que tu te laisses aussi parfois tellement attraper qu'il y a conscience à autoriser de tels abus.

Ce fut vers le printemps de l'année 1802, qu'eut lieu le premier appel fait à l'ambition monarchique de Napoléon. Je veux parler de sa nomination de consul pour dix ans, par delà les dix années fixées par l'acte constitutionnel du 13 décembre 1799.

On fit alors peu d'attention à ce renouvellement, à cette prolongation de pouvoir; ce ne fut que le sénatus-consulte qui nomma Napoléon consul à vie, qui avertit enfin les Français qu'ils avaient un nouveau maître.

Ce fut le 6 mai (20 germinal an X) que le sénatus-consulte organique avait été présenté au premier consul. Junot me dit : — Il faut célébrer par une fête cet événement remarquable dans la vie de mon général et notre reconnaissance envers le premier consul et madame Bonaparte (le premier consul venait de nous donner un hôtel); arrange la chose avec madame Bonaparte, je me charge d'en parler au premier consul.

Je fus donc chez madame Bonaparte et lui présentai ma requête; elle l'accueillit avec une extrême bonté.

— En avez-vous parlé à Bonaparte ! me demanda t-elle; car vous savez que je ne puis accepter aucune fête sans sa permission positive.

Ce déjeuner dans notre maison de la rue des Champs-Élysées est rappelé ici par moi en raison de sa singularité; car c'en est une certainement que de donner un déjeuner de cette importance dans une maison où ne se trouvait pas encore un fauteuil.

Le déjeuner se passa fort bien. Madame Bonaparte voulut visiter la maison dans ses moindres détails. Elle parcourut tous les appartements, et la matinée se passa rapidement; à trois heures, madame Bonaparte nous proposa d'aller au bois de Boulogne, se promena longtemps, causa beaucoup avec moi de nos projets pour mon établissement, et finit par me dire que le premier consul l'avait chargée d'annoncer à Junot et à moi, que pour meubler notre maison, il nous donnait une somme de 100,000 francs :—Enfin, avait dit Bonaparte, ce n'est pas le tout de leur donner une maison, il faut la rendre habitable.

Le sénatus-consulte organique demandant la prolongation du consulat ne parut pas suffisant; le sénat en fit un autre qui fut présenté au premier consul le 1er août ou le 31 juillet. Junot était allé le matin même, de fort bonne heure, aux Tuileries; il avait longtemps parlé avec le premier consul, et, en revenant du château il me dit que le premier consul était encore dans l'indécision s'il accepterait ou non le consulat à vie.

Napoléon, tout en ayant une grande ambition,

voulut qu'elle soit justifiée par le vœu de la France. Un appel est fait, des registres sont ouverts, les citoyens peuvent y signer en liberté sans craindre la proscription; car il est à remarquer que, pour des causes politiques, jamais Napoléon ne s'est vengé.

Sur trois millions cinq cent soixante-dix-sept mille deux cent cinquante-neuf citoyens votant librement, trois millions cinq cent soixante-huit mille huit cent quatre-vingt-dix ont émis un vote favorable.

Ce fut quelque temps après que la rupture avec l'Angleterre eut lieu. On a écrit là-dessus tout ce qu'on a voulu; il existe des gens qui, brisant l'idole qu'ils encensèrent, viennent aujourd'hui vous dire que sa funeste ambition a tout perdu; qu'il a rompu les traités, violé celui d'Amiens, parce qu'il n'aimait pas monsieur Pitt.

Ce sont des opinions faussement émises, adoptées par l'inexpérience.

Le traité fut rompu par l'Angleterre. Le premier consul était instruit des intentions du cabinet de Saint-James. Il se tenait sur la défensive. Le grand Condé disait que le plus illustre capitaine pouvait être battu; surpris jamais.

Lord Withworth avait quitté Paris.

La rupture était accomplie, tous les camps étaient formés sur le littoral de la Picardie, de la Normandie, et la rapidité de l'éclair avait exécuté tout ce qui s'était fait.

Junot, chargé d'une honorable tâche, celle de for-

mer le beau corps des grenadiers réunis, partit pour Arras dans l'hiver de 1803 à 1804. Je me rendis donc à Arras, où je m'établis dans la même maison où le prince de Condé avait logé. J'ai vu l'empereur au milieu de ses camps, parmi ses soldats, ses généraux, jadis ses frères d'armes et alors ses sujets. L'empire était proclamé, et Napoléon Ier régnait sur la France.

J'ai parlé de la prorogation du consulat, puis du consulat à vie, et enfin du sénatus-consulte demandant l'empire pour Napoléon Bonaparte.

Jamais peut-être on ne rendit un plus bel hommage à la souveraineté du peuple que le jour où l'on fit cet appel à sa volonté pour répondre sur une question qui regardait d'aussi près ses plus chers intérêts.

Dans vingt-deux départements de la France on demande que les registres soient ouverts; c'est à qui inscrira le premier son nom sur ces listes, monument le plus colossal peut-être de la gloire de Napoléon, car elles constatent l'amour d'un grand peuple. Il y eut trois millions sept cent soixante-dix-sept mille votants.

Le couronnement ne devait avoir lieu que le 11 frimaire (2 décembre). Tout ce qu'il y avait alors de grand en Europe, tout ce qui surgissait de notabilités dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, vint assister à cette cérémonie merveilleuse. La France elle-même déserta les provinces; Paris devint un séjour fabuleux, et, pendant les deux mois

qui précédèrent et suivirent le sacre, il offrit un spectacle qu'il ne présentera plus à l'avenir.

Paris offrait l'aspect continuel d'une foule empressée et joyeuse. On courait chez l'un afin d'avoir des billets pour le jour de la cérémonie; chez un autre pour louer des fenêtres afin de voir passer le cortège. On allait ensuite chez Dallemagne, le brodeur le plus fameux. C'était lui qui était chargé de broder le manteau de l'empereur dont Levacher avait fourni le velours. Puis on courait de là chez Foncier, qui montait la couronne de l'empereur et de l'impératrice, et qui était chargé de placer le fameux diamant appelé le Régent, dans la poignée de l'épée que Boutet devait fourbir. De là, on courait encore demander des billets pour pénétrer dans Notre-Dame, voir les préparatifs immenses qui se faisaient dans l'intérieur. Tout était enfin dans cette activité heureuse qui voit un résultat positif à ses courses et à ses travaux. Tous les ouvriers étaient occupés : brodeurs, tailleurs, fleuristes, cordonniers, bijoutiers, tapissiers, marchands de toute sorte, tout cela vendait, tout cela recevait de l'argent; et le résultat était que tout cela mangeait, parce qu'on ne mange qu'en ayant de l'argent; on n'a de l'argent qu'en travaillant, et on ne vend que lorsqu'il y a repos et protection pour le commerce et l'industrie.

Au milieu de ce mouvement, de cette ivresse folle et de toutes les espérances d'un avenir radieux de gloire et de grandeur pour la France, le pape arriva à Paris. Il fut aussitôt logé au pavillon de Flore, et

l'empereur donnant lui-même l'exemple, voulut que Sa Sainteté reçût tous les honneurs exigés par sa dignité de souverain et de père suprême de l'Église, par ses vertus personnelles.

Pie VII avait une physionomie que ses portraits n'ont jamais bien rendue. Si tous ont donné une idée de sa figure, aucun selon moi, n'a donné celle de sa physionomie vive et douce tout à la fois. Cette extrême pâleur avec ces cheveux parfaitement noirs produisait un effet qui surprenait au premier moment lorsqu'on abordait ce vieillard tout vêtu de blanc, avec ce reflet rouge qui donnait à ses habits une teinte presque coquette tout à fait étrange. Le jour où je lui fus présentée, à part le respect que je devais avoir pour le chef de l'Église, je fus saisie d'un sentiment de vénération. Il me donna un fort beau chapelet avec une relique, et parut fort content de s'entendre remercier en italien.

Le 1er décembre, le sénat présenta à l'empereur le décret du peuple, qui donnait les votes. Ce nouveau plébiscite offrait le résultat de soixante mille registres ouverts comme pour le consulat à vie. Une chose remarquable, c'est que pour l'empire il n'y eut que deux mille cinq cent soixante-dix-neuf votes négatifs, et trois millions cinq cent soixante et quinze mille affirmatifs, tandis que pour le consulat à vie, il y eut, je crois, près de neuf mille votes négatifs. Je déjeunais chez l'impératrice ce même jour, et je puis affirmer qu'il est faux, bien qu'on l'ait dit dans plusieurs relations, qu'elle était malheureuse des

pressentiments de son malheur et de celui de Napoléon. Elle était fort émue, et je conçois ce sentiment; mais le bonheur perçait dans son regard et dans ses moindres actions. Elle me raconta, avec une expression dont je lui sus gré, tout ce que l'empereur lui avait dit d'aimable le matin même; comment il lui avait essayé la couronne qu'elle devait ceindre le lendemain devant la France entière; et ses yeux étaient pleins de larmes.

Madame Bonaparte la mère était à Rome au moment du couronnement, et n'avait aucun titre, aucune distinction. Elle fut placée ensuite dans le tableau du sacre de David. Je ne sais trop pourquoi l'empereur eut cette idée. Je ne crois pas qu'elle soit venue de Madame-mère. Son âme est grande et forte; et je ne pense pas que ce soit elle qui ait eu la fantaisie de figurer là où elle n'était pas, tandis qu'alors elle remplissait le plus noble et le plus doux des devoirs de la femme; celui de la mère consolatrice auprès de son fils Lucien disgracié.

Le 2 décembre, il n'était pas encore jour que l'activité régnait dans toutes les maisons de Paris; et il y en avait beaucoup dans lesquelles on ne s'était pas couché. Des femmes eurent le courage de se faire coiffer à deux heures du matin et de demeurer tranquilles sur leur chaise jusqu'au moment où il serait l'heure de passer leur robe. J'avoue que je préférai être un peu moins bien coiffée et l'être par ma femme de chambre, afin de dormir deux heures de plus.

Toutefois, nous avions peu de temps, car il fallait

être rendu avant le départ du cortège des Tuileries, et il devait partir à neuf heures.

Junot portait un des honneurs de Charlemagne (la boule ou la main de justice, je ne me rappelle plus précisément laquelle des deux), et comme il faisait partie du cortége, il était encore dans tout l'embarras de sa toilette de pair (car les vingt-quatre grands-officiers de l'empire n'étaient pas autre chose que les pairs de Charlemagne), lorsque nous partîmes pour Notre-Dame.

J'avais ma place dans une travée du chœur qui était réservée pour les femmes des grands-officiers de l'empire. Il y avait une telle affluence, que toutes les places désignées et gardées étaient envahies par la foule.

J'ai vu depuis Notre-Dame, je l'ai vue dans des fêtes somptueuses et solennelles, mais jamais le coup d'œil du couronnement de Napoléon n'a été même rappelé. Cette voûte aux arceaux gothiques, aux vitraux lumineux, qui retentissait du chant sacré des prêtres, appelant les bénédictions du Très-Haut sur la cérémonie qui allait être célébrée, en attendant le vicaire de Jésus-Christ, dont le trône était préparé près de l'autel, tandis que le long de ses vieilles murailles, recouvertes de tapisseries magnifiques, on voyait rangés par ordre tous les corps de l'État, les députés de toutes les villes, la France entière enfin, qui, représentée par ses mandataires, envoyait son vœu attirer la bénédiction du ciel sur celui qu'elle couronnait. Ces milliers de plumes flot-

tantes qui ombrageaient le chapeau des sénateurs, des conseillers d'État, des tribuns; ces cours de judicature avec leur costume riche et sévère à la fois, et ces uniformes brillants d'or, puis ce clergé dans toute sa pompe, tandis que, dans les travées de l'étage supérieur de la nef et du chœur, des femmes jeunes, belles, étincelantes de pierreries et vêtues en même temps avec cette élégance qui n'appartient qu'à nous, formaient une guirlande ravissante au coup d'œil.

Le pape arriva le premier. Au moment où il entra dans la basilique, le clergé entonna : *Tu es Petrus*, etc. ; et ce chant grave et religieux fit une profonde impression sur les assistants. Il est impossible d'imaginer dans une circonstance semblable, une autre physionomie que celle de Pie VII. Il s'avançait du fond de cette église, avec un air tout à la fois majestueux et humble. On voyait qu'il était notre souverain, mais que dans son cœur il se reconnaissait l'humble sujet de celui dont le trône était une croix. La travée dans laquelle j'étais placée était précisément en face de lui ; je pus donc l'examiner sans empêchement pendant cette longue cérémonie.

Depuis le matin, le temps était affreux ; il faisait froid, il pleuvait, et tout faisait craindre que le trajet ne fût troublé par le vent et la pluie. Mais comme par une sorte de protection spéciale accordée par Dieu à Napoléon, ainsi qu'on a pu le remarquer dans une foule de circonstances, le ciel prit tout à coup

un aspect moins sévère, et la foule qui bordait la route des Tuileries à la cathédrale, put jouir de la vue du cortége sans avoir à craindre l'injure d'une pluie de décembre. C'est pendant ce trajet que Napoléon a pu recueillir des paroles d'amour et d'attachement passionné. C'était un premier sacre.

Le trône de l'empereur était en face du maître-autel et masquait le grand portail du milieu. Ce fut là qu'il monta d'abord, et que Joséphine prit place à côté de lui, parmi les souverains de l'Europe.

Napoléon paraissait fort calme. Je l'examinai attentivement pour voir si son cœur battait sous la dalmatique impériale plus vivement que sous l'habit de colonel des guides de la garde; mais je ne vis rien, et pourtant j'étais à dix pas de lui. La longueur de la cérémonie seulement parut l'ennuyer, et je le vis plusieurs fois étouffer un bâillement. Mais il fit tout ce qui lui fut ordonné.

Au moment où le pape allait prendre la couronne, dite de Charlemagne sur l'autel, Napoléon la saisit et se la mit sur la tête. Sa physionomie, toujours si expressive, avait un feu tout particulier, à cet instant unique dans sa vie. Il avait ôté la guirlande de laurier en or dont il était coiffé en entrant dans l'église, et qui est celle que l'on voit dans le beau tableau de Gérard. La couronne fermée allait moins bien peut-être à son visage; mais l'expression provoquée par son contact lui donnait un éclat de réelle beauté.

C'est en ce moment qu'arriva un de ces incidents

qui passent inaperçus, mais que la superstition ne peut s'empêcher de recueillir. Les vieilles voûtes de Notre-Dame étaient fatiguées depuis un mois par les coups multipliés dont on les frappait pour attacher les tentures et les charpentes nécessaires à la décoration de l'église. Au moment que je viens de décrire, lorsque Napoléon se mit la couronne sur la tête, une pierre de la grosseur d'une noisette, tomba de la voûte et directement sur l'épaule de l'empereur ; elle glissa ensuite sur le camail de la dalmatique et fut rouler sur les marches de l'autel, du côté du trône du pape, où elle fut ramassée par un prêtre italien. Je fus frappée de cet événement : dans une heure semblable tout est présage pour ceux qui observent. Aucun mouvement n'a pu faire juger si l'empereur avait senti la pierre.

Mais l'instant qui réunit peut-être le plus de regards sur les marches de l'autel où se tenait l'empereur, fut celui où Joséphine reçut de lui la couronne et fut sacrée solennellement impératrice des Français. Quel moment ! quel hommage ! quelle preuve d'amour lui rendait celui qui l'aimait avec une solidité de sentiment certifié par de fortes preuves !

Le tableau de David et plusieurs dessins faits sur les lieux mêmes ont bien représenté l'impératrice Joséphine à genoux devant Napoléon qui la couronne. Mais rien n'a pu donner une juste idée, un aperçu même de cette scène touchante et digne à la fois.

Lorsqu'il fut temps pour elle de paraître active-

ment dans le grand drame, l'impératrice descendit du trône et s'avança vers l'autel, où l'attendait l'empereur, suivie de ses dames du palais et de tout son service d'honneur, et ayant son manteau porté par la princesse Caroline, la princesse Julie, la princesse Élisa et la princese Louis. Une des beautés remarquables de l'impératrice Joséphine, c'était non seulement l'élégance de la taille, mais le port de sa tête, la façon gracieuse et noble tout à la fois dont elle la tournait et dont elle marchait. J'ai eu l'honneur d'être présentée à beaucoup de vraies princesses, comme on le disait dans le faubourg Saint-Germain, et je dois dire que jamais je n'en ai vu qui m'imposassent davantage que Joséphine. C'était de l'élégance et de la majesté et jamais personne ne sut mieux trôner sans l'avoir appris.

Je vis tout ce que je viens de dire dans les yeux de Napoléon. Il jouissait en regardant l'impératrice s'avancer vers lui ; et, lorsqu'elle s'agenouilla, lorsque les larmes qu'elle ne pouvait retenir, roulèrent sur ses mains jointes qu'elle élevait bien plus vers lui que vers Dieu, dans ce moment où Napoléon, ou plutôt Bonaparte était pour elle sa véritable providence, alors il y eut entre ces deux êtres une de ces minutes fugitives uniques dans toute une vie, et qui comblent le vide de bien des années. L'empereur mit une grâce parfaite à la moindre des actions qu'il devait faire pour accomplir la cérémonie. Mais ce fut surtout lorsqu'il s'agit de couronner l'impératrice. Cette action devait être accomplie par

l'empereur, qui, après avoir reçu la petite couronne fermée et surmontée de la croix, qu'il fallait placer sur la tête de Joséphine, devait la poser sur sa propre tête, puis la mettre sur celle de l'impératrice. Il mit à ces deux mouvements une lenteur gracieuse qui était remarquable ; lorsqu'il en fut au moment de couronner enfin celle qui était pour lui son étoile heureuse, il fut coquet pour elle, si je puis dire ce mot. Il arrangeait cette petite couronne qui surmontait le diadème, en diamant, la plaçait, la déplaçait, la remettait encore ; il semblait qu'il voulût lui promettre que cette couronne lui serait douce et légère ! D'autres yeux que les miens l'ont vu comme j'ai pu le voir pendant ces heures merveilleuses, rejetées maintenant par beaucoup de gens dans les temps de féerie.

Au moment où Napoléon descendit de l'autel pour retourner à son trône, lorsque le clergé et toutes ces voix enchanteresses, choisies par l'abbé Rose pour chanter son Vivat, entonnèrent cet hymne admirable, mes yeux se voilèrent et je fus très émue. L'empereur, dont le regard d'aigle parcourait tout ce qui était autour de lui, me reconnut dans l'angle de la travée que j'occupais. L'expression du regard qu'il me lança, pour ainsi dire, est impossible à rendre. Napoléon, en me revoyant, au moment où il ceignait la couronne, n'avait-il pas rappelé à lui toutes les années écoulées ; la rue des Filles-Saint-Thomas? et, plus loin encore, la maison et l'hospitalité de mon père ; et cette voiture, dans laquelle il

disait, lorsque ma mère le ramenait de Saint-Cyr :

— Oh ! si j'étais le maître !

Un jour Junot me dit que l'empereur voulait lui donner une marque de confiance qui le faisait presque trembler, lui qui pourtant ne tremblait guère. Il était question d'une ambassade en Portugal. Je ne vis d'abord que le côté brillant de la chose, et je lui dis : — Eh bien ! pourquoi n'en pas être content ?

— Parce que je ne suis pas fait pour la diplomatie ; parce que Lannes m'a dit que cette cour de Lisbonne est une vraie pétaudière, et que je ne puis faire que de la mauvaise besogne. L'Angleterre y est toute-puissante ; l'Autriche menace de nous tourner le dos, ainsi que la Prusse et la Russie ; et tu penses bien que ce n'est pas au bruit des coups de canon et des coups de fusil que j'irai faire la sieste en Portugal.

Le général Lannes ressentait de l'humeur d'être à Lisbonne et voulait s'en revenir, de quelque manière que ce fût.

C'était alors sir Robert Fitz Gérald, secrétaire d'ambassade à Paris en 1790, qui occupait à Lisbonne le rang de ministre d'Angleterre. Il est difficile d'avoir des manières plus polies, un abord plus digne que l'avait lord Robert ; sa tournure était encore remarquable et faisait ressortir avec plus d'effet celle de lady Robert Fitz Gérald, qui joignait à un physique vraiment désagréable, une haine pour la France qui lui donnait par intervalle des airs de

furie qui ne l'embellissaient pas. Elle ne parlait de l'empereur que comme d'un brigand digne du feu. On pense bien que le général Lannes, qui n'entendait rien sur Napoléon qu'avec l'oreille du cœur, ne prit en gré ni le mari ni la femme.

Une des offenses que le général Lannes ne pouvait surtout supporter, c'était la prétention qu'avait lord Robert de passer avant lui, soit d'une chambre dans l'autre à Quélus, soit sur la route. Le général Lannes prit de l'humeur de cette prérogative appuyée sur une ancienneté, ou quelque chose de semblable ; et pour trancher la difficulté, il s'y prit de cette manière. On allait faire sa cour au prince régent (le père de don Pédro) à cette maison de plaisance appelée Quélus et située à quatre lieues de Lisbonne. On allait à cette résidence comme on aurait été à la Malmaison ou à Saint-Cloud, dans une calèche à quatre chevaux. Le ministre d'Angleterre avait un équipage leste et bien tenu. Le général le rencontrait sur la route comme il rencontrait lord Robert à la porte de l'appartement du prince régent, et cela l'ennuyait. Un jour, il dit à un de ses cochers. — Comment, coquin, tu ne trouveras pas le moyen de me faire arriver avant cet Anglais ?

Le cocher n'aimait pas les Anglais plus que son maître, et il comprenait les chevaux dans l'anathème. Le dimanche suivant, conduisant le général, il rencontre l'équipage de lord Robert, et, pour obéir à son maître et satisfaire en même temps son esprit vindicatif, il accroche la voiture anglaise qui, toute

légère, ne put résister au choc et tomba dans un fossé. Le général fut, dit-on, désespéré de la maladresse de son cocher; mais ses chevaux étaient tellement lancés qu'il fut impossible de les arrêter pour porter secours au confrère en diplomatie. Arrivé à Quélus, on demeura quelque temps avant de passer dans la salle d'audience; on attendait le ministre d'Angleterre.

— Ne l'attendez pas, dit le général, je ne crois pas qu'il vienne.

Quoi qu'il en soit, Junot n'avait aucun désir d'aller au bout de l'Europe faire de la politique et de la dissimulation, il désirait rester à Paris; Junot avait une vive affection pour cette ville qu'il avait maintenue calme et paisible dans des temps orageux.

Junot résolut d'aller prendre conseil de l'archi-chancelier. Il avait pour lui une confiance et une estime entières. Il écouta fort attentivement tout ce que Junot lui dit, et finit par conclure qu'il devait partir.

— Mais, disait Junot, je ne ferai que des sottises; comment me plier à tous les ménagements qu'exige la diplomatie?

— Ne vous en faites pas un monstre, répondait Cambacérès, et d'autant plus que j'ai un conseil à vous donner: demeurez tel que vous êtes. C'est la plus babile des diplomaties que la franchise; et puis, mon cher général, il faut obéir à Sa Majesté.

Je ne pouvais, à cette époque, quitter Paris sans un déchirement de cœur. J'étais jeune; Paris était alors un lieu de féerie, j'y avais tous mes amis. Et puis,

madame Lannes ne me racontait pas des choses engageantes sur Lisbonne.

Cependant le voyage fut arrêté. L'empereur décida Junot, en lui parlant avec confiance de ce qu'il exigeait de lui. Il le chargeait non seulement de l'ambassade de Lisbonne, mais d'une mission délicate et secrète à la cour de Madrid, où cependant il avait le général Beurnonville pour ambassadeur. Mais les affaires prenaient un aspect assez sérieux pour que toute l'attention de l'empereur se dirigeât surtout vers ses alliés du Midi.

Une des choses qui acheva de me faire prendre dans une véritable aversion ce malheureux voyage de Portugal, fut l'obligation de conserver d'antiques usages, parce qu'ils existent depuis plusieurs siècles; cette ridicule coutume de porter des paniers pour être présentée à la cour me parut la chose la plus stupide. Madame Lannes me dit qu'il avait été impossible de les éviter, et qu'il était d'absolue nécessité que je fisse faire les miens à Paris; il n'y avait pas moyen de songer à faire faire le moindre objet à Lisbonne. Elle m'engagea également à prendre avec moi tout ce qui était nécessaire à l'établissement d'une maison. Quant à mes malheureux paniers, ce fut Leroy qui me les fit. Comme je devais être présentée au printemps, je fis faire deux habits qui pouvaient aller dans les trois saisons qui suivent l'hiver, l'un en crêpe blanc doublé, brodé en lames d'or, avec la toque à plumes blanches, également brodée en or, et l'autre en moire rose, brodée en lames d'argent, avec une guirlande en

feuilles d'argent mat, mais non brodée, seulement appliquée sur la robe et marquant le contour de ces horribles paniers. La toque était semblable à la robe. Mesdemoiselles L'Olive et de Beuvry m'avaient fait plusieurs robes d'un goût parfait. Quant à Junot, sa toilette de présentation était toute prête : c'était son uniforme de colonel-général des hussards, qu'il portait au couronnement.

Le moment où je quittai ma maison fut très douloureux. Nous laissions un de nos enfants qui tétait encore. C'était la première fois que je m'en séparais, et j'éprouvais un déchirement qui m'allait au cœur. L'empereur avait ordonné à Junot de voyager en France avec tout l'apparat qu'exigeait sa nouvelle dignité. C'était le premier ambassadeur que Napoléon envoyait depuis qu'il était empereur, et il voulait donner à cette mission tout l'éclat qu'il était possible qu'elle reçût.

Arrivés à Bayonne, Junot me laissa en arrière, et partit pour Madrid à franc-étrier avec le colonel Laborde. C'était une chose étrange que de voir un ambassadeur franchir une distance de deux cents lieues à franc étrier.

Comme il avait été arrêté à Paris que nous ferions un séjour assez long à Madrid, Junot s'était informé si je pourrais être logée convenablement pendant les cinq ou six semaines que j'y passerais. A cette époque il n'y avait qu'une seule posada, la Croix-de-Malte, et ce n'était ni un lieu convenable pour moi, ni un logement commode.

Nous étions à causer de notre embarras, lorsque l'un de nos amis intimes, Alphonse Pignatelli, aimable et excellent garçon, frère cadet du comte Armand de Fuentès, entra chez moi pour me faire sa visite du matin, chose à laquelle il ne manquait jamais.

— Si vous voulez courir la chance d'être logée horriblement mal dans une petite maison de garçon, me dit-il aussitôt qu'il sut quel était le sujet de notre entretien, je vous offre ma maison de la calle del Clavel (la rue de l'Œillet), à Madrid. Je ne prendrais pas cette licence, si je n'étais certain que vous ne trouverez rien qui puisse vous convenir. Mais je vous préviens que vous serez fort mal. Voyez si vous voulez vous exposer à camper dans mon ermitage, cela vous sera encore plus commode que la Croix de Malte.

On peut penser que nous acceptâmes avec empressement l'offre de notre ami. Il écrivit aussitôt à son intendant à Madrid, pour que le brasero fût au moins garni de noyaux d'olives, nous dit-il, et que vous ne pestiez pas autant que je le fais, moi, contre l'Espagne.

La cour était à Aranjuez lorsque nous arrivâmes à Madrid.

Tout ce que les poètes nous ont raconté de l'Arcadie, de la vallée de Tempé, des lieux les plus favorisés du ciel, ne peut approcher d'Aranjuez.

Le Tage entoure le palais, ou plutôt la maison, et forme, devant un parterre qui est au bas des fenêtres, une cascade artificielle très belle. Il est si près

des murs, que de sa terrasse le roi peut se donner le plaisir de la pêche.

Je fus ravie de l'aspect de ce beau paradis; j'aurais voulu mettre une petite robe blanche, un chapeau de paille, et m'en aller courir au travers de ces belles prairies; mais il fallait faire madame l'ambassadrice et je m'habillai. Je mis un habit de cour impérial, c'est-à-dire un de nos habits. J'étais coiffée avec des diamants; et j'en avais également à mon cou et à mes oreilles. J'avais voulu mettre des perles, mais au premier mot que j'en dis à la marquise d'Arizza et à ces dames, elles se récrièrent comme si j'avais voulu faire une insulte à leur reine. Je mis donc des diamants.

La camarera-mayor entra pour prendre les ordres de leurs majestés, et tout aussitôt je fus introduite.

Le roi et la reine étaient fort près de la porte, et si près même qu'il me fut difficile de faire mes trois révérences. La reine vint à moi, et m'accueillit avec une grâce parfaite.

La reine me parut encore belle; elle commençait déjà à être grasse et son menton se doublait, ce qui donnait à sa figure une apparence de matrone. Elle était coiffée à la grecque, avec des perles et des diamants nattés avec ses cheveux, ou plutôt ceux de sa perruque; elle avait la gorge nue, très découverte ainsi que les épaules, une robe de taffetas jaune, sur laquelle en était une autre de point d'Angleterre de la plus grande beauté.

Charles IV avait une figure et une tournure extrê-

mement originales ; il était grand, ses cheveux étaient blancs et assez peu fournis; son nez, d'une extrême longueur, n'embellissait pas un visage naturellement sans expression, mais cependant sur lequel il y avait de la bonté et un désir de bienveillance.

En entrant dans la chambre où la reine me fit l'honneur de me recevoir, tous étaient debout. Sa grandeur me permettait de voir très bien à l'extrémité de la pièce ce qui s'y passait; quelque peu convenable qu'il fût de regarder par-dessus l'épaule de la reine, la singularité du spectacle qui s'offrait à moi me fit enfreindre la convenance.

C'était un homme que je voyais à l'autre bout de la chambre. Cet homme paraissait avoir de trente-quatre à trente-cinq ans. Sa figure était belle, sans souci, pas du tout distinguée, et ce qui est rare en Espagne, commun dans son allure. Le personnage que je voyais était chamarré de cordons de toutes les sortes ; je dus comprendre que cet homme était un important personnage : c'était le prince de la Paix.

Mais ce qui me paraissait étrange n'était pas de le voir dans la chambre de la reine, où il demeurait tout le jour; c'était sa tenue. Appuyé contre une console qui était au bout de l'appartement, il y était presque couché, et jouait avec un gland de draperie qui était à sa portée.

Au moment où je parle, sa faveur était immense. Il avait le titre de prince généralissime des armées de terre et de mer, grade qui n'avait jamais existé en Espagne avant lui.

Junot avait eu les conférences qui lui avaient été ordonnées avec le prince de la Paix, et il en était enchanté.

Nous partîmes de Madrid pour Lisbonne le 29 de mars 1805, après avoir acquis la certitude que l'Espagne était alors pour nous une fidèle alliée.

Ce fut le jeudi saint de l'année 1805, à quatre heures du soir, que j'arrivai devant Lisbonne. On peut écrire, on peut dire que Lisbonne est une grande et belle ville, bâtie sur un fleuve magnifique, ayant de ravissants alentours, un beau ciel, des parfums; on doit parler de tout cela. Mais peindre l'aspect de Lisbonne, c'est impossible.

Le général Lannes avait occupé à Lisbonne une belle et grande maison située près de l'Opéra et du Tage, au chafariz de Loretto.

Cette maison était une des mieux arrangées de Lisbonne, surtout pour l'occupation habituelle, chose que les Portugais n'entendent pas du tout : et pourtant ils ne sortent jamais.

A Lisbonne, les femmes du peuple allaient seules dans les rues. Pour peu qu'une femme appartînt à une classe aisée, elle allait en chaise. C'est une sorte de cabriolet attelé de deux mules, dont l'une est montée à la d'Aumont par un homme assez mal vêtu, sans livrée lorsque c'est une personne commune, et avec un mauvais galon à son habit pour peu qu'il y ait une prétention à la noblesse. Les personnes riches et nobles parcourent Lisbonne dans ces petites chaises ; mais alors, elles sont soignées,

et les deux mules sont belles. Une femme de qualité ne se montre dans la ville que dans une voiture attelée de quatre mules, ayant son écuyer à la portière. J'ai moi-même été assujettie à cette cérémonieuse coutume. Il est impossible de faire plusieurs visites dans une voitures à deux mules, en raison de l'immensité des distances. La ville contenait près de trois cent quarante mille âmes, sans compter les troupes, avait deux lieues et demie de nos lieues de France de longueur, et souvent dans la largeur elle n'a pas plus de deux ou trois rues de profondeur. La ville étant bâtie sur sept collines, comme Rome, il suit de tout cela et de la difficulté de circuler au milieu des décombres du tremblement de terre, de monter et descendre des rues à pic, pavées avec des clous de pierres, que les quatre mules sont très nécessaires à la voiture qui vous conduit. Les femmes du peuple, qui sont presque toutes jolies, ont un costume assez gracieux : c'est une cape rouge, bordée de velours noir, et sur la tête un mouchoir de linon mis en marmotte. Cet habillement a de la grâce et rend jolie celle qui ne l'est pas, en ne laissant voir que ses yeux ; et presque toutes les femmes ont de beaux yeux, en Portugal et en Espagne.

Nous fûmes quelque temps à nous bien établir, et puis Junot fit demander son audience de présentation. Cette présentation eut lieu à Quélus. Junot avait eu des ordres donnés par l'empereur lui-même. On savait à Paris que le prince régent était non seulement soumis, mais qu'il était l'esclave de

l'Angleterre. Il ne nous recevait qu'en tremblant.

La cour était à Quélus ; la reine folle comme toujours. Junot voulut que son cortège fût aussi beau qu'il était possible qu'il le fût à Lisbonne. Quant à lui, sa tenue était superbe et lui allait à ravir. Il est singulier que je me serve de cette expression pour un homme ; mais je ne puis en trouver une autre. Il était vraiment beau. Il portait son grand costume de colonel général des hussards. Le dolman était blanc et les parements rouges ; le pantalon bleu et la pelisse bleue également. Les manches du dolman, de la pelisse, portaient neuf chevrons en galons et en broderies de feuilles de chêne. La pelisse était bordée d'une fourrure de renard bleu magnifique. C'était l'habit qu'il portait au sacre. Il avait coûté quinze mille francs, sans le héron, qui était un présent de l'impératrice Joséphine, et qui était estimé au delà de cent cinquante louis.

Junot était fort remarquable dans ce costume vraiment militaire. Sa taille noble et élevée, des cheveux blonds couronnant une tête décorée de cinq nobles cicatrices, dont l'une reçue à la bataille de Lonato, semblaient demander du respect pour ce jeune homme, déjà vieux de gloire. Je dois dire que l'empereur ne fixait jamais Junot sans que son œil ne fût éloquent lorsqu'il rencontrait cette longue balafre qui, partant de la tempe, ne s'arrêtait qu'au bas de la joue. Celle-là, sans doute, lui rappelait celle du sommet de la tête, lorsque voulant tirer les cheveux de Junot à Milan, il retira à lui sa main pleine de

sang. Il m'a dit souvent que cette image ne s'était jamais effacée de ses souvenirs.

Junot s'acquitta fort bien de son rôle diplomatique, et fut reçu avec une distinction particuliere, inspirée, je crois, par la crainte que pouvait donner un ministre de paix comme Junot, qui était disposé à leur dire comme ce Romain : — Je porte la paix ou la guerre dans le pli de mon manteau.

Le prince du Brésil ne fit pas sur Junot l'impression qu'il avait reçue de lui.

— Mon Dieu, qu'il est laid ! me dit-il ; mon Dieu, que la princesse est laide ! mon Dieu, qu'ils sont tous laids ! Il n'y a là qu'un seul joli visage : c'est le prince royal, le prince de Beira, l'infant don Pedro. Il est charmant ; il ressemble à une colombe au milieu de chouettes. Mais je ne puis deviner, ajoutait Junot, ce que le prince du Brésil avait à me regarder avec cette attention. Il ne me quittait pas un moment des yeux.

Nous sûmes bientôt ce qui avait causé cette curiosité singulière.

Le surlendemain de la présentation, le premier valet de chambre du prince-régent vint demander si l'ambassadeur de France voulait bien prêter son habit de hussard, afin que le tailleur de son altesse royale lui en fît un pareil, ainsi qu'au jeune infant don Pedro.

Lorsque Junot eut fait toutes ses évolutions diplomatiques, ce fut mon tour. Mais, c'était ici le moment tragique. Les paniers n'avaient été qu'une

terreur éloignée lorsque j'étais à Paris et pendant la route. Mais, à mesure que le moment approchait, je perdais non-seulement mon courage comme ambassadrice, mais aussi comme femme. J'avais essayé les maudits instruments trois fois, et deux fois je m'étais laissé tomber, mais tout à plat. Cela allait encore quand j'étais dans ma chambre, faisant le joli cœur devant ma psyché, quoique cependant, l'une des deux fois, je me fusse donné une telle tape, que la place en était du plus beau noir.

— Mon Dieu, disais-je presque en pleurant et même en pleurant tout à fait, combien c'est une chose sotte et ridicule de faire porter d'horribles instruments de torture comme ceux-là! Mon ami, disais-je à Junot en lui faisant toutes mes grâces, je t'en supplie, arrange cela. Mon Dieu, la France est si puissante!

Lorsque je parlai de déposer les paniers, il se récria comme si j'eusse voulu faire une déclaration de guerre.

— Tes paniers, bon Dieu! tes paniers! Parler de ne pas mettre de paniers! Non vraiment. Mets tes paniers, mets tes paniers.

Et me voilà marchant comme un âne qu'on dresse pour le cacolet, penchant à droite, penchant à gauche, et tombant une troisième fois sur le nez. Pour le coup, je m'insurgeai, et je déclarai que je ne voulais pas servir ainsi d'époque dans les annales des présentations diplomatiques, et qu'il ne me plairait pas du tout qu'on dît : — Ah! oui, c'est

l'année où cette ambassadrice de France s'est laissée tomber.

Nous avions dans notre corps diplomatique le ministre d'Autriche, M. le comte de Lebzeltern. Je parlais devant madame de Lebzeltern de mes douleurs et de la cruauté de Junot. Elle me dit :

— Mais, ma chère ambassadrice, je ne comprends pas comment vous vous laissez choir comme vous le dites. Vous êtes légère, bien faite, vous dansez comme une fée au clair de la lune, vous ne me semblez pas maladroite, il y a quelque chose là-dessous. Envoyez-moi vos paniers, le mal vient d'eux; j'en suis sûre.

Elle avait deviné juste : les paniers n'avaient pas au bas du cerceau un cercle de fer très léger, ou de fil de laiton, je ne sais comment, qui devait faire contre-poids à tout le haut qui est horriblement lourd. Je l'essayai aussitôt qu'il me revint, et je marchai comme tout le monde.

Je mis par-dessus cette monstrueuse montagne une belle robe de moire blanche, brodée en lames d'or, et rattachée sur les côtés avec de gros glands d'or, absolument comme aurait pu l'être une draperie de croisée. Je mis sur ma tête une toque avec six grandes plumes blanches retenues par une agrafe de diamants, et le fond de la toque était brodé avec des épis de diamants: j'en avais au cou, aux oreilles; et ainsi harnachée je partis pour Quélus. Mais ce n'était pas le tout de s'habiller, de se résoudre à ressembler à l'âne porteur de reliques ou bien au

cheval porteur de choux, il fallait pouvoir entrer dans la voiture. Junot, qui ne venait pas à Quélus et qui me voulait voir partir, était là en robe de chambre et en pantoufles, et se mêlait aussi sérieusement de m'emballer dans la voiture que s'il eût été question d'y faire entrer une statue d'un million ; et moi, qui priais Dieu que les maudits paniers cassassent, je n'y faisais pas tant de façons. Enfin, je trouvai probablement le joint de la difficulté, et j'entrai avec mon entourage dans ma voiture, où je m'établis encore, et le corps penché, pour ne pas casser mes plumes et froisser mes belles draperies de moires. C'est ainsi que je fis les deux lieues qui séparent Lisbonne de Quélus.

Je fus introduite par la camareira mayor dans les petits appartements de la princesse du Brésil ; toutes les princesses étaient réunies. Je fis mes trois révérences. Je ne fus pas trop bête en faisant un compliment. La princesse me dit qu'elle voudrait bien connaître l'impératrice Joséphine ; s'il était vrai qu'elle fût aussi jolie qu'on le dit. Je lui répondis que sa majesté l'impératrice était charmante ; que sa taille surtout était ravissante, ainsi que sa tournure.

Figurez-vous être devant une femme de quatre pieds dix pouces tout au plus, un corps déjeté, une épouvantable figure ! Des yeux éraillés et de méchante humeur, n'allant jamais ensemble sans qu'on pût leur reprocher de loucher, une peau végétante. Son nez descendant sur des lèvres bleuâtres qui, en

s'ouvrant, laissaient voir la plus singulière denture que Dieu ait créée. Dans la bouche de gros os qui montaient et descendaient comme le pourrait faire un flûte de Pan.

La toilette de la princesse du Brésil était tout à fait en harmonie de dissemblance, si je puis m'exprimer ainsi, avec sa personne : il le fallait. Elle eût été naturelle avec une robe de couleur obscure. Une mousseline de l'Inde, brodée de lames d'or et de lames d'argent, ne couvrait que très-imparfaitement une énorme gorge et une poitrine toute de travers. Le tour du corsage était bordé avec un rang de perles d'un prix inestimable. Elle avait aux oreilles des boucles et des girandoles que je n'ai vues qu'à elle : c'est une paire de poires en diamant, mais parfaitement rondes et de longueur du pouce : l'eau en était aussi limpide que du cristal. C'était une superbe et admirable chose également que les deux boutons qui surmontaient les poires; mais, en vérité, la figure qu'elle accompagnait était si épouvantable qu'il me semblait contempler quelque être étrange qui n'était pas de notre espèce. Il y avait près d'elle deux des jeunes princesses, dont l'une avait dix ans, et qui étaient charmantes toutes deux, principalement dona Isabelle, celle qui depuis a épousé son oncle Ferdinand VII.

Lorsque je fus présentée ma position devint fort belle à Lisbonne.

Dans la haute société noble, il y avait, lorsque j'y étais, en 1805, un mélange très remarquable; il n'y

avait pas de degré ; c'était détestable ou bien parfait. Je suis glorieuse d'avoir à dire que les deux personnes de Lisbonne que j'estime le plus, sont deux Françaises mariées à deux Portugais. L'une est madame la duchesse de Cadaval, cousine du roi, sœur de M. le duc de Luxembourg, et l'autre est madame de Brincant de Sobral, fille de M. le comte Louis de Narbonne.

Le traité conclu par le général Lannes avait été signé, mais les ratifications n'étaient pas arrivées en leur temps, et l'empereur avait chargé Junot de le remettre au prince régent. Junot le lui porta à Quélus, où le prince se tenait habituellement. Lorsque le régent reçut le rouleau de papier, il se mit à rire, en disant :

— Ah !... oui... oui... Ah !... ah !... c'est un beau traité... c'est un beau traité !... Oui..... oui... c'est ici, à cette même place... que j'ai donné ma parole royale au général Lannes... C'est un brave homme..... oh !... un bien brave homme... Il avait un grand sabre, qui faisait un bruit dans l'escalier quand il venait !...

J'ai su depuis que ce malheureux sabre avait donné plus d'une fois la colique au prince du Brésil. Ce grand sabre était demeuré en souvenir frappant à ce pauvre souverain d'une telle force, qu'il l'entendait encore.

Qui n'a pas eu le bonheur de voir son altesse royale revêtue pour la première fois de l'uniforme de hussard, qu'elle avait fait faire sur le modèle de

Junot, n'a rien vu. J'ai eu ce bonheur-là, moi, et c'est un de ces souvenirs qui demeurent dans la mémoire pour ces jours où il fait sombre, et où il est besoin de sourire à la vie. Cette toilette était comique, surtout si l'on veut se procurer le portrait du prince du Brésil. Son fils ne lui ressemble nullement. Don Pédro était un charmant enfant. Le prince du Brésil lui avait fait faire un uniforme de hussard que le jeune prince portait fort bien, quoique si jeune.

Il existe aux environs de Lisbonne un seul jardin qui mérite qu'on en parle. C'est une propriété qui appartient au marquis d'Abrantès, à Bemfica, bourgade tenant pour ainsi dire à Lisbonne. Un jour je fus me promener à Bemfica, et je me laissai aller au charme de respirer un air embaumé sous une allée entière de superbes magnolia glauca. Le jardinier du marquis d'Abrantès, qui était très soigneux pour moi, me fit un énorme bouquet de toutes ces admirables fleurs. Je partis de Bemfica avec mon trésor, et mon retour fut une heure de délices.

J'arrivai à Lisbonne ; je ne quittai pas mon bouquet.

Je fus me coucher, mais en ayant le soin de faire mettre le beau bouquet dans un vase de porcelaine, et placé sur une commode en face de moi, afin que je pusse jouir à la fois de sa vue et de son parfum, et je me rappelle que ce fut sur une pensée riante que je m'endormis.

J'avais pour habitude, à cette époque, de me lever de fort bonne heure. Ma femme de chambre vint à

ma porte à neuf heures; mais, n'entendant aucun bruit, elle n'osa pas entrer.

Comme je m'étais couchée très fatiguée, Junot défendit que l'on entrât chez moi. Cependant, à onze heures, voyant que je n'appelais pas, il entra lui-même dans ma chambre, alla ouvrir les volets; j'étais asphyxiée par le parfum des fleurs. Je pouvais mourir si Junot n'était pas entré dans ma chambre.

Après avoir parlé de Lisbonne, il faut parler de Cintra. Lord Byron disait avec raison que Cintra était un paradis habité par des démons, et à propos de cela, il fait une faute historique, que son *Child-Harold* consacre et que je dois rectifier.

J'ai déjà représenté Lisbonne, en venant du côté de l'Espagne, comme retranchée derrière le Tage, qui a deux lieues de largeur en cet endroit, et n'est guéable qu'à plus de vingt lieues de là; il faut descendre le fleuve pendant une demi-lieue pour trouver l'embouchure. En remontant vers la ville, on trouve une tour carrée, Torre di Belem, toute hérissée de canons, et qui défend véritablement l'entrée du port.

C'est après avoir quitté Belem et ses fortifications, et avoir franchi deux lieues d'un pays fertile et cultivé, qu'on trouve dans une vallée solitaire la résidence de la famille royale. C'était là que vivait dans sa folie, quelquefois furieuse, la reine doña Maria. Cette reine folle était donc l'aïeule et la bisaïeule de l'empereur don Pédro et de la reine doña Maria. Elle sortait de sa cage royale pour entrer dans une autre

qui était une de ces petites voitures portugaises, mais hermétiquement fermée, et que l'on n'ouvrait que dans la campagne et loin de tous les regards. Un jour, dans l'une de mes courses aventureuses de Cintra, j'aperçus avec deux autres femmes, une personne dont la figure paraissait bizarre et le regard incertain ; il faisait du vent, et ses cheveux d'un blanc d'argent, couvraient tantôt son visage, tantôt ses épaules, et paraissaient fort l'importuner. L'une de ses femmes voulut les relever, et reçut un soufflet dont j'entendis le bruit, quoique je fusse à cent pas d'elle. Aussitôt qu'on m'aperçut, l'un de ces hommes vint à moi, et me dit en portugais que l'on me priait de me retirer. Probablement qu'on avait dit à sa Majesté folle qui j'étais, car je la vis, en m'éloignant, qui me montrait ses deux poings fermés.

Au nord-ouest de Lisbonne, s'élève une longue chaîne de hautes montagnes qui terminent son beau paysage. Ce sont les montagnes de Cintra.

Nous louâmes une quinta à Cintra.

Nous retrouvâmes à Cintra le duc et la duchesse de Cadaval.

Nous avions aussi nos amis de l'Ajuda, la famille du ministre d'Autriche. Que de charmantes soirées nous avons passées dans l'intimité de cette bonne famille ! Puis, après avoir pris du thé, à onze heures, nous remontions sur nos ânes et nous retournions à notre quinta, au travers des bois parfumés qu'éclairaient des torches portées par plusieurs de nos gens.

Nous reçûmes à Cintra plusieurs nouvelles fort importantes. La première, dont Junot ne parla pas d'abord, lui annonçait d'une manière positive qu'une troisième coalition continentale se formait contre la France. Il devint soucieux ; il craignait que l'empereur ne l'oubliât. Il écrivit, envoya sa lettre par un courrier extraordinaire, et fit bien. Nous étions alors au mois de juillet. Les bruits de guerre n'étaient que sourds; l'Autriche n'avait pas accédé formellement au traité de Pétersbourg avec l'Angleterre.

Ce fut alors que j'appris un événement qui me rendit vraiment heureuse. Madame Lætitia Bonaparte avait enfin le rang qui convenait à celle qui avait donné le jour au souverain de l'Europe, et je reçus mon brevet de dame pour accompagner Madame-mère. Je n'eus jamais qu'à me louer des bontés de la princesse pour moi. Je retrouvai l'amie toujours amie, et un cœur vraiment cœur de reine.

A cette époque l'empereur fit plusieurs actes qui éveillèrent les petites haines européennes. Un décret impérial réunit les États de Parme et de Plaisance à la France; Lucques fut donné à la princesse Élisa. L'Angleterre, dont la partie était cette fois une guerre à mort, saisit avec joie l'occasion de signaler l'ambition d'envahissement que décelait Napoléon. Ses flottes se mirent en mer. L'empereur, averti de la loyale disposition de l'Espagne, et se confiant à l'amiral Villeneuve, cet homme qu'il employa pour son malheur et la honte de nos armes, donna l'ordre de chercher l'ennemi et de ne le chercher

qu'avec des forces supérieures. L'amiral Villeneuve sort avec une flotte combinée de quatorze vaisseaux de guerre français et six vaisseaux espagnols; il rencontre la flotte anglaise aux ordres de Robert Calder, à la hauteur du cap Finistère (Espagne). Le malheureux Villeneuve est battu avec des forces supérieures, et deux vaisseaux espagnols tombent au pouvoir de l'ennemi.

Nous nous attendions à une nouvelle coalition continentale. Junot avait reçu un jour, tandis que nous étions à Cintra, une lettre de la main même de l'empereur qui lui disait des choses fort importantes. L'horizon de l'Europe devenait bien noir vers le Nord, et cette époque mérite un court examen.

L'Autriche était, de toutes les puissances faisant partie de la coalition, celle dont les intérêts étaient le plus en péril. Ses États réduits à la moitié de ce qu'ils étaient, demeuraient ouverts de toutes parts. Le couronnement d'Italie donna à l'Autriche la conviction que son pouvoir était détruit pour toujours en Italie. M. de Metternich, dont le génie se développait déjà à cette époque, eut assez d'influence pour décider la troisième coalition continentale.

On prit pour prétexte la violation du traité de Lunéville : on prétendit que par ce traité la Hollande, la Suisse, la Lombardie, Gênes et Lucques, ainsi que Parme, avaient le droit de se choisir une constitution, et que c'était un envahissement que de leur imposer des lois. En parlant ainsi, l'Autriche accédait enfin au traité de Pétersbourg du 8 avril précédent, avec

l'Angleterre. Elle entre aussitôt en campagne, le général Klénau passe l'Inn et envahit la Bavière.

La France se voyait de nouveau menacée de toutes parts. Le midi de l'Europe lui restait seul fidèle ; il était donc de la plus haute importance de conserver les relations d'amitié entre les cours de France et de Lisbonne surtout.

Cependant l'empereur avait tenu sa parole, il avait mandé Junot près de lui au bruit du premier coup de canon.

— Mais, hâte-toi, écrivait Duroc, car j'ai le pressentiment que cette campagne ne sera pas longue.

Junot enfourcha un bidet de poste qu'il ne quitta qu'à Bayonne, où il prit alors une calèche qui le conduisit à Paris. Il repartit pour l'Allemagne, donnant six francs de guide aux postillons et faisant voler les chevaux. Mais l'empereur allait encore plus vite. L'armée semblait courir avec la vélocité d'une jeune fille; enfin il rejoignit l'empereur à Brunn en Moravie, le 1er décembre. L'empereur était avec Berthier dans une maison dont les fenêtres donnaient sur la route. Il était à peine neuf heures du matin, le temps était brumeux, et le jour n'était pas éclatant.

— Que vois-je arriver là-bas? demanda l'empereur. C'est une chaise de poste, cependant nous n'attendons pas de nouvelles ce matin. Est-ce que le mouvement du trésor aurait eu des suites ?

Et à mesure qu'il distinguait mieux avec sa longue-vue, il paraissait non pas inquiet, mais plus occupé de deviner qui ce pouvait être.

— C'est un officier général, dit-il enfin. Eh mais, en vérité, si la chose était possible... je croirais que c'est Junot. Quel jour avez-vous écrit, Berthier? Berthier le lui dit.

— Alors, ce ne peut être lui, dit l'empereur. Il a douze cents lieues à faire pour nous rejoindre, et, avec la meilleure volonté du monde...

L'aide de camp de service annonça le général Junot.

— Pardieu, dit Napoléon en allant à lui, il n'y a que toi pour des choses comme cela! Arriver la veille d'une grande bataille, et faire pour cela douze cents lieues, et surtout quitter une ambassade pour le canon! Il ne te manque plus que d'être blessé dans la bataille de demain.

— J'y compte bien, sire, mais par la dernière balle, répondit Junot en riant. Il faut que les Russes me laissent faire mon service auprès de Votre Majesté.

— Ma foi, mon ami, il ne te reste plus que cette place-là. Tu es arrivé trop tard et tous les corps d'armée sont donnés, même, comme tu le sais, tes beaux grenadiers d'Arras. Ce sont de vigoureux garçons; mais ils ont un bon chef.

— Oui, oui, dit Junot, je ne regrette pas de les lui laisser; il les mènera vaillamment. Mais, sire, je suis comblé de me retrouver auprès de votre personne, comme à l'armée d'Italie. C'est d'un heureux augure.

L'empereur remua la tête; mais d'un air de doute

qui n'avait rien d'inquiétant. Il souriait au contraire, et son sourire donnait de la confiance. Il se promenait dans la chambre qui lui servait de cabinet, avec un calme qui rassurait les plus timides.

L'empereur fit une foule de questions sur le Portugal et sur l'Espagne, et cela dans un moment où sa tête cependant devait avoir un foyer d'idées ardemment alimenté. Tout est prodige dans cet homme.

Tandis que Junot quitte la toque diplomatique pour reprendre les éperons et le sabre du hussard, le combat de Trafalgar, ce malheureux combat, venait de se consommer.

Le ciel d'azur de Lisbonne resplendissait. Un soleil d'automne, mais plus beau que celui de nos plus beaux jours d'été, luisait pur et sans nuages, lorsqu'un matin je fus éveillée par des coups de canon qui faisaient trembler notre frêle demeure. Ils se répétaient avec une telle rapidité que je ne savais que penser.

C'était la nouvelle du combat de Trafalgar qui était arrivée dans la nuit à Lisbonne. Le port était rempli de vaisseaux anglais; et, sans égard pour la neutralité, sans égard pour la princesse du Brésil, qui, étant infante d'Espagne, perdait à ce malheur plus encore que la France, les vaisseaux anglais tirèrent aussitôt le canon, pour célébrer leur victoire. Mais aux accents joyeux se mêlaient aussi des bruits funèbres... La victoire avait fait payer cher son laurier : Nelson était mort !

On sait qu'un jour d'affaire il était toujours cha-

marré d'une foule de cordons et de plaques, d'ordres étrangers et nationaux. Un de nos soldats, qui était dans le haut des huniers d'un de nos vaisseaux qui voulait aborder le vaisseau amiral, vit de son poste cet homme tout couvert d'or et de diamants qui n'avait que la moitié de ses membres, et qui paraissait commander tout le mal qu'on nous faisait. Il lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans la poitrine. Le coup était mortel, on l'emporta dans sa chambre; et là il mourut en dictant son rapport à l'amirauté.

— Du moins, dit-il à un officier qui était près de lui, je puis, comme un de leurs poètes, dire en mourant :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains!

En effet, il venait de voir couler bas, de la fenêtre de sa chambre, le fameaux vaisseau espagnol la Santa-Trinidad, fort de cent trente canons.

Napoléon fut profondément malheureux de cette bataille de Trafalgar; et certes, lorsqu'en ouvrant le Corps législatif, le 1er mars 1806, il dit, avec une sorte d'indifférence: — La tempête nous a fait perdre quelques vaisseaux, après un combat qui fut imprudemment engagé, etc., etc., il ne dévoila pas le fond de son cœur, car, alors, il était vivement blessé.

Pendant que les ondes du détroit de Gibraltar se rougissaient de notre sang; Napoléon faisait triompher les aigles et notre beau drapeau dans les champs d'Ulm.

Napoléon avait stupéfié l'Autriche par la rapidité de sa marche et l'habileté de ses manœuvres, qui lui assuraient la tranquillité des débouchés du Tyrol; nous remportions chaque jour une victoire. Après Wertinghen vint le combat de Guntburg par le maréchal Ney, qui culbute l'archiduc Ferdinand; puis l'occupation d'Augsbourg par le maréchal Soult; l'occupation de Munich par Bernadotte; la prise de Memingen par Soult, avec quatre mille prisonniers; le fameux combat d'Elchingen où le maréchal Ney fait trois mille prisonniers, et assure, par la prise du pont d'Elchingen, une grande part du succès de la campagne et surtout la prise de la garnison d'Ulm. Ensuite venait le combat de Langenau par Murat, dans lequel il fait trois mille prisonniers. En dix-sept jours on avait fait tout ce que je viens de rapporter et le 20, Ulm capitulait ayant dans ses murs Mack quartier-maître général. L'archiduc Ferdinand s'est échappé avec un parti de cavalerie. On trouve dans Ulm des magasins immenses, trente mille hommes de garnison, soixante-dix pièces de canon attelées, trois mille chevaux, vingt généraux, qui sont renvoyés sur parole. En dix-sept jours, l'Autriche a perdu cinquante-cinq mille prisonniers, presque tout son matériel, et ce qui reste de l'armée est contraint de se retirer derrière l'Inn, où l'empereur Napoléon la rejoint aussitôt. L'empereur de Russie a une entrevue, à Berlin, avec le roi de Prusse.

Après cette immense affaire de la prise d'Ulm, l'armée française passe l'Inn; le maréchal Lannes

prend Branau et Salsbourg. En Italie, Masséna était, ce qu'il fut toujours, l'honneur de nos armes. Vicence, Vérone, tombent devant nous. On passe le Tagliamento, et, pendant ce temps, l'empereur Napoléon entre à Vienne. L'armée d'Italie passe l'Izonzo; on prend Gradisca, Udine, Palma-Nova et d'immenses magasins. Le maréchal Augereau traverse la Forêt-Noire, prend Lindau, Bregentz, fait capituler le général Jellachich avec six mille hommes, et les Français sont maîtres de tout le Vorarlberg.

Tandis que ses lieutenants le secondent avec cette ardeur, qui alors était dans toutes les âmes, Napoléon s'avançait en Moravie. Brunn, capitale de la Moravie est pris. Trieste est pris. Enfin, le 2 décembre, les trois empereurs sont à la tête de leurs troupes. Les usses ont soixante-quinze mille hommes effectifs, es Autrichiens trente-cinq mille; leur cavalerie est bien supérieure à la nôtre, et nous n'avons en out que quatre-vingt-cinq mille hommes. Cette bataille d'Austerlitz est un des beaux monuments de a gloire de Napoléon.

Lorsque Napoléon regarda, le matin même de la bataille, quelle direction prenaient les troupes ennemies, l était alors sur une hauteur. Il y avait près de lui n jeune page; Napoléon appuya sur son épaule la ongue-vue dont il se servait, et regarda ainsi pendant sept à huit minutes comment Kutusow disposait ses troupes. Probablement que ce qu'il vit lui donna une entière satisfaction, car il sourit, et son front était parfaitement calme. Il referma sa longue-vue, et

dit à Junot, qui était alors auprès de lui : — C'est bon ! Ils font ce que je voulais.

La perte des alliés fut immense. Ce fut à Austerlitz que l'ont vit, pour la première fois, des cuirassiers charger sur des batteries.

La veille de la bataille, l'empereur dit à Junot, à Duroc et à Berthier, de mettre une redingote sur leur uniforme et de le suivre pour inspecter si tout était en ordre. Il était onze heures du soir. Les feux du bivouac étaient entourés de ces braves soldats de la garde, qu'on appela quelque temps après les grognards, et par tous ceux de cette armée, la première du monde. C'était le 1er décembre; il faisait bien froid, mais nul n'y songeait; ils chantaient, causaient; plusieurs racontaient les belles victoires d'Italie, les victoires de l'Égypte. On parlait de Marengo, puis du couronnement. L'empereur, enveloppé dans sa redingote grise, passait inaperçu derrière ces groupes où il voyait tant de cœurs dévoués à sa gloire, à celle de nos armes. Il écoutait, et souriait d'un air attendri. Tout à coup, en passant près d'un bivouac, dont la flamme plus ardente éclaira son visage, il fut reconnu : — L'empereur ! s'écrie tout le groupe ! Vive l'empereur ! Vive l'empereur ! répond un autre bivouac. Vive l'empereur !...

Et sur toute la ligne, dans les bivouacs, sous les tentes, partout ce cri de : Vive l'empereur s'élance et frappe le ciel ! Les feux sont désertés; les soldats veulent voir leur chef bien-aimé. Ils prennent la paille de leur lit, tout ce qu'ils rencontrent, en font des

torches dont ils éclairent la nuit sombre, criant toujours: — Vive l'empereur! avec cet accent qui vient du cœur. Napoléon fut ému.

— Assez, mes amis, assez, leur dit-il. Mais on voyait que ces preuves d'amour lui étaient douces, et que son âme les comprenait.

— Ah! tu veux de la gloire! disait une vieille moustache qui n'avait peut-être pas été coupée depuis le premier passage des Alpes! Ah! tu veux de la gloire! eh bien, demain, tes bons enfants de la garde t'en donneront pour ton anniversaire. Oui... ils t'en donneront, va.

— Qu'est-ce que tu as à grogner dans ta moustache? lui dit l'empereur en s'approchant du vieux grenadier, et lui souriant avec ce sourire d'ineffable bonté qui était si charmant en lui.

Le grenadier tenait, comme ses camarades, une torche de paille dont les reflets éclairaient une figure cicatrisée. Ses yeux était pleins de larmes; à la question de l'empereur il se mit à rire. Napoléon la lui répéta.

— Ma foi, mon général... c'est-à-dire... Sire... je disais comme ça que nous frotterions d'importance ces s. . . c. . . . de Russes; si ça vous fait plaisir. Vive l'empereur!

Et voilà de nouveaux cris s'élevant dans l'air; des troupes ainsi animées ne peuvent être battues.

L'empereur d'Autriche fut trouver, ainsi qu'on le sait, Napoléon dans son bivouac, pour lui demander la paix.

La bataille d'Austerlitz termina non seulement la campagne de 1805, mais la troisième coalition continentale.

La vie de Napoléon se compose d'époques très distinctes. En 1796, le général Bonaparte partit pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. Des Alpes Juliennes il s'élance aux montagnes de la Ligurie. Montenotte, Millesimo sont ses premières victoires. Bonaparte n'avait alors que vingt-six ans.

Wurmser était sur les bords du Rhin. Il quitte l'Alsace, et accourt au secours du Tyrol. Il est battu à la fameuse affaire de Castiglione. Il se retire dans les montagnes, et revient pour essuyer une défaite complète à Bassano. Il se renferme dans Mantoue. Arrive ensuite la glorieuse journée d'Arcole, Alvinzy est rejeté par-delà la Brenta avec les débris informes de la troisième armée impériale. Les affaires de Rivoli et de la Favorite amènent la destruction de la cinquième armée autrichienne et la reddition de Mantoue. Vient ensuite le traité de Tolentino. Entre cette époque et celle de Campo-Formio se relève une nouvelle armée autrichienne commandée par le prince Charles, dernier et seul espoir de sa maison. Cette armée est culbutée, renversée. Bonaparte lui fait franchir, comme un songe fantastique, le Tagliamento, les Alpes Juliennes, la Save, la Drave, la Muehr, l'Izonzo; et l'Autriche, stupéfaite de voir la France planter son drapeau tricolore à vingt-cinq lieues de Vienne, est contrainte d'accepter la paix comme une grâce.

La guerre d'Égypte suit immédiatement. Là se développe un nouveau génie militaire dans cet homme qui les possédait tous.

Napoléon repasse les mers. Une nouvelle coalition se forme. Malgré l'hiver et les obstacles, Bonaparte fait franchir de nouveau les Alpes à l'armée fraçaise. C'est sa huitième campagne, et toutes sont une suite de victoires. Son génie a rendu tout possible. Les torrents qui se précipitent du haut des Alpes ont été moins rapides que lui dans leur course. Mélas est battu à Marengo, et l'Italie est reconquise, sans que la Belgique, ni aucun des départements réunis aient été menacés. On nous respectait alors, si l'on ne nous aimait pas.

La neuvième campagne de Bonaparte commence à la rupture du traité de Lunéville. En soixante jours, 150,000 hommes vont de la Seine aux sources de la Vistule, de la Forêt-Noire aux monts Krapack, et se promènent en conquérants, animés par le génie de leur chef, dans le Tyrol, dans la Styrie, la Carniole, et jusqu'aux confins de l'Autriche-Antérieure. On croit rêver. Tout cela s'est opéré par le génie d'un seul homme.

Enfin il se reposait dans sa gloire; l'aigle avait replié ses ailes; nous jouissions pleinement de notre triomphe en contemplant Napoléon assis sur ce trône qui n'était qu'un pavois sur lequel l'avait exhaussé la nation. Après avoir signé le traité de paix qui rendait à l'empereur d'Autriche ses États et ses peuples, Napoléon fut à Munich, et maria le

prince Eugène avec la fille du roi de Bavière. Le prince Eugène était le meilleur comme le plus charmant jeune homme de notre temps, une tournure élégante comme celle de sa sœur, et une parfaite bonté de cœur.

Avant de quitter l'Espagne, j'appris la mort de M. Pitt.

Bonaparte fit quelques tentatives pour gagner M. Pitt à la France lorsqu'il arriva au consulat. Mais le premier consul eut tout le désagrément d'un échec.

La haine qu'il y avait entre ces deux hommes est peut-être l'une des plus fortes qui aient jamais existé.

C'était en vain que Napoléon disait souvent, en parlant de lui : — Guillaume Pitt est grand ministre jusqu'à Douvres ; à Calais, je n'ai plus peur de lui.

Guillaume Pitt était un habile homme et l'était partout. Napoléon en avait, non pas peur, mais le redoutait, comme on craint un homme de talent qui est votre ennemi.

M. Pitt était entré aux affaires à l'âge de vingt-quatre ans. Sa haine contre la France était déraisonnable; et celle qu'il avait vouée à Napoléon l'était tout autant.

La mort de M. Pitt fit une très forte sensation en Espagne. A Vittoria, la maison dans laquelle je logeais, et qui était celle de la personne la plus considérable de la ville, avait été complétement illu-

minée, pour célébrer cet événement si heureux pour l'Espagne, me disait mon hôte.

Je rentrai dans Paris le mardi gras. J'en étais sortie également un mardi gras. Mon Dieu! que j'étais heureuse d'y revenir! Comme alors ce mot était gracieux à dire : La France!... Je suis Française!... Lorsqu'on disait : Je suis Français! la tête se relevait avec fierté, on éprouvait au cœur une sensation puissante.

Le lendemain de mon arrivée, j'écrivis à madame la baronne de Fontanges, dame d'honneur de Madame, en lui demandant quel jour je pouvais me présenter à Son Altesse Impériale pour lui rendre mes devoirs, pour prendre possession de ma place de dame pour accompagner. Madame de Fontanges me prévenait que Son Altesse Impériale me recevrait le dimanche suivant.

J'écrivis à madame de La Rochefoucauld pour lui demander quel jour je pourrais présenter mes devoirs à Sa Majesté; madame de La Rochefoucauld me répondit qu'elle était chargée de m'inviter à déjeûner pour le lendemain matin, et de ne pas manquer de conduire ma petite Joséphine.

Lorsque j'arrivai dans le grand salon jaune, qui était près de celui de François Ier, j'y trouvai une jeune personne dont la grâce, la fraîcheur, la physionomie toute charmante me frappèrent de surprise. Elle vint à moi en souriant, quoiqu'elle ne me connût pas, et se baissant pour se mettre au niveau de Joséphine :

—Oh! la ravissante créature, s'écria-t-elle. Voulez-vous venir avec moi, mon ange?

Et la prenant dans ses bras, elle l'emporta aussitôt en courant à l'extrémité du salon. Je n'avais pas eu le temps de demander quelle était cette jolie et gracieuse personne, lorsque l'impératrice sortit de son appartement intérieur. Elle m'embrassa, me dit avec le ton de la plus extrême bienveillance combien elle était contente de me revoir: — Et ma filleule, ajouta-t-elle, ne me l'avez-vous pas amenée?

Joséphine, accoutumée aux bontés de sa marraine, accourut aussitôt qu'elle l'aperçut.

— Ah! ah! dit l'impératrice, voilà déjà Stéphanie faisant la partie de Joséphine. Vous ne connaissiez pas ma nièce, me dit-elle tout bas; regardez-la, et dites-moi si elle n'est pas charmante?

J'ai rencontré peu de femmes qui m'aient paru aussi agréables que mademoiselle Stéphanie de Beauharnais. Tout ce qui peut plaire, bonne grâce, bonnes manières, charmant visage, tournure élégante, elle réunissait tous les avantages qu'une femme peut souhaiter; elle était bien jolie et avenante, ce qui la faisait admirer des hommes; et cependant les femmes le lui pardonnaient parce qu'elle était bonne et prévenante pour toutes. Elle était fille de M. de Beauharnais, cousin du mari de l'impératrice, et fiancée du prince héréditaire de Baden. Son futur, que je vis quelques jours après, ne me parut pas être digne d'elle sous le rapport de l'extérieur de sa personne.

J'ai conservé de cette matinée un souvenir qui jamais ne m'a quittée.

Je me rendis le dimanche 25 février à l'hôtel de Madame-mère, situé rue Saint-Dominique, et qui est aujourd'hui l'hôtel du ministère de la guerre.

Madame-mère n'avait pas été élevée à la dignité de princesse dans la famille impériale, en même temps que ses filles et belles-filles, par la raison de son attachement fidèle à son fils Lucien malheureux et proscrit. L'empereur revint à des sentiments plus dignes de sa grandeur, et madame fut rappelée de Rome, et placée dans le rang qui lui appartenait comme mère de l'empereur. A l'époque où je revins de Portugal, elle était en possession de son titre et de sa fortune; elle n'avait alors que cinq cent mille francs, et sa cour d'honneur lui en coûtait près du cinquième.

Je lui fus présentée par madame de Fontanges qui me nomma à elle. Elle prit aussitôt la parole, et, quittant la cheminée auprès de laquelle elle était, elle vint à moi.

— Ah! vous n'avez pas besoin de me nommer madame Junot, lui dit-elle. C'est un enfant à moi. Je l'aime comme ma fille, et j'espère qu'on lui rendra sa place auprès d'une vieille femme le plus agréable possible; car c'est bien sérieux pour vous, n'est-il pas vrai, madame Junot?

Je répondis à Madame comme je le devais, que j'étais à ses ordres, et je prendrais mon service aussitôt qu'elle l'ordonnerait.

— Eh bien, me dit-elle, que ce soit le plus tôt possible.

Il fut convenu que ce serait pour le dimanche suivant, et je pris congé, Madame devant aller dîner avec l'empereur, ce qui avait lieu tous les dimanches régulièrement, à moins d'un empêchement fort important.

De toutes les biographies qui ont été faites sur les princesses de la famille de l'empereur, aucune peut-être n'est plus ridiculement menteuse que celle de madame-mère. C'est une des figures importantes entourant le portrait de l'empereur; sa mère doit être connue pour ce qu'elle est, et je regarde cette tâche comme un devoir.

A l'époque où Madame fut nommée Madame-mère elle pouvait avoir cinquante-trois ou quatre ans; elle avait été parfaitement belle dans sa jeunesse, et toutes ses filles (madame Bacciochi exceptée) la rappelaient et donnaient une idée de sa beauté. Sa taille était celle qui plaît dans les femmes, cinq pieds un pouce à peu près; mais en vieillissant ses épaules s'étaient arrondies et lui faisaient ainsi perdre de sa taille, quoique sa démarche fût toujours assurée et convenable. Ses pieds et ses mains étaient des modèles : son pied surtout est le plus remarquablement petit et le plus charmant que j'aie jamais vu; elle avait encore à cette époque toutes ses dents, et, comme tous les Bonaparte, le plus charmant sourire, ainsi qu'un regard fin, perçant, et très spirituel. Ses yeux ne sont pas grands, ils sont petits même, très noirs, et jamais d'une expression méchante.

Madame était toujours fort soignée sur sa personne, et habillée selon son âge et selon sa condition; toujours les plus belles étoffes de la saison, et faites d'une manière que la critique ne pouvait aborder. Elle représentait fort bien, et certes je venais de voir des princes et des princesses qui avaient grandement besoin de mettre en avant ce titre d'altesse royale pour n'être pas pris pour les plus francs roturiers que l'on pût rencontrer. Le seul et grand inconvénient qu'avait Madame, c'était à la fois sa timidité et sa difficulté de s'exprimer en français; en me servant du mot timidité, je n'emploie qu'un terme justement appliqué. Madame était timide lorsqu'elle se trouvait en face de gens qui lui étaient présentés, et dont elle redoutait la censure moqueuse. Elle avait une grande finesse de jugement et beaucoup de tact; aussitôt qu'on était devant elle, son coup d'œil vous avait deviné; et tout en ayant l'air de regarder d'un autre côté, elle savait à quoi s'en tenir avant qu'on fût sorti de la chambre.

Lorsque Madame devint Altesse impériale, elle quitta l'hôtel qu'elle habitait avec son frère le cardinal Fesch pour venir habiter l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique. Cet hôtel avait appartenu à Lucien, qui l'avait fait arranger avec une riche et somptueuse élégance. Les tableaux même y demeurèrent, et Madame eut, aussitôt son arrivée à Paris, une habitation convenable pour sa nouvelle dignité.

Sa maison était peu nombreuse, ainsi que toutes celles des princesses de la famille : quatre dames pour accompagner, une dame d'honneur, deux chambel-

lans, deux écuyers, un premier écuyer, un premier aumônier, un secrétaire des commandements et une lectrice.

Cependant la haine se nourrissait d'une jalousie en proportion de la gloire de Napoléon. Dès lors, Napoléon devait avoir pour ennemis naturels tous les souverains de l'Europe.

Ses frères et sœurs devinrent rois et reines. Madame Murat fut appelée grande-duchesse de Berg, et Joseph Bonaparte fut enlevé à ses goûts paisibles pour aller régner sur l'antique Parthénope.

La princesse Elisa fut celle de sa famille que l'empereur favorisa la première de la souveraineté en lui donnant la république de Lucques, qu'il érigea en principauté. Lorsque la princesse Caroline vit sa sœur aînée avec une couronne souveraine, elle aussi voulut que son front en fût orné. Elle fut grande-duchesse de Berg. Vint le tour de la princesse Pauline. Elle fut duchesse de Guastalla; ce n'était pas grand'chose. S'il y avait eu des royaumes de l'air comme au temps des Sylphides, on l'aurait mise dans un nuage rose parfumé, et puis on l'aurait envoyée régner dans ces régions fortunées, où l'on conduit les peuples avec une touffe de fleurs pour sceptre. Venait ensuite madame la duchesse de Clèves; elle n'aimait pas beaucoup son lot. La princesse Elisa trouvait que Lucques et Piombino étaient de misérables principautés. Elle se plaignit; la princesse Caroline se plaignit; la princesse Pauline se plaignit : ce fut un chœur de doléances.

— Ah çà ! dit l'empereur, qu'est-ce donc que tout cela signifie ? Pourquoi ces dames ne sont-elles pas contentes ? Il semblerait en vérité que nous partageons l'héritage du feu roi notre père.

Le prince Louis avait été reconnu roi de Hollande le 5 juin précédent, par suite d'un traité fait entre la France et la république batave.

Il avait été choisi par la Hollande pour être roi de cette terre de marécage. Comme il faut que les Français rient de tout, même de ce qui est honorable pour eux, et certes la chose l'était assez, puisque la Hollande venait nous demander un chef, il courut une plaisanterie qui donna de l'humeur à l'empereur. Il n'aimait pas ces sortes de jeux avec le pouvoir.

La Hollande s'exprima par l'organe de ses envoyés. La cour était alors à Saint-Cloud. L'empereur reçut la députation avec une joie qui n'était pas feinte. Il aimait, je crois, le prince Louis plus qu'aucun de ses frères, Joseph excepté ; il avait une tendresse paternelle pour la princesse Louis et pour ses enfants.

J'ai déjà parlé du départ de Joseph pour Naples, où maintenant il était roi. Je n'ai pas encore dépeint cet intérieur du frère aîné de Napoléon.

Joseph Bonaparte, moins qu'aucun des Corses que j'ai connus, n'a d'accent en parlant français. Il est difficile de voir une plus jolie figure avec cette expression mâle que doit avoir la physionomie d'un homme. Son sourire est celui de l'empereur, fin, spi-

rituel, et peut-être plus doux ; son âme est parfaitement sereine et son cœur excellent. Il est fort instruit dans notre littérature, dans la littérature italienne et anglaise ; ses études furent continuées bien au delà du terme prescrit par l'usage. Il aime les belles-lettres ; il aime à s'entourer de savants et de littérateurs. Le roi Joseph est un homme que, dans tous les temps, on sera fier d'avoir pour ami.

On a dit que son caractère était faible, c'est faux. Sa conduite fut admirable pendant son malheureux règne en Espagne. La position des frères de Napoléon a toujours été pénible aussitôt qu'il les a placés sur un trône : il en voulait faire des souverains, et il exigeait d'eux une soumission de préfet ; cela ne pouvait aller.

Le roi Joseph ne partit de France qu'avec un grand regret. Il suppliait son frère de ne pas le faire roi :

— Laissez-moi régner à Morfontaine, lui demandait-il.

Quel est le malheureux de Paris qui ne connaît pas le nom de la princesse Joseph, de la reine d'Espagne ? Sans être belle, elle est charmante. Vouée à la retraite par goût et par devoir, elle ne croyait pas qu'une mère pût déléguer son autorité. La qualité de souveraine n'était, selon elle, qu'un titre de plus à sa sollicitude envers ses enfants.

— Je réponds d'elles aux sujets qu'elles auront un jour sous leur domination, disait-elle.

La reine Julie est une des femmes dont j'admire le plus le caractère ; je l'ai vue longtemps dans l'inti-

mité; je l'ai vue plus tard entourée d'un pouvoir qui me la montrait toujours aussi parfaite. Toujours simplement mise, elle ne portait de pierreries que ce qui était absolument nécessaire à la convenance de son rang. L'empereur avait une profonde estime et un tendre attachement pour elle. Quant à son mari, il la vénère et l'aime chèrement.

Lorsque la reine Julie partit pour Naples, ce fut une douleur pour Madame-mère, qui l'aimait plus qu'aucune de ses autres belles-filles.

La cour impériale fut considérablement diminuée par l'absence des princesses et des deux frères de l'empereur.

J'ai déjà dit que j'avais été fort intimement liée avec madame Murat lorsqu'elle n'était encore que Caroline Bonaparte. J'ai parlé de sa personne; elle demeura la même lorsqu'elle fut grande-duchesse de Berg, de ce qu'elle était étant madame Murat; seulement elle devint différente au moral, et fut princesse tout entière; son esprit était tout naturel, sans aucune culture, malgré la bonne volonté de madame Campan, chez laquelle elle fut en pension pendant deux ans; mais si madame Campan était une femme d'un mérite supérieur, elle avait le grand défaut de ne vouloir contraindre en rien les jeunes filles riches et appartenant à des familles puissantes.

C'était donc sur la cour de la princesse Caroline, ou de la grande-duchesse de Berg, comme elle aimait qu'on l'appelât, que reposait l'espoir joyeux de la grande cour. La princesse occupait alors le beau

palais de l'Élysée, où elle commençait à recevoir en princesse. Sa maison était formée.

M. de Cambyse, adjudant-commandant, était premier écuyer de la princesse; nous l'avions surnommé le roi de Perse.

M. D'Aligre était chambellan. J'ai remarqué que l'empereur avait une sorte de préférence, sans l'aimer, pour tout ce que le faubourg Saint-Germain renfermait de plus opposant et de plus considérable, pour l'attacher à sa maison ou bien à celle de ses sœurs ou de ses frères.

Junot fut de nouveau nommé gouverneur de Paris le 19 juillet 1806; l'empereur, en le lui annonçant, lui dit, en lui prenant la main, ces paroles remarquables:

— Junot, tu es gouverneur de la ville que je veux rendre la plus grande des villes; je t'ai nommé parce que je sais que les Parisiens seront tes enfants encore plus que tes administrés. Ils t'aiment, t'estiment, et seront contents, j'en suis sûr, de te revoir dans les mêmes fonctions.

En apprenant la nomination de Junot, le préfet du département de la Seine à la tête des douze maires, vint le voir et lui témoigner toute la joie qu'ils ressentaient de le revoir au gouvernement de Paris.

Le 10 août suivant, jour de saint Laurent, à midi précis, le préfet de la Seine (qui était alors M. Frochot), en tête des douze maires, vint me souhaiter ma fête. C'est l'un des moments de ma vie où j'ai éprouvé une émotion profondément sentie. On apporta une corbeille remplie de fleurs artificielles

faites admirablement. Cette corbeille avait trois pieds et demi de diamètre. De chaque côté on avait placé, près de la corbeille, deux caisses contenant, l'une, un immense oranger; l'autre un grenadier.

— Vous nous avez permis de vous présenter quelques fleurs, me dit M. Frochot; bien que nous soyons dans la saison de l'année où il est bien facile de les avoir fraîches, nous avons préféré vous les donner ainsi, pour que le souvenir de notre hommage fût plus durable auprès de vous.

Au premier de janvier, ainsi que tous les premiers de l'an et les dix août, jours de ma fête, ils renouvelèrent cette démarche, et elle fut toujours autorisée par l'empereur.

En l'absence de l'empereur, c'était de l'archi-chancelier seul, comme dépositaire du pouvoir, que Junot prenait et recevait des ordres.

La position de l'archi-chancelier pendant l'absence de l'empereur était des plus belles; nulle autorité ne balançait, ne gênait la sienne; l'impératrice Joséphine n'avait aucune volonté envahissante, et l'archi-chancelier ne trouvait en elle qu'un bon accueil et toujours une humeur égale; le prince Joseph était à Naples; le prince Louis en Hollande. Il était le second personnage de l'Empire.

J'avais toujours désiré avec passion une maison de campagne; Junot m'avait donné Bièvre; mais depuis qu'il était gouverneur de Paris, cette maison ne pouvait plus convenir, elle était trop loin. Un jour Junot me dit :

— Il faut que tu viennes dîner au Raincy; Ouvrard m'a donné la permission d'aller y tuer quelques daims, et je veux que tu fasses avec moi cette chasse en calèche.

Le temps était admirable ; on était aux premiers jours d'octobre. La chasse fut heureuse. Je regardais avec délices ces beaux ombrages du Raincy ; ce château qui, malgré le vandalisme qui en avait abattu les trois quarts, était encore d'une grande beauté, ces massifs si verts et si frais, tout ce qui fait du Raincy enfin une délicieuse habitation.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, qu'on doit être heureux dans un lieu comme celui-ci !

Junot s'approcha de moi, me regarda en souriant.

— Comment trouves-tu ce château et ce parc ? me dit-il.

— Ah ! c'est un lieu de féerie !

— Et si, par un coup de baguette, tu en devenais la maîtresse, que dirais-tu ?

— Je n'en sais rien ; car bien sûrement cela n'arrivera pas.

— Le désires-tu beaucoup ?

Je devins rouge à la seule pensée que cela pouvait être, et je ne pus que le regarder avec une expression qui probablement lui plut, car il me prit dans ses bras, m'embrassa, et me dit :

— Eh bien ! il est à toi.

Il est des heures amères dans la vie, et je puis le dire plus qu'une autre, sans doute; mais il est aussi

de ces minutes fugitives qui donnent pour une éternité de bonheur.

La quatrième coalition continentale, dont cette fois l'Autriche n'osa pas se mêler, venait d'être proclamée. L'empereur, parti de Paris dans les derniers jours de septembre, arrivé à Bamberg le 6 ou le 7 octobre, se porta aussitôt contre le roi de Prusse, qui, vivement alarmé des mouvements des troupes françaises stationnées en Allemagne, avait mis les siennes en état de défense avec une grande célérité.

Désolé de n'avoir pas suivi l'empereur dans cette campagne, Junot voulut au moins le suivre dans sa course aussi rapide que glorieuse; il fit mettre des cartes , des plans, dans la bibliothèque du Raincy; des petits fichets rouges et bleus furent plantés sur ces cartes, et toutes ses soirées se passèrent presque entièrement à suivre l'empereur et les armées françaises et prussiennes sur la carte.

La campagne de 1806 est encore une de celles où l'empereur s'est immortalisé par son génie.

L'armée française se composait de sept corps sous les ordres de Lefèvre, Bernadotte, Ney, Lannes, Davoust, Augereau et Soult. Une réserve était aux frontières de Westphalie, sous le commandement de Mortier, et toute la cavalerie obéissait à Murat. Les troupes alliées faisant partie de la confédération du Rhin, qui, pour la première fois, combattaient leurs compatriotes sous les ordres d'un Français, étaient conduites par le maréchal Lefèvre.

Ce fut Bernadotte, aujourd'hui l'un des membres

de cette confédération du Rhin comme duc de Poméranie, qui commença le bal par le combat de Schleitz; celui de Saalfeld vient ensuite, et le 14 octobre, trois semaines après le départ de l'empereur de Saint-Cloud, il remportait la victoire d'Iéna, l'une des plus belles victoires de sa carrière militaire. Ce fut Murat qui, par une charge hardie et entraînante, décida, dit-on, le sort de cette journée. « La cavalerie était tellement lancée, écrivait Duroc à Junot, qu'elle a poursuivi l'ennemi jusques auprès de Weimar, c'est-à-dire près de cinq lieues. » Les Prussiens n'ont jamais appelé la journée du 14 octobre Iéna, mais bien Auërstadt, du nom d'un village entre Naumburg et Doernburg, à droite de la Saale, gardé par le maréchal Davoust avec trente mille hommes; tandis qu'il en avait plus de cinquante mille devant lui, et le quartier général de l'armée prussienne avec le roi Frédéric-Guillaume et la belle reine amazone.

Les conséquences de cette journée double, tant à Iéna qu'à Auërstadt, furent terribles pour les vaincus. Blessés, tués, prisonniers, nous avions frappé quarante-deux mille hommes. Vingt-six généraux prussiens furent faits prisonniers; le duc de Brunswick, Moëllendorf, ce dernier rayon de la gloire de Frédéric, furent mortellement blessés. Le prince de Prusse, quoique blessé également, fut contraint de se cacher dans un marais, où il demeura plusieurs heures pendant une nuit d'automne froide et pluvieuse.

A peine avions-nous eu le temps de lire les détails

de ces étonnantes journées, qu'arrive la nouvelle de la capitulation d'Erfurth.

— « C'est une magie, écrivait Berthier; vous ne pou- « vez vous figurer cette déroute : on dirait, pour parler « comme la Bible, que le bras du Seigneur les terrasse. »

Tous les jours nouvelles victoires ; tous les jours les estafettes nous apportaient des détails qui paraîtront vraiment fabuleux à nos petits-neveux. Le brave Lasalle, ce héros de notre cavalerie française, prend la fameuse forteresse de Stettin avec douze cents hommes, et trouve dedans cinq mille Prussiens et cent cinquante canons. C'est le 29 octobre. On est entré en campagne le 10 ; et le 29, c'est-à-dire dix-neuf jours après, on est dans la capitale de la Poméranie prussienne.

Blücher, échappé au sabre des dragons du général Klein, après la bataille d'Iéna, errait comme un désespéré au nord de l'Elbe. Renvoyé du Mecklembourg, coupé de la Poméranie par la prise de Stettin, chassé du Lauenbourg, il se vit jeté vers ce golfe de la Baltique où la Trave a son embouchure. Il fut se renfermer dans Lubeck, place toute démantelée. Blücher fut atteint et presque entouré par le maréchal Soult et par Bernadotte et la cavalerie de Murat, presque à l'entrée de la ville. On se battit dans les rues. Nous perdîmes beaucoup de monde à cette attaque, néanmoins nous y fûmes victorieux, et près de cinq mille prisonniers demeurèrent en notre pouvoir. Le reste de l'armée, errant, fugitif, fut pris sur un territoire neutre, à la lisière du Holstein. Le commandant

en chef Blücher, le duc de Brunswick-Œls, douze généraux, plus de douze mille hommes, tout enfin tombe au pouvoir des Français.

Il manquait un bouquet à une telle campagne, ce fut le maréchal Ney qui le donna en prenant Magdebourg. Vingt généraux, vingt-deux mille hommes, sept cents canons, des magasins immenses en toutes choses. Et le maréchal Ney n'avait que onze mille hommes pour entourer et prendre la place! On croit rêver!

Le 9 novembre nos troupes entraient dans Posen, à soixante-cinq lieues de Berlin, un mois, jour pour jour, après le commencement de la campagne.

Le décret impérial daté de Berlin, du 21 novembre 1806, est le fameux décret qui mettait l'Angleterre en état de blocus.

Les villes anséatiques qui contenaient des dépôts de marchandises anglaises, dont la guerre avait triplé la valeur, sont désignées comme devant être d'abord en notre pouvoir. Le maréchal Mortier prend Hambourg, et il donne l'ordre aux habitants, sous les peines les plus rigoureuses, de déclarer les marchandises qu'ils ont chez eux, appartenant aux Anglais. Lubeck a été prise avec Blücher. Tel était le commencement de ce système continental que Napoléon avait conçu et qui devait abattre la Grande-Bretagne.

Murat était entré à Varsovie. Vraiment beau de vaillance, et de cette vaillance chevaleresque qui est le caractère distinctif des Polonais, il plut à ce peuple

brave et tout impressionnable, qui devait suivre avec ardeur un jeune prince qui s'élançait au milieu des batteries ennemies comme dans une salle de danse. Ce fut l'entrée de nos troupes dans Varsovie qui décida la Russie à se déclarer.

La rigueur de la saison avait déterminé l'empereur Napoléon à donner quelque repos à ses troupes.

Le repos ne fut pas long, l'empereur quitta Varsovie le 1er février. Il y avait plus de deux pieds de neige, et le thermomètre était descendu de six et sept degrés au-dessous de zéro, aussi le passage de la Vistule ne fut-il pas aussi heureux que le premier, la glace ayant rompu une grande partie des ponts. Murat, toujours admirable dans sa valeur brillante, était en avant, et avait posé son avant-garde près de celle de l'armée russe. A Hoff, il atteignit les Russes, et sa cavalerie fit la plus belle charge qu'on eût vue dans aucune armée combattante. Cette bravoure, ce sang-froid uni à une valeur bouillante, un talent véritable, pouvaient bien lui faire pardonner le ridicule de sa toilette. Tout le monde connaît ses petites redingotes à la polonaise, ses shapskis, ses shakos, ses colbaks, et toutes les plus singulières coiffures qu'il pouvait trouver. Mais ce qu'on sait moins, c'est la valeur des plumes qui ornaient tous ces beaux bonnets. La princesse Caroline m'a dit à moi-même que, vraiment étonnée de l'immensité de ces plumes demandées par le grand-duc, elle s'était informée, et elle apprit qu'il y en avait pour vingt-sept mille francs de livrées en quatre mois! On peut avec cela, et même

avec moins, comme le prouve le panache blanc de Henri IV, conduire les Français à la victoire.

Vers le milieu de janvier, le ministre de la marine donna un bal. Il y avait une foule immense; je crois qu'il me dit que le nombre des personnes invitées était de quatorze cents et les derniers cents ne pouvaient être placés. Ce bal eut cela de particulier, qu'il se donnait le jour de la bataille d'Eylau. Hélas! bien des jeunes femmes quittèrent le bal rassasiées de plaisir; huit jours après elles reçurent des nouvelles de mort, et le deuil devait prendre la place des guirlandes de roses. On sait comme elle fut terrible cette bataille. Les Russes étaient en force dans le bassin d'Eylau; et le combat fut meurtrier, plus qu'aucun combat ne le fut jamais. La victoire fut longtemps disputée; ce fut la merveilleuse charge de la cavalerie de la garde qui emporta le succès de notre côté.

A son retour d'Eylau (car cette fois l'empereur marchait avec prudence), l'armée présenta un coup d'œil singulier : l'empereur lui fit prendre des cantonnements au commencement du printemps, après l'avoir fait battre pendant un froid de cinq et six degrés au-dessous de zéro; le baron Larrey conseilla à l'empereur de changer les lieux de cantonnement de l'armée. L'empereur n'aimait pas les avis, mais lorsque l'on parlait au nom de ses soldats, il aurait donné l'habit qui le couvrait pour leur épargner une souffrance. Dès que le baron Larrey eut prononcé, l'empereur fit cantonner sa garde sur un plateau sain et aéré, près de Finkerstein; les soldats recommen-

cèrent un camp comme celui de Boulogne; les baraques étaient tellement soignées, nous dit l'empereur lui-même après son retour, que l'on voudrait bien trouver, dans une province éloignée, une auberge aussi commode que quelques baraques d'officiers, arrangées avec soin par leurs soldats, lorsqu'ils en étaient aimés.

Mais une guerre terrible aussi en raison de ses suites, relativement à nous, ce fut la querelle qui s'éleva entre Murat, Lannes et Augereau, pour savoir auquel des deux premiers la victoire était due. L'empereur, dans son bulletin, y présente le maréchal Murat comme ayant décidé le sort à se tourner du côté des Français. Le maréchal Lannes prétendait et soutenait que Murat n'avait donné qu'à la fin du jour. J'ai des lettres dans mes papiers, où la bataille entière est racontée dans ce sens-là. A quelque temps de là, pendant le repos que prirent les troupes, Lannes eut une scène avec l'empereur.

Cette scène fut des plus vives. Lannes, tout entier à sa colère, répétait à tout instant: — Voulez-vous donc lui donner de notre gloire? Ah! mon Dieu, prenez-en! Il nous en restera encore bien assez!

— Oui, s'écria Napoléon ne pouvant plus se contenir; je prendrai et je donnerai la gloire comme il me conviendra de le faire, car, entendez-vous bien, c'est moi, moi seul, qui vous donne votre gloire et vos succès.

Cette scène fut entendue de plusieurs personnes;

entre autres par l'un de nos amis communs, à Lannes et à nous, qui me redit toute cette scène, pendant laquelle l'empereur fut calme en apparence, mais qui produisit un effet terrible sur lui, malgré l'attachement qu'il portait à Lannes. Celui-ci eut l'imprudence de nommer Augereau dans l'explosion de sa colère. Augereau avec ses manières vulgaires, son ignorance profonde, n'avait pour lui que le 18 fructidor et le pont d'Arcole, Augereau avait de l'audace; il avait une grossièreté dans la parole qui éloignait de lui jusqu'aux soldats, qui aiment à retrouver dans le chef qui les conduit une autre apparence que la leur; et Napoléon avait cette opinion à un tel degré de force, qu'il regardait cela comme une obligation dans un chef. J'ai entendu l'empereur émettre cette opinion bien des fois, entre autres pour Augereau à propos d'une histoire qui était arrivée à Junot avec le général aux rudes façons, chez le prince Kourakin, à un bal que donnait celui-ci.

Nous étions au bal chez l'ambassadeur de Russie. Je dansais, et Junot attendait que j'eusse fini ma contredanse pour partir.

Augereau s'approche de Junot, et lui dit, en ouvrant une énorme bouche, de l'une à l'autre oreille, dans laquelle descendait son nez de faucon :

— Eh bien! luron. Est-ce que tu attendras longtemps la bourgeoise?

Junot, qui connaissait son jargon, ne fut pas étonné de l'éloquence du frère d'armes, et il lui répondit tranquillement :

— Ma femme danse. J'espère qu'elle n'acceptera pas d'autre engagement. Au reste il n'est pas bien tard.

Sa femme valsait, je ne me rappelle pas si c'était avec M. de Sainte-Aldegonde, mais je crois bien que oui.

— Avance ici, dit-il à la maréchale. Et lui jetant plutôt qu'il ne lui mit son châle sur les épaules, il la poussa devant lui en ajoutant élégamment, et très haut :

— Allons, trime !

Je ne suis pas la seule qui l'aie entendu, et il existe encore aujourd'hui bien des personnes qui en ont gardé le souvenir. Ceci s'est passé en 1810. Mais je n'ai pas pu résister au désir de raconter cette histoire puisque je parlais d'Augereau.

L'impératrice avait un goût très vif pour faire des patiences, tirer les cartes, et même se les faire tirer. Tous les soirs elle avait sur une table deux jeux de cartes complets, et les patiences allaient leur train de manière à exercer celle des auditeurs. Comme l'impératrice aimait vraiment l'empereur, et que son inquiétude était vive, elle cherchait tous les moyens de se rassurer; celui des cartes et des patiences était un des plus faciles à mettre en œuvre ; aussi l'employait-elle souvent. Un soir nous étions chez elle. Après avoir épuisé la grande, la petite patience, le moulin-à-vent, la patience de quinze, et mille autres que je ne me rappelle plus, l'impératrice voulut savoir s'il arriverait un courrier ce même soir. Il était neuf heures.

Elle recommença une grande patience. Elle n'était pas à la moitié, qu'elle était certaine qu'elle réussirait. Elle réussit : à peine la dernière carte fut-elle posée sur le dernier paquet que l'archi-chancelier entra d'un pas grave, comme à son ordinaire, et apporta à l'impératrice une lettre de l'empereur. Cette lettre était d'autant plus agréable qu'elle annonçait que l'armée prendrait du repos pendant le mois de mars, et qu'elle prenait ses cantonnements entre la Vistule et la Passargue. Je me rappelle cette particularité, parce que l'impératrice ne put jamais lire une ligne entière de la lettre de l'empereur, qui était celle où se trouvait les deux noms de rivière. Elle nous la fit voir pour déchiffrer si nous pouvions ; mais, quant à moi, j'aurais plutôt lu ce qui est sur l'aiguille de Cléopâtre. Enfin Junot arriva. Comme il était habitué à l'écriture de Napoléon, plus encore que l'impératrice, on lui donna la ligne indéchiffrable, et il la lut : — En vérité, lui dit l'impératrice, je suis bien heureuse que vous ayez eu l'idée de venir chercher madame Junot, car nous ne vous aurions pas vu sans elle, et je n'aurais pas lu que l'armée était entre la Vistule et la Passargue.

Le lendemain de cette soirée, la grande-duchesse de Berg m'envoya chercher.

J'étais alors fort souffrante. Je demeurais donc couchée le matin assez tard. Le jour dont je parle, j'entends une grande rumeur dans mon salon, la porte s'ouvre tout entière, et l'on annonce la princesse Borghèse.

— Eh bien! ma petite Laurette, te voilà donc malade? Conte-moi cela. Attends.

Et la voilà qui saute sur mon lit, et s'établit sur mes pieds, qu'elle mettait en miettes à force de se démener pour trouver une bonne place. Je sonnai pour avoir des oreillers, je voulais me lever pour faire mon devoir de dame de cour, et ne pas demeurer ainsi en cornette; mais elle ne le voulut pas, et nous eûmes la plus étrange conversation que deux femmes puissent avoir.

— Ah çà, Laurette, dites-moi pourquoi vous ne m'avez pas aussi donné une fête à votre campagne du Raincy ?

— Parce que je n'ai pas pensé que Votre Altesse Impériale, qui ne peut aller en voiture, voulût chasser un cerf.

— Et pourquoi donc ne chasserais-je pas comme Caroline? Il n'y en a que pour elle.

— Mais, madame, vous ne montez pas à cheval.

— Qu'est-ce que cela fait? J'aurais suivi dans mon palanquin. As-tu vu mon palanquin?

— Non, madame. Mais il n'importe, on ne chasse pas le cerf en palanquin.

Et de fait cette idée me parut si bouffonne, que je ne pus m'empêcher de rire.

— Eh bien, oui, ils se sont aussi mis à rire quand je leur ai dit que je suivrais la chasse avec mes porteurs. Je veux en parler à Junot.

Il était sorti.

— Oh! oh! déjà sorti! Mais il est bien matinal dans ses visites. C'est peut-être pour la fête de l'impératrice.

— De quelle fête voulez-vous parler, madame?

— Eh! vraiment, du 19 mars, la Saint-Joseph. Nous fêterons l'impératrice notre sœur; nous jouerons la comédie à la Malmaison; vous êtes une des principales actrices. Comment ne le sais-tu pas, ma petite Laurette?

Dans le moment me parvint le message de la grande-duchesse. Je répondis que j'allais me rendre à ses ordres; mais il me fallut entendre de la princesse tout le détail de sa toilette, comment elle chanterait; c'était la plus décousue des conversations. Elle me parlait des victoires de l'empereur, puis de ma camisole de nuit, de son costume pour jouer Rosine.

Tout à coup se ravisant, elle me dit :

— Ma petite Laurette, connais-tu mon nouveau chambellan?

— Non, madame; lequel?

— M. de Forbin. Comment, ma petite Laurette, tu ne connais pas mon nouveau chambellan!

Elle se pencha, et tira à la fois les trois cordons de sonnettes qui étaient dans mon lit. Mon valet de chambre, mes femmes accoururent à la fois.

— Faites entrer le monsieur qui est dans le salon, dit-elle au valet de chambre.

C'était M. de Forbin.

D'une figure charmante, d'une tournure éminem-

ment distinguée, il était remarquable jusque dans sa parole, qui était élégante et gracieuse.

Les hommes de la maison de la princesse Borghèse, ou de la princesse Pauline, pour parler plus juste, étaient fort bien. J'ai déjà parlé de M. de Forbin; venait ensuite M. de Clermont-Tonnerre, qui excellait dans le calembour et faisait le jeu de mots avec un rare talent.

On avait convoqué le ban et l'arrière-ban (les abbés exceptés), pour délibérer sur la pièce que l'on choisirait pour la fête de l'impératrice.

La princesse Pauline voulait qu'on jouât *le Barbier de Séville :* — Parce que, disait-elle, je ferai Rosine, et que je m'acquitterai fort bien de mon rôle.

La princesse Caroline, dont M. de Talleyrand a dit que sa tête était celle de Cromwell sur les épaules d'une jolie femme, voulait avoir un rôle qui fût assez long pour valoir la peine qu'on l'apprît. Enfin il y eut heureusement un bon mouvement qui porta à consulter Junot. Il avait auprès des deux sœurs un crédit qu'il devait à cette force que donnent à l'amitié les souvenirs de l'enfance. Il eut assez d'empire pour faire non seulement abandonner le projet de jouer une grande pièce, mais d'en faire donner deux faites exprès pour la Saint-Joseph.

Une fois les pièces arrêtées, on distribua les rôles. Les actrices étaient les deux princesses, la maréchale Ney, madame de La Valette et moi. Les hommes étaient MM. de Brigode, d'Angosse, de Montbreton et Junot. Madame la maréchale Ney faisait un rôle de

vieille grand'mère, avec le talent qu'elle met à ce qu'elle fait; et ceci est une vérité car je ne lui ai rien vu faire mal ni gauchement.

La comédie n'était pas pour ceux qui nous virent jouer, mais bien pour nous pendant les trois semaines que durèrent les répétitions.

La princesse Pauline faisait un petit rôle, mais, toujours souffrante, elle ne pouvait marcher facilement; on la portait au milieu du théâtre, et là, de son fauteuil, elle nous récitait son rôle, qui était celui d'une jeune fiancée qui épousait je ne me rappelle plus quel bel amoureux.

Le nœud de la pièce était peu de chose. La scène est chez le maire de Rueil. Caroline et Charles, tous deux s'aimant, tous deux nés le même jour, doivent être unis. Un incroyable de province veut traverser les amours de Caroline et de Charles; mais le bon génie de ceux qui pleurent passera dans la journée à la Malmaison. La noce doit se faire, et l'impératrice daignera l'honorer de sa présence.

La princesse Pauline était ravissante dans son costume de paysanne fiancée. L'émotion qu'elle ressentait, provoquée par cette crainte que donne une première entrevue avec le public, rendait sa beauté étrangement avenante.

Je n'avais jamais rempli un rôle semblable à celui dont on me chargeait; je fis demander à mademoiselle Mars si elle voudrait bien m'entendre répéter, afin que je pusse être guidée dans une route tout à fait inconnue. Pendant quinze jours elle eut la bonté

parfaite de venir le matin chez moi plusieurs fois pour me donner la plus excellente des leçons. Souvent j'oubliais, en l'écoutant, qu'il me fallait redire après elle. J'étais là admirant à deux pas de distance ce jeu des muscles de son charmant visage. Je voyais son sourire fin entr'ouvrir ses lèvres et laisser voir ses perles de dents, tandis que ses yeux expressifs, d'accord avec ce sourire, révélaient la pensée avant la parole. Cette répétition ne m'a rien montré, mais j'en ai d'autant mieux compris son admirable talent. Mademoiselle Mars me paraissait bien l'actrice la plus excellente que j'eusse vue, mais après l'avoir entendue dans une chambre, à l'heure de midi, sans aucun des prestiges de la scène, j'ai dit :

— Voilà la première actrice du monde, voilà le naturel, voilà comme il doit être si difficile de jouer, parce que cela ne paraît rien du tout.

Elle dut me trouver en revanche un esprit bien obtus. Cependant, comme je m'étais un peu frottée à son beau talent, je dis mon rôle juste et de bon sens, ce que mes camarades ne firent pas tous.

Ces représentations de la Malmaison étaient toujours fort imposantes. Je me rappelle que, lorsque nous y jouions à l'époque du consulat, nous avions déjà bien peur : que devait être cette représentation, maintenant que l'empire, son luxe et ses merveilles rendaient Paris et la cour impériale un séjour fantastique de magnifiques grandeurs ? Je me disais tout ce que je viens d'écrire, tandis que nous déjeunions avec l'impératrice dans la salle à manger en

stuc qui est au rez-de-chaussée de la Malmaison, avant le cabinet de l'empereur. Nous étions vingt-cinq autour de la table présidée par l'impératrice avec une grâce charmante, et comme l'aurait pu faire la maîtresse de maison la plus simple. Elle avait à côté d'elle, à table, sa filleule, ma fille aînée, ma Joséphine, qu'elle m'avait ordonné de lui amener avec Constance, ma seconde fille. Je les avais fait venir avec leur gouvernante anglaise, et les chères créatures étaient bien sûrement, de tous ceux qui entouraient la table impériale, les plus tranquilles sur ce qui devait se passer dans cette journée.

La représentation se passa fort bien.

M. de Brigode, chambellan de l'empereur, remplissait le rôle de Lolo Dubourg, espèce d'imbécile en manière de Lovelace de province, avec un vrai talent, ayant un habit de pékin rayé dont chaque bouton était d'acier poli de la largeur d'une pièce de cinq francs, des ailes de pigeon d'une immense grandeur, surmontées d'un chapeau à trois cornes ; un gilet rayé, une culotte jaune serin, des souliers à boucles d'argent et des bas chinés ; deux immenses cachets en fer-blanc, je crois, complétaient sa belle toilette.

Cette comédie, jouée le 19 mars 1807, occupa toute la cour impériale pendant l'hiver qui précéda, par les intrigues, les démarches pour en faire partie, les petites haines, les vengeances, les caquets ; car, hélas ! nous en avions. Mais n'est-ce pas là l'histoire de toutes les cours?

Nous sommes arrivés maintenant à une époque bien remarquable, non seulement dans la vie de l'empereur, mais dans la vie politique de la France. C'est dans ces deux années 1807 et 1808 que la fortune lui a donné ses dernières faveurs.

C'est pendant l'année 1807 que l'Espagne a vu commencer son malheur. Mais il est bien démontré que l'Espagne a été au-devant de la conduite de Napoléon.

Un soir l'archi-chancelier vint me voir; il paraissait soucieux :

— Je vous apporte une singulière nouvelle. L'empereur rétablit non seulement l'ancienne noblesse, mais les titres; et quel est le premier homme de l'armée qui en soit décoré? C'est! Devinez... Eh bien, c'est Lefebvre : je viens de voir sa femme!

— Mais, écoutez donc, il me semble que ce n'est pas encore si mal. La maréchale n'est pas une duchesse ou une princesse bien en harmonie avec sa dignité; mais elle est bonne femme, et puis vous savez que l'empereur nous compte pour rien dans ces sortes de calculs.

L'archi-chancelier, quelque mesuré qu'il fût, me regarda en souriant, et nous nous comprîmes sans nous parler.

Le maréchal Lefebvre avait l'estime de l'armée, celle des honnêtes gens, et pouvait mériter toutes les récompenses. Un seul inconvénient, c'était sa femme.

Elle fut remercier l'impératrice Joséphine de la grâce que l'empereur venait de lui faire. L'impéra-

trice était aux Tuileries, dans le grand salon jaune. Arrive la maréchale Lefebvre; l'huissier, habitué à l'appeler de ce nom, entre pour prendre les ordres du chambellan de service, parce que la maréchale n'avait pas demandé d'audience; il ressort, et lui dit :

— Madame la maréchale peut entrer.

La maréchale le regarda de travers, mais ne souffla pas; elle entra dans le salon. L'impératrice, se levant du sofa où elle était ordinairement assise près de la cheminée, fit quelques pas au devant d'elle, en lui disant, avec cette grâce charmante qu'elle mettait à tout :

— Comment se porte madame la duchesse de Dantzick?

La maréchale, au lieu de lui répondre, fit un petit signe d'intelligence; puis se tournant aussitôt vers l'huissier, qui était au moment de refermer la porte, elle lui dit ;

— Hein! mon fils! ça te la coupe!

Quelle est la gravité qui aurait résisté à une pareille attaque?

Quant à madame la maréchale Lefebvre ou madame la duchesse de Dantzick, comme vous voudrez l'appeler, elle se maintint longtemps dans cette bonne attitude de singulière personne sous le harnais ducal; mais ensuite elle se forma, et dès lors elle ne fut plus amusante.

Dans le temps où les cinq rois changeaient leur toque directoriale contre des pièces d'or, et quel-

quefois contre un horrible exil par delà les mers, il vint alors en tête de quelques-uns de ceux qui demeuraient de s'adjoindre un collègue dont l'esprit fût léger et la main pesante, pour défendre le Luxembourg s'il était attaqué. On écrivit donc à Lefebvre, qui était alors à l'armée de Sambre-et-Meuse, pour lui proposer la couronne directoriale. Le brave homme consulta sa femme. Elle était parfois de bon conseil; elle le fit bien voir dans cette circonstance :

— Il faut leur répondre non, lui dit-elle. Que veux-tu aller faire au milieu de tout cela? Reste ici. Il faut qu'ils soient bien malades là-bas, puisqu'ils veulent faire un roi d'un imbécile comme toi.

Une grande infortune avait frappé la famille de l'impératrice Joséphine. Le fils aîné de la reine Hortense venait de mourir du croup, en Hollande. Les lettres de madame de Brock annonçaient une douleur d'une telle violence, qu'elle pouvait détruire à jamais la santé de la reine. L'impératrice fut atteinte au cœur de cet événement. — Oh! quel malheur! répétait-elle en pleurant avec sanglots.

Il est impossible de bien peindre le jeune prince Louis. Cet enfant eût été, s'il eût vécu, un homme bien distingué. Il ressemblait extraordinairement à son père, et conséquemment à l'empereur. Le jeune prince était un enfant charmant, d'une bonté, d'une fermeté de caractère qui lui donnait de la ressemblance morale avec son oncle. Un jour, on était à Saint-Cloud, et l'empereur racontait un fait plein

d'intérêt; et il le racontait avec cette puissance de voix et de regard que je n'ai connue qu'à lui. Le jeune prince était d'abord sur les genoux de l'impératrice, puis il se laissa couler tout doucement, et vint se placer en face de l'empereur en le fixant avec de grands yeux bleus animés par une expression admirablement belle; c'étaient des saphirs étincelans : sa petite poitrine se soulevait, et il était évident qu'il souffrait de son émotion.

Un autre jour, l'empereur allait ou venait de passer une revue; son épée et son chapeau, ce fameux chapeau, étaient sur un fauteuil du salon, le jeune prince, accoutumé à être gâté par l'empereur qui lui laissait toucher à tout chez lui, s'empara de l'épée, la passa autour de son cou, mit le chapeau sur sa tête, et se mit à marcher derrière l'empereur avec une grande gravité, en faisant à deux voix le rataplan le mieux roulé. L'empereur se mit à rire, mais il était profondément touché. Gérard fit un charmant tableau de cette petite mascarade.

Junot aimait le prince Louis avec un grand attachement.

La reine de Hollande quitta ses marais et ses plaines aquatiques pour venir trouver un adoucissement à ce désespoir terrible qui la tuait; elle fut dans les Pyrénées, à Cauterets. Elle fit ce voyage avec les deux guides Clément et Martin, les deux porteurs de chaise les plus habiles des Pyrénées.

La reine Hortense est, comme chacun sait, une sylphide dans sa taille, ses mouvements et la grâce

de sa tournure; leste et légère, elle bondissait dans les sauvages retraites des Pyrénées; et là, du moins, elle pouvait pleurer en liberté.

Elle était adorée dans ces montagnes, bonne, secourable, donnant à la fois des aumônes pour avoir du pain, et disant de ces paroles qui touchent au cœur. Elle rachetait des conscrits, mariait des jeunes filles, donnait noblement une existence assurée à ses deux guides fidèles.

La reine Hortense revint à Paris après la saison des eaux, cette même année 1807, et nous ramena toute cette aimable gaieté, ces soirées charmantes où les artistes les plus distingués de la France venaient porter un tribut que la princesse savait d'autant mieux apprécier qu'elle-même était docte en toute savante matière. Que d'heures agréables on passait chez elle! C'est alors qu'elle composait : *le Beau Dunois*, *le Bon Chevalier*, *les Deux Colins*, dont la grâce naïve peut appartenir au plus ravissant talent : En soupirant j'ai vu naître l'aurore, et mille autres que je pourrais citer.

Une autre fois, on se réunissait autour d'une table ronde; et là venaient Gérard avec son inimitable crayon; Isabey, dont le talent peut être imité, mais jamais égalé; Garnerey, qui, après avoir longtemps travaillé à un joli dessin pour un album, finissait par faire la chambre dans laquelle nous étions, avec un tel charme de détail qu'on y retrouvait tous les bâtons des chaises qui étaient dans l'appartement, et pourtant rien n'était minutieux et tout était

charmant dans ces mêmes détails. Mais un talent remarquable, c'était la noble maîtresse du logis; surtout lorsqu'elle faisait des portraits seulement au trait. Ils sont faits remarquablement bien, et puis ils ont le mérite fort rare d'une ressemblance extraordinairement juste. C'est ainsi que la reine Hortense possède une collection unique dans le monde, si dans ses courses aventureuses elle n'en a pas perdu.

En parlant de la reine Hortense, qui de vous ne se rappelle avec un sentiment tout à fait pénible cette jeune femme engloutie dans un abîme, à peine âgée de vingt-cinq ans, cette charmante madame de Brock? Je ne puis séparer la pensée qu'elle provoque, de celle de sa chute dans la cascade du Moulin à Aix en Savoie; si bonne, si douce, si charmante! Mourir là comme une fleur qu'un coup de vent aurait fait tomber dans le gouffre! Pauvre jeune femme!... Elle a eu, du moins, cela d'évité dans sa vie, c'est le spectacle de l'infortune de son amie; car, quoique reine, elle est amie, et elle a des amies, la reine Hortense.

Nous étions déjà arrivés au mois de mai 1807; la campagne continuait brillamment. L'empereur de sa personne s'était porté sur Guttstadt avec le maréchal Lannes et le maréchal Ney, et avait pris cette ville après une résistance terrible de la part de l'ennemi. Dans cette affaire, une balle frisa son oreille de si près, qu'il en sentit le sifflement. La chose n'était pas rare le moins du monde, car l'empereur s'exposait beaucoup.

Les combats se succédaient chaque jour en Pologne. Le combat de Deppen suivit celui de Guttstadt; vint ensuite celui de Heilsbeg, qui précéda seulement de quelques jours la fameuse bataille de Friedland.

Une remarque à faire, c'est que la bataille de Friedland a eu lieu le 14 juin, sept ans, jour pour jour, après la bataille de Marengo (14 juin 1800).

Pendant l'action, le jour de Friedland, l'empereur se tenait sur une hauteur à l'entrée d'une ferme. De là il plongeait sur les deux armées, et pouvait tout voir. La réussite de ses plans lui donna probablement une telle joie qu'il se mit à faire et à dire mille folies. Il avait faim, et demanda du pain, et du vin de Chambertin.

— Mais je veux du pain du pays! s'écria-t-il.

Comme la maison devant laquelle il était alors était un moulin, il ordonna qu'on en demandât à l'heure même; et comme on hésitait, parce que le pain du paysan russe, fait avec de la mauvaise farine de seigle, est plein de longues pailles et détestable de tous points, il insista avec bonne humeur en disant:

— Les soldats en mangent bien!...

Et tout aussitôt il mordit, avec ses dents de perles, dans un morceau de pain noir, devant lequel nous aurions reculé. L'homme qui contribua le plus au succès de la journée de Friedland fut le maréchal Ney.

— Vous ne pouvez pas vous faire une idée, écrivait Berthier à l'archi-chancelier, de la valeur brillante du

maréchal Ney. C'est fabuleux à raconter; c'est comme dans le temps de la chevalerie. C'est surtout à lui qu'on doit le succès de cette mémorable journée.

Ce fut en courant que nous atteignîmes le Niémen.

La conséquence de la victoire de Friedland fut la paix de Tilsitt, un mois après. La prise de Kœnigsberg, par le maréchal Soult, qui entra dans cette seconde capitale de la Prusse le surlendemain de Friedland, et dont le port contenait des bâtiments anglais, russes et prussiens chargés de munitions, d'armes, fut un fait important. C'était un dégringolage de villes.

Après la bataille qui décida du sort de l'armée russe et prussienne, on continua toujours d'en poursuive les débris jusqu'au Niémen. La garde impériale suivait à la trace la cavalerie ennemie, qui repassa le fleuve à Tilsitt. Murat atteignit les Russes, qui brûlèrent le pont, et demandèrent la paix avec instance, après avoir obtenu un armistice. Ce fut alors qu'eut lieu cette fameuse entrevue entre les deux empereurs; car le roi de Prusse fut tellement inaperçu dans toutes ces conférences, qu'on ne parla pas plus de lui que s'il eût été encore à Berlin.

L'empereur avait résolu de vaincre de toutes les manières dans cette campagne de Pologne. Il entrait dans ses plans politiques de conquérir l'empereur Alexandre, et il le fit avec une grâce qui était irrésistible; il avait, lorsqu'il le voulait, un charme auquel nul ne pouvait se dérober; ce n'était qu'un regard, un sourire; mais dans l'un était tout le feu du ciel, dans l'autre sa douceur.

La reine de Prusse joua un grand rôle pendant les conférences de Tilsitt. Il est impossible à une femme de montrer plus de courage que cette malheureuse reine n'en fit preuve pendant les jours qu'elle fut contrainte de passer à Tilsitt. Elle était ferme et résolue dans ces vouloirs, digne et vraiment souveraine.

Un jour Napoléon prit une rose admirable dans un vase de porcelaine et la présenta à la reine de Prusse :

— Ah! lui dit-elle, avec Magdebourg! Puis à demi-voix en le regardant; ce don serait sans prix pour moi, si vous vouliez y joindre ce que la justice doit vous faire rendre à un orphelin que vous dépouillez de son héritage.

— Mais ce qu'il fallait voir, me disait un des spectateurs, c'était le regard, l'œil voilé, le sourire. Napoléon sourit aussi, mais avec une singulière expression. Il prit un air froid, quoique poli, et dit à la reine :

— Votre Majesté connaît mes intentions, je les ai communiquées à l'empereur de Russie pour qu'il se chargeât de les faire connaître au roi Guillaume, puisque l'empereur Alexandre a bien voulu être médiateur entre nous; elles sont irrévocables.

La reine de Prusse pâlit. Son sort était affreux: la moitié des États du roi de Prusse lui était enlevée. Napoléon remet la Saxe en possession de Varsovie; Dantzick est rétabli comme ville libre. L'empereur Alexandre, ne pouvant rien refuser à son frère bien-aimé, car ce n'est qu'en se servant de cette formule qu'ils s'écri-

vaient alors, propose sa médiation auprès de l'Angleterre. Il reconnaît la confédération du Rhin, le royaume d'Italie, et, les trois frères de Napoléon comme rois de Naples, de Westphalie et de Hollande; et cette démarche de l'empereur Alexandre n'est pas même l'œuvre des demandes de Napoléon. Le czar est venu lui-même au-devant des souhaits de son nouvel allié.

Le retour de l'empereur à Paris fut aussi fêté par le peuple français que le fut celui de Marengo. Les acclamations les plus vives l'accueillaient là où il se trouvait. Il voyait combien il était aimé.

Le retour de l'empereur eut lieu vers la fin de juillet 1807. Le 15 août, le soir de la Saint-Napoléon, le jardin des Tuileries resplendissait du feu d'un million de lampions; la terrasse du château, sur laquelle chacun pouvait alors se promener, était couverte de monde; la foule était tellement serrée qu'à peine pouvait-on passer, et cette foule n'écoutait ni le concert, ni les chansons patriotiques, et ne regardait aucune des illuminations du jardin. Non, tous les regards étaient dirigés vers deux fenêtres du rez-de-chaussée, dans l'espoir de voir un moment leur empereur bien-aimé.

L'empereur était sorti du palais ce même soir avec son ami fidèle, celui qui ne le quittait jamais, et qui encore craignait que la surveillance ne fût pas assez active, avec Duroc.

L'empereur était donc sorti du château pour voir la fête.

— Votre Majesté doit être bien heureuse, disait le grand maréchal à Napoléon.

Et dans le même moment cent mille voix lançaient au ciel de nouveaux cris de :

— Vive l'empereur !

Une fenêtre entr'ouverte du rez-de-chaussée avait causé l'illusion. On avait cru le voir.

Le retour de l'empereur avait donné lieu à beaucoup de fêtes. La ville de Paris voulut à son tour lui témoigner la joie qu'elle éprouvait de le revoir. Il accepta, et il fut décidé que ce serait le 15 d'août que la fête aurait lieu. Les fêtes de l'Hôtel de ville, étaient toujours fort belles. Le comte Frochot, qui alors était préfet de Paris, s'entendait à merveille à diriger toutes ces féeries.

C'était Junot qui allait à la rencontre de l'empereur, mais l'impératrice était reçue par M. Frochot et moi, à la descente de sa voiture sur le grand perron de l'Hôtel de ville; j'étais à la tête de plusieurs femmes qui étaient là comme représentant le commerce et la banque de la capitale de l'empire. Ces dames étaient au nombre de vingt-quatre. Je soumettais la liste dès l'avant-veille au grand maître des cérémonies. La liste était toujours communiquée à l'empereur. Il fit un jour beaucoup de bruit sur cette liste, parce que deux noms, dont je ne me souviens plus à présent, rappelaient, par leurs maris, deux chambellans.

— Je vois assez souvent les femmes présentées aux Tuileries, nous dit-il; qu'à l'Hôtel de ville il n'y ait

que des visages parisiens. C'est la ville de Paris que je veux connaître, madame Junot.

Et comme l'une des dames qui étaient dans le salon de l'impératrice se moquait très haut de cette mauvaise locution employée par la femme d'un fabricant de draps, en répondant à l'empereur qui lui demandait : — Que fait votre mari? — Sire, il fait dans les draps ; l'empereur se retourna vers cette dame et lui dit fort sèchement :

— Madame, si les gens dont vous riez vous entendaient jargonner, comme j'ai souvent le malheur de vous entendre, ma foi, je crois que les rieurs ne seraient pas pour vous.

Et, reprenant son travail avec Frochot et M. de Ségur, il continua tout en grondant.

L'impératrice vint tard. Le bal fut ouvert par madame la grande-duchesse de Berg, la princesse Stéphanie, madame Lallemand, une dame du palais, une dame de la ville. La fête fut superbe, et surtout belle de l'enthousiasme que les habitants de Paris éprouvaient au retour si glorieux de l'empereur ; et puis le commerce n'avait jamais autant gagné que depuis les cinq ans qui venaient de s'écouler, et le bien-être se faisait sentir.

On parlait beaucoup du mariage du prince Jérôme avec une princesse allemande, lorsque l'empereur annonça que le prince allait, en effet, épouser la princesse Catherine de Wurtemberg, fille du roi régnant à cette époque.

Nous étions alors à la fin d'août. Il était neuf

heures, j'allais me coucher lorsque mon valet de chambre me dit qu'un valet de pied de l'empereur attendait Junot pour lui remettre une lettre du grand maréchal. Voici ce qu'elle disait :

« La princesse royale de Wurtemberg. mon cher « Junot, arrivera avec sa suite demain, à neuf heures « du matin au Raincy, pour y déjeuner et s'y repo- « ser jusqu'à sept heures du soir. Voilà ce que Sa « Majesté vient d'arrêter. Veux-tu avoir la complai- « sance de donner des ordres pour que tout soit « prêt? J'enverrai, soit pour service, soit pour cuisine, « ce que tu jugeras convenable que je fasse.

« Je te renouvelle l'assurance de mon attachement.

« DUROC. »

20. — A six heures du soir.

Je répondis à Duroc que nous allions donner les ordres nécessaires pour la réception de Son Altesse Royale, et que Junot et moi remerciions l'empereur de nous procurer cette nouvelle occasion de lui prouver notre dévouement.

Je fis venir Réchaud. C'était un personnage très habile que Réchaud. Lui et son frère avaient été élevés chez le prince de Condé. Ils étaient ensuite devenus tellement habiles, que leur renommée dans le monde gastronome devint des plus fameuses ; M. de Sainte-Foix le reconnut en dînant chez moi un jour, en mangeant d'un brochet à la Chambord, plat dans lequel il paraît que les talents culinaires de Réchaud

étaient admirables. Je le fis venir. Je lui expliquai ce dont il s'agissait. Il me comprit à l'instant.

— Madame peut partir pour le Raincy, me répondit-il avec un sang-froid digne de Vatel: tout sera prêt pour l'heure indiquée.

Je connaissais Réchaud. Je montai en calèche, et je partis fort tranquille pour le Raincy à dix heures du soir. L'empereur ne voulait pas que la princesse royale de Wurtemberg fît une entrée dans Paris, ainsi qu'aurait pu le faire, jadis, madame la duchesse de Bourgogne. En conséquence, lorsqu'il apprit que la princesse arriverait en vue de la barrière à dix heures du matin, il décida qu'elle ne la passerait qu'à sept heures du soir, et qu'elle demeurerait,en attendant cette heure-là, dans quelque campagne de particulier.

— Eh parbleu! Junot a le Raincy. Il faut que la princesse passe la journée au Raincy. Ecrivez à Junot que la princesse Catherine de Wurtemberg passera la journée de demain chez lui et chez sa femme, car il faut qu'elle y aille.

Ma princesse arriva au Raincy à neuf heures, comme elle l'avait annoncé.

Je la reçus à la descente de sa voiture sous le péristyle du château. J'étais en demi-toilette de cour, c'est-à-dire que je portais une robe de moire blanche à queue, et une toque blanche avec deux plumes.

La princesse de Wurtemberg avait à l'époque dont je parle de dix-neuf à vingt ans; l'expression de sa figure était plutôt sérieuse et digne qu'enjouée.

Depuis l'avant-veille, la princesse était séparée, selon l'étiquette, de tout son service allemand.

L'empereur avait entouré sa future belle-sœur de personnes dont le choix, fait par lui-même, prouvait combien il mettait d'importance à cette alliance, la troisième contractée en Allemagne par sa famille. La princesse de Wurtemberg fut reçue, à son entrée sur les terres de France, par la maison d'honneur que l'empereur lui envoyait, et qui avait été prise en entier dans celle de l'impératrice. Le maréchal Bessières avait épousé la princesse au nom du prince.

Madame la comtesse de Luçay remplissait les fonctions de dame d'honneur.

L'autre dame du palais était madame Octave de Ségur. Elle était bien jolie à l'époque dont je parle ; elle avait surtout des yeux de velours qui disaient tout ce qui lui plaisait avec un vrai charme.

M. de Villoutrec, écuyer de l'empereur, faisait cette fonction auprès de Son Altesse Royale.

Le baron Auguste de Talleyrand, chambellan de l'empereur, remplissait les mêmes fonctions auprès de la princesse de Wurtemberg.

Tout était prêt pour la réception de la princesse; un bain était à sa disposition dans la belle et élégante salle de bains du Raincy. Elle n'en voulut pas profiter, et parut désirer que le déjeuner fût servi de bonne heure. Son déjeuner pouvait lui être servi dans son appartement, si elle désirait manger seule. Elle me dit qu'elle désirait que toutes les personnes

qui étaient chez moi déjeunassent avec elle, et qu'elle me chargeait de les inviter en son nom.

On sortit de table à onze heures et demie. Je demandai à la princesse si elle aurait pour agréable de courre un cerf dans le parc. Il y avait des chevaux de selle à sa disposition, ou bien une calèche. Elle choisit elle-même la calèche, et ayant fait amener deux de ces corbeilles dans lesquelles on courait la chasse à Fontainebleau et à Rambouillet, nous partîmes. On lança un jeune daim, qui fut presque aussitôt pris. La princesse, d'abord sérieuse et même triste, finit par s'égayer, et parut enfin contente. Comme la chaleur était accablante, nous rentrâmes comme trois heures sonnaient. Ce n'était d'ailleurs que le temps nécessaire pour que la princesse fît sa toilette. Quant à moi, je commençais déjà à trouver la journée fatigante. En rentrant dans ma chambre, je me déshabillai et me couchai sur une chaise longue. Je m'y reposais depuis un moment, lorsque l'une de mes femmes vint me dire :

— Ah ! madame, comment va-t-on faire ?... La princesse n'a pas de chemise !

— La princesse n'a pas de chemise ! m'écriai-je en sautant sur mes deux pieds, la princesse n'a pas de chemise !

— La princesse n'a pas de chemise, me dit mademoiselle Reidler d'un air consterné.

Les fourgons de la princesse étaient repartis après que ses femmes eurent pris toute la toilette de leur royale maîtresse ; la chemise avait été oubliée.

— Si la princesse n'a pas de chemises, prenez-en une demi-douzaine des miennes, c'est cinq fois plus qu'il ne lui en faut.

— Et par où voulez-vous qu'elle y entre, madame ? me dit Joséphine.

A cette époque, j'étais excessivement mince, et la princesse de Wurtemberg était énormément grasse, au contraire.

— Porte-leur toujours les chemises, lui dis-je, on fera ce qu'on pourra.

Mademoiselle Reidler porta une demi-douzaine de belles chemises de batiste brodée, avec les manches gaufrées et à poignet. La princesse entra dedans exactement comme dans un étui. Quant aux poignets, on les coupa.

Lorsqu'elle arriva dans le salon, une demi-heure avant le dîner, j'éprouvai une sorte de regret que personne n'eût le courage de lui dire de s'habiller autrement.

En vérité, elle avait une toilette qui n'avait pas d'excuse en 1807, lorsqu'on est princesse surtout.

Sa robe était en moire blanche, mais d'un blanc azuré qui avait l'inconvénient de faire ressortir une très mauvaise broderie en argent qui garnissait le devant de la robe en manière de Mathilde, mode antique et tout à fait oubliée depuis quatre ans. Sa coiffure était à l'avenant et seyait mal à une figure non seulement dont tous les traits étaient agréables, mais d'une expression vraiment remarquable. La princesse de Wurtemberg était d'une grande fraî-

cheur; ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses dents fort blanches, un tour de tête gracieux et en même temps rempli de dignité, lui donnaient un avantage qu'elle semblait dédaigner par la manière abandonnée avec laquelle elle laissait ordonner d'elle, aux personnes chargées des atours dans son service d'honneur. La princesse portait au cou deux rangs de très belles perles auxquelles était suspendu le portrait du prince, entouré de diamants.

Cette moire bleuâtre était un fourreau bien étroit avec une petite queue qui ressemblait exactement à la queue arrondie des castors; les manches bien étroites, bien plates, serrant le bras au-dessus du coude comme aurait pu le faire une ligature de saignée; et puis les souliers pointus de manière à les croire de ces souliers à la poulaine du temps du roi Jean. Son Altesse Royale entra dans le salon du Raincy avec le même air de majesté qu'elle avait, deux mois après, lorsqu'elle traversait la galerie de Saint-Cloud, ayant un grand habit brodé par Lenormand, et fait par Leroy, étant coiffée par Frédéric ou Charbonnier, et ayant autour du cou un collier admirablement monté par Foncier ou Nitot.

Un moment avant qu'on servît, je remarquai une vive agitation sur le visage de la princesse. Je m'aperçus qu'elle désirait quelque chose.

— Ne serait-il pas possible, me dit-elle, d'être prévenue quelques instants d'avance de l'arrivée du prince?

Elle devint très rouge en achevant ce peu de mots. Je fus dire à Junot ce que désirait la princesse;

L'ordre fut donné à M. de Grandsaigne de se tenir à l'entrée de l'avenue et, tout aussitôt qu'il apercevrait sur la route les voitures du prince, de venir m'en prévenir. Je dis à la princesse que ses ordres étaient exécutés, et nous nous mîmes à table.

Le dîner fut triste. Je suivais de l'œil les mouvements de la princesse; ses joues étaient fortement colorées, et tout en elle décelait une agitation intérieure très forte, mais que déguisait la dignité.

Six heures et demie sonnaient comme nous sortions de table; on passa immédiatement dans le grand salon.

On vint m'avertir et je prévins la princesse que dans cinq minutes le prince allait être auprès d'elle. Elle me remercia par un demi-sourire. Son visage était d'un pourpre foncé, et tout en elle était presque alarmant; mais cette agitation se calma extérieurement comme à commandement. Elle appela madame de Luçay, lui donna ses ordres pour que le départ suivît immédiatement l'entrevue, puis se plaça dans la pièce où elle devait avoir lieu.

On connaît la distribution du grand salon du Raincy : il est partagé en trois. Au bout est le salon de musique, à l'autre bout le billard, et au milieu le salon de réception. Le prince devait entrer par le salon de musique; la princesse était dans celui du milieu, placée auprès de la cheminée, et ayant près d'elle un fauteuil destiné au prince. Nous étions toutes dans la salle de billard, pouvant voir tout ce qui se passait dans le salon du milieu.

De tous les frères de Napoléon, Jérôme est celui qui est le moins bien. Il a la tête enfoncée dans les épaules, défaut général chez tous les Bonaparte, c'est-à-dire les plus jeunes; l'empereur, le roi Joseph, la grande-duchesse de Toscane, Lucien, n'ont pas ce défaut, qui est éminent chez la reine de Naples et chez Jérôme, et qui l'est légèrement chez Louis. La princesse Borghèse en était exempte comme ses aînés.

Le prince était accompagné des officiers de sa maison, parmi lesquels je remarquai le cardinal Maury comme premier aumônier.

Le service d'honneur du prince demeura dans le salon de musique, comme nous étions dans la salle de billard.

La princesse en apercevant le prince, se leva, fit deux pas en avant, et salua avec beaucoup de grâce, quoique avec beaucoup de dignité. Il s'approcha de la princesse, qui me parut en ce moment avoir recouvré toute sa présence d'esprit et tout son calme. Après quelques paroles échangées, elle indiqua au prince le fauteuil placé près d'elle, et une conversation sur le voyage s'établit aussitôt, mais elle fut courte. Jérôme se leva en disant, avec galanterie:

— Mon frère nous attend. Je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir qu'il doit éprouver à connaître la nouvelle sœur que je vais lui donner.

La princesse sourit et reconduisit le prince jusqu'à l'entrée du salon du milieu. Aussitôt qu'elle eut perdu le prince de vue, cette rougeur qui lui couvrait

le visage augmenta si violemment que je craignis un coup de sang. Elle se trouva mal; mais on lui donna de l'air, de l'eau de Cologne, et en peu d'instants elle eut recouvré sa présence d'esprit; cet évanouissement, qui fut mis ensuite sur le compte de la fatigue et de la chaleur, ne fut produit que par l'extrême violence que la princesse se faisait depuis plusieurs heures.

Quoi qu'il en soit, elle se trouva prête à partir lorsque Junot vint l'avertir que ses voitures étaient avancées.

— Madame Junot, me dit la princesse au moment de partir et s'avançant vers moi avec un sourire gracieux, je n'oublierai jamais le Raincy, et la bonne hospitalité que j'y ai reçue. C'est un lieu qui me rappellera les plus doux moments de ma vie.

Elle partit, et Junot l'accompagna avec Bessières. J'ai su depuis que, lorsqu'elle arriva aux Tuileries, elle y trouva toute la famille assemblée. L'empereur vint au-devant d'elle jusques au haut du grand escalier. En l'apercevant, elle voulut se mettre à genoux, et lui baiser la main; mais l'empereur se baissa aussitôt et la contraignit de se relever; puis la conduisant dans la salle du trône, où toute la famille était rassemblée, il la leur présenta comme une fille et une nouvelle sœur. Elle fut aussitôt entourée, caressée, et de ce moment elle fut admise parmi les sœurs de l'empereur.

Les fêtes du mariage du roi de Westphalie se prolongeaient, et Fontainebleau voyait la cour, plus brillante que ne l'avait été jamais celle de Louis XIV. La

magnificence, le luxe magique de tout ce qui entourait l'empereur, ces fêtes avec cette profusion de diamants, de joyaux et de fleurs; ces joies, ces intrigues, tout cela réuni faisait de Fontainebleau un séjour fantastique et enivrant. Le matin, lorsqu'il faisait beau, on chassait dans la forêt, on y déjeunait; toutes les femmes avaient un uniforme; il était charmant en casimir chamois, avec le collet et les paremens en drap vert, brodé en argent. Le chapeau était de velours noir avec un grand bouquet de plumes blanches. Les hommes avaient un fort bel uniforme de chasse : c'était un habit de drap vert avec des galons d'or et d'argent, posés en brandebourgs sur la poitrine et aux poches; les parements étaient en velours amaranthe.

On parlait beaucoup à Fontainebleau, mais on parlait très bas.

L'impératrice était profondément triste, malgré tous ses efforts pour paraître gaie. Les bruits de divorce prenaient une sorte de consistance; elle me fit l'honneur de me dire, un jour que j'avais été lui faire ma cour le matin :

— Madame Junot, ils ne seront contents que lorsqu'ils m'auront chassée du trône de France... Ils sont acharnés après moi.

Elle voulait parler de la famille de l'empereur. L'empereur ne disait rien, lui, mais son silence était plus effrayant pour l'impératrice que ne l'eût été peut-être une parole. La mort du jeune prince de Hollande avait évidemment bouleversé tous ses plans.

L'empereur eut longtemps saignante au cœur la mémoire de la conduite du cabinet de Lisbonne à l'époque d'Austerlitz.

C'est une bien singulière étude que celle de la cour de Lisbonne au moment dont je vais parler maintenant. L'Europe avait les yeux attachés sur elle, car on voyait que par ce malheureux prince du Brésil allait commencer cette guerre aux vieux rois, que Napoléon voulait faire à toutes les dynasties de l'Europe, la Russie exceptée.

Pauvre Portugal! De toutes ces puissances qui n'avaient plus qu'une force de tradition, elle était la plus faible. Jean VI était moins qu'un homme incapable.

Il était bien à plaindre! Il ne pouvait prendre un parti. Un jour, l'ambassadeur d'Angleterre lui apporta le *Moniteur;* le malheureux prince y lut :

« La maison de Bragance a cessé de régner en Europe. »

Le prince se mit à pleurer comme un enfant. Il courait çà et là comme un pauvre fou dans ce palais qu'on lui disait d'abandonner et qu'il n'avait jamais tant aimé.

Enfin il apprit que l'avant-garde de l'armée française avait couché à Abrantès le 22 au soir; malgré les assurances toutes pacifiques que M. Baretta lui rapporta de la part de Junot, il se décida enfin à partir, et le 27 novembre de l'an 1808, toute la famille de Bragance s'embarqua sur différents bâtiments. On craignait que le peuple ne s'opposât au départ. Il avait

appris que les vaisseaux contenaient tout l'argent monnoyé du Portugal, la plus grande partie de l'argenterie comme vaisselle, tous les diamants, non seulement de la couronne, mais les diamants que la ferme du commerce avait apportés dans le royaume. On emportait tout; et que laissait-on au peuple? La guerre s'il la voulait faire; la misère et la honte!

Les ordres secrets de Junot, écrits de la main même de l'empereur, portaient spécialement de tout faire pour s'emparer, non pas de la personne du prince du Brésil, mais de quelques-unes désignées; et notamment des forts et de la ville de Lisbonne.

Ce fut donc dans ce but qu'il agit au péril de sa vie. Le danger qu'il pouvait courir n'était rien pour lui, c'étaient les maux que devaient souffrir les troupes qui le rendaient vulnérable à la crainte, pendant cette longue suite de jours où il voyait les hommes qui lui étaient confiés pour les mener à la gloire, et qu'une fausse manière d'envisager cette même gloire conduisait à une mort certaine.

Enfin cette route terrible s'acheva. Junot se vit au bord du Tage et du Zézère. Là il fallut encore payer de courage pour soutenir celui de ces soldats près de succomber sous le poids de leurs maux. Plusieurs d'entre eux tombèrent évanouis en arrivant sur la place d'Abrantès; d'autres périrent dans les torrents qui leur restaient à passer avant d'arriver à cette ville, point important qu'il fallait emporter pour s'emparer du fleuve et arriver facilement à Lisbonne.

Junot arriva à Abrantès plutôt en fugitif que

comme un homme qui vient dire à tout un peuple :

— Je prends possession du pays !

Les fusils ne pouvaient pas servir; et cela sera compris lorsqu'on saura que depuis plusieurs jours les soldats ne passaient les torrents qu'en s'appuyant sur leurs fusils, comme on se sert d'un bâton ferré dans les montagnes. Ce fut à Abrantès que Junot apprit que le prince du Brésil, quittant le Portugal en Médée, avait donné l'ordre aux populations de s'insurger et d'opposer de la résistance à l'armée française.

J'ai gardé un souvenir très remarquable de ce que Junot m'a souvent raconté de tout ce qu'il eut à souffrir dans la nuit qu'il passa à Saccaven. Il avait annoncé son entrée pour le lendemain au point du jour dans Lisbonne, et avec lui il avait annoncé son armée!

Et cette armée, où donc était-elle?

Les eaux toujours croissantes inondaient les chemins; l'artillerie, la cavalerie abîmées, égarées dans les déserts où des guides infidèles livraient les malheureux soldats au couteau du paysan, ou bien arrêtés par de nouvelles inondations qui empêchaient tout rapprochement. La pluie tombait par torrents. Vers une heure, un exprès arriva de Lisbonne. Les nouvelles étaient encore plus alarmantes; le peuple s'éveillait. La flotte anglaise était à la barre, et offrait son secours. Il y avait dans Lisbonne treize à quatorze mille hommes de troupes de ligne, et une population de quatre cent mille âmes toute agitée,

grondant et prête à suivre le premier crucifix qui serait levé devant elle.

Ce n'est pas comme femme de Junot que j'écris ces pages; si je me le rappelle en ce moment, c'est pour être fière de porter son nom, mais point pour mettre de fard à une position que son seul talent, sa véritable grandeur d'âme a su rendre une des plus remarquables de notre histoire. Elle n'est pas assez connue peut-être, et c'est un malheur pour la gloire commune.

— Que pouvais-je faire, me disait-il, avec quelques hommes dont le courage voulait déguiser la fatigue, mais dont la démarche chancelante, les traits altérés révélaient tout ce qu'ils souffraient ! Moi-même j'avais peine à me soutenir; et pourtant il fallait entrer dans Lisbonne ! Il le fallait ; j'y suis entré.

Avant le jour Junot partit de Saccaven. Il était entouré de quatorze cents hommes, seul reste de quatre bataillons composant l'avant-garde. Les malheureux avaient les pieds tellement déchirés par les pierres saillantes des torrents et par les épines, qu'ils pouvaient à peine marcher, même au son de la caisse, me disait Junot ! En sortant de Saccaven, le hasard lui fait rencontrer une troupe de cavalerie portugaise, composée d'une trentaine d'hommes.

— Suivez-moi ! leur dit-il d'une voix impérieuse. Ces hommes étonnés le suivirent en effet sans oser répliquer, et il entra dans Lisbonne entouré de soldats portugais formant sa garde !

Cependant Junot se trouve bientôt à Lisbonne tout établi, avec une armée qu'il connaissait, exerçant une influence morale dans Lisbonne, et Napoléon le sait. Junot était là ce qu'il fallait à l'empereur; il y devait rester: les affaires d'Espagne prenaient une tournure qui avertissait la France d'être sur ses gardes. Pendant que nous dansions des boleros et des minuetos fandango, nous ne nous doutions pas que le morne Escurial avait failli revoir les scènes tragiques de Philippe II et de don Carlos.

Tandis que l'Espagne, agitée par de nouvelles discordes, était au moment de voir se rompre les digues qui contenaient encore la révolte, Paris était toujours le lieu où les plaisirs et les fêtes se renouvelaient à chaque heure. La grande-duchesse de Berg donna une mascarade où il y eut un quadrille remarquablement joli. Le costume choisi fut celui des paysannes du Tyrol.

La jupe était fort courte d'une étoffe de laine rouge, et pour bordure une large bande gros bleu sur laquelle étaient brodées des fleurs en laine de couleur et en or. Le corsage était formé de larges bretelles en étoffe pourpre comme la jupe, bordées d'une ganse en or et posées sur un corsage de chemise en percale très fine et gaufrée. Sur la tête, nous avions un voile en mousseline de l'Inde extrêmement fine, bordé d'une broderie en lames d'or. Du reste, aucun bijou. Ce costume était charmant; il était complété par des bas rouges à coin d'or.

La grande-duchesse ne voulut pas que le quadrille

se rassemblât chez elle à l'Elysée-Napoléon, où elle était alors.

J'étais chargée de rassembler tout le troupeau masqué, de le rallier et de prendre avec lui le chemin de l'Elysée.

Il était dix heures et demie. Le moment de nous rendre au palais approchait.

Nous allions mettre nos masques, lorsque M. Cavagnari vint me dire tout bas qu'il y avait dans la pièce voisine une dame du quadrille qui n'osait pas entrer si je n'allais la prendre. Je passai dans le salon qui précédait la galerie. Là, je vis dans le coin le plus reculé de la pièce, une femme dont la taille courte et ramassée me fit d'abord reculer de quelques pas. Qu'on se figure une personne d'une énorme grosseur, vêtue exactement comme moi et les autres femmes du quadrille. Lorsque je fus, près de la personne masquée, je fus étonnée du grotesque de sa tournure. Il y avait surtout une richesse d'appâts vraiment étonnante.

— A qui ai-je l'honneur de parler? dis-je en m'avançant vers elle.

La grosse femme se saisit de ma main, m'attira à elle, et, relevant la barbe de son masque, voulut m'embrasser. Je poussai un cri perçant. J'avais senti une barbe rude et épaisse me frotter le menton. M. Cavagnari rentra au même instant en éclatant de rire. Mais la grosse femme riait encore plus fort, et, pour dire la vérité, je riais aussi, quoique je fusse encore en colère, car j'avais devant

moi la figure hétéroclite et démasquée de Son Altesse le prince Camille Borghèse.

Il est difficile de donner une idée de cette tournure, de cette démarche surtout ; son masque ôté, on pouvait voir sa barbe bleue, ses favoris noirs, ses cheveux crépus et charbonnés, dont quelques mèches rétives s'échappaient du voile de mousseline de l'Inde tourné autour de sa tête. Voir ce Sosie de nous toutes, qui nous renvoyait notre image si complètement en caricature, il y avait d'abord de quoi rire, et puis de quoi se fâcher. Quant au prince, il se croyait charmant; il papillonnait avec grâce.

Lorsque la première joie fut apaisée, nous prîmes le chemin du palais; nous trouvâmes la grande-duchesse de Berg qui nous attendait dans son appartement intérieur. Là, ce furent de nouveaux éclats de rire à la vue de la paysanne tyrolienne que j'avais recrutée. Ce fut la grande-duchesse qui dit le mot, et il était fort joli en raison de la tournure grenadière de la paysanne.

Comme nous allions sortir de l'appartement intérieur pour rentrer dans la galerie, un petit masque bleu se précipita presque sur moi pour gagner un cabinet où l'on changeait de domino, mais d'une manière mystérieuse. Le petit masque bleu, qui ne s'attendait pas à rencontrer si nombreuse foule, laissa échapper une expression fort énergique, et ne fut pas arrêté par nos rangs féminins, car pour ma part, je fus poussée de côté avec assez de force pour

qu'à mon tour je fusse impatientée; mais le moyen de le dire au petit masque bleu! C'était l'empereur.

Il voulait se divertir, comme il le disait, et, pour y parvenir, il se déguisait jusqu'aux dents, et puis il donnait sa ressemblance à quelqu'un qui s'en allait courant le bal pour lui. Ce jour-là ce fut Isabey qui fut chargé de remplir son rôle. Ce qui était embarrassant pour cacher entièrement Isabey, c'était ses mains énormes, et celles de l'empereur étaient charmantes. Pour déguiser cette dissemblance, Isabey eut une idée heureuse : ce fut de mettre sur ses mains de gros gants par-dessous des gants blancs; au reste, Isabey contrefaisait l'empereur à ravir.

Le bal était fort animé et la soirée s'écoulait d'une manière si douce et si joyeuse, que l'esprit s'endormait comme bercé par un songe de fée. Nous errions dans ces vastes salles éclairées par mille bougies, échangeant une parole avec un personnage grotesque, ou bien attirées par une conversation attachante. L'hiver finissait.

Le 28 mai 1807, j'étais de service auprès de Madame aux Tuileries, et je l'accompagnais pour le dîner de famille qui avait lieu tous les dimanches.

— Vous êtes duchesse, me dit Rapp en venant à moi et me prenant les deux mains avec amitié, vous allez m'embrasser.

— Et de grand cœur, répondis-je en présentant ma joue à l'excellent homme, tout enchantée de sa franche et cordiale amitié.

— Et pour Junot? dit-il encore.

— Et pour Junot, je le veux bien.

— Et de plus, me dit Rapp, vous avez le plus joli nom de la troupe. Vous êtes duchesse d'Abrantès.

Nous descendîmes pour dîner dans le salon qui est au bas de l'escalier du pavillon de Flore. C'était là que nous dînions, comme Junot le disait un jour en plaisantant, à l'office. Notre table était présidée par la dame d'honneur de l'impératrice, alors madame la comtesse de La Rochefoucauld, ou par la dame d'atours; ou bien, dans l'absence de toutes deux, par la dame du palais de service. Ce jour-là, madame de La Rochefoucauld était à son poste, honneur qu'elle nous faisait assez rarement, pour le dire en passant.

Je vis entrer la maréchale Lannes. Elle était toujours la bienvenue auprès de moi, mais ce jour-là surtout. Nous nous rapprochâmes aussitôt, et nous nous plaçâmes à table à côté l'une de l'autre.

— Eh bien! lui dis-je, voilà de grandes choses; mais je suis presque sûre qu'elles ne vous touchent guère.

— Et vous avez bien raison de présumer que tout cela n'est rien pour moi. Mais ce n'est pas comme cela que pensent beaucoup de ceux qui entourent l'empereur. Tenez, regardez plutôt!

Je regardai un peu en face de moi, et je vis le duc de Rovigo, ou de *Ravigote*, comme l'appelaient nos domestiques. Je le vis rayonnant.

Madame Lannes sourit.

—Et quel nom portez-vous ? dis-je après quelques moments de conversation.

— Un charmant : Montebello ! C'est avec le vôtre les deux plus agréables de la liste.

Nos soirées du dimanche se passaient autrement que les autres aux Tuileries. Nous remontions chez l'empereur; quelquefois, lorsque l'empereur était de bonne humeur et que les dames du palais et les dames pour accompagner lui plaisaient, il les faisait entrer. Ce fut ce qui arriva ce jour-là.

—Eh bien ! madame la duchesse-gouverneuse, me dit-il en m'apercevant, êtes-vous contente de votre nom? D'Abrantès ! Et qu'est-ce qu'on dit de cela dans vos salons du faubourg Saint-Germain? Ils doivent être un peu effarouchés de ce renfort que je leur donne ! Je n'ai rien fait encore qui soit plus dans le sens de la Révolution française que ce rétablissement des hautes dignités. Les Français n'ont jamais combattu que pour une chose : l'égalité devant la loi, et la possibilité d'atteindre à tout ce qui se fait dans le gouvernement. Ce qu'on appellera ma noblesse, c'est, voyez-vous, une de mes plus belles créations.

L'empereur voyait en effet cette addition à l'empire comme belle et utile pour compléter son œuvre.

Peu après l'empereur partit pour Bayonne.

On connaît tous les détails des différentes entrevues de tous les souverains de France et d'Espagne dans cette ville de Bayonne ; je dis les souverains,

ar l'Espagne en comptait deux, Ferdinand VII et Charles IV.

Charles IV comparaît, avec son fils, devant le tribunal suprême de Napoléon. Ferdinand lui rend sa couronne, et tout aussitôt le vieux monarque abdique en faveur de l'empereur des Français.

Deux jours après, l'empereur reçut une adresse de la junte suprême séante à Bayonne, dans laquelle cette sérénissime princesse demandait le roi Joseph, frère de l'empereur Napoléon, pour régner sur les Espagnes. Le conseil de Castille et la municipalité de Madrid exprimèrent le même vœu.

L'empereur, à Bayonne, faisait de la besogne de gouvernement en faveur de son frère Joseph. Murat fut déclaré roi de Naples. Napoléon crut affermir son autorité européenne en mettant ainsi sur chaque trône de l'Europe un prince de sa famille. L'expérience fut cruelle et lui démontra que chez les souverains comme dans la vie privée, les relations de parenté et les liens de famille sont de faibles barrières, pour retenir dans les bornes du devoir, lorsque l'intérêt personnel parle.

Murat partit pour Naples avec sa femme, qui était bien heureuse d'aller enfin s'asseoir sur un trône.

L'empereur revint à Paris dans les premiers jours de septembre. Il avait passé à Bayonne plus de temps qu'il ne l'avait voulu; mais la besogne de l'Espagne n'avait pas été aussi coulante qu'il l'avait cru d'abord.

Déjà depuis longtemps Junot était prévenu que le

Portugal était fortement travaillé par l'Angleterre et par les juntes provinciales de l'Espagne.

Un soir, Junot donnait une fête au palais du gouvernement; un officier de l'état-major du général Thomières arrive avec des dépêches pressées. Ces nouvelles étaient terribles. Elles annonçaient que les Anglais avaient effectué leur débarquement au nombre de douze mille hommes, avec un immense convoi de munitions et d'artillerie. Le général Thomières commandait le fort de Péniches; et ces nouvelles étaient positives. Junot ordonna à tous les officiers de son état-major de redoubler de gaieté auprès des danseuses, et d'animer le bal. Pendant ce temps, il se retira dans son cabinet, et donna des ordres pour que le général de Laborde allât au-devant de l'ennemi, voulant cacher en partie à la ville de Lisbonne une nouvelle qui ne lui parviendrait que trop tôt. L'effet de cette sécurité apparente fut grand pour quelques jours ; mais, malgré la nouvelle de la victoire de Rorissa remportée par le général Laborde sur les Anglais, celle d'une victoire également remportée en Espagne, l'annonce de vingt mille Français venant par Bragance, l'entrée de Joseph a Madrid, et les fêtes données à ce sujet, l'esprit d'insurrection fermentait dans Lisbonne, et n'était contenu que par la présence de Junot. Cependant il fallait marcher à l'ennemi. Et le 15 d'août, après la solennité de la fête de l'empereur, un grand dîner, un spectacle magnifique dans la grande salle de l'Opéra de Lisbonne, Junot rentre à minuit dans l'intérieur

de ses appartements, assemble dans son cabinet les ministres et le général Travot, leur dit qu'il va partir pour aller au-devant des Anglais, charge chacun de ce qu'il faut qu'il fasse, les exhorte tous à la plus grande union et sort du palais du gouvernement pour aller chercher la mort, car il doutait peu alors de revoir jamais sa patrie, sa femme et ses enfants.

Junot se porta au-devant de l'ennemi qui s'avançait sur Lisbonne par la route de Thomar, ayant en effectif quatre fois plus de troupes de ligne que nous, et une armée d'insurgés portugais et espagnols, forte de plus de soixante mille hommes, tout le pays pour eux, et toutes les chances d'avenir, tandis que Junot n'avait avec lui qu'une armée à peine forte de neuf mille deux cents hommes, et nulles ressources.

La bataille se donna le 21 d'août.

La conduite de toute l'armée fut admirable, chacun semblait vouloir contribuer pour quelque peu à maintenir la gloire de nos aigles.

Le général Kellermann, à la tête d'un régiment, chargea à la baïonnette comme s'il eût voulu gagner une étoile pour ses épaulettes. Le général de Laborde, ayant sa blessure encore ouverte, combattit comme s'il eût été sain et bien portant ; le colonel Prost et le colonel d'Aboville, commandant l'un l'artillerie de la première division, l'autre celle de la seconde, firent tous deux des prodiges de valeur. Le général en chef, voulant arrêter la retraite, et s'étant jeté au-devant des troupes avec trop d'impé-

tuosité, faillit être pris par un escadron anglais.

Malgré tant de valeur et de dévouement, la bataille fut perdue. Nous demeurâmes néanmoins maîtres du champ de bataille, circonstance heureuse, en ce qu'elle permit de couvrir la retraite des blessés. Du reste, sur dix-huit cents hommes perdus dans cette journée, mille étaient tués, et dans les huit cents prisonniers, il n'y en avait pas cent cinquante sans blessure.

Après la bataille de Vimeiro, Junot demanda aux généraux Loison, de Laborde, Kellermann et Thiébault, ce qu'ils jugeaient convenable de faire. Une retraite, même à marche forcée, était impossible au travers de l'Espagne. Les circonstances étaient presque désespérées.

Le résultat de la conférence provoquée par le duc, fut d'envoyer le général Kellermann chargé de pleins pouvoirs au camp des Anglais, pour voir ce qu'on pourrait faire avec eux. L'armée anglaise avait pour chef sir Hew Dalrymple, et pour second sir Arthur Wellesley, depuis lord Wellington.

Le 22, à onze heures du matin, le général Kellermann se dirigea sur Vimeiro.

Ce ne fut qu'à trois heures que le général Kellermann se trouva en face des avant-postes anglais qui étaient aux mêmes lieux que la veille. Du reste, l'inquiétude des Anglais était telle, qu'à la vue d'un officier général et de son ordonnance, bien qu'il eût mis son mouchoir blanc au bout de son sabre, il eut à essuyer une trentaine de coups de fusil; enfin il

fut reconnu parlementaire, et conduit à sir Hew Dalrymple, arrivé le matin, et qui venait remplacer lord Wellington pour signer la convention de Cintra. En vérité, ce n'était pas la peine.

Le général Kellermann sait l'anglais comme il sait le français; mais il ne le laissa pas voir. Dans la position de l'armée française, tout était permis et de bonne guerre. Aussi n'eut-il aucun scrupule à ne paraître rien comprendre. Cette ruse lui fut d'un grand secours; car après avoir exposé les premières bases d'un arrangement, il vit les deux généraux anglais se retirer dans une embrasure de fenêtre et dire à demi-voix : « *We are not in a very good situation; let-us hear him*[1]. »

On annonça dans ce moment que le dîner était servi, et le général Kellermann, ayant été invité par sir Hew Dalrymple, se mit à table avec eux. Le dîner fut gai, mais extrêmement frugal; cela fit juger au général Kellermann que ce qu'on disait de la pénurie de vivres des Anglais était vrai. Tandis qu'on était à table, un officier qu'on avait envoyé à Figuera arriva; comme jusque-là rien n'avait laissé croire que le duc de Valmy parlât l'anglais, sir Arthur Wellesley et sir Hew lui demandèrent avec empressement, mais en anglais, ce qu'il y avait de nouveau. L'officier répondit : « *Sir John Moor is not yet arrived at Figuera*[2]. »

Or, ce John Moore était le sir John Moore qui fut

1. Nous ne sommes pas dans une bonne situation; écoutons-le.
2. Sir John Moore n'est pas encore arrivé à Figuera

depuis si bien culbuté dans la mer par l'empereur, et je crois par le maréchal Soult à la Corogne. Il devait amener 14,000 hommes à sir Hew Dalrymple, et leur absence ou leur présence était fort importante. Le général Kellermann se tint toujours dans l'attitude d'un homme qui n'entend et ne comprend rien d'une langue étrangère. Cela lui fut encore grandement utile dans cette même conversation.

Enfin, les préliminaires furent conclus, signés et le général Kellermann revint au quartier général français accompagné jusqu'aux avant-postes par milord Burghess, comblé de politesses par les officiers anglais, sur lesquels sa haute réputation militaire avait dû faire d'avance impression, et qui venaient d'avoir de ses talents comme homme habilement politique une nouvelle et forte preuve.

Les deux généraux en chef, ayant choisi, pour agir en leur nom, le général Kellermann et sir George Murray, traitèrent d'après les bases déjà convenues.

Malgré l'habileté du général Kellermann, il s'éleva quelques difficultés. Junot dit alors :

— Ce n'est pas une grâce que je demande. Si l'on me refuse les conditions réclamées pour mon armée, je me retire sur Lisbonne; je fais sauter les forts; je brûle les arsenaux, la flotte; et, maître des deux rives du Tage, je me retire par l'Espagne, en laissant de terribles marques de mon passage.

Je l'ai entendu gémir depuis de n'avoir pas pris ce parti : — Et cependant, disait-il, je courais la chance de mourir de faim, et de faire périr mon armée bien

plus sûrement alors qu'à mon arrivée. Dans une semblable position, tout était désastre.

Le général Thiébault regardait la chose comme impossible, et son opinion comme chef d'état-major de l'armée est d'une grande force dans cette circonstance. Quant à faire sauter les forts et la flotte, à brûler Lisbonne, je crois que Junot eût été capable de le faire.

Enfin, M. de La Grave, aide de camp du duc d'Abrantès, partit de Lisbonne le 5 septembre, et arriva à Paris dans les premiers jours d'octobre, apportant à l'empereur la convention définitive qui avait été signée le 30 août par les deux généraux en chef; cette admirable convention qui produisit un tel effet en Angleterre, que lord Byron en composa les deux plus belles strophes de *Child Harold*, et que l'on mit en accusation sir Arthur Wellesley et sir Hew Dalrymple. Ils passèrent à une cour d'enquête. Ils répondirent que le caractère connu de Junot avait été la principale cause de leur détermination, parce qu'ils avaient jugé à propos de conquérir le Portugal à tout prix, et qu'il y avait à craindre une détermination funeste au pays. Junot fut grandement placé par ce fait de la convention de Cintra, mais il le fut plus haut dans les pays étrangers que dans sa patrie; l'empereur voulait des victoires, et ne voulait que des victoires. Tout ce qui n'était pas un triomphe était pour lui une défaite.

En revenant en France, Junot rencontra le duc de Rovigo.

— Bonjour, Savary, lui dit Junot en allant à lui et lui donnant la main avec une loyale et franche cordialité.

— Comment se porte Votre Excellence ? répondit le duc de Rovigo en faisant un salut jusqu'à terre, mais évidemment satirique dans son expression.

— Fort bien, mon cher général, dit alors Junot en changeant aussitôt de ton et de manière ; et surtout fort heureux de revoir enfin la France.

— Ma foi! il me semble que tu serais ingrat envers la Providence, si tu ne regrettais pas le pays d'Eldorado dont tu viens. On dit que c'est tout à fait comme dans le conte de Voltaire, les enfants y jouent au petit palet avec des émeraudes et des rubis.

Junot connaissait bien son humeur, mais il ne l'avait pas jugé de cette force-là.

— Quant à toi, poursuivit le duc de Rovigo, on dit que tu as rapporté des diamants bruts d'une taille tout à fait inconnue à Paris : est-ce vrai ?

— Je suis vraiment fâché, dit Junot, de ne pouvoir te montrer quelques-unes des pierres que j'ai choisies moi-même dans un grand sac de toile verte (c'est ainsi qu'on les apporte du Brésil); un sac de cette hauteur, ma foi...

Et Junot mettait sa main à la hauteur de trois pieds de terre à peu près. Le général Savary et une autre personne qui peut aussi s'en rappeler, écoutaient avec une avidité sans pareille. — Dans un grand sac de toile verte, où il y en avait peut-être dix ou douze mille.

— Elles sont donc bien belles, ces pierres?

— Mais elles sont d'une assez belle taille, dit Junot, pour que j'en aie fait creuser une, par exemple, pour faire un petit verre pour mon fils.

— Ah! mon Dieu!

— Oui, oui, dit à demi voix l'un des auditeurs en se retournant vers l'autre; c'est très vrai. Imaginez-vous que madame Junot a reçu un collier de pierres tellement grosses, qu'*elle ne peut pas les porter*.

Ces paroles ont été dites aussi positivement que je les rapporte. Croirait-on qu'un homme d'esprit comme le duc de Rovigo ait pu répéter une absurdité de cette nature? Ces pauvretés prirent une consistance telle qu'à peine fus-je de retour à Paris, qu'il ne fut bruit que de cette magnificence si orientale, que l'impératrice devait pâlir auprès de moi. On peut juger quelle bonne pâture cela faisait pour les âmes charitables dont l'envie n'avait déjà pu me pardonner la position élevée où l'empereur avait placé Junot, et que je recevais de lui. A partir de ce moment, tous les pas que je faisais étaient observés; ce que je touchais se changeait en or, comme faisait ce roi de Lydie; tout ce que je portais était bien plus beau que ce que portaient les autres.

J'avais envoyé mes diamants bruts en Hollande pour les faire tailler. Il y en avait cinq cents karats; cela me coûta un louis le karat : voilà donc cinq cents louis de la taille seulement. Les saphirs, au nombre de vingt, en furent entourés, et de ce qui resta, avec

mes épis de diamants, je fis monter une guirlande avec une rose jaune dans le milieu, formée par des diamants jaunes qui s'étaient trouvés par hasard dans les pierres brutes. Cette rose était plate, et même montée en or pour bien faire voir qu'elle était faite avec des diamants jaunes, et non pas colorés; on prétendit que c'était un seul diamant. Du reste, cette guirlande n'avait rien d'extraordinaire, et je pourrais citer plus de six de ces dames qui en avaient de plus belles que la mienne.

Une seconde circonstance atténuante pour les mauvaises langues, c'est que Junot avait six cent mille francs comme gouverneur général du Portugal; étant défrayé d'une grande partie de sa dépense, il rapporta en France une portion de ses appointements. Lorsque je revins à Paris, il me dit d'emporter avec moi une somme en or qu'il avait avec lui, et qui, ainsi que je viens de le dire, venait de ses émoluments.

J'eus d'abord peur de voyager avec un appât pour les voleurs; mais Junot, qui n'était pas fort intimidable, se moqua de moi, et me fit emporter cette caisse dont le poids faillit d'abord être un obstacle, car elle pesait beaucoup : il y avait dedans quatre cent trente mille francs en or. En descendant cette caisse de malheur, elle reçut, soit un choc, soit une fausse direction; toujours est-il que la caisse s'ouvrit, et qu'il tomba une quantité de pièces de quarante francs, appelées dans le pays pièces de deux mille quatre cents. Je laisse à penser ce que produisit sur

une multitude badaude et curieuse la vue d'une pluie d'or ! quel effet cela fit sur les femmes de chambre, les mies, les gouvernantes et sur les hommes, bon Dieu ! car il n'était pas besoin de regards et d'oreilles féminins pour que la chose fût à l'instant même colportée, augmentée et surtout commentée ! Les pièces d'or jouèrent le rôle de l'œuf pondu par le mari; il en était tombé peut-être cent; avant la fin du jour, il y en avait un million !

L'impératrice reçut aussitôt après son retour de Bayonne. Les cercles étaient alors bien brillants, si l'on se rappelle nos belles toilettes de cour : nos manteaux brodés en plein en lames d'argent et lames de couleur; nos pierreries bien mises en œuvre, nos bijoux en profusion, et rien de ces horreurs de bijoux faux dont les femmes se chargent aujourd'hui, et qui révèlent tout à la fois une sotte vanité et le manque de fortune. Cette dernière chose n'est pas un mal ; mais il faut alors avoir le bon esprit de ne pas regarder comme une obligation d'avoir des pierres luisantes aux oreilles. On peut être fort élégante sans diamants, et surtout sans diamants faux, d'autant mieux que cela se voit, et ne peut jamais se cacher.

Une femme avec laquelle j'étais liée de rapports bienveillants, sans que nous allassions l'une chez l'autre, me dit un jour :

— Irez-vous au cercle demain?

— Oui, sans doute. Pourquoi cette question?

— Je vous préviens que vous serez invitée à la table

de l'impératrice si vous avez vos diamants. Les mettrez-vous?

La demande me parut si étrange, que je demeurai stupéfaite.

— Je les mettrai peut-être. Mais je voudrais bien savoir à quel propos l'impératrice fera l'honneur à mes diamants de les inviter à souper?

— Oh! si vous mettez vos perles, ce sera la même chose. Après tout, poursuivit-elle en riant, peut-être serez-vous invitée sans avoir une chaîne d'or même au cou.

— Ah çà! dis-je à la personne qui me parlait, vous me paraissez si extraordinaire, tout aimable et spirituelle que vous êtes, qu'il faut que j'aie de vous une explication.

Elle se mit à rire.

— Vous êtes aimable, et je vous crois bonne, me dit-elle. Aussi j'ai en grande pitié tous les sots caquets que j'entends; je hais les stupides. Faites-vous belle demain, je vous le demande en grâce.

Cette femme spirituelle que j'aimais d'attrait, bien qu'elle imposât à beaucoup de gens, et que j'aimais, parce que je crois qu'elle aussi m'aimait un peu, était madame la comtesse de Rémusat; elle et sa sœur étaient deux charmantes femmes que je cherchais tout aussitôt que je les apercevais. Madame de Rémusat avait un peu de froid dans son accueil, mais ensuite on en appréciait d'autant mieux sa bonne grâce lorsqu'elle était disposée à la témoigner; madame de Nansouty, bonne, spirituelle, plus liante

que sa sœur, avait ce qu'elle a toujours, un charme tout particulier.

Je fis ce que j'avais dit à madame de Rémusat : je mis mes diamants. J'avais un manteau de tulle blanc brodé en lames d'argent, tout en plein, et toute la queue et le tour de la jupe avaient une guirlande de boutons de roses, non épanouis. Quelques boutons étaient placés entre la guirlande de diamants et le peigne. A cause de la rose de diamants jaunes, j'avais été au moment de mettre des boutons jaunes, mais Leroy, dont le goût était si exquis, me fit remarquer qu'autant les diamants allaient bien avec une robe de velours ou de satin gros-jaune, autant une simple guirlande dont la faible nuance serait écrasée d'ailleurs par l'éclat des brillants et de la broderie en lames irait mal, même à mon visage espagnol. J'ai mis cette observation d'un homme fameux, pour l'instruction des jeunes femmes.

Il y avait grand cercle aux Tuileries ce même jour, dans la salle des Maréchaux, et souper dans la galerie de Diane. J'arrivai presque l'une des dernières dans la salle du Trône et fus fort mal placée; mais en revanche, et par la même raison, je fus très bien dans la salle du concert et au premier rang. Madame de Rémusat qui était de service, sourit en me regardant; et je vis en même temps par la direction que prit son regard que l'impératrice donnait ses ordres à M. de Beaumont. En effet, quelques moments avant la fin du concert, je le vis s'approcher de moi, car il avait fait sa tournée comme une petite cou-

leuvre, en avançant sans mouvement et sans bruit.

— Sa Majesté l'impératrice vous invite à souper, madame la duchesse, me dit-il.

Je m'inclinai.

Lorsque je fus près de l'impératrice, à peine eus-je fait ma révérence, que Sa Majesté m'indiqua de la main le siège à côté d'elle, et tout aussitôt ses yeux se portèrent sur la fameuse rose en diamants jaunes qui se trouvait au milieu de ma guirlande. A peine l'eut-elle regardée deux fois, qu'elle vit sur-le-champ la vérité, et sourit de manière à montrer qu'elle reconnaissait tout à la fois la bêtise et la méchanceté des rapports qui avaient été faits. J'ai su depuis que l'empereur l'avait chargée d'une sorte d'enquête relativement à cette merveilleuse rose faite d'une seule pierre.

L'impératrice avait de la bonté, et elle me le prouva dans cette circonstance. Elle se pencha vers moi, et me dit :

— Savez-vous qu'on a fait de ridicules affaires avec l'empereur? et puis Junot qui va encore aigrir les rapports en disant des folies! Il sait très bien que l'on ne peut pas creuser un diamant. Pourquoi donc dire une pareille chose? Aussi a-t-on répandu partout que votre cour est pavée en or, et que vos diamants sont si gros que vous ne pouvez pas les porter. On parle aussi d'une robe de cour que vous devez faire broder en brillants!

Je ne pus retenir une exclamation. L'impératrice me fit signe, puis elle me dit plus bas :

— Venez déjeuner demain avec moi, vous m'expliquerez tout cela.

Le lendemain je fus déjeuner aux Tuileries. L'impératrice me raconta tout ce qui lui avait été dit. Bonté du ciel! quelles absurdités! quelles sottises! On avait cherché à lui faire accroire que j'avais de plus beaux diamants qu'elle! Et en effet, si cette fameuse rose en brillants jaunes était d'un seul morceau, le Régent, le diamant de la czarine, celui du Portugal, le Sancy, le Grand Mogol, tout cela n'eût été que de la grenaille.

L'empereur était en Espagne, où il avait fait ce qu'il faisait partout. A peine avait-il paru, que son nom seul avait répandu l'épouvante, et que les Espagnols, comme les Anglais, avaient cédé à son génie. Madrid était sous l'effet du charme; l'Espagne était soumise en apparence, et rien dans le fait ne faisait soupçonner que l'incendie allait éclater avec plus de violence, quand le maître de tous allait s'éloigner du foyer du danger.

Tandis que l'empereur en Espagne, chassait les Anglais, et qu'il cherchait la victoire jusque sur le sommet des Asturies, les affaires ne prenaient pas une bonne tournure en Italie auprès du saint-père, et l'horizon s'obscurcissait tout à fait en Allemagne. M. de Metternich était traité avec une froideur qui devait avoir une cause, et pour montrer cette froideur tout à fait d'une manière positive, un jour de grand cercle, madame de Metternich ne fut pas invitée à souper à la table de l'impératrice, ni même à aucune des

tables des princesses. C'était presque une insulte.

Pendant ce temps, Junot était devant Saragosse, où le siège le plus étrange qui fut jamais était dirigé par lui, si toutefois on peut appeler un siège l'attaque successive de chaque maison. La peste menaçait de répandre ses ravages au dehors de la ville, comme elle le faisait au dedans. Chaque jour on attaquait une maison; les Espagnols la défendaient de chambre en chambre: chaque réduit était le tombeau d'un des nôtres, ou d'un Espagnol.

— Je ne puis supporter ce spectacle, m'écrivait Junot. Il faut un cœur de pierre, ou plutôt il faut n'en pas avoir.

Les officiers qui ont assisté à ce terrible drame ont pu également en donner une idée. Le général Lacoste, entrant dans une des rues de Saragosse, qui ne présentait que calme et solitude, dit à Junot en riant :

— Voilà un appât, nous y laisserons-nous prendre?

— Je ne te le conseille pas, lui répondit Junot; la mort est derrière ces murs silencieux.

Lacoste regarda une mauvaise fenêtre dont les assiégés avaient fait une meurtrière qui gagna sinistrement son nom dans cette journée, et tombant au même instant frappé d'une balle au front, il vint rouler aux pieds de son frère d'armes. Il était mort sous le coup.

Saragosse pris, les cinquante mille cadavres empestés, jetés dans l'Èbre ou dans les fosses, une sorte de tranquillité sourde rétablie dans la ville, les

moines furent examinés dans leur conduite passée pour en faire un exemple. Les moines eurent peur; et un beau matin une députation du chapitre de la cathédrale de Saragosse, qui est Notre Dame du Pilar, s'en vint s'agenouiller devant le maréchal Lannes, en lui demandant comme une faveur d'accepter le petit présent qu'elle lui appportait, et qui était le tiers du trésor de Notre-Dame du Pilar. Ils avaient, disaient-ils, destiné les deux autres tiers au duc d'Abrantès et au duc de Trévise.

Le trésor de Notre-Dame du Pilar était une belle et rare chose. Le maréchal Lannes l'apporta à Paris, et dit à l'empereur :

— J'ai rapporté de là-bas quelques méchantes pierres de couleur qui ne valent rien. Junot et Mortier ont fait les fiers, moi, je les ai blâmés, et si vous voulez me les donner, vous me ferez plaisir.

L'empereur les lui donna sans savoir ce qu'il lui donnait.

M. de Metternich avait quitté Paris comme jamais un ambassadeur n'a quitté la capitale du royaume dans lequel il représente son maître, ayant ses enfants, sa femme, retenus comme otages; et lui, attaqué dans ses plus précieux droits, contraint de quitter Paris dans une voiture dont les stores étaient fermés.

Pendant ce temps, Masséna passait l'Inn, brûlait Scharding, Passaw, et rappelait le héros de Gênes et de Rivoli. Napoléon semait de la graine de lauriers devant tous ces hommes qui n'avaient plus qu'à en faire des gerbes. L'empereur lui-même fut un foudre

de guerre dans le commencement de la campagne de Wagram, furieux que l'ennemi eût l'audace de le prévenir; il fondit sur lui et scia pour ainsi dire l'armée autrichienne en deux; il la força à se précipiter dans les défilés de la Bohême, et, pendant dix jours, frappée à coups redoublés par la main de Napoléon, qui, toute petite et blanche qu'elle était, maniait une massue foudroyante, cette armée put à peine retrouver son souffle pour fuir cet homme, qui venait encore commander aux vieux remparts de Vienne de s'abaisser devant lui.

Toutefois, cette campagne ne fut pas comme celle d'Austerlitz; le deuil suivait nos triomphes et chaque bulletin faisait pleurer mille familles !

La bataille d'Essling est livrée; l'archiduc Charles est en face de Napoléon, les deux armées sont engagées, et la mort tombe avec furie sur les deux partis. Le nôtre perd son plus brave appui, le maréchal Lannes est frappé à mort !

Pauvre Lannes ! quels regrets il excita dans l'armée, dans la France ! J'ai encore la lettre de Junot qui me parle de cet événement « qui met le « deuil, m'écrit-il, dans la grande famille militaire. « En recevant ma lettre, tu feras faire un habit de « deuil à mon fils, et il le portera deux jours avec un « crêpe à son petit bras. Quant à moi, je le porterai « huit jours. »

Enfin l'empereur fit la paix avec l'Autriche. Ce fut le duc de Cadore qui signa le traité avec le prince de Metternich, père du prince de Metternich aujour-

d'hui chancelier de cour et d'État. Cette paix était terrible pour l'Autriche, déjà frappée de près de 300 millions d'impositions. Cependant elle signa sans murmurer ! La vengeance n'était pas loin !

Un autre intérêt venait se mêler aux intérêts politiques, d'autant qu'il s'y rattachait aussi : c'était le divorce de l'empereur, dont on n'osait parler qu'à voix basse, mais dont on parlait enfin.

Je revis l'impératrice à la Malmaison ; j'allai y déjeuner avec Joséphine, ma fille aînée, celle de ses filleules qu'elle aimait le mieux. C'était en vain qu'elle s'occupait des choses qui lui plaisaient : on voyait souvent ses yeux se mouiller de larmes, elle pâlissait, et son attitude annonçait la souffrance.

— Il fait bien froid ! répétait-elle souvent en ramenant son schall autour d'elle.

Hélas ! c'était son pauvre cœur qui était atteint par cette glace de la douleur qui ressemble au froid de la mort ! Je la regardais en silence, car le respect m'empêchait d'aborder un semblable sujet de conversation. Je devais attendre qu'elle m'en parlât ; ce ne fut pas long.

Nous étions alors dans la serre ; la petite courait dans les galeries fleuries, et l'impératrice et moi nous suivions lentement en silence. Tout à coup elle s'arrêta, cueillit quelques feuilles d'un arbuste qui était près d'elle, et me regardant avec une expression presque déchirante, elle me dit :

— Savez-vous que la reine de Naples arrive ?

Ce fut à mon tour de pâlir.

— Non, madame.

— Eh bien ! elle arrive dans huit jours.

Nouveau silence.

— Et Madame-mère, l'avez-vous vue depuis votre retour?

— Certainement, madame, et, j'ai même fait mon service auprès d'elle.

L'impératrice se rapprocha aussitôt de moi, quoiqu'elle en fût déjà très près, et me prenant les mains, elle me dit avec une expression de douleur qui, encore aujourd'hui, après vingt-quatre ans d'intervalle me retentit au cœur :

— Madame Junot, je vous en conjure, dites-moi tout ce que vous avez entendu dire.

Elle parlait avec une telle véhémence que ses lèvres tremblaient, et que ses mains étaient humides et froides.

— Madame Junot, me dit-elle, rappelez-vous ce que je vous dis aujourd'hui, ici, dans cette serre, dans ce lieu qui est un paradis, et qui sera peut-être bientôt pour moi un enfer; rappelez-vous que cette séparation me tuera.

Elle sanglotait. Joséphine revint en courant, et lui tira son schall pour lui montrer des fleurs qu'elle avait cueillies, car l'impératrice l'aimait tellement qu'elle lui permettait de cueillir des plantes dans sa serre; elle la prit dans ses bras, et, la soulevant de terre, elle l'embrassa longuement en la serrant convulsivement contre elle.

— Ah ! me dit-elle, si vous saviez tout ce que j'ai

souffert chaque fois que l'une de vous apportait son enfant près de moi ! Je serai chassée. Et pourtant, Dieu m'est témoin que je l'aime plus que ma vie, et bien plus que ce trône, cette couronne qu'il m'a donnés.

L'impératrice a pu être plus belle dans sa vie, mais jamais plus attrayante que dans cet instant. Si Napoléon l'avait vue alors, il n'aurait jamais divorcé.

On était alors au 25 de novembre, et tout était commandé pour célébrer dignement le double anniversaire d'Austerlitz et du couronnement. La ville de Paris voulait se distinguer, et le comte Frochot avait des projets vraiment féeriques. La cour devait être, comme toujours, transformée en une immense salle de danse, et la galerie qui existe n'en était qu'une avenue. L'empereur, tout en affectant une sorte de gaieté soutenue, donnait le ton de la contrainte; on prévoyait un malheur. C'en était un grand que celui de la séparation de Napoléon Bonaparte avec Joséphine.

J'étais partie de mon hôtel à trois heures, parce qu'on avait dit la veille que l'empereur et l'impératrice dîneraient à l'Hôtel de ville, et je devais servir l'impératrice si cela avait lieu. Le comte Frochot m'avait donc priée d'arriver de bonne heure, et Frédéric m'avait couronnée de diamants et empanachée dès le matin.

Les préparatifs étaient admirables. Je me rendis dans le petit salon sur l'escalier, je vis entrer M. le comte de Ségur.

— Eh bien, me dit-il à voix basse, notre belle

gouvernante, vous n'avez plus que faire ici. L'impératrice, continua-t-il plus bas, ne doit être reçue que par Frochot.

J'étais comme une statue.

— Et pourquoi cette défense?

— Je l'ignore! Ou plutôt je le sais bien; mais je ne veux pas le dire.

Nous montâmes dans la salle du Trône, où nous étions à peine assises que le tambour battit aux champs, et l'impératrice arriva.

Jamais je ne l'oublierai dans ce costume qu'elle portait si admirablement! jamais sa physionomie ce jour-là enveloppée de tristesse, ne me sortira de la pensée. Il était évident qu'elle ne s'attendait pas à la solitude qu'elle avait trouvée au grand escalier. Lorsqu'elle arriva dans la grande salle, lorsqu'elle s'approcha de ce trône sur lequel elle allait s'asseoir peut-être pour la dernière fois, ses jambes faiblirent et ses yeux se remplirent de larmes.

Elle était suivie de madame de La Rochefoucauld, sa dame d'honneur, et de deux dames du palais. Elle s'assit aussitôt son arrivée. Elle devait se sentir mourir, et pourtant elle souriait! Oh! tortures d'une couronne!

On battit aux champs une première fois pour annoncer l'empereur. Peu de moments après il parut s'avançant d'un pas rapide : il était accompagné de la reine de Naples et du roi de Westphalie.

Napoléon revoyait Paris dans une situation qui pour lui était étrange; il était bien vainqueur d'une

monarchie ennemie, mais la France était couverte d'habits de deuil. Les lauriers commençaient donc à n'être plus aussi verts. On parlait de divorce. Joséphine était aimée, et cette nouvelle faisait murmurer le peuple et la bourgeoisie de Paris. L'empereur savait tout cela.

La chaleur était extrême, quoiqu'au dehors le froid fût rigoureux. La reine de Naples voulant faire dire aux Parisiens : — Soyez la bien revenue parmi nous ! parlait à tout le monde avec l'accent d'une extrême bonté. L'empereur parcourait le bal, parlant, questionnant, et suivi de Berthier. Le nom de Berthier me rappelle une légère circonstance qui me fit mal. L'empereur se levait de son fauteuil, descendait les marches du trône pour aller dans le bal faire une dernière visite; je le vis se pencher vers l'impératrice pour lui dire de venir aussi. Il se leva le premier; Berthier, qui était derrière lui, se précipita pour le suivre; et, comme l'impératrice se trouvait déjà levée, il se prit dans la queue de son manteau, manqua de tomber et de la faire tomber et sans lui faire d'excuse, fut rejoindre l'empereur. Certainement Berthier n'avait aucunement la volonté de manquer à l'impératrice; mais il savait le secret; il connaissait tout le drame qui s'allait jouer! Et certes il n'eût pas fait ce que je viens de rapporter un an plus tôt. L'impératrice s'arrêta tout aussitôt avec une dignité remarquable; elle sourit comme d'une maladresse, mais ses yeux étaient pleins de larmes, et ses lèvres tremblantes.

Je ne me rappelle pas si ce fut avant ou après cette fête de l'Hôtel de ville que Berthier nous donna une grande chasse à Gros-Bois. Ce qui m'est demeuré présent, c'est le froid qu'il faisait et l'ennui que j'y ai éprouvé.

J'espère que les dames du palais et les dames pour accompagner n'ont pas oublié les charmes de ces voyages dans lesquels on ne pouvait emmener qu'une femme de chambre pour trois, et quelquefois pour quatre. Celui de Gros-Bois que je viens de citer est un de mes plus détestables souvenirs. Nous étions près de sept à huit femmes dans une seule chambre, dont je n'aurais pas voulu pour loger une personne de mon service inférieur; mais alors nous étions jeunes, nous riions de tout, même de n'avoir pas de glaces pour nous coiffer et nous habiller; car ce n'est pas en avoir que d'en avoir une pour huit.

L'impératrice était fort triste à cette chasse, chacune de nous devinait la cause de son accablement. et l'on en était peiné, car on l'aimait.

Le dîner fut triste, quoique tout le monde voulût être gai. Je n'ai gardé aucun souvenir plus présent que celui de la physionomie de l'impératrice et de Napoléon ce jour-là. L'impératrice se contenait avec peine. Quant à l'empereur, il était soucieux, de mauvaise humeur.

Enfin le divorce fut déclaré. On s'y attendait, et je ne puis rendre l'effet que produisit cette nouvelle dans toute la France; dans le peuple et dans la bourgeoisie; il fut immense. Pour eux, c'était son

étoile qui se voilait. On regrettait déjà la bonté de Joséphine, car une voix qui ne sera jamais démentie sera celle qui la proclamera bonne et indulgente. Pour moi, j'en éprouvai une peine profondément vive, et le lendemain même de l'événement je fus à la Malmaison. Madame la comtesse Duchâtel me demanda de la mener, et nous y fûmes ensemble.

Le prince Eugène, dont on connaît l'amour pour sa mère, se trouvant alors à Paris, dut remplir les fonctions de chancelier d'État, et ce fut lui qui porta le message de l'empereur au Sénat.

— Les larmes de l'empereur, dit le noble jeune homme, suffisent seules à la gloire de ma mère.

L'impératrice reçut tous ceux qui voulurent aller lui rendre leurs devoirs. Le salon, la salle de billard et la galerie étaient remplis de monde. Quant à l'impératrice, jamais elle ne fut autant à son avantage; elle était assise à droite de la cheminée, au-dessous du beau tableau de Girodet, mise très simplement, coiffée d'une vaste capote verte, qui pouvait au besoin lui servir de refuge pour cacher ses larmes qui coulaient doucement sur ses joues tout aussitôt qu'il arrivait quelqu'un dont la vue lui rappelait les beaux moments de la Malmaison ; ces temps du consulat qui n'eurent, comme toutes ses joies, que quelques jours heureux, suivis de tant d'années de souffrances; mais ce qui touchait à provoquer les larmes de ceux qui l'approchaient, c'était l'expression profonde d'une douleur déchirante. Elle levait les yeux sur chaque personne qui entrait; elle lui sou-

riait encore; mais, si cette personne était de son ancienne intimité, alors ses larmes coulaient immédiatement et couvraient ses joues, mais sans effort, sans aucune de ces contractions qui rendent un visage de femme si peu agréable quand elle pleure. Sans doute, le désespoir de l'impératrice Joséphine aura fait bien du mal à l'empereur. Eh bien! je ne sais en vérité s'il aurait résisté à cette expression muette et déchirante d'une âme à l'agonie.

L'alliance étrangère que l'empereur voulait contracter devait avoir des résultats funestes pour la France, comme pour Napoléon. Ce fut à Burgos que je reçus la première nouvelle de cette étrange union. Une lettre que je reçus d'un ami clairvoyant me parlait du mal que pourrait exercer ce mariage avec une archiduchesse d'Autriche sur la destinée de Napoléon, vainqueur dans plus de vingt batailles rangées, des armées autrichiennes, ayant fait fuir deux fois la famille impériale de son royal séjour. Ces offenses sont indélébiles.

Il était visible que l'Autriche mutilée et encore sanglante voulait que ce mariage de la jeune archiduchesse Marie-Louise, servît d'appareil au moins momentané à ses blessures. Napoléon crut consolider par là ses alliances du Nord, et poursuivre plus en paix ses opérations de la Péninsule.

On sait que le prince de Neufchâtel fut chercher l'impératrice à Vienne pour la conduire à Paris. Lorsqu'elle eut été épousée par son oncle le prince Charles, et que toutes les cérémonies d'étiquette

furent achevées, il fallut songer au départ. Marie-Louise pleurait à la pensée de quitter ses sœurs et son père, et peut-être même sa belle-mère.

Le jour du départ arriva enfin. L'impératrice prit congé de son père, de sa belle-mère, de ses sœurs et de ses frères, puis elle se rendit dans son appartement pour y attendre Berthier, qui, selon l'étiquette, devait aller l'y prendre pour la mettre en voiture. Lorsqu'il entra dans le cabinet où elle s'était retirée, il la trouva tout en larmes, et, la voix brisée par les sanglots, elle lui dit qu'elle était fâchée de lui paraître aussi faible : — Mais jugez si je suis excusable, lui dit-elle; voyez, je suis ici entourée de mille choses qui me sont précieuses. Ces dessins sont de mes sœurs; cette tapisserie a été faite par ma mère; c'est mon oncle Charles qui a fait ces tableaux. Et, continuant l'inventaire de son cabinet, il n'était pas jusqu'au tapis de pied qui ne lui vînt d'une main chérie; et puis, les oiseaux qui étaient dans la volière, une perruche. Mais la pièce la plus importante et la plus regrettée c'était un chien.

On n'avait pas laissé ignorer à la cour de Vienne combien ces malheureux chiens de Joséphine, à commencer par Fortuné, qui eut l'honneur de faire une partie des campagnes d'Italie, et qui eut les reins cassés par un gros chien mal élevé, avaient été déplaisants à l'empereur. Aussi François II eut-il soin que sa fille laissât son chien à Vienne.

Il y avait toutefois dans ces regrets une preuve de bonté de cœur qui fut comprise par Berthier.

Il fut rejoindre l'empereur, à qui il confia son plan. François II est le meilleur des hommes; il comprit à merveille ce qu'on lui demandait. Berthier donna ses ordres, et, au bout de deux heures tout fut prêt. Il fut prendre l'impératrice. On partit. Elle arriva en France. Là elle vit des fêtes, des merveilles, et elle oublia un peu le chien et la perruche. Puis on arriva à Compiègne. On sait comment la voiture s'arrêta, comment un homme y monta sans rien dire, et prit place à côté de celle qui n'était encore que sa fiancée. Puis ensuite vinrent les jours de miel pour la jeune épouse. On vint à Saint-Cloud; puis à Paris. C'est là qu'un des derniers sourires de la fortune tomba sur la tête de son favori, lorsque prenant par la main cette jeune femme qu'il croyait un gage de paix et d'éternelle alliance, il la présenta au peuple rassemblé en foule au-dessous du balcon impérial des Tuileries! — Vive l'empereur! vive l'impératrice! criaient cent mille voix... et lui, tout tremblant de bonheur, il pressait entre les siennes une toute petite main, qui alors savait bien lui répondre, et lui répondre avec amour.

Quand ils se retirèrent du balcon, il lui dit :

— Viens, Louise; il faut que je te paye du bonheur que tu viens de me donner.

Et l'entraînant rapidement dans un de ces corridors sombres qui, même en plein jour, ne sont éclairés que par une lampe, il la faisait marcher à grands pas.

— Où donc allons-nous ? disait l'impératrice.

— Viens toujours.

Et il rapprochait de lui la jeune femme en la serrant contre son cœur. Tout à coup il s'arrêta devant une porte fermée; un bruit se fit entendre; c'était un chien qui avait entendu, ou plutôt qui avait senti ceux qui s'approchaient; il grattait de l'autre côté de la porte. L'empereur l'ouvrit, et poussa doucement l'impératrice dans une pièce où l'éclat du jour l'empêcha d'abord de distinguer ce qu'elle voyait, puis les objets devinrent plus distincts. Elle se pencha sur la poitrine de Napoléon, et fondit en larmes.

Impératrice du premier des empires, Marie-Louise retrouvait au milieu des pompes triomphales ces joies de l'enfance, ces délices de famille, qui lui garantissaient que celui auquel son père avait fié son bonheur lui en rendrait bon compte. L'impératrice parcourait avec ravissement le cabinet meublé avec ses fauteuils, son tapis, les dessins de ses sœurs, ses volières, et jusqu'à son chien ! La pauvre petite bête semblait craindre d'approcher.

— Es-tu contente, Louise ? lui demanda l'empereur. Pour réponse, elle se jeta de nouveau dans ses bras; ils étaient alors près de la fenêtre, et quoiqu'elle fût fermée, on vit ce mouvement du dehors, et des acclamations à faire trembler les murs furent poussées. Dans ce moment un léger bruit se fit entendre à la porte entr'ouverte, et la

tête de Berthier se laissa voir. L'empereur lui prit la main, et le fit entrer.

— Tiens, Louise, dit-il à l'impératrice; j'ai eu la récompense, et il en a le mérite. C'est lui qui eut l'idée de transporter ici ce qui pouvait adoucir tes regrets; embrasse-le aussi lui, pour qu'il soit récompensé.

Berthier avait les larmes aux yeux; il prit la main de Marie-Louise, mais l'empereur la poussa doucement vers lui.

— Non, non, pas ainsi; embrasse-la, mon vieil ami.

Et voilà cet homme que l'un a abandonné; et que l'autre a oublié, à peine était-il dans la nef de l'exil !

En Portugal, toutes les nouvelles que je recevais me parlaient de la nouvelle impératrice. Une lettre singulière à cet égard était une lettre du cardinal Maury :

« Ce serait une entreprise inutile que de tenter de « vous faire comprendre combien l'empereur aime « notre charmante impératrice, m'écrivait-il. Si vous « saviez comme l'impératrice est gaie, gracieuse, et « surtout familière avec les personnes que l'empe- « reur admet dans son intimité ! L'impératrice est « charmante pour ceux à qui l'empereur a fait la « faveur d'accorder les petites entrées aux Tuileries. « On y va le soir faire sa cour, on joue avec Leurs « Majestés, soit au reversis, soit au billard; et puis « l'impératrice fait tant de petites grâces; tant de

« petites gentillesses, qu'on voit aux yeux de l'empe-
« reur comme il est heureux. »

On m'écrivait en même temps d'un autre côté qu'un des grands plaisirs des soirées impériales, avant que l'empereur arrivât dans le salon, c'était l'impératrice qui le procurait, en faisant tourner son oreille sur elle-même. Cette faculté, au reste, est assez singulière, et je crois bien qu'elle est la seule personne que je connaisse qui la possède.

Marie-Louise étant jeune, ignorante des usages du monde quoiqu'elle connût l'étiquette de la cour, habituée à une grande retraite intérieure et à une vie toute de famille, celle qui lui fut prescrite ne l'étonna, ni ne l'ennuya. L'empereur avait prescrit qu'elle ne devait voir aucun homme dans son intérieur; Paër était le seul excepté, parce qu'il était maître de piano, et encore fut-il ordonné à la dame d'annonce de ne jamais quitter l'impératrice.

Marie-Louise était alors âgée de dix-neuf ans. Sa taille était ordinaire et si ses épaules et sa poitrine eussent été d'un moins grand volume, elle aurait pu avoir une tournure agréable. Mais ce dont elle manquait entièrement, c'était de la grâce. Jamais femme n'en fut plus dépourvue. Il y avait bien en elle un ensemble, mais il était confus. Rien n'y était en harmonie. C'était un regard kalmouck avec une bouche autrichienne. C'étaient des parties de personne à la Rubens, et puis des bras et des mains d'une maigreur ou plutôt d'une petitesse ridicule, dès qu'il était question de proportion; une grande

fraîcheur, de jolis cheveux, tels étaient les charmes qui avaient séduit Napoléon, qui pourtant était habitué à regarder de jolis visages. Quoi qu'il en soit, il a été amoureux, très amoureux de Marie-Louise : c'est un fait certain.

Bientôt la naissance d'un fils vint mettre le comble au bonheur de l'Empereur.

Quelle ivresse pour son cœur. Une poésie admirable donne une juste idée de Napoléon regardant ou caressant son fils !...

Car les cœurs de lions sont les vrais cœurs de père !...

Et puis, qu'il était beau cet enfant, lorsqu'il se promenait aux Tuileries, dans cette calèche faite en forme de conque, et traînée par deux jeunes daims que Franconi avait dressés, et qui lui avaient été donnés par sa tante, la reine de Naples ! Il ressemblait à ces amours d'Herculanum.

Un jour j'avais été chez le jeune roi ; l'empereur y était, et jouait avec lui comme il jouait avec ce qu'il aimait, c'est-à-dire en le tourmentant. Il descendait de cheval et avait une cravache que l'enfant voulait avoir. Lorsque sa petite main l'avait attrapée, il riait aux éclats, et alors il embrassait son père, autant que l'autre le voulait. L'empereur se plaisait à ce jeu, et l'on voyait dans ses yeux presque humides combien il était heureux.

— N'est-ce pas que mon fils est beau, madame Junot ? me dit-il ; convenez qu'il est beau.

Je pouvais l'affirmer sans flatterie : il était beau comme un ange.

— Vous n'étiez pas ici, poursuivit l'empereur à sa naissance, c'était un beau spectacle ! J'ai vu ce jour-là combien les Parisiens m'aimaient ! Ils étaient bien contents. Et à l'armée, comment ont-ils reçu cette nouvelle-là ?

Je lui dis la vérité, c'est que pendant quinze jours les soldats furent comme fous de leur joie. Junot le lui avait déjà dit, mais il était bien aise d'une confirmation. Il se promenait les mains derrière son dos, la tête baissée, mais en souriant. On voyait qu'il rappelait à sa mémoire un moment bien heureux pour lui. Puis il revenait à son fils, l'embrassait, lui pinçait le nez, les joues; et quand il criait :

— Allons, allons, taisez-vous, monsieur; croyez-vous que vous ne serez jamais contrarié. Est-ce qu'un roi crie, d'ailleurs !

On a beaucoup parlé de Henri IV demandant à l'ambassadeur d'Espagne s'il avait des enfants, parce qu'il était à quatre pattes avec un des siens. Eh ! mon Dieu, que de tableaux dans le même genre on aurait pu faire de l'empereur, car il adorait son fils, et il en était dans une occupation perpétuelle. Il jouait avec lui comme si lui-même avait eu six ans ; il prenait le roi de Rome dans ses bras, le faisait sauter en l'air, le remettait à terre, puis l'enlevait encore avec une vivacité qui faisait rire l'enfant jusqu'aux larmes, puis il se mettait avec lui devant une glace et lui faisait des grimaces, ce qui

excitait la joie du jeune prince à lui faire faire des cris et des trépignements. Souvent aussi l'enfant pleurait, parce que la plaisanterie avait été un peu trop vive; alors l'empereur lui disait :

— Comment, sire, tu pleures? Oh! un roi qui pleure! que c'est vilain! fi! fi! c'est laid!

L'heure à laquelle on le menait à l'empereur n'était pas positivement réglée, et ne pouvait pas l'être; cependant celle du déjeuner était particulièrement adoptée; il lui faisait boire du vin de Bordeaux, ou bien trempait son doigt dans le verre, et le lui faisait sucer. Quelquefois c'était dans de la sauce qu'il trempait son doigt, alors il en barbouillait le visage du jeune prince qui riait de tout son cœur en voyant son père aussi enfant que lui, et ne l'en aimait que davantage. Les enfants aiment toujours ceux qui jouent avec eux.

Un jour l'empereur lui avait mis ainsi de la sauce au bout du nez, du menton et sur les joues. Le roi de Rome, que cela amusait beaucoup, voulait qu'il en fît autant à maman Quiou. C'est ainsi qu'il appelait madame de Montesquiou.

Le choix que l'empereur avait fait d'elle pour gouvernante de son fils prouvait bien comme il savait juger les hommes. Noble de nom, noble de cœur, elle possédait réellement ce que le monde n'accorde souvent qu'à la fortune et à la faveur, l'estime de tous.

La conduite admirable qu'elle a tenue envers le roi de Rome à l'époque des malheurs de son père,

serait digne à elle seule d'inspirer amour et respect.

Marie-Louise n'aimait pas madame de Montesquiou, qu'elle aurait dû aimer comme une sœur, comme une mère, pour les soins qu'elle prodiguait à son fils; Marie-Louise portait en tout une apathie de cœur et d'affection, dont la gouvernante de son enfant n'a pas été exempte plus qu'une autre. Cet enfant lui-même, comment en était-il traité? J'ai vu Marie-Louise arriver auprès de son fils quand elle descendait de cheval, ou qu'elle allait y monter, lui faire quelques signes de tête; ce qui, presque toujours, faisait crier l'enfant, parce qu'elle portait un grand panache de plumes dont l'ondulation effrayait le pauvre petit et le faisait pleurer; d'autres fois, lorsqu'elle ne sortait pas, elle passait à quatre heures dans les appartements de son fils. Elle avait avec elle un ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait par manière de contenance, en regardant le petit roi par intervalles et lui disant en remuant la tête :

— Bonjour, bonjour !

Et un quart d'heure était à peine écoulé, qu'on venait avertir l'auguste mère que M. Isabey ou M. Paër l'attendaient dans ses appartements, l'un pour sa leçon de dessin, l'autre pour sa leçon de musique. Elle aurait bien dû rester plus longtemps chaque jour pour prendre des leçons de maternité de celle qui la remplaçait si bien. Mais cela ne s'apprend pas.

Puis tous les matins, à neuf heures, on portait le jeune roi chez l'impératrice; elle le prenait quelque-

fois, le caressait, ensuite elle le remettait à la nourrice. Et que croyez-vous qu'elle faisait après? elle lisait les journaux, les feuilles, comme on dit en Allemagne. Et comme l'enfant prenait de l'humeur de ne pas être amusé comme par son père, et qu'il se voyait entouré de figures sérieuses, il pleurait, devenait méchant, et on l'emmenait.

Le jeune prince reçut les noms de Napoléon-François-Charles-Joseph! Ces noms sont de ses parrains; ils se trouvent dans son extrait de baptême; ils se trouvent aussi sur la pierre tumulaire posée sur lui à vingt et un ans!

Le jeune prince n'avait encore qu'un an, lorsqu'un jour à Trianon, sur la belle pelouse qui était devant le pavillon, l'empereur jouait avec lui. Il ôta son épée, la mit à son fils, et compléta sa toilette en lui mettant son chapeau; ensuite il fut se placer à quelque distance à demi couché dans l'herbe, et tendit les bras à son fils qui marchait vers lui tout en trébuchant, parce que ses petits pieds s'embarrassaient souvent dans l'épée, et que le chapeau lui descendant jusqu'au menton, le faisait ainsi jouer à colin-maillard avec son père; mais l'empereur s'élançait avec la vivacité d'un jeune homme pour prendre son fils dans ses bras, afin de lui éviter une chute!

Tous les huissiers de la chambre l'adoraient. L'un d'eux, en me parlant de lui, il y a peu de jours encore, pleurait comme une femme, au souvenir si gracieux du roi de Rome, accourant le matin dans

les grands appartements, et arrivant seul à la porte du cabinet de l'empereur, car madame de Montesquiou ne pouvait le suivre. L'aimable enfant levait sa belle tête blonde vers l'huissier, et lui disait de sa voix argentine, mais impérative :

— Ouvrez-moi; je veux voir papa.

— Sire, je ne puis ouvrir à Votre Majesté.

— Pourquoi cela? Je suis le petit roi!

— Mais Votre Majesté est toute seule.

C'était l'empereur qui avait donné l'ordre de ne laisser entrer son fils qu'avec sa gouvernante. Il était sans doute impossible que l'enfant y vînt sans elle, mais c'était pour donner au jeune prince, dont la disposition le portait assez à être volontaire, une haute idée de la puissance de sa gouvernante. Le premier jour que l'huissier du cabinet lui fit cette réponse, ses yeux se remplirent de larmes, mais il ne dit rien. Il attendit madame de Montesquiou qui arriva une demi-minute après; aussitôt il saisit la main de sa gouvernante, et regardant fièrement l'huissier, il lui dit :

— Ouvrez! le petit roi le veut !

Et alors l'huissier ouvrait la porte du cabinet et annonçait :

— Sa Majesté le roi de Rome !

On a beaucoup parlé de sa violence. Il est vrai qu'il était emporté dans ses vouloirs, et qu'il se mettait facilement en colère, mais c'était un des caractères distinctifs de ses cousins. Presque tous étaient ainsi. J'ai vu Achille Murat avoir des accès

de colère tellement violents qu'ils étaient suivis de convulsions; et cela, précisément à l'âge du roi de Rome. Madame de Montesquiou le corrigea une fois de cette violence dans ses volontés. Au milieu de l'accès le plus vif, elle fit fermer, quoiqu'en plein jour, les volets de toutes les fenêtres. L'enfant, tout étonné de voir remplacer le jour par de la lumière, demanda à sa gouvernante pourquoi elle faisait ainsi tout fermer.

— Pour qu'on ne vous entende pas, sire. Les Français ne voudraient jamais de vous pour leur roi, si vous étiez méchant.

— Est-ce que j'ai crié bien fort?

— Sans doute.

— M'a-t-on entendu ?

— Je le crains pour vous.

Alors l'enfant se prit à pleurer, mais de repentance; il jeta ses petits bras autour du cou de sa gouvernante.

— Je ne le ferai plus jamais ! maman Quiou ! Pardonne-moi !

Un jour il arriva que le roi de Rome, allant voir l'empereur, entra dans son cabinet comme le conseil venait de finir. Comme il aimait passionnément son père, il courut à lui sans faire attention à personne. Napoléon, quoiqu'il fût bien heureux de ces signes d'affection bien naturelle et venant du cœur, l'arrêta et lui dit :

— Vous n'avez pas salué, sire; allons, saluez ces messieurs.

L'enfant se tourna, et se penchant légèrement en avant, il envoya un baiser avec sa petite main à la troupe ministérielle. L'empereur l'enleva tout aussitôt dans ses bras, et dit aux ministres :

— Ah ça, j'espère, messieurs, qu'on ne dira pas que je néglige l'éducation de mon fils; et il sait très bien sa civilité puérile et honnête.

Ceux qui avaient l'habitude et la familiarité de l'empereur savent que c'était un de ses mots favoris dans sa bonne humeur, que celui de civilité puérile et honnête.

Le jeune Napoléon était bon, et l'on voyait qu'il l'eût été davantage plus tard. Je sais de lui une foule de traits touchants qui indiquent un bon cœur.

Lorsqu'il était à Saint-Cloud, il aimait beaucoup qu'on le mît à la fenêtre pour voir tous ceux qui passaient. Un jour, il aperçut, à quelque distance, une jeune femme en grand deuil, tenant par la main un enfant, tout en noir comme elle, et à peu près de l'âge du jeuue prince. Il tenait à la main un grand papier, qu'il élevait souvent vers la fenêtre du roi de Rome.

— Pourquoi donc est-il tout en noir ? demanda le jeune roi à sa gouvernante.

— Parce que, sans doute, il aura perdu son père. Voulez-vous savoir ce qu'il veut ?

L'empereur avait ordonné que son fils fût très accessible de bonne heure à tous les malheureux qui le viendraient solliciter. L'enfant et sa mère furent introduits. C'était en effet une jeune veuve; son

mari était mort depuis trois mois, des suites de blessures reçues en Espagne, et elle sollicitait une pension. Son fils était à peu près de l'âge du roi de Rome. Le roi de Rome, en voyant le jeune solliciteur, eut le cœur touché. L'empereur était à la chasse, et il ne pouvait lui remettre toutes ses pétitions que le lendemain à son déjeuner. Il fut triste tout le jour, et lorsque le lendemain il sortit de son appartement pour aller rendre ses devoirs à son père, il eut soin de mettre la pétition du petit garçon à part de toutes les autres. Et ce qui est bien remarquable, c'est que ce fut de lui-même.

— Tiens, papa, voici une pétition d'un petit garçon; il est habillé tout en noir! Son papa a été tué à cause de toi, et sa maman demande une pension, parce qu'elle est pauvre et qu'elle a du chagrin.

— Ah! ah! dit l'empereur en attirant son fils à lui, tu donnes déjà des pensions, toi! Diable! tu commences de bonne heure. Voyons un peu ce que c'est que ton protégé.

La veuve de l'officier avait des droits. Le brevet de sa pension lui fut expédié dans la journée, et une année d'arriéré ajoutée à l'ordonnance.

Qui de nous a oublié cette journée où l'empereur présenta son fils à une revue qui eut lieu au Champ-de-Mars? Il était radieux en entendant les cris de joie délirante de ses vieilles bandes; car c'était en partie la garde impériale, cette troupe vaillante parmi les vaillantes.

— A-t-il eu peur? demandait l'impératrice..

— Peur ! non vraiment. Il savait bien qu'il était là avec des amis de son père !

Une chose qui fut remarquée ce même jour, c'est que l'empereur tint son fils dans ses bras pendant des heures entières. Il semblait puiser dans les regards de cet ange un bonheur jusque-là inconnu pour lui. Après la revue, il causa longtemps avec M. Fontaine, et parla du palais pour le roi de Rome qu'on devait construire en face de l'École-Militaire et du Champ-de-Mars. Et pendant ce temps, l'empereur avait son fils sur ses bras, et le caressait tout en le faisant jouer. On parla de Rome; M. Fontaine en fit l'éloge, parce qu'il est artiste et fait pour comprendre Rome. Napoléon se plaignit de n'avoir pas été jusqu'aux portes de cette cité-reine, lui qui avait attaché l'Italie à son nom et son nom à l'Italie !

— Mais j'irai bien sûrement un jour, dit-il à M. Fontaine ; car c'est la ville de mon petit roi.

Et il arrêtait sur son fils cette prunelle ardente et fauve, qui dans ce moment couvrait d'amour et de vastes pensées cette tête chérie, objet de tant de soins.

Et voilà le père que ce bourreau d'Hudson-Lowe a torturé dans son cachot de Sainte-Hélène, en lui refusant pendant des semaines entières le buste de son fils, le portrait de son premier, de son dernier né.

Le drame politique prenait tous les jours une phy-

sionomie plus active et plus sérieuse en même temps.

Le ciel de France était nébuleux. C'était vainement que l'empereur ordonnait des fêtes, qu'il réunissait autour de l'impératrice Marie-Louise une cour composée de jeunes femmes chargées de la distraire. Ces jeunes femmes étaient inquiètes; elles avaient des frères, des maris, des pères, et la perspective d'une nouvelle guerre était odieuse. Mais on sait que lorsque l'empereur avait parlé il fallait obéir.

Ce fut à peu près vers cette époque qu'il y eut à la cour, dans la salle de spectacle du château, un quadrille où les sœurs de l'empereur jouèrent le principal rôle : le quadrille lui-même était insignifiant; il n'y avait de charmant à voir que les deux princesses; la princesse Borghèse était idéale de beauté.

Elle représentait l'Italie, et sous ce costume purement de fantaisie, elle était ravissante. Elle avait sur la tête un léger casque d'or bruni, sur lequel étaient quelques légères têtes de plumes d'autruche, d'un blanc éblouissant; sa poitrine était couverte par une petite égide à écailles d'or, de laquelle partait une tunique de mousseline de l'Inde, brodée de lames d'or; ses bras, entourés de larges bracelets d'or, où se voyaient les plus beaux camées de la maison Borghèse, la plus riche en ce genre de bijoux; ses petits pieds étaient chaussés par des brodequins à bandes de pourpre brodées d'or, et dont chaque croisement sur la jambe était arrêté par un camée. La plaque qui réunit l'égide et la fixe sur la poitrine, était un magnifique camée représentant Méduse mourante. C'est sans doute un des

morceaux, les plus curieux de la collection Borghèse. Le costume de la princesse Pauline était complété par une demi-pique d'or qu'elle tenait à la main.

Il est impossible de rendre l'effet qu'elle produisit à son arrivée sur la scène, où elle joua une très courte pantomime avec sa sœur, qui représentait la France. Cette idéale créature, toute suave, avec ce casque et cette lance, et ce léger nuage blanc ondulant sur cette surface étincelante du casque d'or, et puis ces mouvements doux et moelleux, tout en elle, jusqu'à cette nonchalance, était adorable. La reine de Naples avait une robe assez longue, avec un manteau de pourpre brodé d'or elle figurait la France : sa tête était surmontée d'un casque, d'un panache lourd, sans grâce ; et si du milieu de ce monceau de dorures, de perles, de joyaux, il n'était pas sorti une charmante tête, fraîche et gracieusement jolie, c'était à faire un trop bizarre contraste avec cette apparition dont sa sœur faisait le prestigieux effet. Elles dansèrent toutes deux une manière de pas que Despréaux leur composa, et dans lequel la princesse Pauline eut encore tout l'avantage par la légèreté de son costume et la grâce qu'il permettait à ses attitudes.

Et puis il y eut aussi un autre quadrille, celui des Saisons, qui fut vraiment charmant par le soin avec lequel tout était fait ; et ce qui était une magnificence impossible à imiter, c'était la multitude de ravissantes personnes qui formaient le groupe des Heures suivant le soleil.

Ce soleil, c'était M. Charles de Lagrange. Il avait une

belle tournure, même une belle figure, quoique ses deux yeux ne fussent pas toujours d'accord. Il faisait Apollon : il avait un tricot couleur chair, il était couronné de l'alloro obligé, et portait la lyre. Par exemple, si les femmes étaient charmantes sous leurs costumes, rien n'était plus ridicule que les hommes. Ils avaient l'air de mardis gras.

Au milieu de cet étincellement de fêtes, l'Europe était agitée. Les empires s'ébranlaient et se menaçaient d'une destruction mutuelle; la France se préparait à la lutte; quant à la Russie, dont les intentions hostiles ne pouvaient plus se cacher, non seulement elle acceptait le combat, mais elle semblait le provoquer. Les autres puissances étaient toujours craintives; les douleurs de leurs blessures leur rappelaient que Napoléon punit sévèrement le parjure. Servant son pays qui fut toujours en première ligne dans son cœur, le duc de Bassano avait employé toute l'année qui venait de s'écouler à gagner des auxiliaires, c'est-à-dire à les amener à faire des promesses positives. L'Autriche quoique alliée, semblait avoir de la répugnance à poursuivre son frère de Russie. La Prusse se montrait encore plus rétive, et M. de Krusmarck, alors chargé de ses intérêts, paraissait ne vouloir rien accorder. Cependant rien n'était plus important que de s'assurer de la Prusse ; il fallait qu'elle fût pour nous, ou bien qu'elle fût détruite. Le moment approchait où le parti devenait extrême ; le duc de Bassano écrivit à M. de Krusmarck :

« Mon cher baron,

« Le moment de prononcer sur le sort de la Prusse « est enfin venu. Je ne puis vous cacher que cette « question est pour elle une question DE VIE OU DE « MORT. A Tilsitt, l'empereur, vous le savez, avait déjà « des intentions bien sévères; ces intentions sont « toujours les mêmes et ne peuvent être contenues « que dans le cas où la Prusse serait notre alliée; et « notre alliée fidèle. La circonstance est des plus « graves, songez-y bien, etc., etc. »

M. de Krusmarck comprit que la Prusse était perdue, si l'empereur Napoléon prenait seulement le toit d'une de ses chaumières, et le 24 de février un traité offensif et défensif fut signé à Paris, entre la France et le cabinet de Berlin ; quant à l'Autriche, elle était notre alliée naturelle; mais on sait ce qu'il advint de cette alliance contre laquelle l'empereur s'appuyait avec une si profonde sécurité. Puis le Danemark, la Confédération du Rhin. Tout était pour nous au moment où le premier clairon sonna.

Junot avait sollicité avec ardeur de l'empereur un commandement quel qu'il fût, pourvu qu'il fît la guerre; il l'envoya à Milan pour prendre la direction des troupes d'Italie et pour les conduire vers le Nord. Junot partit de Paris au moment où l'on allait signer le traité de paix offensif et défensif avec l'Autriche ; elle donnait un secours de 30,000 hommes et soixante pièces de canon. C'était le prince de Schwartzenberg qui devait commander les troupes autrichiennes.

Dans le même moment, la Suède signait aussi son traité avec la Russie ! Un ancien maréchal de France allait pointer le canon sur ses compatriotes ! Bernadotte avait rejeté tout arrangement proposé. L'Angleterre, aussitôt qu'elle apprit la défection de Bernadotte, s'empressa de reconnaître le traité de la Suède avec la Russie.

Enfin l'empereur quitta Paris. Il est des souvenirs que le temps n'efface pas; celui que j'évoque en ce moment est de cette nature. Je vois encore l'empereur avec une expression telle que jamais je ne le vis aussi touché. Il était avec son fils. L'enfant avait ses petits bras passés autour de son cou, et paraissait le serrer contre son cœur. Comme il était beau ! comme son père jouissait de sa beauté ! Il était là, comme le plus grand, comme le meilleur des hommes ! Il joua d'abord avec son fils, et puis tout tranquillement l'enfant avait cessé ses jeux, il avait appuyé sa blonde tête sur la poitrine large et puissante de son père; après quelques douces caresses, le royal enfant s'était endormi et son père, après avoir fait un signe de la main, s'était assis bien doucement pour ne pas éveiller son fils ! Et comme il fut remettre l'enfant dans son berceau avec soin ! sa nourrice aurait eu la main moins légère ! Hélas! peut-être le rideau de l'avenir se soulevait-il en ce moment pour lui ! Il faut que ce soit, pour que sa fauve prunelle fût voilée par des larmes et que son noble visage fût animé d'une aussi étrange expression.

Enfin, il partit et fut en Allemagne pour donner les derniers ordres et rassembler tout ce qui devait marcher; il voyait, avec cet œil si profondément habile, que cette campagne était décisive, et que rien ne pouvait balancer un revers.

Avant de tirer le premier coup de canon, l'empereur voulut tenter un dernier effort afin de connaître les dispositions définitives de la Russie. M. de Narbonne, malgré toute son habitude des cours, n'avait pu rendre aucun compte lors de la mission de Wilna. Napoléon espéra mieux d'une entrevue avec l'empereur d'Autriche, devenu son beau-père; et surtout d'une entrevue avec M. de Metternich, car l'empereur François ne garde pour lui que le ministère du bien à faire dans ses États. Il emmena donc l'impératrice à Dresde pour la réunir en apparence à son père, mais bien certainement, au fond, pour connaître un peu la route du labyrinthe dans lequel il allait entrer.

L'entrevue ne servit qu'à épaissir et serrer le bandeau.

La campagne de Russie s'ouvrit enfin.

Pendant les premières semaines, l'empereur fut victorieux des Russes.

Cependant la bataille de la Moscowa, gagnée par la bravoure et le talent du maréchal Ney, nous fut aussi fatale dans sa victoire qu'une défaite. Quel carnage dans cette affreuse journée. On m'a assuré que le nombre des coups de canon qui avaient été tirés dans cette bataille était de plus de cent trente mille.

Les Russes se retirèrent sur Moscow. C'est là qu'était un homme dont la capacité était cachée sous l'enveloppe d'un bouffon; il n'était connu que sous cette dénomination à la cour de Paul Ier, qu'il amusait et faisait rire par des histoires grotesques qu'il accompagnait de pasquinades et de plaisanteries ridicules. Rostopchin était un homme d'une haute portée et lorsqu'il fit brûler Moscow, il savait bien que la cour de Pétersbourg lui voterait de doubles remerciements.

Cependant nous entrâmes dans Moscow! On y a ri! on y a dansé! on y a joué la comédie.

Ce qui nous parvenait des nouvelles de l'armée était aussi rare qu'il était affreux. Les lettres ne passaient pas.

Ce fut alors que parvint à Paris le premier bruit de l'incendie de Moscow.

Les détails de ce désastre sont trop admirablement retracés dans l'ouvrage de M. le comte de Ségur pour que je les renouvelle ici. Junot n'entra pas dans Moscow, et demeura à quelques lieues pour veiller sur les ambulances, qui chaque jour se remplissaient de blessés et de malades. Le froid commençait à faire ressentir son terrible effet dans cette contrée de glace. Il ne s'agissait plus de combattre des hommes. C'était un ennemi dont la force inconnue apportait la mort aussitôt que son souffle vous frappait au visage.

Alors il se répandit un découragement de mort sur tous ces braves, qui avaient tant de fois affronté les

plus terribles hasards. Je les ai entendus au moment du retour; le front cicatrisé du plus brave de tous pâlissait en parlant seulement de ces terribles heures !

Ce fut alors que Napoléon se détermina à faire sa retraite. Après quarante jours d'occupation, Napoléon abandonne Moscow.

Le maréchal Mortier, demeuré à l'arrière-garde, fit sauter le Kremlin et l'Arsenal.

Au moment de quitter Moscow, l'empereur suspendit son départ, et cependant les subsistances n'y arrivaient plus que difficilement. Mais, abusé par les souvenirs d'Erfurt, et croyant pouvoir compter sur l'attachement de l'empereur Alexandre, il lui proposa un nouveau traité. Les campagnes de 1805 et 1809 avaient été terminées ainsi.

Napoléon ne connaissait pas assez la Russie et le caractère d'Alexandre. Cinq semaines furent perdues en négociations inutiles, et le 23 octobre 1812 commença la fameuse retraite, par l'évacuation de Moscow, cette retraite dans laquelle le maréchal Ney fut sublime comme soldat, comme général en chef.

Junot me disait à son retour de Russie :

— Je n'ai, dans toute ma vie, rien vu d'aussi admirable que Ney pendant la retraite de Moscow. C'est fabuleux de bravoure, de talent, et de tout ce que l'homme peut obtenir de Dieu, quand il commande une armée.

Les courriers étaient enfin parvenus à passer, et le 29e bulletin, daté de Malodeczno, le 3 décembre,

arriva à Paris le 18. Alors cessa pour toujours l'enchantement qui nous fascinait.

Napoléon avait arrêté son retour en France au milieu des désastres de la retraite; il en parla d'abord à Duroc. — Si vous l'aviez entendu, me disait le duc de Frioul en me racontant cette conversation; vous l'auriez admiré plus que dans toute autre circonstance de sa vie. Le 5 décembre il partit de Smorgony.

— Je pèserai plus sur mon trône aux Tuileries qu'à la tête de l'armée, dit-il au peu de personnes qui l'entouraient au moment de son départ.

Neuf jours après Napoléon était à Dresde, où il vit quelques moments le roi de Saxe. De Dresde il fut à Erfurth. Ce fut là qu'il quitta son traîneau pour prendre la voiture de voyage de M. de Saint-Aignan, notre ministre près le duc de Weimar, et beau-frère de M. le duc de Vicence. Il traversa seulement toutes les villes des frontières, même Mayence; et le 19 décembre, à minuit un quart, l'empereur arriva devant la première grille des Tuileries. L'impératrice venait de se coucher lorsque la calèche où était l'empereur s'arrêta à la grille. Il fut d'abord très difficile de le faire reconnaître dans cette petite voiture dans laquelle il était seul avec le duc de Vicence, qui après un tête-à-tête de quatorze jours et quatorze nuits, le déposa enfin à la porte de la chambre de l'impératrice, et s'en fut lui-même chercher un repos dont il avait grand besoin.

Il est impossible de rendre l'excès de sensibilité auquel l'empereur fut entraîné lorsqu'il embrassa

Marie-Louise et surtout son fils! L'enfant, réveillé à une heure inaccoutumée, fut au moment de pleurer. Puis il reconnut son père, dont le portrait lui était montré chaque jour, et il ne dit plus rien.

Le lendemain matin, 20 décembre, le canon des Invalides gronda presque avant le jour, pour annoncer à Paris que l'empereur était revenu.

Tandis que Napoléon commençait à éprouver en France que le peuple garde peu le souvenir de ce qui est fait pour lui, les Russes chantaient bien haut leur chant de victoires. Le peuple de Russie dit vulgairement alors, que ce n'était pas le général Kutusow qui avait détruit l'armée française : — c'est le général Morosow (la gelée).

Les nouvelles que nous recevions de la Russie ne faisaient que donner une teinte encore plus sombre à l'avenir! Murat avait abandonné l'armée que l'empereur lui avait confiée. Les besoins de son royaume le rappelaient chez lui, disait-il.

La cavalerie était totalement détruite; l'artillerie dans son matériel ne présentait plus rien qui pût même mériter ce nom; c'était la réunion de tous nos désastres en une seule masse. Toute cette foule pâle et presque expirante, ne demandait à ses chefs que de revoir la France, pour y mourir autrement que sur un chemin couvert de neiges et de glaces, où les malheureux expiraient de besoin après avoir été percés de la lance des Cosaques.

Murat avait remis ces tristes débris de la plus belle armée du monde, entre les mains du prince

Eugène. Quel effet produisaient toutes ces nouvelles, mon Dieu !

L'année 1813 avait commencé sous les plus tristes auspices; les désastres de l'armée de Russie semblaient en appeler d'autres.

Notre position était à cette époque si étrange en Espagne, qu'un de mes amis m'écrivait :

« Les Espagnols seront vaincus, on pourra même « les détruire mais les conquérir, les subjuguer, « jamais. Dans les montagnes de Soria et du côté de « Zamora on les a désarmés; on leur a pris tous « leurs fusils; ils ont refait des munitions en moins « de huit jours; ils ont établi des forges dans la mon- « tagne; ils ont forgé des piques et des sabres, ils ont « fondu des balles avec du plomb qu'ils ont pris je ne « sais où. Toute arme leur est bonne. S'ils n'avaient « pas de fer, ils trouveraient moyen de faire des haches « de pierre et des canons de bois, avec lesquels ils « nous tueraient. L'assassinat peut se faire sous tant « de formes! Seulement, rappelez-vous que plus il « sera cruel, plus il sera populaire. »

Hélas ! tandis que nous gémissions sur l'Espagne, le Nord se couvrait de nuages d'où la foudre devait tomber sur nous !

Nous eûmes à cette époque le voyage de l'empereur et de l'impératrice à Fontainebleau, où était le pape Pie VII depuis plusieurs mois, après avoir subi une sorte de captivité à Savone. Sa conduite à Fontainebleau avait été admirable; celle d'un apôtre, du véritable vicaire de Jésus-Christ. En

l'approchant, l'impératrice se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction que le saint père lui donna comme à sa fille.

Averti enfin de son danger et du nôtre, au bruit du tocsin que les puissances européennes faisaient tinter de toutes parts, Napoléon rassembla autour de lui toutes les forces de cette France qui jamais n'est épuisée de son sang et de ses richesses, quand il faut donner l'un et l'autre pour la défense de sa gloire et de son honneur. A la proclamation d'Alexandre qui invite les Allemands à secouer le joug de la France, il répond par son discours au corps législatif.

— Je désire la paix, dit Napoléon, elle est nécessaire au monde. Quatre fois depuis la rupture du traité d'Amiens je l'ai proposée par des démarches solennelles ; mais je ne ferai jamais qu'une paix honorable et conforme à la grandeur de mon empire.

Enfin le 1er mars, la sixième coalition continentale contre la France est proclamée en Europe. Et seule, pour la sixième fois aussi, elle regarde ses ennemis avec fierté. Le traité d'alliance entre la Prusse et la Russie se signe à Kalisch. Dans le même temps, l'Angleterre et la Suède signent aussi un traité pour abattre l'ennemi commun.

On a reproché à la France d'avoir abandonné la cause de Napoléon en 1814. Peut-être à cette époque y eut-il vraiment un découragement qui influa sur la conduite des Français; mais ce que je

puis affirmer, c'est qu'en 1813, l'élan national était admirablement beau, et me rappelait à moi jeune femme, ce que j'avais vu toute petite enfant au commencement de la révolution, c'est-à-dire en 1794 et 1795. La patrie était de nouveau en danger; Napoléon le disait avec sa voix puissante, la France l'entendait. Les revers de la retraite de Russie étaient affreux, sans doute; mais tel était l'amour qu'on portait à cet homme que nul reproche ne sortait de la foule du peuple.

La France devint un camp; les villes un arsenal. L'empereur, infatigable, activait tout par cet esprit créateur et vivifiant qui nous avait redonné l'existence depuis que nous nous étions donnés à lui.

L'empereur avait peut-être provoqué la défection de la Prusse par le refus de placer le roi de Prusse entre les deux empereurs comme intermédiaire pacificateur. Ce n'est pas que le roi de Prusse eût plus d'affection pour nous que par le passé depuis nos guerres avec la Russie; il avait été si complètement écrasé qu'il voulait empêcher une seconde victoire comme celle de Friedland, et une seconde défaite comme la dernière campagne de Moscow.

En apprenant que le roi de Prusse était à Breslaw, Napoléon sourit avec cette expression que nous lui connaissions, et qui faisait présumer tout ce qui se passait en lui.

— Je n'aime pas la Prusse; elle a été pour moi personnellement déloyale et sans foi, elle a été pour ma patrie une alliée toujours perfide.

Ce fut de Breslaw que partirent ces édits qui appelèrent sous les armes toute la jeunesse combattante de la Prusse. Trente jours n'étaient pas écoulés que 140,000 soldats, brûlant de cette même ardeur militaire que nous avions vue à nos frères et à nos pères en 1792, étaient disposés à résister à Napoléon non plus cette fois comme à Iéna, mais le sabre aux dents, le pistolet au poing et la rage au cœur; ils l'attendaient sur leur frontière, résolus déjà à la quitter pour venir attaquer la nôtre. Tous ces armements se faisaient dans le silence et l'ombre. Le grand coup d'État européen se préparait mystérieusement. Le cabinet de Saint-James, avec cette même politique qui, en 1782, lui fit accueillir les exilés de Genève pour nous les renvoyer ensuite comme moyen de discorde et d'agitation, lui fit encore adopter cette fois le même parti. Bernadotte et la Russie, la Prusse et l'Autriche, furent soumis à l'Angleterre. M. de Stakelberg et sir Horace Walpole se rendaient à Vienne avec une mission secrète de la plus haute importance, l'un pour la Russie, l'autre pour l'Angleterre. M. de Lebzeltern, le fils de nos amis de Lisbonne, l'un des hommes les plus habiles que possède l'Autriche, fut envoyé à Wilna pour y conférer avec le comte de Nesselrode, et M. de Humboldt agissait à Vienne conjointement avec M. de Stakelberg et sir Horace Walpole. Fouché et M. de Talleyrand n'étaient pas étrangers à toutes ces affaires.

L'empereur avait depuis quelque temps des soupçons très violents contre M. de Talleyrand.

Cependant, il est positif que l'Europe était dans un désintéressement profond de la maison de Bourbon.

J'entendais tous les jours des conversations dans lesquelles on parlait des périls de la France, et jamais on ne s'appuyait pour son salut sur le retour des Bourbons ramenés par les alliés. C'est alors que parut cette fameuse proclamation de Louis XVIII, qui fut jetée sur les côtes de Normandie et de Bretagne par les croiseurs anglais. Je ne puis exprimer l'étonnement où fut la France. Paris surtout !

L'Angleterre était aux abois. Le système continental était en effet le moyen le plus spécial pour l'atteindre. L'Angleterre, en voyant se reformer une armée de 250,000 hommes à la voix de cet homme, reconnut en frémissant qu'il aurait des ressources éternelles dans l'amour de la nation. Le comte de Lille retiré à Hartwell, fut invité à user de tous les moyens qui pourraient lui rouvrir les portes de France, avec l'assurance d'être soutenu par l'Angleterre.

Alors parut cette proclamation d'Hartwell. Napoléon voyait tout à coup se dresser devant lui un ennemi inconnu, mais dont le droit ne l'était pas. A la vue de cette pièce, Junot dit ces paroles remarquables :

— L'empereur doit ressentir une impression très vive d'entendre un appel fait par l'héritier de saint Louis et de Henri IV. Il y a dans ces noms de magiques accents qui résonnent aux cœurs français.

J'ai su par tout ce qui entourait alors intimement Napoléon, que cette proclamation d'Hartwell fut plus capable d'émouvoir son grand cœur que les revers de Russie.

L'empereur était parti de Paris le 15 avril. Il arriva le 17 à Mayence, le 25 à Erfurt, d'où il rejoignit son quartier général, en parlant partout sur sa route à ces jeunes soldats, tellement électrisés par les paroles de Napoléon que, bien qu'ils fussent presque des enfants, ils étaient décidés à se faire tuer pour l'empereur et la patrie.

Cette belle jeunesse, ardente et déterminée, fut digne des espérances qu'on mit en elle. Ce fut le 29 avril, au combat de Weissenfeld, qu'elle apprit à connaître le grondement du canon. Et cependant notre avant-garde, toute d'infanterie, car nous n'avions plus de cavalerie depuis les désastres de Moscow, renversa par son impétuosité l'avant-garde russe, presque toute de cavalerie.

C'était le maréchal Ney qui avait conduit au feu cette belliqueuse jeunesse. L'ennemi avait évacué la rive gauche de la Saale, et c'était un prélude tout à fait à notre avantage. On avait, à Paris, des cartes avec des petits fichets à têtes de diverses couleurs désignant les puissances, et l'on suivait la marche de l'armée avec un intérêt que je n'avais jamais vu aux jeunes femmes.

Il y avait acharnement des deux côtés, et la moindre escarmouche était sanglante.

Le général Witsgenstein était chargé de défendre

les défilés de Poserna, que Napoléon voulut cependant emporter; c'était la veille de la bataille de Lutzen. Ce fut Bessières que Napoléon choisit pour cette mission dangereuse.

Le 1er mai, le maréchal, en voyant ces défilés si terriblement défendus, et sachant de quelle importance il était pour l'armée française d'en être maîtresse, mit pied à terre à l'entrée du défilé de Rippach, et, mettant l'épée à la main, il entraîna les tirailleurs, les encourageant de la parole, de l'exemple. Les hauteurs furent emportées, l'ennemi fut enfoncé et le défilé en notre pouvoir. Ce fut en ce moment que Bessières reçut un boulet dans la poitrine, qui le renversa sans qu'il eût le temps de sentir le charme glorieux d'une si belle mort!

Ses aides de camp, et tous ceux qui l'entouraient, cachèrent d'abord sa mort à l'armée. On couvrit son corps d'un manteau, et l'empereur fut le seul instruit de ce malheur; il en fut accablé! Il le fut comme souverain, il le fut comme ami. C'était une perte immense pour Napoléon que celle de Bessières. Bessières à Waterloo, au lieu de... mais silence.

Sa mort fut cachée à l'armée jusqu'au surlendemain. Il fallait une victoire pour compenser un tel malheur. Napoléon écrivit le soir même à madame la duchesse d'Istrie : « Votre mari vient de mourir pour la France; et il a terminé sans douleur la plus belle vie. »

Bessières n'avait que quarante-cinq ans! Sa

figure était agréable, son sourire avait de la finesse, mais surtout une extrême douceur. Sa taille était haute, élancée, élégante, surtout sous l'uniforme de colonel des guides de la garde, qu'il a longtemps commandés. Il ne voulut jamais quitter la poudre ni couper ses cheveux. Il fut même, à cet égard, plus entêté que Lannes et qu'Augereau.

Quant aux qualités de son cœur, à sa belle âme, il existe de Bessières une foule de traits qui le placent dans un jour qui en fait un homme dont la France doit être fière.

L'empereur fut très affecté de cette mort.

Le lendemain de la bataille de Lutzen, il traversait les rangs d'un régiment de sa garde, la tête baissée, les mains croisées derrière le dos et l'attitude abattue; un grenadier voulut lui donner une pétition. — Laisse-le, lui dit un des vieux grognards; regarde comme il est triste. Il a perdu un de ses enfants !

Cette bataille de Lutzen est un des plus beaux faits militaires de Napoléon.

— C'est une bataille d'Égypte, avait-il dit en arrivant sur le terrain. Infanterie et artillerie; point de cavalerie! Messieurs, il faudra payer de nos personnes ici ?

Au plus fort de l'action, on vit Napoléon mettre pied à terre ce jour-là, et, comme il l'avait dit, payer de sa personne. Et c'est au cri de : — Vive l'empereur! que des batteries entières étaient enlevées à la baïonnette !

Il arriva dans ce temps un fait qui en lui-même n'est rien, et pourtant il est beaucoup.

Napoléon avait une conférence avec le comte de Metternich. Elle était violente, et l'empereur était peu maître de lui dans de pareils instants; M. de Metternich, toujours parfaitement en mesure, conservait son sang-froid. Napoléon se promenait rapidement dans son cabinet, contraignant M. de Metternich à le suivre, mais ne pouvant cependant lui faire accélérer son pas. Ce sang-froid qui semblait le braver accrut encore sa colère. Il s'avança vers M. de Metternich et lui parla d'une voix encore plus élevée. Dans le même moment, sa petite main retomba sur le chapeau que M. de Metternich tenait; et comme celui-ci était loin de prévoir la secousse, le chapeau tomba à terre.

Napoléon le vit à l'instant; son regard rapide suivit le chapeau dans sa chute. M. de Metternich continua sa promenade avec le même calme, ne parut pas s'occuper de son chapeau.

Cette circonstance avait évidemment influé sur l'humeur et sur l'esprit de Napoléon. Il était préoccupé, regardait le malencontreux chapeau toutes les fois qu'il repassait auprès.

— Que va-t-il faire? se demandait M. de Metternich; car dans sa pensée il était déterminé à sortir sans chapeau, mais à ne le pas relever. Enfin, à la troisième tournée, l'empereur s'arrangea de manière à passer tout près du chapeau, afin qu'il pût gêner sa marche. Il le poussa alors légèrement du pied, le

ramassa, et le jeta négligemment sur une chaise qui était près de lui. Il se conduisit, à ce qu'il paraît, dans cette circonstance, avec toute l'adresse et l'esprit qu'il savait mettre à ce qu'il voulait bien faire. Quant au prince de Metternich, son attitude fut noble et belle, comme elle l'est toujours.

Tandis que l'armée d'Allemagne était occupée à tenir tête aux Russes, les communications les plus actives avaient lieu entre la France et l'Autriche.

Je n'ai jamais beaucoup compris pourquoi Napoléon avait épousé Marie-Louise. Il n'aimait pas l'Autriche, et connaissait sa force, puisqu'il l'avait détruite trois fois en neuf ans. C'est une sorte d'énigme, comme cette énigme chinoise où il se trouve une pièce qui n'a jamais sa place, que la politique de Napoléon, et cette affaire de son mariage autrichien est dans ce cas-là. Il avait bien accepté la médiation armée de l'Autriche; mais il n'y croyait pas. En voici une preuve assez remarquable. M. de Bubna lui avait été expédié à Dresde. Il le renvoya à son beau-père avec des instructions et des propositions nouvelles, tandis qu'en même temps il faisait demander aux avant-postes russes l'admision du duc de Vicence auprès de l'empereur Alexandre. Mais celui-ci, qui dans ce même moment se voyait à la tête d'une armée de cent quatre-vingt mille hommes, et dans une superbe position, fit de manière que sa réponse fût retardée jusqu'après la bataille qui se préparait : cette bataille était celle de Bautzen.

C'était le 21 mai, et la bataille de Lutzen avait été livrée le 2 mai ! — Nous serons vainqueurs ce soir à trois heures, avait dit l'empereur le 2 mai. La même prédiction précéda aussi la victoire de Bautzen.

Les bords de la Sprée revirent nos aigles vainqueurs. Mais le défaut de cavalerie arrêtait les poursuites de nos troupes. Il fallut abandonner au milieu de la victoire, des résultats immenses, parce qu'on ne pouvait atteindre cette cavalerie russe, qui, sans oser nous approcher, s'égaillait dans la plaine pour piller les fermes.

Pendant ce temps, nous étions à Paris attendant des nouvelles avec une extrême impatience. Avec Marie-Louise il n'en allait pas comme avec la bonne Joséphine, qui venait au-devant de nos inquiétudes. Celle-ci, tout étiquette, ne permettait qu'à la duchesse de Montebello d'approcher d'elle. Déjeuner, faire un signe de tête à son fils, monter à cheval, faire de la tapisserie, manger de la crème, jouer tant bien que mal du piano, bavarder très peu royalement sur tous nos intérieurs : voilà à quoi l'impératrice s'occupait après les affaires de Dresde, quand elle venait d'apprendre que son père et son mari avaient brisé tous les liens qui les unissaient. Il courut dans ce temps une histoire qui eut assez de vogue. Je ne sais si elle est exacte.

Parlant un jour de son père avec l'empereur, comme il en était mécontent, il lui répondit avec humeur. Marie-Louise, tout étonnée d'être rudoyée

par Napoléon, qui ne lui parlait jamais qu'avec amour, insista et continua à vouloir parler de son père; l'empereur sortit de la chambre en tirant la porte violemment après lui, et dit à l'impératrice :

— Votre père est une ganache !

L'impératrice Marie-Louise n'avait pas été élevée à savoir ce que voulaient dire de telles paroles. La voilà répétant le mot ganache de peur de l'oublier, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la duchesse de Montebello.

— Mon Dieu, ma chère duchesse, dit-elle, expliquez-moi donc ce que signifie un mot que l'empereur vient de me dire en parlant de l'empereur mon père : il l'a appelé ganache !

La duchesse de Montebello fut très-embarrassée. Cette solennelle parole : — L'empereur mon père ! arrêtait la duchesse dans sa réponse. Cependant, craignant qu'une autre moins timorée ne traduisît grossièrement l'épithète, elle répondit :

— Madame, cela veut dire un bon et brave homme.

Quelque temps après, l'impératrice est nommée régente, avec un conseil présidé par le prince archi-chancelier. Voulant lui dire un mot agréable tandis que le prince était assis auprès d'elle :

— Monsieur l'archi-chancelier, lui dit-elle en souriant, j'espère qu'aidée par une ganache comme vous, je ne ferai rien qui puisse déplaire à l'empereur.

Paris était désert. Les femmes dont les maris étaient absents, et c'était le plus grand nombre, par-

taient pour leurs terres ou bien pour les eaux, et il ne demeurait que celles qui, comme moi, avaient une raison pour n'en pas sortir : ma santé.

Tous les soirs on se réunissait chez moi. On causait, on faisait de la musique, on jouait au billard, on dessinait sur une table couverte d'albums, de couleurs et de pinceaux, on brodait même, car il y avait des métiers ; et puis la bibliothèque était attenante au billard, et ceux qui voulaient lire ou bien regarder de belles éditions, pouvaient facilement se contenter. A minuit on servait le thé, et presque toujours avec le thé on apportait un pâté de Strasbourg ou bien une terrine de Nérac ; ou même une volaille froide, et nous soupions. C'était le meilleur moment de la journée.

Un soir, ce bon Lavalette vint me voir ; il paraissait sombre, et presque farouche.

— Mon Dieu ! lui dis-je, qu'avez-vous donc ? vous êtes triste comme si vous reveniez d'un enterrement.

Il me remit une lettre de la grande armée : elle était de Duroc.

J'ouvris la lettre ; l'écriture en est à peine lisible. Il me l'avait écrite la veille de la bataille de Bautzen.

Je relisais ma lettre lorsque, me retournant pour la faire voir à Lavalette, je ne l'aperçus plus. On me dit qu'il était parti dans un trouble fort étrange.

Le lendemain, à dix heures du matin, on m'annonce M. de Lavalette ; m'élançant vers lui aussitôt qu'il entra :

— Qu'est-il donc arrivé à Junot?

— Rien! rien! s'écria-t il, et s'asseyant près de moi, il prit mes deux mains dans les siennes. Ma bien excellente amie, me dit-il, il est arrivé un grand malheur. Duroc est mort !

Je fis un cri perçant !

Alors il me raconta comment Duroc, étant derrière l'empereur et causant avec le général Kirschner, il fut tué par le ricochet d'un boulet lancé d'une telle distance, que l'on ne conçoit pas que le projectile ait pu avoir son effet.

L'empereur fut auprès de lui dans la chaumière où il fut transporté, dans le village de Markersdorf, à l'entrée duquel il avait été frappé. Duroc était couché sur un lit, n'ayant qu'un drap blanc posé sur lui et respirant à peine. Quand il vit l'empereur si ému (il avait les yeux humides), il lui dit :

— Sire, éloignez-vous, la scène qui se prépare vous serait trop pénible. Je vous recommande ma famille.

Duroc était un de ces hommes que la nature ne donne que rarement à la société. Le monde ne voyait en lui qu'un favori sans morgue et ne connaissait que son obligeance. Mais pour ceux à qui son âme fut révélée; pour ceux qui ont pu lire dans cette âme, que de trésors d'ineffable bonté! Il me disait souvent :

— Si vous saviez les dégoûts que me donnent tous les hommes que l'empereur a rendus puissants, vous me plaindriez. Grâce à vous, Junot n'est plus

injuste, mais combien il l'a été! Et Marmont; il l'est toujours, lui! On est envieux de moi et l'on me croit envieux des autres.

Cette sorte d'hostilité tacite dans laquelle il vivait avec ses anciens camarades, était pour lui un véritable sujet de peine.

L'empereur fut accablé par cette mort, qui suivait de si près celle de Bessières.

Pendant ce temps, Moreau s'était embarqué pour l'Europe avec la vengeance au cœur. Il arriva le 24 juillet à Gothembourg, et de là se rendit à Prague pour y voir tous les souverains alliés qui l'attendaient avec une impatience injurieuse. Heureux de revenir avec le fer et la flamme devant celui dont toujours il fut jaloux, il s'engagea à diriger les opérations de la campagne contre sa patrie. La veille de la bataille de Dresde, l'empereur Alexandre vint à lui et lui dit : — Je viens prendre vos ordres; je suis votre aide de camp. Moreau, m'a dit un officier russe attaché à l'empereur Alexandre, devint fort pâle et trembla assez violemment pour qu'on le vît distinctement. Il souffrait profondément.

On sait comment il fut frappé. L'empereur Alexandre était avec lui, et ils faisaient une reconnaissance devant Dresde. Le czar contraignit Moreau à passer le premier sur un pont qui était assez étroit. Un boulet lancé de l'armée française vint frapper Moreau, et lui fracassa le genou droit. Puis, traversant le cheval, il lui emporta le mollet de la jambe gauche. Aussitôt une terreur profonde se

répandit dans toute l'armée russe. Le czar parut vivement affecté. Quant à Moreau, il souffrait des douleurs inouïes. Les Cosaques formèrent à la hâte un brancard avec leurs piques, et c'est sur des armes ennemies que Moreau fut emporté d'un champ de bataille ! Le premier chirurgien de l'empereur Alexandre lui fit l'amputation de la jambe droite. Le général Moreau supporta l'opération avec courage. Puis il dit au chirurgien :

— Et la gauche, monsieur, qu'en voulez-vous faire ?

Le chirurgien répondit qu'il était de toute impossibilité de la conserver.

— Eh bien ! dit froidement Moreau, il faut aussi la couper.

Et il tendit la jambe. Ce qu'il souffrit est horrible. L'empereur de Russie fut profondément affecté de la position terrible de cet homme. Il l'avait nommé son ami, l'avait pris pour conseil. Il pleura sur son lit de souffrances.

L'armée alliée fut blessée tout entière dans le général Moreau. Battue sur tous les points, elle ne sut que fuir. — C'est alors, me disait un aide de camp de l'empereur Alexandre, que les tourments du général Moreau firent croire à une punition providentielle. Tourmenté d'une soif ardente, qui lui donnait le mirage du désert, il appelait la mort; enfin, dans la nuit du 1er au 2 septembre, Dieu le prit en pitié, et il mourut. Son corps fut embaumé à Prague et transporté à Saint-Pétersbourg, où le czar le fit enterrer

dans l'église catholique de cette ville. Ce fut dans ce silencieux voyage que le corps de Moreau fit une station d'un jour dans cette même chambre à Varsovie, où Napoléon, quelques mois avant, avait médité, en quittant les champs ravagés de la Russie, devenus le tombeau de quatre cent mille Français. L'Empereur ne pensait plus à ce rival, que la haine avait si longtemps cherché à lui opposer, et que Napoléon avait toujours voulu conquérir à force de grandeur d'âme.

La mort de deux amis bien chers, Bessières et Duroc, avait porté une atteinte terrible à ma santé.

J'étais un jour dans ma chambre, dormant à demi après une nuit de souffrances et d'insomnie, lorsque je reconnus la voix de mon frère dans la pièce attenante, parlant d'un accent élevé, et dans l'interlocuteur, je crus distinguer le duc de Rovigo. Dans le moment la porte s'ouvrit et le duc, presque retenu par Albert, entra.

— Je viens de la part de l'empereur, dit le duc, et toutes les portes doivent s'ouvrir à son nom.

Albert le précédait; venant à moi, il me prit les deux mains dans les siennes.

— Ma bonne sœur, dit Albert, Monsieur le duc t'apporte une nouvelle pénible; c'est l'annonce d'une grave maladie qui vient d'attaquer Junot.

Je fus frappée au cœur et ne pus articuler un seul mot; mais mon âme tout entière, avec ses déchirements, devait être dans mes yeux.

— Sur l'honneur, il n'est rien arrivé au delà de la maladie qui l'a attaqué dans l'espace d'une heure en

sortant de déjeuner, me dit Albert, calme-toi ; au nom de Junot lui-même ; pour lui, pour tes enfants.

Hélas ! j'avais reçu, quatre jours avant, une lettre de Junot, et si bonne et si tendre, si raisonnablement bonne surtout ! Enfin je pus parler, et, regardant le duc de Rovigo qui se promenait silencieusement, je ne pus lui dire que ce peu de mots : — Ah ! monsieur le duc !

Il jeta sur mes genoux une lettre de l'empereur qui en renfermait une autre. C'était la lettre que Junot, dans son premier moment de délire, avait envoyée par un courrier extraordinaire, et que Napoléon me renvoyait avec quelques mots de sa main.

« Madame Junot, voyez ce que votre mari m'écrit.
« J'ai été péniblement affecté en lisant cette lettre.
« Elle vous donnera une juste idée de son état, et vous
« prendrez des mesures pour y remédier aussitôt.
« Partez sans perdre une heure. Junot doit être bien
« près de France en ce moment. »

Je laissai retomber la lettre de l'empereur, et je regardai mon frère et le duc de Rovigo d'un air stupide. J'étais moi-même un être privé de raison en ce moment.

Le duc de Rovigo rompit le silence en me disant :

— J'ai des ordres de l'empereur à vous communiquer.

L'empereur le chargeait de venir me trouver, et de m'annoncer la maladie subite de Junot ; de me dire de partir aussitôt pour aller au-devant de lui.

J'étais perdue dans une mer de pensées déchirantes.

Enfin, je m'arrêtai à un parti qui s'offrit à moi dans cette sorte de détresse.

— Écoutez, dis-je au duc de Rovigo, je partirai demain dans la nuit ; il me faut ce délai pour que ma dormeuse soit prête, et que je puisse me mettre en route sans un danger positif. J'irai sans m'arrêter d'ici à Genève. Junot préside à vie le collège électoral du Léman, et j'y ai quelques amis; de plus, Butini est un des médecins les plus habiles de l'Europe. En louant une maison sur les bords du lac, dans la partie la plus solitaire, j'y pourrai placer mon malade et être en même temps à portée de tous les secours possibles. Écrivez à Lyon par le télégraphe, dis-je à Savary, et donnez ordre que si le duc d'Abrantès vient par le Mont-Cenis, et Lyon conséquemment, on le dirige à l'instant même sur Genève par Nantua. S'il vient par le Simplon, comme je serai à Genève, je me trouverai à son passage, et je me charge du reste.

Après son départ, je tombai sur le cœur de mon pauvre Albert, et je pleurai; car il me fallait pleurer ou mourir.

Je partis de Paris le 17 juillet, à onze heures du soir. J'allai sans m'arrêter jusqu'à Genève, où je descendis à Sécheron, chez le bon Dejean, le 21 à dix heures du matin.

J'étais accablée de fatigue, et je me reposais. Butini m'avait questionnée, il m'avait rendu quelque espoir, lorsqu'on me remit une lettre timbrée de Lyon !

La lettre était d'un jeune neveu de Junot, qu'il avait auprès de lui comme secrétaire.

« Ma chère tante, disait-il, en arrivant à Lyon « avec mon oncle, nous avons trouvé un ordre télé- « graphique de M. le duc de Rovigo pour conduire le « duc à Genève; l'officier qui l'accompagne a décidé « que cet ordre ne serait pas suivi, et comme l'état « de mon oncle le met hors d'état de décider la chose « lui-même, nous partons pour Montbard, où vous « pourrez venir le joindre, ma chère tante, et où je « serais bien heureux de vous voir.

« Votre obéissant et dévoué neveu,

« CHARLES MALDAN. »

Je vis en un instant tous les malheurs qui allaient résulter de cette funeste faiblesse d'un homme qui avait si peu compris la belle mission qu'il devait accomplir auprès du malheureux duc. Je vis mon pauvre ami arriver dans la maison de son père, frappant peut-être de mort ce malheureux vieillard à qui j'avais caché par pitié l'état de son fils.

Je fermai les yeux et me renversai sur mon lit dans un état que j'espérai être assez violent pour mettre fin à une vie si remplie d'orages; et je n'avais que vingt-sept ans!

Je voulus partir aussitôt.

Albert donna les ordres pour que tout fût prêt pour quatre heures du matin, mais tant de secousses m'avaient brisée.

— Écoute, lui dis-je, je ne puis partir; mais je meurs si tu restes ici ; pars pour Montbard, et envoie-moi des nouvelles.

Albert partit, et arriva dans la nuit à Montbard.

Je ne puis parler des scènes terribles qui se sont succédées à Montbard dans les heures qui ont suivi l'arrivée de Junot. Lorsque Albert y arriva, il n'y avait plus de remède. Albert se dévoua à son beau-frère, et, s'établissant à son chevet, il ne le quitta plus jusqu'au moment où se terminèrent ces déplorables scènes.

Ce fut le 29 juillet, à quatre heures du soir.

Albert, avant de quitter Montbard pour venir me rejoindre, écrivit à l'empereur pour lui annoncer la perte que nous venions de faire. C'était un malheur bien réel et bien grand pour Napoléon, que la perte d'un ami comme Junot dans les circonstances où il se trouvait, et surtout après la mort de Bessières et de Duroc !

L'empereur était alors à Dresde, et l'armistice durait toujours.

Quand on lui remit la dépêche d'Albert, il la décacheta et, la retenant de la main gauche après en avoir lu les premières lignes, il se frappa violemment le front; dans ce mouvement la dépêche lui échappa ; il la releva avec la rapidité de l'éclair, et puis il s'écria, mais avec un accent déchirant d'expresion.

— Junot!... Junot!... O mon Dieu!...

Et il joignit les mains si fortement, que la dépêche

en fut toute froissée : Junot! répétait-il avec cette expression qui venait du cœur, et qui dénotait une douleur réelle! Puis il dit d'une voix altérée :

—Voilà encore un de mes braves de moins ! Junot! O mon Dieu !

Il paraissait, à ce qu'a dit un témoin oculaire de cette scène, être sous la domination d'une impression profonde; il marchait avec une irrégularité qui frappait ceux qui l'entouraient. Il parlait à voix basse, et sans qu'on pût entendre ce qu'il disait; mais l'expression de ses yeux et de sa physionomie révélait que ces paroles sortaient du cœur. Cet état dura plus d'un quart d'heure; il secoua la tête en soupirant; puis il dit à voix haute :

— Je n'ai plus personne en Illyrie ; il faut y envoyer quelqu'un ! Qui ? Eh bien ! écrivez au duc d'Otrante que je lui ordonne de se rendre à Dresde dans le plus bref délai.

Les nouvelles d'Espagne étaient bien alarmantes. Je faisais des vœux ardents pour que l'empereur ouvrît enfin les yeux, et revint à une résolution sage et bien nécessaire dans le danger qui nous menaçait de toutes parts. Mais, bien loin de là, il maintint toujours la guerre dans la Péninsule, et se contenta d'y renvoyer le maréchal Soult ; il lui prit en même temps douze mille hommes de la garde et près de quarante mille hommes de vieilles troupes. Le résultat de cette manœuvre de soldats retirés de la Péninsule, fut de faire venir le maréchal Suchet de Valence sur l'Èbre. Pendant ce temps-là, nous signions un traité

d'alliance et de garantie réciproque avec le Danemark, et le congrès de Prague faisait son ouverture.

Ce fut là que se décidèrent les destinées de l'Europe, et que l'empereur Napoléon a perdu la partie qu'il jouait contre tous les rois.

Les trois puissances du Nord étaient contraintes à la retraite, si l'Autriche s'unissait à la France; de cette union dépendait toute la force de Napoléon.

On fit traîner les choses en longueur sans donner de réponse positive et le 20 août, Napoléon apprenait la jonction des troupes autrichiennes avec celles des alliés. Le prince de Schwartzenberg fut nommé généralissime de toutes les armées de la coalition.

Napoléon était toujours cet homme prestigieux et fantastique à la tête de son armée. Le 20 l'Autriche l'abandonnait, le 21 il reprenait l'offensive et battait Blücher. Il est averti du mouvement des alliés sur Dresde, et court, c'est le mot, avec sa garde au secours de Dresde. Il arrive seul de sa personne le 26 à neuf heures du matin. On se battait dans les faubourgs. Au lieu d'attendre l'attaque, il l'ordonne. Les Prussiens et les Russes, étourdis par l'impétuosité du mouvement, sont repoussés à une distance fabuleuse.

Le soir de ce même jour, Napoléon entra dans Dresde. Il avait combattu comme un sous-lieutenant pendant cette journée, l'épée à la main, toujours en avant, et montrant le chemin de la mort avec autant d'indifférence que celui de la gloire. Le lendemain,

il se lève avant le jour, après deux heures de sommeil. Il se met à la tête de son armée, forte seulement de cent dix mille hommes; il se place au centre, le roi de Naples à la droite, le prince de la Moscowa à la gauche, attaque cent quatre-vingt mille ennemis. Il prend sa lunette et regarde devant lui. Napoléon improvise à la fois son plan et la victoire. Aussi rapide que la pensée, l'attaque est ordonnée, faite, et victorieuse. Dix-sept mille hommes prisonniers; quatorze mille morts ou blessés, parmi lesquels la justice du sort a frappé Moreau, sont le résultat de cette brillante et savante bataille!

C'était, comme je l'ai dit, en soixante-douze heures que Napoléon avait été de Goldberg à Dresde (il y a quarante lieues, que les troupes firent sans distribution). Il était maître de Dresde. Alexandre fuyait; mais pendant ce temps, le sort reprenait sa terrible revanche sur le maréchal Macdonald. Blücher le chassait de la Silésie; le maréchal Davoust évacuait Schwerin; le général Vandamme était fait prisonnier dans les montagnes de la Bohême avec douze mille hommes; le maréchal Oudinot était battu par son ancien frère d'armes Bernadotte, ce qui sauvait Berlin, où l'empereur croyait tellement arriver que des décrets étaient déjà préparés, datés de cette ville.

Dans ce même temps lord Wellington passait la Bidassoa et entrait en France!

Une alliance pouvait, si elle était fidèle, maintenir l'empereur en Allemagne; c'était la Bavière; mais le

15 octobre l'armée bavaroise était réunie à l'armée autrichenne, à Braunau ? C'était là que Marie-Louise, la fille chérie de l'Autriche, avait été remise à la France !

Bientôt les nouvelles les plus sinistres circulèrent dans Paris. Un jour Lavalette me fit demander à déjeuner.

— Mon Dieu ! me dit-il en entrant, que Junot est heureux de ne plus exister ! Nous sommes perdus ! l'empereur est complètement écrasé ! Vous saurez demain avec tout Paris les désastres de la bataille de Leipzig. L'empereur a fait une grande perte ainsi que l'armée, et surtout la Pologne; le prince Joseph Poniatowski est mort.

Le 2 novembre, l'armée française repassa le Rhin !

L'empereur était arrivé le 3 novembre à Mayence. C'était la seconde fois qu'il rentrait en fugitif dans son empire. Il partit aussitôt de Mayence pour revenir à Saint-Cloud. Sa course fut si rapide, que, parti de Mayence le 8 novembre, il était le 9 à Saint-Cloud !

Le 1er janvier 1814 vit pour la dernière fois entouré d'hommages celui que la fortune abandonnait. La cour fut nombreuse aux Tuileries.

Lorsque tout le monde fut arrivé, l'empereur sortit de l'intérieur de ses appartements; il était calme, sérieux, mais sur son front passaient des ombres. Promenant sur cette foule un regard profond et terrible dans son éloquence, il prononce enfin des

paroles, improvisation violente sortie d'une âme blessée.

Ce même premier janvier vit mon brave ami Rapp être contraint à laisser les Russes devenir maîtres de Dantzig après une héroïque résistance, et par une trahison lâche et perfide !

Pendant ce temps, l'ennemi occupait Langres, Dijon, Châlons, Nancy, Vaucouleurs, et semblait devoir arriver immédiatement à Paris ; Blücher s'établissait à Saint-Dizier et à Joinville.

En apprenant que les Autrichiens occupaient Bar-sur-Aube, l'empereur se décida à quitter Paris.

Je suis peu en état de juger du mérite qu'a déployé l'empereur dans cette campagne de Champagne; mais j'ai entendu dire que son génie militaire n'avait été nulle part aussi étincelant. A peine arrivé, il reprit Saint-Dizier, et tout aussitôt eut lieu le combat de Brienne ! Comme il dut souffrir en combattant pour conserver une couronne sous les murs de cette ancienne école où, jeune garçon, il était heureux. A Brienne il livrait aussi des combats; mais ils étaient innocents comme l'âge qu'il avait alors. Ses soldats, c'étaient ses compagnons; ses munitions des boules de neige, et la rançon des prisonniers quelques fruits, ou bien un livre ou une estampe. J'ai entendu bien souvent l'empereur raconter ses plaisirs de Brienne, et les décrire comme je viens de les rapporter. Et l'empereur riait avec une joie naïve, et je me rappelle qu'entre autres souvenirs, il nous dit celui-ci : qu'un des grands plaisirs de sa vie,

ce fut un jour que ses camarades le nommèrent pour commander et diriger l'attaque du fort qu'ils avaient construit en neige, et qu'ils attaquaient avec des boulets de neige.

Je l'ai entendu bien souvent parler du bonheur dont il jouissait alors malgré sa tristesse habituelle. Ce fut là qu'il se lia avec Bourrienne.

Cette bataille de Brienne fut suivie de plusieurs autres.

Les trois armées ennemies s'avançaient sur Paris. L'empereur livrait des batailles, qu'il gagnait avec un talent des plus extraordinaires. Mais, en résumé, la France était inondée d'ennemis; ils y entraient de toutes parts et s'avançaient sur Paris, qui tremblait!

Après l'affaire de Saint-Dizier, l'empereur voulut faire une diversion, attirer toute l'armée ennemie, livrer une bataille décisive et délivrer ainsi Paris.

Ici se place un fait particulier, digne d'être consigné dans des mémoires contemporains. A la fin de février, après la bataille de Montereau, le général Boyer eut une fort brillante et glorieuse affaire à Méry-sur-Seine, près de Troyes, contre le corps de Sacken! Le jour de ce combat était le mardi gras; nos soldats, qui toujours ont le besoin de rire, trouvèrent des masques dans une boutique; ils prirent les masques et se battirent masqués!

Ainsi qu'au bal, ils courent aux batailles,

a dit un de nos poètes en parlant des Français. Et

ils prouvent bien en effet qu'ils vont au feu comme à la danse.

L'empereur Napoléon, après avoir longtemps réclamé les bases du traité proposé à Francfort, fit présenter par le duc de Vicence un contre-projet disant que Napoléon consentait à demeurer souverain d'une France circonscrite dans ses anciennes limites, avec la Savoie, Nice et l'île d'Elbe.

Les alliés rejetèrent toutes ces propositions, et furent fidèles à ce qu'ils avaient dit à Chaumont le 1er mars, dans leur traité offensif et défensif.

C'est le 19 mars que cette réponse définitive fut rendue. Alors Napoléon livre les combats d'Arcis-sur-Aube, et là, comme toujours, il est grand comme un dieu !

Non seulement il s'exposa en soldat dans ces deux journées, mais il fit preuve d'un courage bien rare dans un moment où ses pensées étaient si troublées !

L'artillerie ennemie faisait un feu terrible ! Dans ce moment arrivait un corps, la vieille garde. Au moment où elle arrivait sur le terrain, le feu ennemi redoubla ; et un obus vint tomber au bord de l'un de ces carrés. Malgré la bravoure éprouvée de ces vieilles bandes couvertes de cicatrices, et vaillantes par l'âme et la volonté, l'obus occasionna un mouvement dans les rangs. Napoléon lance son cheval, et vient se placer au bord du carré, devant l'obus ; il force l'animal à flairer de plus près la mèche brûlante, il le flatte de sa petite main, et sourit à ses vieux braves :

— Eh bien! qu'est-ce donc? leur dit-il... qu'avez vous? est-ce cet obus?

L'obus éclate! l'empereur ni son cheval ne reçoivent aucune blessure, mais personne n'est atteint! Voilà comment Napoléon conduisait les hommes!

Dans ce même temps, Ferdinand VII rentrait dans son royaume des Espagnes.

L'empereur n'a plus d'alliés. Murat qui l'a abandonné devient l'allié de Ferdinand IV! Leurs drapeaux marchent ensemble au devant des Français!

Le grand mobile de tout ce qui se fit alors, c'était M. de Talleyrand, que l'empereur devait faire mettre au donjon de Vincennes sous de bons verrous, derrière lesquels toute son intrigue eût été nulle. Ce n'est pas le faubourg Saint-Germain qui a fait la restauration; les royalistes avaient à Paris des coteries très actives; mais ces arsenaux obscurs n'ont fait que fabriquer les armes qui ont frappé l'empereur. C'est M. de Talleyrand qui les a lancées; il a attaché aux chapeaux les cocardes blanches déjà faites. Voilà ce qui rendra son nom célèbre. Demandez ce qu'il a jamais fait, quels sont les traités qu'il a imposés à l'étranger, quelles provinces il a gagnées pour la la France. Il a été un homme d'esprit autant qu'homme de France, dit des mots charmants; mais quand on arrive au résultat, il n'y a toujours que cet esprit. C'est une toile peinte, derrière laquelle il n'y a rien jusqu'au 30 mars. Le 30 mars, il devient quelque chose contre la France.

Le danger devenait plus pressant de jour en jour.

L'empereur apprenait à chaque instant de nouvelles défections. Les conscrits réfractaires et les mécontents se multipliaient. On ne pouvait plus recruter ; on ne pouvait plus administrer ; plus de contributions, plus d'argent! Trompé à Saint-Dizier par ce corps de cavalerie de Wintzingerode, qu'il prit pour l'avant-garde de l'armée, Napoléon désespéré, après l'avoir culbuté, de ne rien trouver derrière lui, vit qu'il avait été trahi ou abusé cruellement. Alors il voit la perte de Paris, la sienne! celle de la France! Il se décide à un mouvement rétrograde, en arrière de la forêt de Fontainebleau.

Les Anglais arrivaient par la Guyenne, les Autrichiens par le Lyonnais, le Bourbonnais et la Bourgogne. La Champagne était le théâtre de la guerre, ainsi que l'Est et la Flandre!

Le 28, après un conseil de régence tenu par l'impératrice, il fut décidé qu'elle quitterait Paris avec le roi de Rome et partirait pour Blois avec son fils, emmenant comme escorte, 2,600 hommes d'élite. Elle nous laissait avec le roi Joseph et une garde nationale désarmée. Marie-Louise fut suivie de tous les ministres, de tous les grands dignitaires, à l'exception de M. de Talleyrand, de Savary. Les approches de Paris étaient défendues par le maréchal Marmont et le maréchal Mortier ; le premier n'ayant avec lui que deux mille quatre cents hommes de bonnes troupes d'infanterie et huit cents chevaux. A cela il faut ajouter des troupes de toutes les armes, des vétérans, des volontaires, enfin des hommes pour faire nombre.

M. de Talleyrand voyait son œuvre s'acheminer seule vers son accomplissement, et tout concourir à sa réussite. Qu'était cependant Napoléon pour M. de Talleyrand ? Son bienfaiteur. Les Bourbons ne devaient voir en lui qu'un prêtre apostat, un renégat de l'ordre nobiliaire, et un de ces émigrés qui, ne voulant pas se battre, s'étaient sauvés par-delà la frontière. Comme en 1814 M. de Talleyrand se réfugia dans une nouvelle trahison pour éviter Vincennes ou toute autre punition, si l'empereur était vainqueur.

L'impératrice une fois partie de Paris avec le roi de Rome, le champ restait libre à ceux qui voulaient combattre pour quelque drapeau que ce fût. M. de Talleyrand n'a pas arboré le drapeau tricolore, parce que pour faire une révolution, il faut un drapeau différent de celui qui existe. M. de Talleyrand vit dans la restauration un moyen de satisfaire son ambition. Il s'est trompé; mais Louis XVIII n'était pas facile à deviner.

Je rappellerai en quelques mots que l'armée alliée s'était approchée de Paris, par la route de Meaux; les hauteurs de Montmartre, de Belleville et de Saint-Chaumont avaient été garnies d'artillerie. Le maréchal Moncey commandait la garde nationale; le maréchal Marmont commandait l'armée, bien inférieure en nombre à l'ennemi. Mais c'était une mesure insuffisante. Ces hauteurs furent attaquées le 30 mars, à six heures et demie du matin. Le feu continua avec une grande vivacité, jusqu'à trois heures et demie. Dès onze heures, le roi Joseph avait envoyé au maréchal l'ordre de capituler. Et puis il était parti.

La capitulation fut signée à deux heures du matin, dans la nuit du 30 au 31, au nom des maréchaux Mortier et Marmont.

L'empereur Napoléon était venu jusqu'à la Cour de France. Ce fut là qu'il apprit la capitulation de Paris. Il tourna bride aussitôt et s'en fut à Fontainebleau. Le duc de Raguse fut voir celui qu'aucune considération n'aurait dû lui faire abandonner, et il apprit de lui que son intention était de se retrancher, de demander, peut-être même de dicter des conditions. Ce projet était beau et digne de son âme.

Paris, pendant ce temps, recevait les alliés avec une tranquillité qui était presque un accueil. Cependant on se tromperait étrangement si l'on croyait que la population entière de Paris s'en est allée avec des palmes et des guirlandes comme dans un ballet au devant des vainqueurs.

Le jour où les troupes étrangères entrèrent dans Paris, il ne se trouva sur leur passage personne dont l'œil pût s'abaisser devant celui d'un ennemi.

Pendant que l'empereur Napoléon était à Fontainebleau, au lieu d'y faire revenir l'impératrice en poste avec le roi de Rome, ce qui se pouvait faire en vingt-quatre ou vingt-six heures, on abandonnait le champ de bataille, à qui ? à M. de Talleyrand !

Ce fut le drapeau blanc que M. de Talleyrand voulut faire succéder aux aigles de l'empire. En sa qualité de grand dignitaire de l'empire, il convoqua et présida le Sénat.

Alors on vit la honte de la France se dresser. Le

Sénat, pendant vingt ans silencieux, élève la tête contre l'homme qu'il adula pendant sa prospérité et prononce la déchéance de Napoléon.

L'empereur avait envoyé, dès le 30 mars, le duc de Vivence à l'empereur Alexandre. Ce n'était plus pour lui que Napoléon voulait obtenir des conditions plus douces; c'était pour son fils et pour sa femme, cette femme, qui aurait dû venir se jeter entre son père et son mari pour leur demander de mettre bas les armes et de respecter en elle un lien sacré. Si elle se fût conduite comme elle aurait dû le faire; si, prenant son fils entre ses bras, elle eût été le présenter à son aïeul en lui demandant de ne pas le dépouiller de son héritage, jamais l'empereur d'Autriche n'aurait sanctionné la déchéance de son petit-fils. L'empereur Alexandre ne rejeta cependant pas les propositions portées par le duc de Vicence. Il penchait même pour que Marie-Louise fût régente avec le roi de Rome succédant à son père. On a dit que l'empereur rejeta d'abord tout ce que lui dit le duc de Vicence, c'est faux. Ce fut la malheureuse défection du duc de Raguse qui fit tout le mal.

Pour faire la relation détaillée de la journée du 31 mars, si importante dans l'histoire de la France, je dirai que vers midi quelques cocardes et des drapeaux blancs se firent voir sur la place Louis XV. Ces signes étaient portés par trente ou quarante personnes à cheval qui agitaient ces drapeaux en criant : — Vive le roi! vivent les Bourbons ! Mais le peuple était morne et silencieux.

Ce fut alors que les souverains alliés entrèrent dans Paris. A mesure qu'ils avançaient dans la ville, la manifestation pour les Bourbons devenait plus positive. Les troupes alliées portaient toutes au bras une écharpe blanche comme un signe de victoire, mais pas du tout comme un signe de royalisme pour la France. Les royalistes surent profiter de cet avantages, et ils s'écrièrent que Louis XVIII était reconnu par l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche lui-même; que M. le prince de Schwartzenberg portait l'écharpe blanche, et que le roi serait ici le lendemain.

Ce fut à cinq heures du soir que l'empereur Alexandre se dirigea vers l'hôtel de M. de Talleyrand.

L'empereur de Russie était à pied. Il descendit de cheval après avoir vu défiler ses troupes.

Ce fut dans le trajet que fit l'empereur de Russie pour atteindre la maison de M. de Talleyrand, qu'il fut abordé par M. le vicomte Sosthènes de Larochefoucauld, qui lui demanda de rendre à la France ses princes légitimes. La réponse de l'empereur Alexandre fut extraordinairement circonspecte.

Que ferait donc l'armée? que feraient les maréchaux? les généraux? Cette pensée occupait profondément l'empereur Alexandre. C'est ici que M. de Talleyrand fut utile à la restauration; entre lui et M. de Nesselrode, tout fut minuté d'avance, et on le fit adopter ensuite à l'empereur Alexandre, en lui présentant à l'appui de ce qu'on disait la défection du corps de Marmont, le frère d'armes, l'aide de camp, l'ami de

cœur de Napoléon. Après la chute de Junot, de Lannes, de Duroc, de Bessières, celui-là l'abandonnait !

Quoi qu'il en soit, l'empereur de Russie résistait assez fortement.

Un conseil se tint immédiatement. Ce conseil était composé de MM. le duc de Dalberg, Nesselrode, Pozzo di Borgo, prince de Schwartzenberg, prince de Lichtenstein, M. de Talleyrand, le baron Louis et l'archevêque de Malines ; le roi de Prusse et l'empereur Alexandre. L'empereur Alexandre était debout, allant et marchant sans s'arrêter. Il parla longtemps sur les malheurs de la guerre, et finit par conclure que Napoléon ayant mérité la déchéance d'un pouvoir dont il abusait, il fallait laisser la France se donner de nouveaux souverains et l'aider dans cette grande affaire. Il se tourna, après avoir parlé, vers le roi de Prusse et le prince de Schwartzenberg qui représentait l'empereur d'Autriche, et leur demanda si c'était leur avis. Ils répondirent tous deux affirmativement. L'empereur Alexandre reprit alors son discours avec émotion; et dit plusieurs paroles vraiment belles et généreuses.

Vinrent ensuite la convocation du Sénat le 1er avril, la déchéance de Napoléon et tout ce qui suivit ce grand événement.

Napoléon s'était retiré à Fontainebleau avec Berthier, Maret, Caulaincourt, Bertrand et la plus grande partie des maréchaux.

Ce fut alors qu'il proposa son abdication en faveur

de son fils. Cette proposition eût peut-être été acceptée sans M. de Talleyrand et ses agents.

Les maréchaux vinrent à Paris porter les propositions de l'empereur.

L'empereur Alexandre les écouta avec attention. Le parti de la concession faite à Napoléon II par son père était un des trois partis proposés au conseil que M. de Talleyrand était parvenu à faire rejeter ; l'assentiment de l'armée le rendait fort et redoutable.

L'empereur de Russie parlait là-dessus. Les arguments portés en faveur du jeune enfant paraissaient faire impression sur son esprit ; une guerre civile était à redouter. Au moment où l'on pouvait concevoir quelque espérance, un des officiers d'Alexandre lui remet un paquet. Il l'ouvre, sa figure change tout à coup.

— Eh quoi ! messieurs, dit-il aux maréchaux, vous traitez au nom de l'armée, vous m'assurez de ses sentiments, et je reçois la nouvelle que le corps d'armée du duc de Raguse vient d'adhérer à l'acte de déchéance proclamé par le Sénat !

Et il leur présenta l'acte d'adhésion, revêtu des signatures de tous les officiers supérieurs et des officiers généraux du 6e corps. On s'était bien donné de garde d'ajouter que les soldats et les sous-officiers de l'armée avaient failli fusiller leurs chefs !

De ce moment, tout fut rompu sans retour. Telle fut la réponse qu'on rapporta à Napoléon. Il fut plus accablé sous le poids de l'immense malheur d'être abandonné par ces hommes qu'il avait faits que par la perte de sa couronne. Le duc de Bassano

me disait que l'empereur ne lui avait jamais paru plus admirable que dans ce moment. Toute cette journée il parla sur des sujets profondément tristes, et surtout du suicide. Marchand, son premier valet de chambre, et Constant, en furent frappés. D'un commun accord ils retirèrent de la chambre de l'empereur un poignard arabe et de sa boîte de pistolets, toutes les balles qui s'y trouvaient.

Peu après que l'empereur se fut retiré, le duc de Bassano était dans son appartement lorsque Constant accourut pâle et tremblant, en s'écriant :

— Monsieur le duc, l'empereur est fort mal !

Le duc de Bassano fut aussitôt auprès du lit de l'empereur, qu'il trouva pâle comme une statue et froid comme elle. L'empereur s'était empoisonné !

Lorsqu'il était parti pour sa seconde campagne de Russie, Corvisart lui avait donné un poison d'une telle subtilité qu'en quelques minutes, quelques secondes même, la vie était éteinte. Ce poison était, je crois, de l'acide prussique. Napoléon le portait constamment sur sa poitrine, dans une bague renfermée elle-même dans un petit sachet de peau hermétiquement fermé. L'empereur avait toujours vu dans ce sachet un moyen de braver le sort. Il le prit donc après avoir mis ses affaires en ordre, écrit tout ce qu'il voulait écrire, et avoir dit adieu à M. de Bassano et à ses autres amis, mais sans leur donner le moindre soupçon.

Le poison était d'une extrême violence; mais sa subtilité le rendait aussi plus capable de s'altérer, et

c'était ce qui était arrivé. L'empereur souffrit horiblement, mais il ne mourut pas.

Quand le duc de Bassano l'aperçut dans cet état qui ressemblait à la mort, il se précipita sur l'estrade du lit en fondant en larmes.

— Ah ! sire, qu'avez-vous fait ? s'écria-t-il.

L'empereur ouvrit les yeux, et, lui tendant sa main froide et humide d'une sueur glacée :

— Vous le voyez, lui dit-il, Dieu ne veut pas que je meure. Lui aussi me commande de souffrir !

Le duc de Bassano ne peut jamais raconter cette scène avec suite, il est trop ému, et son âme est toujours trop vivement remplie de ce souvenir, pour le traiter comme un autre souvenir.

Le 5 avril à une heure du matin, les maréchaux Ney et Macdonald revinrent de Paris. Ney entra le premier.

— Eh bien ? lui dit l'empereur.

Il lui raconta comment la défection du sixième corps avait empêché la régente de lui succéder avec son fils. Napoléon parut accablé de la conduite des troupes confiées à Marmont.

— Où puis-je vivre, demanda Napoléon, avec ma famille ?

— Où le voudra Votre Majesté. A l'île d'Elbe, par exemple, avec six millions de revenu.

— Six millions ! c'est beaucoup, puisque je ne suis plus qu'un soldat...

Dans ce moment Napoléon avait avec lui à Fontainebleau les troupes de Macdonald, Mortier, Lefebvre,

et celles de Marmont; ces divers corps formaient un tout de quarante-cinq mille hommes; en ôtant les douze mille du corps de Marmont, il en restait trente-trois, avec lesquel Napoléon pouvait commencer la guerre civile. Il ne voulut pas la déchaîner sur sa patrie.

Je savais que l'impératrice Joséphine était fort inquiète de tout ce qui ce passait; j'allai à la Malmaison. L'impératrice était encore couchée. Je fus introduite immédiatement. Aussitôt qu'elle m'aperçut, me tendant les bras, elle s'écria en fondant en larmes:

— Ah ! madame Junot ! madame Junot !...

Hélas ! la vue de cette maison me rappelait tant d'heureux souvenirs. Je pleurai avec la souveraine affligée.

— Madame Junot. me dit l'impératrice Joséphine, j'ai envie d'écrire à Napoléon ! Je voudrais qu'il me permît d'aller avec lui à l'île d'Elbe si Marie-Louise n'y va pas. Croyez-vous qu'elle y aille ?

— Je ne le pense pas, elle n'en est pas capable.

Je l'avais bien jugée.

On vint l'avertir que le déjeuner était servi. Nous passâmes dans la salle à manger du matin, et là encore de parlants souvenirs vinrent me troubler.

Nous fûmes dans la serre après le déjeuner; l'impératrice Joséphine me donna un bouquet admirable.

Après la promenade, l'impératrice me fit monter chez elle et nous reprîmes la conversation. Je pus voir que tous les événements qui venaient de se passer lui avaient fait une violente impression. Elle était de-

venue extrêmement grasse, ses traits étaient changés; elle n'avait plus rien de cette élégance qui la rendait la femme la plus charmante de Paris. Il lui restait seulement de la noblesse dans la démarche et une grande élégance de manières.

L'empereur partit de Fontainebleau le 20 avril, escorté comme un prisonnier, par des commissaires de toutes les puissances alliées, avec une escorte trop nombreuse pour aller rapidement. Le 23 avril il n'était encore arrivé qu'à Montargis. Le général Bertrand était dans la voiture de l'empereur, seul avec lui. La voiture de Napoléon était attelée de six chevaux. Derrière venait une troupe de cavalerie composée de vingt-cinq hommes; et puis les généraux, les commissaires français, prussiens, autrichiens, russes, anglais occupaient une grande quantité de voitures également à six chevaux. Une partie de la garde était cantonnée dans ce pays; mais depuis plusieurs jours on lui avait recommandé de ne faire connaître par aucun signe qu'elle plaignît le sort de son maître. Un seul mouvement, et peut-être il était perdu!! La garde observa un profond silence. Elle fut morne, abattue, et plusieurs soldats pleuraient sous les armes. L'empereur était calme. Il saluait avec ce sourire qui éclairait si admirablement sa physionomie lorsqu'il souriait. Il se montra peut-être plus grand dans cette journée que dans des moments plus connus de l'univers.

Le même jour où l'empereur Napoléon quittait en

captif le château de Fontainebleau, M. le duc de Berry arrivait à Paris.

Tandis que l'exilé marchait vers sa prison, le nouveau roi de France faisait son entrée dans Paris! Il nous arrivait de Londres avec un habit anglais, un chapeau anglais, avec une cocarde blanche anglaise; le nouveau roi ne pouvait pas marcher, avait la goutte, portait des bottes de velours; était poudré et se réveillait exactement à la porte de 1789.

La Charte était accordée, octroyée, et nous devions en être contents. Si on l'eût maintenue, nous ne pouvions nous plaindre.

Le duc de Berry était, en 1814, le plus remarquable de la famille royale ; il avait un visage ouvert où la franchise paraissait ; on citait de lui des traits qui rappelaient Henri IV.

Il avait l'habitude de prendre tous les jours deux glaces avant de se coucher. Un soir le valet de pied chargé de la garde des glaces, voyant que le prince ne rentre pas, regarde la sabotière où la glace devient sorbet; pour ne rien perdre il les avale toutes deux. Le prince rentre et demande ses glaces; le malheureux s'était caché parce qu'à cette époque le duc de Berry faisait frémir par l'excès de ses violences. Cependant le duc s'apaisa; mais, pour pardonner au coupable, il voulut le voir. Le pauvre diable vint en tremblant.

— Eh bien ! lui dit le duc, pourquoi as-tu mangé mes glaces, coquin ? Une autre fois tu auras soin de m'en laisser une. Je trouve qu'il y a dans ce trait de la bonté naïve de Henri IV...

Il passait une revue. Un grenadier cria très haut :

— Vive l'empereur !

Le prince s'approcha et lui dit : — Pourquoi donc aimais-tu autant un homme qui ne vous payait pas et vous menait d'un bout de l'Europe à l'autre ? Le grenadier regarda le duc avec un air sombre et puis il dit :

— Qu'est-ce que cela vous fait ? si nous voulions lui faire crédit, nous.

Cependant, tandis que les représentants des puissances alliées réunies en congrès à Vienne s'occupaient au milieu des fêtes à régler les affaires de l'Europe, Napoléon avait gagné l'île d'Elbe où il était retiré depuis plusieurs mois.

Dans une soirée orageuse du mois de septembre 1814, un jeune homme arrivait à Porto-Ferrajo et descendait à l'auberge du port. Il demanda où était le logement de M. Émery, chirurgien-major de la garde, qui avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe.

Ce jeune homme était M. Dumoulin, fils d'un riche négociant de Grenoble, et ami d'enfance de M. Émery.

— Me voilà ! dit M. Dumoulin, que faites-vous ici ? Comment l'empereur n'est-il pas en France ? S'il mettait le pied sur la terre de sa patrie, trois jours après il serait aux Tuileries !

M. Émery le regarda avec étonnement.

— Oui, répéta M. Dumoulin ; l'enthousiasme est toujours ce qu'il était, doublé par la déception, le malheur et l'humiliation ! Il faut que l'empereur revienne. Il est nécessaire que je le voie. Puis-je lui être présenté ?

— Je vais t'y conduire dès ce soir même.

M. Dumoulin suivit M. Émery dans la misérable maison où celui, qui dix mois avant avait été le maître du monde, méditait sur ses nouvelles destinées. Napoléon parla longuement de l'élat de la France, puis il en vint à écouter avec une visible satisfaction ce que lui dit Dumoulin de son retour en France; dans son cabinet il y avait plusieurs cartes et entre autres celle de Cassini, qui donne le littoral de la Provence et les montagnes du Dauphiné; tout en parlant, il suivait sa route à travers les rochers et les déserts.

— Mais, sire, lui dit M. Dumoulin, les chemins que marque Votre Majesté sont impraticables, surtout pour l'artillerie.

— On passe partout avec de la résolution, répondit Napoléon. On porte les canons. Et avec de la volonté, un soldat fait vingt lieues par jour à pied? La volonté! vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une ferme volonté dans de graves circonstances.

La conférence fut longue; au bout de trois heures environ, Napoléon congédia M. Dumoulin.

— Nous nous reverrons, lui dit-il. Tenez-vous prêt!

M. Dumoulin était fort riche, et toute sa fortune il la consacra à la cause impériale. Il partit de l'île d'Elbe plus dévoué encore qu'il n'y était arrivé.

L'empereur savait très-bien quelle était la nature du sentiment qui existait pour lui. Aussi, dès qu'il apprit la résolution du congrès de l'enfermer dans

une forteresse ou de l'envoyer à Sainte-Hélène, il n'hésita pas à s'embarquer pour la France.

Aussitôt qu'il eut le pied sur le sol français, Napoléon dit au docteur Émery :

— Pars pour Grenoble. Cours jour et nuit; tu iras descendre chez Dumoulin, qui partira pour venir me joindre. Vous tâcherez de vous procurer un exprès sûr qui à tout prix portera ces dépêches au duc de Bassano. Une autre personne devra également porter ce paquet au colonel de Labédoyère commandant le 7e de ligne à Chambéry; si tu peux porter cette dépêche toi-même, la chose n'en sera que mieux.

Le docteur Émery était un jeune homme au cœur ardent, à l'âme belle et grande, fait pour une telle mission. Il ne s'arrêta qu'à Digne et à Gap pour changer de chevaux, tant il craignait d'être arrêté.

Le 4 mars au matin Émery entra dans le faubourg de Grenoble, où tout le monde ignorait le débarquement de l'empereur. Il courut chez Dumoulin, à qui sa présence apprit la chose, car il ne pouvait parler. Le malheureux était excédé de fatigue ! On fut obligé de couper ses bottes, mais on le fit avec précaution, car dans la doublure étaient cachés des modèles de proclamations et des papiers importants.

Aussitôt que M. Dumoulin sut l'arrivée de l'empereur, il répandit cette nouvelle parmi ses partisans; mais le secret fut fidèlement gardé. Il fallait ensuite songer à imprimer les proclamations ! Les procla-

mations de l'empereur furent imprimées au rouleau, dans la chambre de M. Dumoulin par M. Gavin, la nuit de l'arrivée du docteur Émery. Quelquefois ces deux hommes craignirent d'être trahis, et alors ils suspendaient leur travail pour écouter, puis ils se remettaient à l'ouvrage, en disant : — Pourvu qu'ils nous laissent finir !

En même temps que cela se faisait, il parvenait à plus de cinquante personnes des lettres au timbre de Paris, renfermant des proclamations écrites à la main. Elles invitaient les patriotes à se réunir dans cette seule intention, de secouer le joug de l'étranger et de redevenir Français.

Lorsque Dumoulin sut que la lettre de l'empereur pour M. de Labédoyère était d'une haute importance, il dit à Émery :

— J'y vais moi-même !

Et montant à cheval, il court ou plutôt il vole à Chambéry, où il arrive à neuf heures du soir, le même jour. C'est fabuleux !

Aussitôt après son arrivée, et sans descendre de cheval, il se fait conduire chez M. de Labédoyère. Dumoulin lui remit alors la lettre de l'empereur. En la lisant, Charles de Labédoyère reçut une si vive émotion, que ses larmes coulèrent !

— Ah ! s'écria-t-il d'une voix pénétrée, oui certes, l'empereur peut compter sur moi ? il faut que la nouvelle de son arrivée soit officiellement connue pour que je puisse agir. J'attendrai jusqu'à demain ou après-demain au plus tard. Quant à vous, mon-

sieur, retournez vers Sa Majesté, assurez-la que je suis à elle à la vie et à la mort.

Hélas! il ne savait pas prononcer aussi juste sur sa destinée !

M. Dumoulin repartit pour Grenoble sans prendre un instant de repos. Il y arrive le 5 au point du jour, et trouve ses amis rassemblés chez lui, ayant fait imprimer toutes les proclamations. Dans la matinée, la nouvelle du débarquement était répandue dans Grenoble. Elle était parvenue au préfet et au général Marchand, qui commandait la ville. Aussitôt on prit des mesures de défense.

On vit une étrange procession se diriger vers l'hôtel où logeait le général comte Marchand. C'étaient plusieurs vieux gentilshommes, qui venait la rouillarde au côté et le chapeau sur l'oreille, offrir les services de la noblesse dauphinoise au gouverneur de la province! Le général les remercia, et ils s'en retournèrent. Pendant ce temps, on répandit à profusion les proclamations imprimées. Les soldats de la garnison qui pouvaient les lire à la dérobée pleuraient avec sanglots. Ils murmuraient quand on leur disait que peut-être Marchand voudrait résister, et quelques voix prononcèrent sur lui des paroles de mort.

La position de Marchand était critique. Les soldats déclaraient que jamais ils ne tireraient sur l'empereur et la garde qui l'accompagnait. Tout faisait craindre une sédition.

Grenoble offrait un étrange spectacle : l'autorité

était nulle. Les troupes se laissaient consigner dans les casernes. Toute la population était campée sur la place et dans les rues par où l'empereur devait passer le lendemain. En six jours il avait fait soixante-douze lieues à travers un pays de montagnes rudes et difficiles !

Le 7 mars au matin, un escadron du 4e de hussards arriva ; à midi le 7e régiment de ligne, commandé par Labédoyère, entra dans Grenoble.

Le matin au point du jour, Dumoulin sortit à cheval au grand galop, passant sur le dos à quelques gendarmes dont la consigne était de ne laisser sortir personne.

Il rejoignit l'empereur comme il sortait de Lamure ; il trouva les éclaireurs cinquante pas en avant de Napoléon ; c'étaient des chasseurs et des lanciers de la garde.

— Vive l'empereur ! s'écria Dumoulin en passant au galop devant les hommes de la grande garde.

— Vive l'empereur ! lui répondirent-ils ? Et Dumoulin saute à bas de son cheval et court à Napoléon.

— Qui êtes-vous, jeune homme ? lui dit l'empereur en arrêtant le sien aussitôt.

— Je suis Dumoulin, sire. C'est moi qui, cet automne...

— Ah ! je vous reconnais ! Remontez à cheval, et causons.

Dumoulin se remit en selle, et Napoléon fit alors succéder les questions aux questions. Il voulait savoir les dispositions du général Marchand, des

régiments, leur force, l'esprit des corps, il n'avait aucun plan prémédité.

— Et Labédoyère ? demanda l'empereur.

— Il est entré à midi dans Grenoble; et quand je l'ai vu avant-hier par ordre de Votre Majesté, il m'a chargé de l'assurer qu'il était à elle à la vie, à la mort!

— Brave garçon! dit l'empereur avec émotion. Et mon petit docteur, comment a-t-il soutenu la route?

— Très bien, sire, et dans peu d'heures il sera près de Votre Majesté.

— Quelle impression mes proclamations ont-elles produites sur le peuple et les soldats?

— Celle que Votre Majesté devait attendre, le plus grand enthousiasme.

— Le bataillon que Grenoble m'a envoyé, dit l'empereur en souriant, s'est réuni à moi aussitôt qu'il m'a vu ; mes vieux soldats m'ont bien vite reconnu.

Le cortège se composait ainsi :

L'empereur était précédé par quatre chasseurs à cheval de sa garde et quatre lanciers polonais qui éclairaient la route; puis venait Napoléon précédant de quelques pas son monde; à cinq ou six pas se tenaient plusieurs officiers. Une douzaine de chasseurs et de lanciers, et puis l'escorte de l'empereur, forte d'une centaine d'hommes à cheval; ensuite, à une demi-heure de marche était le corps d'armée, fort de six cents hommes, augmenté d'un bataillon du 5e et de la compagnie du génie, qui s'étaient ralliés aux cris de : — Vive l'empereur ! aussitôt qu'ils l'avaient aperçu.

Napoléon paraissait dominé par de grandes pensées, et semblait réfléchir à ce qui allait se passer.

On était dans la route escarpée de Lamure à Vizille. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine; il avait laissé tomber la bride de son cheval et il pensait profondément. Tout à coup, des jeunes gens à peine sortis de l'enfance se présentèrent à lui. Il arrête son cheval et souriant à ces jeunes visages :

— Qui êtes-vous, mes enfants ? et que me voulez-vous ?

Les jeunes gens se regardaient; enfin, l'un d'entre eux s'avança vers l'empereur! Ses yeux, qui exprimaient une émotion des plus vives, frappèrent Napoléon; il ne put prononcer que des mots confus.

— Général... citoyen... sire !...

— Vous avez quelque chose à me dire, mon enfant, dit l'empereur. Parlez sans crainte. Est-ce donc que je vous fais peur?

— Oh! non, sire. On n'a pas peur de ceux qu'on aime.

— D'ou venez-vous ? et que voulez-vous ?

— Nous venons de Grenoble, sire; nous étions élèves du lycée impérial. En apprenant votre retour, mes amis et moi, nous avons voulu vous voir un jour plus tôt, et vous dire, sire, que nous sommes prêts à mourir pour vous.

Napoléon fut attendri.

— En vous dévouant pour moi, leur dit-il, vous vous dévouez pour la France. Cependant, mes enfants, vous êtes bien jeunes pour être soldats; et

puis vos parents connaissent-ils votre résolution?

— Sire, nous sommes partis sans prévenir personne.

— Ce n'est pas bien : le premier devoir c'est d'être soumis à ses parents, ne l'oubliez jamais. Quel âge avez-vous ? où avez-vous été élevé?

— J'ai seize ans, sire, j'ai étudié comme élève national au lycée de Grenoble.

— Savez-vous les mathématiques ?

— Non, sire.

— Eh ! que diable savez-vous donc ?

— La littérature et l'histoire.

— Bah ! la littérature ne fait pas un officier général. Vous me suivrez à Paris et vous entrerez à Saint-Cyr ou à Fontainebleau.

— Mes parents sont trop pauvres pour y payer ma pension, sire.

— Je m'en charge. Je suis aussi votre père, moi ! Adieu : quand nous serons à Paris, vous rappellerez au ministre de la guerre la promesse que je vous fais.

Et l'empereur s'éloigna.

Les troupes qui avaient été envoyées contre l'empereur rencontrèrent quarante ou cinquante grenadiers partis de Lamure pour éclairer la route. Les officiers ne voyant pas l'empereur, ne voulurent permettre aucun rapprochement entre les deux troupes, Les grenadiers de la garde se replièrent sur l'empereur, et les autres prirent position entre Lamure et les lacs de Laffrey; ils occupèrent un mamelon que

j'ai vu depuis cette époque mémorable, et que j'ai salué avec un saint respect.

En apprenant la résistance qu'avaient éprouvée ses soldats, l'empereur se sentit inquiet. La crise de sa destinée devait se décider à Grenoble et par les troupes qu'elle renfermait.

Les populations de Lamure et des villages voisins avaient toutes déserté leurs demeures pour suivre leur empereur. Ils étaient là sur les pics élevés, courant sur la crête des montagnes avec des rameaux, des touffes de violettes, de primevères, de jacinthe des montagnes, dont ils jonchaient la route que Napoléon parcourait au-dessous d'eux. Ils ne paraissaient même pas inquiets de l'issue de la lutte qui allait s'engager.

L'empereur montait un petit cheval de montagne très vif et très petit; il en descendait rarement. Mais en reconnaissant les troupes qui occupaient le plateau de Lamure, il mit pied à terre et s'avança brusquement devant elles.

A sa vue une voix ordonna un mouvement; les soldats restèrent immobiles : alors l'empereur se rapprocha et, déboutonnant sa redingote grise, il dit d'une voix forte :

— Soldats ! je suis votre empereur. S'il en est un parmi vous qui veuille tuer son général, me voilà !

— Vive l'empereur ! s'écrièrent les soldats en jetant leurs fusils et courant à l'empereur pour lui baiser les mains, ses habits, ses bottes. Les soldats ôtaient leurs schakos, les mettaient sur leurs baïonnettes et

criaient : Vive l'empereur ! tandis que les montagnards agitaient leurs larges chapeaux du haut de la montagne en leur répondant. Le jeune aide de camp du général Marchand commanda deux fois le feu contre l'empereur. A la seconde fois les soldats voulaient le massacrer.

Ce fut alors que Napoléon, éprouvant une soif excessive en traversant le village de Laffrey, entra chez une vieille femme, qui, ne le connaissant pas, lui parla de lui-même avec un tel amour qu'il en fut ému.

— Seulement, disait la vieille, si je pouvais le voir avant de mourir, pour lui baiser la main et lui dire de nous ôter les droits-réunis.

En s'en allant, l'empereur lui donna trois ou quatre napoléons et se fit connaître à elle. Maintenant la bonne vieille peut mourir :

— Comme Siméon, disait-elle, je le puis ; car j'ai vu le Seigneur.

C'est qu'il était adoré de la France ; ces hommes simples à l'esprit rude, mais à l'âme grande, voyaient en lui la gloire de la patrie.

Napoléon traversa Vizille au milieu d'une foule de plus de six mille habitants des campagnes qui étaient autour de lui. Presque tous les jeunes gens portaient des rubans tricolores à leurs chapeaux, et précédaient l'empereur en chantant. Toutes les maisons étaient ouvertes, et l'on obligeait les grenadiers qui succombaient à la fatigue d'entrer pour manger et se reposer un moment. C'est ainsi qu'on arriva au petit village de Brié, entre Grenoble et Vizille ; il

était alors près de cinq heures du soir. Tout à coup l'empereur s'arrête et prend sa lunette : — Je ne me trompe pas, dit-il, ce sont des troupes.

Dumoulin piqua des deux pour aller reconnaître les arrivants. Au bout de quelques minutes il revint annoncer à l'empereur qu'il avait rencontré M. de Launay, adjudant-major du 7e de ligne, envoyé par Labédoyère pour annoncer à l'empereur que le 7e venait à sa rencontre. Au même instant, le régiment arrivait à la course et dans le plus grand désordre ! Il avait été impossible de retenir les soldats. C'étaient des cris, des larmes. L'empereur était vivement ému.

— Où est le colonel ? dit-il.

— Ah ! sire, je vous revois enfin ! s'écria le noble jeune homme en se précipitant contre l'étrier de Napoléon. Il était couvert de sueur et de poussière; mais son beau visage rayonnait de joie, et ses yeux étaient remplis de larmes.

— Dans mes bras, mon cher enfant, lui dit l'empereur en lui ouvrant les siens ! Labédoyère s'y jeta, et Napoléon l'embrassa comme son frère.

— Et mon aigle ? dit l'empereur.

Labédoyère la lui présenta... Napoléon la prit, la regarda, puis la baisa à deux fois, et deux larmes roulèrent sur cet emblème de notre gloire, doublement sanctifié par ce noble baptême.

L'agitation régnait dans Grenoble. Tout se montrait sous un aspect sinistre pour le gouvernement.

Le lundi 7 mars, vers midi, on entend le tambour

battre, et un moment après un régiment traverse la ville, et vient se mettre en bataille sur la grande place. Ce régiment était le 7e de ligne venant de Chambéry; c'était le plus beau régiment de France, et son colonel l'un des plus braves qu'il y eût dans toute l'armée.

Le colonel Labédoyère avait à cette époque à peine trente ans. Il était beau comme Renaud. Ses cheveux blonds se massaient sur sa tête, sur son front large et puissant révélant une volonté profonde! Ses yeux étaient bleus, et pourtant brillants et pleins de feu. Sa tournure était élégante, sa taille élancée et souple, et toute sa personne parfaitement distinguée. Son dévouement à l'empereur était un culte.

En arrivant sur la grande place, Labédoyère vit que le général de Viliers, commandant le département, l'avait suivi. Il venait lui donner des ordres de la part du général Marchand. Labédoyère les écouta en silence. Tandis que le général parlait, des murmures s'élevaient du sein des rangs. Tout à coup le colonel parcourt d'un coup d'œil le front du régiment; il commande le silence, et s'écrie d'une voix forte :

— Soldats! on m'ordonne de vous mener contre l'empereur pour le combattre! Soldats! je donne ma démission et ne suis plus votre colonel. Ce n'est pas moi qui vous conduirai au chemin de l'infamie!

Aussitôt des cris s'élèvent de toutes part : — Non!

non! Vive notre colonel! vive l'empereur! suivons notre colonel!

— Je vous remercie, dit Labédoyère. L'empereur a reçu mes premiers serments, il me réclame, je dois aller à lui! Soldats! vous pouvez demeurer sous votre drapeau; quant à moi, je retourne à celui sous lequel j'ai toujours combattu. Adieu, je vais au drapeau national.

Les cris de : Vive l'empereur! redoublent avec une exaltation qu'il est impossible de rendre. Les rangs se rompent, et le colonel est entouré de toutes parts.

— Colonel, dit un officier, vous ne pouvez quitter des enfants qui vous aiment conduisez-les à l'empereur!

— Oui! oui! crièrent-ils, à l'empereur! à l'empereur! Vive notre colonel!

Labédoyère les regarda avec attendrissement.

— Vous le voulez donc, s'écria-t-il; eh bien en avant! qui m'aime me suive!!

— Nous irons tous! s'écria un vieux soldat! et si vous nous aviez menés contre l'empereur, nous ne vous aurions pas suivi. Colonel, regardez! Viens ici, tambour.

Le tambour déchira aussitôt un des côtés de sa caisse et en tira l'aigle du 7e qu'on avait ainsi gardée; il la remit aux mains du colonel, qui, l'ayant prise, la baisa avec une joie respectueuse! Aussitôt le drapeau blanc fut déchiré, foulé aux pieds par les Grenoblois et les soldats; car la population s'était

mêlée à la troupe, et criait aussi haut qu'elle. Dans le même instant chaque soldat eut à son schako une cocarde tricolore. Ce fut comme un enchantement. A peine étaient-elles attachées que le régiment se mit en marche, tambours battant, musique en tête, au pas accéléré. Plus de six mille personnes sortirent en même temps.

Ceci se passait à la même heure que l'affaire de Lamure.

Maintenant les troupes étaient réunies autour de l'empereur. Après Vizille, on traversa deux grands villages dont la population entière se joignit à la masse immense qui déjà était avec Napoléon; et lorsqu'il arriva devant Grenoble à 6 heures du soir le 7 mars, il avait avec lui plus de 15,000 âmes.

Les portes de Grenoble étaient fermées. Après le départ du 7e, le général Marchand avait passé une revue; il avait parlé aux soldats, il avait crié : Vive le roi. Le soldat était demeuré morne et sombre. Le général Marchand fit assembler un conseil de guerre, rien n'y fut résolu; et le trouble ne fit qu'augmenter quand on sut que l'empereur ne s'arrêtait pas à Vizille, et venait sur Grenoble. En même temps on vint dire que les soldats et les officiers du 5e, consignés dans leur caserne, descendaient par les fenêtres à l'aide de leurs draps pour aller joindre l'empereur.

C'est en ce moment que Napoléon entrait dans le faubourg Saint-Joseph, et arrivait à la porte de Beaune. Le docteur Émery, qui était jusqu'alors

resté caché dans Grenoble, venait d'en sortir et de se faire connaître à l'empereur, qui lui tirait l'oreille pour lui témoigner à sa manière la joie de le revoir!

— On vous attend avec impatience, sire! dit M. Émery. — Eh bien! dit une personne de la suite de l'empereur; il faut enfoncer la porte. — Non, non! dit l'empereur. Et, ne paraissant nullement inquiet du retard qu'il éprouvait, il demeurait sur la chaussée avec une contenance tranquille, les bras croisés, et se promenant au milieu de cette foule idolâtre qui l'avait suivi à plusieurs lieues de ses foyers.

Il était nuit. Pour éclairer la scène, les soldats de l'empereur et une foule de gens avaient acheté des torches et des chandelles, ce qui rendait la scène très pittoresque.

Dans ce moment, une voix s'écria des remparts : On va tirer! Le jeune aide de camp du général Marchand, le même qui avait commandé le feu à Lamure, cherchait à exciter les soldats. Enfin, il s'empara d'une mèche, et allait lui-même mettre le feu lorsqu'une femme s'élança sur lui, lui arracha la mèche des mains en s'écriant : Vive l'empereur!

A ce cri, une commotion électrique répond. Le nom de l'empereur est poussé au ciel par des milliers de voix!. Cependant l'empereur était si près des batteries que M. Émery l'engagea à se retirer.

— Allons donc, dit Napoléon, que voulez-vous qui m'arrive? et puis d'ailleurs un boulet tue, mais ne fait pas de mal.

Enfin, on apprit que le général Marchand avait quitté Grenoble, en emportant les clefs de la ville. Cette vengeance était bien petite, dans une aussi grande circonstance. Aussitôt les habitants de la ville prirent une poutre et brisèrent la porte de Beaune. Ce fut alors que l'on vit un admirable spectacle! Trente mille personnes hors des maisons garnissent les rues et la grande place pour faire cortège. Toutes les maisons sont illuminées; les soldats, les officiers sont enlevés par les habitants. Ils veulent tous avoir part à ce qu'ils appellent la fête de leur ville. C'est ainsi que l'empereur arrive à l'hôtel des Trois-Dauphins. A peine y était-il, qu'une députation du peuple est introduite.

— Sire, lui dit un homme de la ville, nous vous avons obéi lorsque vous nous avez ordonné de ne pas enfoncer les portes de notre Grenoble; mais si vous voulez mettre la tête à la fenêtre, sire, Votre Majesté verra les portes que nous lui avons apportées à ses pieds, pour lui montrer que nous ne partageons pas l'indigne résistance qui vous a été faite.

En ouvrant la fenêtre, il montre en effet à l'empereur les deux portes qui gisaient devant la maison. L'empereur souriait à ces témoignages d'une si profonde affection! lorsque des cris plus violents que jamais de : Vive l'empereur et paraissant poussés par vingt mille hommes, se firent entendre. C'était un bataillon du 5e que le lieutenant-colonel avait voulu faire sortir de la ville, et qui y rentrait de force, conduit

par le capitaine Pelaprat, et criant : Vive l'empereur ! à bas les Bourbons !

Dumoulin, qui n'avait pris aucun repos depuis l'arrivée, venait de se jeter sur un lit, lorsque son ami Émery vint le chercher de la part de l'empereur. Il se leva, et fut à l'hôtel des Trois-Dauphins. Il fut introduit par le grand-maréchal, et l'empereur lui dit en le voyant :

— J'ai voulu vous témoigner toute ma satisfaction de votre belle conduite, monsieur Dumoulin : vous êtes membre de la Légion d'honneur ! vous me suivrez à Paris ! ma fortune sera la vôtre; je vous attache à ma personne.

Et lui frappant sur l'épaule, comme il prenait congé :

— Attendez, lui dit-il. Et ouvrant un nécessaire, il en tira une croix.

— Prenez toujours celle-là, et demain de bonne heure prenez votre service près de moi, monsieur l'officier d'ordonnance.

En sortant de chez l'empereur, Dumoulin rencontra M. Champollion-Figeac, qui était le second des amis qui avaient été mis dans le secret du voyage de l'île d'Elbe. Il venait remplir auprès de l'empereur les fonctions de secrétaire et les conserva pendant les quarante-huit heures de son séjour à Grenoble. L'empereur ne le connaissait pas; mais il avait demandé à Dumoulin un homme sûr, et celui-ci avait donné M. Champollion, qui lui était dévoué. Après avoir remercié M. Champollion, il lui parla de

l'Egypte, et le voilà oubliant Grenoble, l'île d'Elbe et même Paris, et parlant de cette Égypte bien aimée, de ses antiquités, des quatorze dynasties des Lagides renfermées dans les Pyramides, du réveil du peuple arabe, de l'isthme de Suez : — Que dit-on des travaux que j'ai ordonnés pour la traduction du Dictionnaire chinois et de la nouvelle traduction française de Strabon? Lorsque je serai à Paris, il faut que je me fasse rendre compte de ces travaux littéraires.

Et la conversation se prolongea ainsi jusqu'à une heure du matin. — Allez vous coucher, dit l'empereur à M. Champollion, et revenez demain d'aussi bonne heure que vous pourrez.

Le lendemain 8 mars, à six heures du matin, M. Champollion était dans la chambre à coucher de l'empereur. Il était levé depuis une heure, et l'attendait.

— Au travail! dit-il.

A huit heures et demie arriva un chef d'escadron qui venait de Lyon au nom du général Brayer. C'était un officier de son état-major, nommé Mollien de Saint-Yon. Il venait assurer l'empereur du dévouement du général Brayer; il avait quitté Lyon le 7 à deux heures de l'après-midi.

— Repartez à l'heure même, dit Napoléon; assurez Brayer de mon amitié. Sur toutes choses, dites à Brayer que je veux arriver à Paris sans tirer un coup de fusil.

Ce fut à Grenoble que Napoléon dicta à M. Champollion sa lettre à l'empereur d'Autriche.

Aussitôt que l'empereur fut visible, M. Simon, évêque, se présenta à la tête de son chapitre et des quatre curés des paroisses de la ville de Grenoble.

Comme l'évêque présentait à l'empereur les curés en les nommant:

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté M. de La Grez.

— Ah! c'est vous, M. le curé, dit l'empereur en allant à lui, qui me dites tant d'injures tous les dimanches dans vos sermons aux cuisinières!

— Ah! mon Dieu, sire, disait le curé tout troublé je vous assure...

— Je ne vous en veux pas; je sais que vous êtes un bon prêtre; continuez si cela vous amuse; j'ai permis la liberté des cultes.

Le pauvre curé demeura stupéfait. Napoléon, le voyant si malheureux, fut à lui:

— Allons, n'y pensez plus! seulement soyez doux et charitable pour tous; c'est la vraie loi de Jésus-Christ.

On annonça la cour impériale.

L'empereur fut encore prodigieux dans cette audience; il parla jurisprudence comme le plus habile d'entre eux, et surtout de la nécessité de retoucher à nos lois mal faites.

Mais ce qui était touchant, c'était de voir les généraux, les colonels, les officiers s'approcher de Napoléon! ils pleuraient de joie et tremblaient en lui parlant.

— Les Bourbons avaient répudié vos gloires, leur

dit Napoléon. Ils firent une faute, ce fut une insulte à la France.

Après toutes ces audiences, l'empereur descendit enfin pour passer la revue de la garde nationale.

L'enthousiasme fut encore plus délirant le 8 que la veille au soir. L'empereur était porté sur les bras du peuple. Une jeune fille s'approcha de lui avec une branche de laurier à la main, et lui récita des vers.

— Que puis-je pour vous, ma belle enfant, lui dit l'empereur ? La jeune fille rougit, puis, relevant les yeux sur Napoléon :

— Votre Majesté, dit-elle, me rendrait bien heureuse si elle voulait m'embrasser.

L'empereur l'embrassa sur les deux joues.

— J'embrasse en vous toutes les dames de Grenoble, dit-il à haute voix, et en tournant la tête de tous côtés avec un charmant sourire.

Tandis qu'il s'avançait vers le lieu de la revue, on s'aperçut qu'il n'y avait point de drapeau tricolore; à l'instant même, Dumoulin courut dans un magasin de mérinos; et faisant prendre trois lés blanc, rouge, et bleu il les fit aussitôt coudre ensemble, et en quelques minutes le drapeau fut prêt. Aussitôt que ses ondulations agitées par le vent se déployèrent dans l'air et frappèrent les yeux de leurs vives couleurs, il y eut d'abord un silence, et puis des applaudissements fanatiques! Mais rien ne peut peindre l'attendrissement, le délire qui s'empara de la foule.

Ce même jour 8 mars, à quatre heures du soir,

Napoléon quitta Grenoble avec tout son état-major. Depuis le golfe Juan jusqu'à Grenoble il avait constamment voyagé à cheval ou à pied; ce fut seulement à Grenoble qu'il fit acheter une voiture.

Le lendemain, en approchant de Lyon, l'empereur donna ordre de pousser une reconnaissance jusqu'à la Guillotière. A peine a-t-on aperçu les lanciers polonais qu'une population entière s'ébranle pour quitter ses murs et venir au devant de l'empereur. Depuis deux jours nul ne s'était couché; c'était encore plus de délire qu'à Grenoble.

C'est à Saint-Denis de Brou, deux relais avant Lyon, que Napoléon rencontra la population lyonnaise presque toute entière, qui venait au devant de lui!

Napoléon était débarqué le 1er mars avec neuf cents hommes; on était au 9 et il entrait à Lyon avec huit mille hommes et 30 pièces de canon! La route de Grenoble à Lyon est bordée par de riches bourgades dont la population entière entourait la calèche découverte dans laquelle il voyageait, et lui formait cortège.

Ce fut à Bourgoing que l'empereur apprit la première résistance sérieuse qu'il allait avoir à combattre; c'est-à-dire l'arrivée du comte d'Artois à Lyon. Macdonald, qui commandait les troupes, gardait dans son cœur un fiel de rancune contre l'empereur de ce qu'il n'avait été maréchal qu'en 1809. Il fut choisi par Louis XVIII pour marcher contre l'empereur. Son influence sur les troupes était à peu près

nulle. Il le put voir à la revue que voulut passer le comte d'Artois.

Un régiment de dragons, le 13e qui revenait d'Espagne, était composé de vieux soldats. Le colonel, interpellé par le prince répond :

— Monseigneur, je verserai mon sang pour la cause de Votre Altesse Royale.

Et, levant son sabre, il cria :

— Vive le roi !

Aucun cri ne lui répondit. Alors le prince voulut tenter un dernier effort ; il s'approcha d'un sous-officier dont la poitrine supportait l'aigle, et qui avait le bras chargé de chevrons.

— Donne-moi ta main, mon brave homme, dit le comte d'Artois ; et crie avec moi : Vive le roi !

— Non, monseigneur, répondit avec fermeté le vieux vétéran ; j'honore Votre Altesse Royale, mais mon cri, à moi c'est : Vive l'empereur.

Et à l'instant le régiment répète ce nom chéri, ce nom bien-aimé ! Le prince s'éloigne et se précipite dans sa voiture en s'écriant :

— Tout est perdu !

Tandis que le malheureux prince fuyait devant l'empereur, M. le maréchal Macdonald se mit en devoir de disputer le passage à l'empereur ; mais à peine les soldats eurent-ils aperçu les pelisses rouges du 4e régiment de hussards, qu'ils jetèrent les shakos en l'air, aux cris répétés de : Vive l'empereur !

Quelques minutes après l'empereur lui-même traversa à cheval le pont de la Guillotière. Le maréchal

s'approcha de lui, et ils causèrent pendant sept à huit minutes. Napoléon lui dit ensuite un adieu amical et le maréchal prit à l'heure même la route de Paris. L'empereur entra alors dans Lyon sans aucun obstacle, et fut descendre à l'archevêché.

Ce fut le 19 mars, à minuit un quart, que Louis XVIII sortit du château des Tuileries, qu'il avait revu après un exil de vingt-trois ans!

Le lendemain, 20 mars, vingt-quatre heures n'étaient pas écoulées, que ce même château revoyait une scène bien différente : le retour de l'empereur! Il était arrivé la veille à Fontainebleau avec ses braves grenadiers; en apprenant le départ des Bourbons, il comprit qu'il ne fallait pas un interrègne, et il accourut aussitôt. La foule qui était sur la route l'arrêtait à chaque pas, et ce ne fut qu'à neuf heures du soir qu'il entra dans Paris.

Quelles durent être ses émotions en passant sous l'arc de triomphe des Tuileries!

Qui pourra dire les pensées qui assaillirent la grande âme de Napoléon, lorsqu'il posa sa main puissante sur la rampe de marbre de cet escalier que tant de rois, il y avait peu de mois encore, montaient et descendaient comme de simples courtisans!

Que faisaient les maréchaux, pendant ce temps? L'un disait à Louis XVIII : Sire je vous l'amènerai comme une bête féroce, dans une cage de fer. L'autre faisait une proclamation, dans laquelle il disait que BUONAPARTE était un scélérat; d'autres, enfin, l'abandonnaient lâchement, tandis que l'un de ceux

qui devaient lui faire un rempart de leur corps, faisait un arrangement pour conserver une dotation dans le pays ennemi.

C'est donc ainsi, dépouillé de tout l'éclat qu'il recevait de cette auréole militaire formée par ces hommes, braves sans doute par eux-mêmes, mais illustrés par lui seul, que Napoléon rentra le 20 mars dans le château des Tuileries, tandis que le feu allumé la veille pour Louis XVIII brûlait encore dans l'âtre.

Je regarde le 20 mars 1815 comme le complément de la grande existence militaire et politique de l'empereur Napoléon. C'est au 20 mars qu'il faut s'arrêter; car pour lui maintenant il n'est plus de grande journée.

Le 20 mars est donc le jour où dans ces Mémoires je quitte Napoléon; ce jour du 20 mars, où, plus étonnant que jamais, il rentra seul à la tête de quelques braves dans le palais conquis par son épée, dont il n'était sorti que devant l'Europe entière, armée contre lui! Napoléon fut pour la France, depuis 1795 jusqu'en 1814, une providence tutélaire, une gloire qui resplendira par delà les siècles! Sous les plafonds dorés, sous les toits de chaume, cette vérité sera proclamée; et je suis heureuse que mon nom soit attaché à cette collection d'événements de son époque, pour en perpétuer le souvenir.

FIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE COLLECTION DU BARON LARREY

4360. — L.-Impr. r., B, rue Mignon, 2. — MAY, MOTTEROZ, dir.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04325561 2